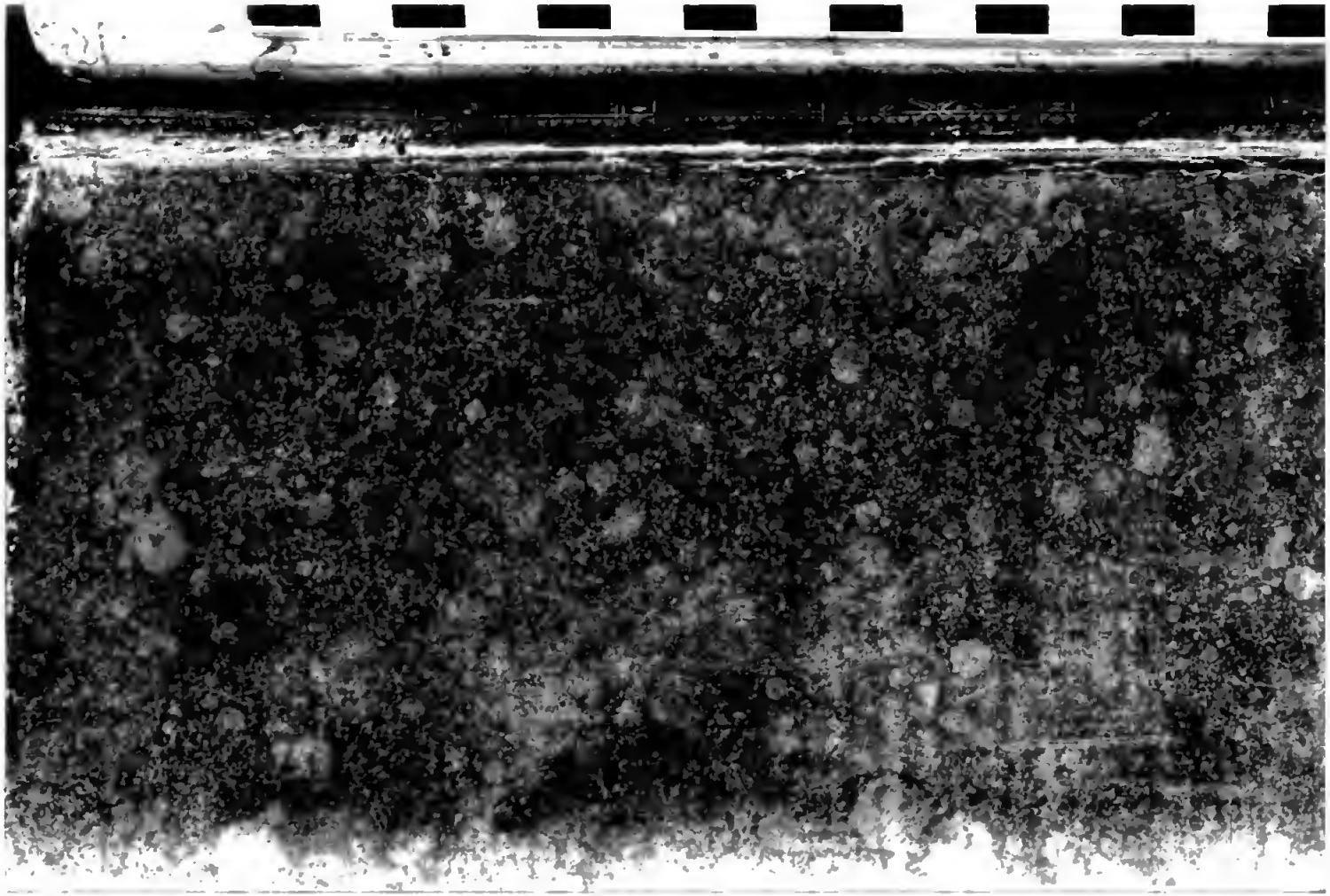


10319

Publ. LVI-41

SHAKESPEARE.

TOME DOUZIÈME.

SHAKESPEARE

TRADUIT

DE L'ANGLOIS,

DÉDIÉ

AU ROI.

PAR M. LE TOURNEUR.

Homo ſum : humani nihil à me alienum puto. Ter.

TOME DOUZIÈME.

A PARIS,

Chez l'AUTEUR, cul-de-ſac Saint-Dominique, près le Luxembourg;
Et MÉRIGOT jeune, Libraire, quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

HENRI VI.

SECONDE PARTIE.

PERSONNAGES.

LE ROI HENRI VI.

OMFROY, *Duc de Gloceſtre, oncle du Roi, & protecteur du Royaume.*

Le Cardinal BEAUFORT, *Évêque de Wincheſter, frère du Roi Henri VI, fils naturel de Jean de Gaunt.*

*Le Duc d'*YORK, *prétendant à la Couronne.*

Le Duc de EUCKINGHAM, } *Partiſans du Roi.*
Le Duc de SOMERSET, }
Le Duc de SUFFOLK, }

Le Comte de SALISBURY, } *de la faction d'York.*
Le Comte de WARWICK, *ſon fils*, }

Le Lord CLIFFORD, *partiſan du Roi.*

Le Lord SAY.

Le Lord SCALES, *Gouverneur de la Tour.*

Sir HUMPHROY STAFFORD.

Le jeune STAFFORD, *ſon frère.*

Alexandre IDEN, *Gentilhomme du Comté de Kent.*

Le jeune CLIFFORD, *fils du Lord Clifford.*

ÉDOUARD PLANTAGENET, } *fils du Duc d'York.*
RICHARD PLANTAGENET, }

DE VAUX, *Capitaine de Vaiſſeau*, & WALTER WHITMORE, *Pirates.*

Un HÉRAUT.

HUME & SOUTHWELL, *deux Prêtres.*

BOLINBROOK, *Devin.*

Thomas HORNER, *Armurier du Duc d'York, & Pierre* SPENSER, *ſon apprentif.*

Un CLERC *de Chatam.*

Le MAIRE *de Saint Albans.*

SIMPCOX, *impoſteur, & ſa femme.*

Jacques CADE, BEVIS, MICHEL, *Jean* HOLLAND, DICK, *Boucher*, SMITH, *Tiſſerand, & autres Plébéïens rebelles.*

LA REINE MARGUERITE, *femme d'Henri VI, ſecrétement maîtreſſe de Suffolk.*

Lady ÉLÉONOR, *épouſe de Gloceſtre.*

Margery JOURDAIN, *ſorcière.*

CITOYENS *ſupplians avec leurs Requêtes à la main,* ALDERMANS, CHAPELAIN, SHÉRIFF, OFFICIERS, FAUCONNIERS, GARDES, MESSAGERS, *& autres.*

La Scène paſſe ſucceſſivement dans les différentes parties de l'Angleterre.

HENRI VI.

SECONDE PARTIE (1).

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente le Palais & la Cour d'Angleterre dans ſon plus brillant appareil. Le ſon des trompettes & des hautbois retentit de toutes parts.

LE ROI HENRI *entre accompagné du Duc de* GLOCESTRE, *de* SALISBURY, *de* WARWICK *& du Cardinal* BEAUFORT, *Évêque de Wincheſter. A l'autre porte de la ſalle de* préſence, *paroît la Princeſſe* MARGUERITE, *conduite par* SUFFOLK: YORK, SOMERSET & BUCKINGHAM *ſuivent ſes pas. Une foule de Peuple demeure à l'entrée.*

SUFFOLK, *s'avançant vers le Roi.*

CHARGÉ, à mon départ pour la France, en qualité de repréſentant de Votre Souveraine & Impériale

Majeſté, d'épouſer pour Elle & en ſon nom, la Princeſſe Marguerite : c'eſt dans la fameuſe & ancienne Cité de Tours, qu'en préſence des Rois de France & de Sicile, des Ducs d'Orléans, de Bretagne & d'Alençon, de ſept Comtes, de douze Barons (2), & de vingt Prélats reſpectables, j'ai rempli mon meſſage, & épouſé la fille de René (3) : & aujourd'hui courbant avec reſpect mon genou vers la terre, à la vue de l'Angleterre & de ſes Pairs Souverains, j'accomplis le dernier office attaché à mon titre, en remettant dans votre Auguſte main (*Il préſente, à genoux, la Princeſſe au Roi*), dont la mienne s'honora d'être, pour un tems, l'ombre & la glorieuſe image, cette jeune Princeſſe, le plus précieux don que Marquis ait jamais pu faire, la plus belle Reine que Roi ait jamais reçue.

LE ROI.

Suffolk, levez-vous. — Soyez la bien-venue, Marguerite, dans mes États & dans mon cœur. (*Il la ſalue & l'embraſſe*). Je ne puis vous donner de mon amour un premier gage plus tendre, que ce tendre baiſer. (*Avec tranſport*). — O toi, Dieu ſuprême, qui me prêtes la vie, prête-moi auſſi un cœur plein de reconnoiſſance ! Car tu m'as donné, dans cet objet plein de charmes, un monde de félicités & tout le bonheur de la terre, ſi la ſympathie d'un mutuel amour unit pour toujours nos penſées & nos vœux.

LA REINE MARGUERITE.

Puiſſant Monarque d'Angleterre, & mon Souverain Seigneur, la douce habitude, que depuis quelque tems a contracté mon ame, au lever de l'aurore comme au déclin du jour, pendant les heures du réveil, ou dans mes ſonges, dans les cercles des Cours ou dans le ſilence de ma retraite, de m'entretenir avec vous dans mes penſées, m'enhardit à lever aujourd'hui, ſur mon Roi chéri, un front moins timide, & à le ſaluer avec les ſimples & naïves expreſſions qui s'offrent ſur ma bouche, dans les tranſports de la joie dont mon cœur eſt enivré.

LE ROI.

La Beauté céleſte eſt dans ſes traits, mais la grace auſſi touchante eſt dans ſon langage. Ses diſcours, où brille la majeſté de la ſageſſe, me font paſſer de l'admiration aux larmes de la joie; tant mon cœur eſt plein du ſentiment de mon bonheur! — Vous, Lords, qui en êtes témoins, par vos joyeuſes acclamations ſaluez l'objet de ma tendreſſe, & votre Reine.

TOUS LES PAIRS *s'agenouillant.*

Vive, vive à jamais la Reine Maguerite, la bénédiction de l'Angleterre! (*Les fanfares recommencent à ſe faire entendre; les cris de joie du Peuple y répondent au loin*).

LA REINE MARGUERITE.

Je vous rends graces à tous.

SUFFOLK, *au Duc de Gloceſtre.*

Lord Protecteur, c'eſt à vous que je dois m'adreſſer. Voici les articles de la trève arrêtée entre notre Souverain & Charles, Roi de France, & conclue, d'un commun accord, pour l'eſpace de huit mois.

GLOCESTRE, *liſant à haute voix.*

« Spécialement, il eſt convenu, entre Charles, Roi des François, & Guillaume de la Pole, Marquis de Suffolk, Ambaſſadeur d'Henri, Roi d'Angleterre, que ledit Henri épouſera la Princeſſe Marguerite, fille de René, Roi de Naples, de Sicile & de Jéruſalem, & la fera couronner Reine d'Angleterre, avant le treize de Mai prochain ».

« *Item.* Que le Duché d'Anjou, & le Comté du Maine, ſeront évacués & cédés, ſans retour, au Roi ſon père ». (*Gloceſtre frémiſſant, laiſſe tomber le papier*).

LE ROI.

Mon oncle, qu'avez-vous?

GLOCESTRE.

Pardonnez, mon Souverain..... Un ſaiſiſſement

ſoudain a preſſé mon cœur..... Un nuage épais ſur mes yeux.... Je ne puis en lire davantage.

LE ROI, *au Cardinal Beaufort.*

Mon oncle de Wincheſter, continuez, je vous prie.

LE CARDINAL.

« *Item.* Que le Duché d'Anjou, & le Comté du Maine, ſeront évacués & cédés, ſans retour, au Roi ſon père : en outre, la Princeſſe envoyée à Londres, aux frais du Roi ſon futur époux, & à ſa propre charge, ſans qu'il ſoit autoriſé à réclamer jamais aucun douaire ».

LE ROI.

Je ſuis ſatisfait des articles. Lord Marquis, mettez-vous à genoux. Votre Roi vous crée ici premier Duc de Suffolk, & vous ceint lui-même de l'épée.— Mon couſin d'York, juſqu'à ce que le terme de huit mois ſoit pleinement expiré, je vous décharge des ſoins de la Régence dans toute l'étendue de la France. — Mon oncle de Wincheſter, je vous remercie. — Gloceſtre, York, Buckingham, & vous, Somerſet, Salisbury & Warwick, je vous rends graces à tous, des honneurs & du gracieux accueil que mon aimable Reine a reçus de vous. — Donnez-moi votre main, Princeſſe, & allons ordonner les apprêts de

votre couronnement avec une diligence égale, s'il ſe peut, à mon impatience.

(*Le Roi, la Reine & Suffolk ſortent*).

SCÈNE II.

Tous les autres Lords demeurent.

OMFROY DE GLOCESTRE.

BRAVES Pairs de l'Angleterre, appuis de l'État; c'eſt dans votre ſein que le Duc Omfroy doit dépoſer le fardeau de ſa douleur; ſa douleur, la vôtre, la douleur commune de la Patrie. Eh quoi! mon frère Henri aura donc prodigué, dans les guerres, ſa jeuneſſe, ſa valeur, ſon Peuple & ſes tréſors; dix ans l'auront vu logé ſous la voûte du Ciel, expoſé tour-à-tour aux frimats glacés de l'hiver, ou aux ardeurs dévorantes de l'été, pour conquérir la France, ſon légitime héritage? Et mon frère Bedford aura fatigué ſon génie, pour conſerver, par la politique, ce que Henri avoit ſoumis par les armes? Vous mêmes, Somerſet, Buckingham, victorieux Warwick, brave York; & vous, Salisbury, vous aurez reçu de profondes bleſſures dans les champs de la France, & teint de votre ſang les plaines de Normandie? Mon oncle Beaufort, & moi-même, avec le ſage Conſeil du Royaume, nous aurons médité ſi long-tems, aſſis

dans la ſalle d'État, dès les premiers traits du jour juſque dans l'épaiſſeur des nuits, & débattant, ſans relâche, par quelles meſures on pourroit retenir la France & les François dans la dépendance & la crainte ? Enfin le noble Henri, dans ſa plus tendre enfance, en dépit des ennemis jaloux, ſe ſera vu couronner dans Paris ?... Et tant d'honneurs, de titres, de travaux, périront dans ce jour ! La conquête de Henri, la vigilance de Bedford, le fruit de nos conſeils, le prix de vos exploits, périroient dans ce jour ! O Pairs d'Angleterre, cette trève eſt aviliſſante ! Ce mariage eſt fatal ! Il efface vos noms du livre de mémoire, vos victoires des annales de l'honneur ; il renverſe les monumens de la France aſſervie, & replonge dans le néant tout un ſiécle de gloire, comme s'il n'eût jamais exiſté.

LE CARDINAL.

Mon neveu, où tend ce diſcours ſi paſſionné, & quel eſt donc l'objet de cette déclamation chargée de faits & d'emphaſe ? Car enfin, la France eſt à nous, & nous prétendons bien la conſerver toujours.

GLOCESTRE.

Oui ſans doute, mon oncle, nous la conſerverons, ſi nous le pouvons ; mais à préſent, il eſt impoſſible que nous le puiſſions. Suffolk, ce Duc de nouvelle date, dont la main deſpotique gouverne à ſon gré,

donne, d'un trait de plume, les Duchés du Maine & de l'Anjou, à ce phantôme de Prince, ce déſaſtreux René, dont l'indigence ſoutient mal les titres faſtueux !

SALISBURY.

J'en atteſte la mort de celui qui mourut pour tous, ces deux Comtés étoient le boulevard & les clefs de la Normandie... (*Voyant frémir ſon fils*). Vaillant Warwick, mon fils, j'entends ce ſoupir de douleur.

WARWICK.

Dites, de déſeſpoir ſur le tombeau de notre grandeur paſſée. Oh ! s'il étoit quelque eſpoir de les reconquérir, au lieu de larmes que verſent mes yeux, mon épée verſeroit du ſang. Anjou & Maine, Provinces achetées ſi cher, ce bras vous aſſujettit toutes deux. Faut-il que ces mêmes Cités, gagnées par mes bleſſures, ſoient ſi facilement rendues pour des paroles, & une paix ignominieuſe ? O Dieu !

YORK.

O vil Duc de Suffolk ! Qu'il fût anéanti, lui qui ſouille & ternit l'honneur de cette iſle belliqueuſe ! La France eût arraché mon cœur, avant qu'on m'eût vu ſouſcrire à ce traité infâme. L'Hiſtoire des âges paſſés nous offre tous nos Rois, tenant de leurs épouſes de riches Domaines & des droits conſidérables ; mais

notre Roi Henri, conduit par d'autres maximes, démembre ſes propres États, pour obtenir une fille étrangère & nue, qui n'apporte avec elle aucun avantage.

GLOCESTRE.

N'eſt-ce pas une dériſion, une choſe à jamais inouie, que Suffolk oſe réclamer des ſubſides immenſes, pour ſe payer des dépenſes qu'il prétend avoir faites pour la tranſporter en Angleterre? Elle eût pu reſter en France, y mendier, dans la miſère & la faim, avant que je....

LE CARDINAL.

Milord de Gloceſtre, c'en eſt trop! Telle a été la volonté du Roi mon maître.

GLOCESTRE.

Milord de Wincheſter, je connois votre ame; ce n'eſt pas la liberté de mes diſcours qui vous déplaît; c'eſt ma préſence qui vous bleſſe. — Ta haine invétérée ne ſupporte plus le maſque, Prêtre ſuperbe; ſur ton viſage, je vois percer la fureur qui t'agite. Si je reſtois plus long-tems, nous recommencerions les combats de nos anciennes querelles. Adieu, Lords; & quand je ne ſerai plus, dites: *Gloceſtre l'a prédit, qu'avant peu la France entière ſeroit perdue pour nous.*

(*Il ſort*).

SCENE III.

LE CARDINAL *& les autres Lords.*

LE CARDINAL.

AINSI le protecteur nous quitte dans un tranſport de rage. Il eſt aſſez connu de vous, qu'il eſt mon ennemi; c'eſt peu : il eſt auſſi votre ennemi à tous, mes Lords, & je crains bien encore qu'il ne ſoit guères plus l'ami du Roi. Daignez conſidérer, qu'il eſt le plus proche par le ſang, & l'héritier apparent du trône d'Angleterre. Quand Henri auroit gagné un Empire par ſon mariage, & ajouté à ſa couronne toutes les riches Monarchies de l'Occident, Gloceſtre eût encore eu des raiſons ſecrettes d'en être mécontent. Mes Lords, veillez ſur lui; prenez garde, que ſes paroles inſidieuſes ne ſéduiſent vos cœurs : uſez de prudence & ſoyez circonſpects : déja ſes artifices ont ſurpris la faveur du Peuple. Vous l'entendez appeller dans nos rues : *Omfroy, le bon Duc de Gloceſter!* & la multitude empreſſée, battant des mains, le ſalue de ces cris redoublés : *Vive le père de la Patrie! Et, Dieu tout puiſſant, conſervez-nous le bon Duc Omfroy!* Je crains bien, mes Lords, qu'avant peu, jettant le maſque qui lui attire toutes ces flatteries, il ne ſe manifeſte pour un dangereux Protecteur.

BUCKINGHAM.

Et pourquoi, en effet, ſeroit-il le Protecteur de notre Souverain, lorſqu'Henri eſt dans l'âge de gouverner par lui-même ? Mon couſin de Somerſet, joignez-vous à moi, & uniſſons-nous tous deux avec le Duc de Suffolk, & nous aurons bientôt ſappé & renverſé de ſon ſiége le Duc Omfroy.

LE CARDINAL.

Cette affaire importante ne ſera pas différée plus long-tems : je vais me rendre à l'inſtant chez Suffolk.

(*Il ſort*).

SCENE IV.

SOMERSET *& les autres Lords.*

SOMERSET.

BUCKINGHAM, demeure. Quoique la grandeur d'Omfroy & l'éclat de ſa place ſoient un objet affligeant pour nos yeux, crois-moi, veillons avec ſoin ſur ce fourbe Beaufort : ſon inſolence eſt plus inſupportable, que tout ce qu'on pourroit craindre du reſte des Princes de l'Angleterre. Si Gloceſtre eſt renverſé, c'eſt lui qui ſe fera nommer Protecteur à ſa place.

BUCKINGHAM.

Ou vous, Somerſet, ou moi, devons l'être, en dépit du Duc Omfroy & du Cardinal.

(*Buckingham & Somerſet ſortent.*).

SCENE V.

SALISBURY *& les autres Lords.*

SALISBURY.

L'ORGUEIL marche à la tête, l'ambition le ſuit. Tandis que ces ambitieux vont travailler pour leur fortune, il eſt digne de nous de travailler pour le ſalut du Royaume. J'ai ſuivi quarante ans ce Protecteur qu'ils outragent ; jamais je ne l'ai vu ſe conduire qu'en homme d'honneur & en homme de bien. Mais j'ai vu ſouvent ce hautain Cardinal ſe comporter en ſoldat, bien plus qu'en Miniſtre de l'Égliſe ; je l'ai vu auſſi vain, auſſi deſpotique, que s'il eût été le maître abſolu ; je l'ai vu blaſphêmer comme un brigand, & ſe montrer l'ennemi du bien public. Warwick, mon fils, l'honneur & l'appui de ma vieilleſſe, ta franchiſe, tes exploits & tes largeſſes, ont gagné le cœur du Peuple Anglois. Après le bon Duc Omfroy, c'eſt toi qu'il aime le plus. Et vous, mon frère York, vos ſoins en Irlande, pour ſoumettre à la diſcipline

cipline des Loix ſes ſauvages habitans, & vos derniers faits d'armes exécutés dans le cœur de la France, tandis que vous y exerciez la Régence au nom de notre Souverain, vous ont rendu l'objet du reſpect & de l'amour des ſoldats. Uniſſons-nous enſemble pour le bien public; aidez-moi à mettre un frein à l'orgueil de Suffolk, à réprimer l'inſolence du Cardinal, l'indépendance de Somerſet & l'ambition de Buckingham; & de tout notre pouvoir, étayons la vertu & les deſſeins de Gloceſtre, puiſqu'ils tendent à l'avantage de la Patrie.

WARWICK.

Que Dieu ſeconde Warwick, comme il aime la Patrie & le bien de ſon pays!

YORK, *à part.*

C'eſt à York à faire ce vœu; car nul autre n'eſt plus intéreſſé que lui à la proſpérité du Royaume.

SALISBURY.

Ne perdons pas un inſtant (†).

WARWICK.

O mon père! le Maine eſt perdu, le Maine que Warwick avoit conquis au prix de tant de ſang, &

(†) Il y a ici un jeu de mots ſur *Main* & le *Maine*, qui n'a nul mérite.

qu'il auroit gardé, tant qu'il auroit eu un ſouffle de vie! Oui, je l'arracherai à la France, ou j'y périrai.

(*Salisbury & Warwick ſortent*).

SCENE VI.

YORK, *reſté le dernier, & ſeul.*

LE Maine & l'Anjou ſont cédés aux François! Paris eſt perdu! Le ſort de la Normandie ne tient plus qu'à un fil fragile, & c'en eſt fait! Suffolk a ſigné les articles, les Pairs y ont accédé, & Henri s'eſt montré ſatisfait d'échanger deux Duchés contre la fille d'un Duc. Je ne ſaurois les blâmer; car que leur importe à eux? C'eſt de ton bien, York, qu'ils diſpoſent, & non du leur. Des Pirates peuvent faire bon marché de leur pillage, en acheter des partiſans, le prodiguer à des courtiſannes, dans les orgies de la débauche, juſqu'à ce que tout ſoit diſſipé, tandis que le maître légitime pleure le patrimoine de ſes pères. Déſeſpéré & tremblant, il gémit à l'écart, de voir ſon bien partagé par ces brigands, ſans oſer y toucher dans la faim qui le preſſe. Comme lui, il faut qu'York reſte aſſis, dévorant ſa douleur & mordant ſes lèvres en ſilence, tandis que ſes terres héréditaires ſont vendues à l'encan. — Il me ſemble que les noms de ces trois Royaumes, *France*, *Angleterre*, *Irlande*, por-

tent le feu dans mes veines, & calcinent mon cœur embraſé (†). L'Anjou & le Maine, tous deux donnés aux François! Nouvelle douloureuſe pour moi! car l'eſpoir de mon ame embraſſoit les plaines de la France, auſſi bien que les champs fertiles de l'Angleterre. Peut-être viendra-t-il un jour, où York pourra réclamer ſes droits. Dans cette vue, je veux m'aſſocier au parti des Nevils, montrer pour Gloceſtre un attachement ſimulé; & dès que je pourrai ſaiſir l'occaſion favorable, revendiquer la Couronne; car c'eſt à ce but brillant que je viſe. Et l'orgueilleux Lancaſtre n'uſurpera plus la place de ſon maître. Mon ſceptre ne vacillera plus dans la main d'un enfant: je ne verrai plus mon diadême ceindre ſa tête imbécille, plus faite pour la tonſure des Prêtres, que pour la Couronne des Rois. York, ſois donc patient & tranquille, juſqu'à ce que ton heure ſonne; épie le moment, & veille, pendant que les autres dorment, pour ſurprendre les ſecrets de l'État, juſqu'à ce que Henri, plongé dans les tranſports de l'amour avec ſa nouvelle épouſe, cette Reine qui coûte ſi cher à l'Angleterre, & que Gloceſtre, avec les autres Pairs, tombent, l'un après l'autre, victimes de leurs diſcordes mutuelles. Alors j'afficherai l'emblême d'une roſe blanche comme le lait, & je parfumerai l'air de ſa douce odeur; je

(†) Comme autrefois le tiſon fatal d'Althée brûloit le cœur de Méléagre, Prince de Calydon.

porterai ſur mon étendard les armes d'York, pour lutter avec la maiſon de Lancaſtre ; & je le forcerai à me céder la Couronne, de gré ou de force, ce Roi dévot, dont les maximes ſcolaſtiques ont renverſé la belle Angleterre.

SCENE VII.

Un appartement dans un Château antique, appartenant au Duc de Gloceſtre.

Le Duc de GLOCESTRE *entre, accompagné d'*ÉLÉONOR, *ſon épouſe.*

ÉLÉONOR.

POURQUOI mon époux penche-t-il ſa tête, comme l'épi mûr & trop chargé dans les jours brûlans de la moiſſon ? Pourquoi le front auguſte d'Omfroy ſe fronce-t-il, comme s'il s'offenſoit du bonheur, des faveurs de l'Univers ? Pourquoi tes yeux demeurent-ils attachés à la pouſſière de tes pas ? Elle eſt trop vile pour arrêter tes regards. Qu'y cherches-tu ? Le diadême du Roi Henri, enrichi de tous les honneurs de la terre ? Si c'eſt là l'objet de tes penſées, abbaiſſe, abbaiſſe encore ta tête, & rampe à terre, juſqu'à ce que tu te relèves le front couronné de ce beau diadême.

Étends ta main, tâche d'atteindre à ce cercle brillant. Quoi! eſt-elle trop courte? Je l'allongerai de la mienne; & quand nos efforts unis l'auront enlevée, tous deux nous éléverons nos têtes vers le ciel, & notre vue ne s'abbaiſſera plus jamais à accorder un coup-d'œil à la terre.

GLOCESTRE.

Éléonor, chère Éléonor, ſi tu aimes ton époux, étouffe dans ton cœur ces ambitieuſes idées; & puiſſe la première penſée de nuire à mon neveu, à mon Souverain, au vertueux Henri, porter en moi un ſouffle de mort, & être ſuivie de mon dernier ſoupir dans ce monde périſſable! Je me ſens mélancolique; mes ſonges de cette nuit ont jetté le trouble dans mon ame.

ÉLÉONOR.

Quel ſonge a troublé mon époux? Parle, & je t'en récompenſerai par le récit du ſonge flatteur que j'ai eu ce matin.

GLOCESTRE.

Il m'a ſemblé que ce ſceptre d'autorité, attribut de mon office à la Cour, avoit été rompu dans mes mains. Par qui? Je l'ai oublié; mais ſi je ne me trompe, c'étoit par le Cardinal; & ſur les deux bouts ſanglans étoient placées les têtes d'Edmond, Duc de Somerſet, & de Guillaume de la Pole, pre-

mier Duc de Suffolk. Tel eſt mon ſonge : ce qu'il préſage, le ciel le ſait.

ÉLÉONOR.

Raſſure-toi : ce ſonge annonce, n'en doute point ; que quiconque rompra un ſeul rameau du pouvoir de Gloceſtre, paiera de ſa tête ſon inſolente audace. Mais prête maintenant l'oreille, mon bien aimé, mon cher Omfroy : daigne m'écouter à ton tour. Il m'a ſemblé, que j'étois ſolemnellement aſſiſe ſur le ſiége de la Majeſté, dans l'Égliſe Cathédrale de Weſminſter, & dans le même fauteuil où les Rois & les Reines ſont couronnés. Henri s'eſt avancé avec la Princeſſe Marguerite ; & tous deux ſe proſternant devant moi, ſe ſont dépouillés du diadême, pour le placer ſur ma tête.

GLOCESTRE.

Ceſſe... ceſſe, Éléonor : tu me forces à te réprimander ſévèrement. Préſomptueuſe femme, ingrate Éléonor, n'es-tu pas la ſeconde femme du Royaume, la femme du Protecteur, l'objet chéri de ſa tendreſſe ? N'as-tu pas à tes ordres toutes les délices que peut donner la terre, hors un déſir, hors un ſeul degré défendu à ton atteinte & à ta penſée ? Et tu veux encore forger des trahiſons, pour précipiter bientôt ton époux & toi-même, du faîte des honneurs dans l'abîme des diſgraces ! Laiſſe-moi, je ne veux plus rien entendre.

ÉLÉONOR.

Eh quoi, mon époux! tant de colère contre la triſte Éléonor, pour vous avoir raconté un vain ſonge! Déſormais je garderai mes ſonges pour moi ſeule, & ne m'expoſerai plus à ces durs reproches.

GLOCESTRE, *avec tendreſſe.*

Allons, calme-toi; ma colère expire, & je ne ſens plus que ma tendreſſe. (*Un Meſſager ſe préſente*).

LE MESSAGER.

Milord Protecteur, la volonté du Roi qui m'envoie, eſt que vous vous diſpoſiez à partir dans une heure pour St. Albans, où leurs Alteſſes ſe propoſent de prendre le plaiſir de la chaſſe au faucon.

GLOCESTRE.

Je vais m'y rendre. (*Le Meſſager ſort*). Viens, ma chère Éléonor: veux-tu être de la partie, & nous ſuivre? (*Gloceſtre ſort*).

SCENE VIII.

ÉLÉONOR, *ſeule.*

IL faut bien que je *ſuive*, puiſque je ne peux précéder, tant que Gloceſtre portera cette ame abjecte & ſervile. Si j'étois un homme, un Duc, un fils de

Roi, porté par ma naiſſance à la droite du trône, je voudrois jetter à terre ces phantômes règnans, idoles incommodes & ſtupides ; je m'applanirois mon chemin en paſſant ſur leurs troncs mutilés : mais quoique je ne ſois qu'une femme, je ſaurai du moins remplir avec hardieſſe mon rôle ſur la ſcène de la fortune. (*Elle s'avance vers une porte ſecrette*). Où es-tu, Sir John ? Homme, ne crains rien ; nous ſommes ſeuls ; il n'y a ici qu'Éléonor & toi.

SCENE IX.

La porte s'ouvre ; le Prêtre John HUME *paroît.*

HUME.

QUE le Dieu qui préſide aux grandes deſtinées, conſerve votre Royale Majeſté !

ÉLÉONOR, *treſſaillant.*

Majeſté ? Que dis-tu ? Ce nom ne m'appartient pas : je n'ai que le titre de *Grace.*

HUME.

Mais par la grace du ciel & les conſeils de Hume, ce titre ſera bientôt aggrandi.

ÉLÉONOR.

Homme, que dis-tu ? As-tu conféré déja avec

Margery (†) & Roger Bolinbrook, qui partage avec elle le pouvoir d'évoquer les Ombres? Conſentent-ils à me ſervir?

HUME.

J'en ai leur parole, Madame; ils s'engagent à faire paroître à vos yeux un eſprit évoqué des profondeurs de la terre, qui répondra ſur le champ à toutes les queſtions qu'il plaira à votre Grace de lui faire.

ÉLÉONOR.

Il ſuffit. Plus recueillie & plus tranquille, je ſongerai aux queſtions. A notre retour de St. Albans, nous verrons à leur faire accomplir leurs promeſſes. (*Elle lui donne de l'or*). Reçois cette récompenſe, & va t'égayer aujourd'hui, avec tes aſſociés dans cette importante opération. (*Elle ſort*).

SCENE X.

HUME, *ſeul.*

HUME doit donc *s'égayer* avec l'or de la Ducheſſe: oui certes, je n'y manquerai pas. Mais ſonges-y bien, Hume, mets un ſceau ſur tes lèvres, & ne prononce pas un mot: cette affaire exige le ſilence & le plus

(†) Margery ou Marguerite Jourdain, ſorcière de *Eye*.

profond ſecret. — La Ducheſſe Éléonor me donne de l'or, pour lui amener la Magicienne! L'or vient toujours à propos, vînt-il d'une Furie des enfers.... Et je pêche encore de l'or ſur une autre côte.... Eux... je n'oſe pas les nommer, le riche Cardinal & le nouveau Duc de Suffolk, connoiſſant l'humeur ambitieuſe d'Éléonor.... ils m'ont auſſi gagé pour tramer ſecrétement la ruine de la Ducheſſe, & remplir ſon imagination de ces monſtrueuſes invocations. On dit qu'un fripon habile n'a pas beſoin de courtier (†) : cependant je ſuis le courtier & l'agent de Suffolk & du Cardinal. — Hume, ſi tu n'y prends garde, tu riſques bien de les appeller tous deux une couple de ruſés ſcélérats. — Enfin, voilà l'état des choſes, & je crains bien que la trahiſon de Hume ne ſoit l'écueil d'Éléonor, & la témérité de cette femme, l'inſtrument de la chûte d'Omfroy. Que m'importe? Sort, diſpoſe à ton gré de l'événement; j'aurai de l'or pour ſalaire.

(*Il ſort*).

(†) Proverbe.

SCENE XI.

La ſalle du Palais deſtinée pour les audiences publiques.

Paroiſſent pluſieurs hommes du peuple, tenant leurs Requêtes dans leurs mains. SPENSER, *jeune Artiſan, eſt l'un d'entre eux.*

I. CITOYEN.

AMIS, n'allons pas plus avant : preſſons-nous l'un contre l'autre à ce paſſage. Milord Protecteur doit le traverſer bientôt, pour ſe rendre chez le Roi, & nous pourrons alors lui préſenter nos ſuppliques dans les formes (†).

II. CITOYEN.

Dieu le conſerve & l'aſſiſte ! car c'eſt un homme de bien. Que le ciel le comble de ſes bénédictions ! (*Suffolk paroît avec la Reine*).

I. CITOYEN.

Je crois le voir qui s'avance ; la Reine eſt avec lui. Je veux m'avancer le premier.

(†) Autre ſens : *debout, de pied ferme.*

II. CITOYEN.

Arrête : que fais-tu, insensé? C'est le Duc de Suffolk, & non pas Milord Protecteur.

SCENE XII.

SUFFOLK, LA REINE MARGUERITE.

SUFFOLK, *avec hauteur, au plus avancé d'entr'eux.*

Hé bien, qu'y a-t-il? Qu'attends-tu de moi, pour te jetter ainsi sur mon passage?

I. CITOYEN.

Milord, daignez m'excuser; je vous ai pris pour Milord Protecteur. (*Suffolk & la Reine prennent leurs Requêtes*).

LA REINE MARGUERITE, *lisant avec surprise.*

Milord Protecteur! Est-ce à lui que vos supplíques s'adressent? Je prétends les voir. — Toi, réponds, quelle est la tienne?

II. CITOYEN.

O Reine! pardonnez; je demande justice contre James Goodman, créature du Cardinal, qui m'a dépouillé de ma maison, de mes terres, & m'a ravi ma femme aussi. (*Il verse quelques larmes*).

SUFFOLK, *d'un ton railleur.*

Quoi! ta femme auſſi? Cela eſt fort mal, en effet. (*A un troiſième*). Et vous, quel eſt l'objet de votre plainte? (*Il lit*). Que vois-je? *Contre le Duc de Suffolk, pour avoir fait enclore les Communes de Melfort.* (*Il frappe du pied*). Malheureux!

I. CITOYEN.

Milord, hélas! je ne ſuis qu'un pauvre Citoyen chargé des droits & des plaintes de toute notre Ville.

SPENSER, *liſant tout haut le titre de ſa Requête.*

Contre Thomas Horner, pour avoir dit en ma préſence, que la Couronne appartenoit légitimement à ſon maître.

LA REINE MARGUERITE.

Qu'entends-je! Le Duc d'York a-t-il dit, qu'il étoit l'héritier légitime de la Coutonne?

SPENSER.

Certes (†), c'eſt bien mon maître qui l'a dit. Il ajouta que *le Roi lui-même n'étoit qu'un uſurpateur.*

SUFFOLK.

Hola, gardes, aſſurez-vous de cet homme, &

(†) Ce n'eſt pas ma maîtreſſe : non certes, c'eſt bien mon maître, &c.

qu'on aille arrêter à l'inſtant Horner, ſon maître. Nous approfondirons davantage cette affaire en préſence du Roi. (*On emmène Spenſer*).

LA REINE MARGUERITE *aux autres.*

Et vous, à qui il faut un *Protecteur;* vous, qui vous plaiſez à vous mettre ſous les aîles de votre *Duc Protecteur*, vous pouvez recommencer vos ſuppliques, & vous adreſſer à lui. (*Elle déchire leurs Requêtes*). Sortez de ma préſence, ames baſſes. Suffolk, faites-les chaſſer.

TOUS.

Allons, ſortons. (*On les pouſſe hors de la ſalle, & ils ſortent*).

SCENE XIII.

LA REINE MARGUERITE.

MILORD de Suffolk, parlez. Sont-ce donc là vos uſages? Eſt-ce là la coutume de la Cour d'Angleterre, le gouvernement des Iſles Britanniques? Eſt-ce là toute la Royauté des Monarques d'Albion? Eh quoi! le Roi Henri demeurera-t-il à jamais un mineur éternel ſous l'adminiſtration deſpotique d'Omfroy? Et moi, Reine ſeulement de titre & de nom, faut-il

que je ſois la ſujette d'un Duc? Je vous le dis, Suffolk ; quand vous rompîtes des lances dans la Cité de Tours, remportant avec l'honneur des armes le don de mon amour, & que vous dédaignâtes pour moi le cœur des Dames de France, je crus que le Roi Henri vous reſſembloit en galanterie, en fierté & en courage. Son ame eſt toute occupée de ſainteté ; il compte & récite ſans ceſſe des *ave Maria* ſur ſes chapelets. Son Conſeil & ſes Héros ſont les Prophêtes & les Apôtres ; ſes armes, les verſets & les paſſages de l'Écriture Sainte; ſon étude, le manége & les tournois; & ſes amours, les images en bronze des Saints canoniſés. Je voudrois que le Collège des Cardinaux voulût en faire un Pape, & l'emmener à Rome, pour lui poſer la tiare ſur la tête. Voilà l'état qui convient à ſa ſainteté.

SUFFOLK.

Madame, attendez en paix, & laiſſez agir Suffolk. C'eſt moi qui ſuis cauſe que Votre Alteſſe ſoit venue en Angleterre ; & je veux que Votre Majeſté trouve en Angleterre tout le bonheur qu'elle peut déſirer.

LA REINE MARGUERITE.

Outre ce Protecteur inflexible, n'avons-nous pas encore Beaufort, ce Prêtre impérieux, & Buckingham, & Somerſet, & York, grondant ſourdement ; & de tous ceux que je viens de nommer, il n'en eſt pas

un qui ne ſoit plus puiſſant en Angleterre, que le Roi.

SUFFOLK.

Et les plus puiſſans de tous, ce ſont les Nevils. Salisbury & Warwick ne ſont point de ſimples Pairs.

LA REINE MARGUERITE.

Mais tous ces Lords enſemble ne bleſſent pas autant ma vue, ne tourmentent pas autant mon cœur, que cette arrogante Éléonor, la femme du Lord Protecteur. On la voit promener ſon faſte dans le Palais, ſuivie d'un cortége de Dames : elle a plutôt l'air de la Souveraine de l'Angleterre, que de la femme d'Omfroy : elle porte ſur ſa poitrine le revenu d'un Duché, & dans le dédain de ſon cœur, elle inſulte à notre indigence. Ne vivrai-je point aſſez, pour me voir vengée d'elle ? Dernièrement, au milieu de ſes favorites, cette fille du néant, cette impudente, oſa ſe vanter que l'habit du dernier de ſes Pages, ſurpaſſoit en valeur le produit de toutes les terres de mon père, avant que Suffolk lui eût donné deux Provinces en échange de ſa fille.

SUFFOLK.

J'ai moi-même dreſſé un piége ſur ſes pas, & j'ai diſpoſé autour d'elle un chœur de Syrenes, dont les chants ſéducteurs l'attireront dans nos filets ; & jamais elle

elle ne s'en relevera pour vous importuner. Laiſſez-la donc dormir en paix ; mais croyez à mes conſeils, Madame, car j'oſe vous en donner dans cette affaire. Quoique le Cardinal vous déplaiſe, il faut néanmoins nous liguer avec lui & avec le reſte des Pairs, juſqu'à ce que nous ayons enfoncé Omfroy dans la diſgrace. Quant au Duc d'York, cette accuſation récente, intentée par ce jeune Artiſan, n'avancera pas ſes affaires : ainſi nous les déracinerons tous l'un après l'autre, & à la fin les rênes de l'État tomberont ſans partage dans vos mains.

SCENE XIV.

LA REINE MARGUERITE & SUFFOLK *demeurent.* *Entrent* LE ROI HENRI, GLOCESTRE, LE CARDINAL, BUCKINGHAM, YORK, SOMERSET, SALISBURY, WARWICK & ÉLÉONOR.

LE ROI.

Non, mes Lords, non ; n'attendez pas que je prononce : ou Somerſet, ou York, le choix eſt indifférent pour moi.

YORK.

Si York s'eſt jamais en France écarté de ſon devoir, qu'il ſoit exclus aujourd'hui de la Régence.

SOMERSET.

Si Somerſet eſt indigne de la place, qu'York l'emporte & ſoit Régent; je ſuis prêt à lui céder.

WARWICK.

Que vous en ſoyez digne ou non, ce n'eſt pas la queſtion, Milord; il ſuffit qu'York en ſoit le plus digne.

LE CARDINAL.

Ambitieux Warwick, laiſſe parler tes maîtres.

WARWICK.

Le Cardinal n'eſt pas mon maître ſur le champ de bataille.

BUCKINGHAM.

Tous ceux qui ſont ici préſens, ſont tes maîtres, Warwick.

WARWICK.

Et Warwick pourra vivre aſſez, pour l'être un jour de tous.

SALISBURY.

Contenez-vous, mon fils. — Et vous, Buckingham;

donnez quelques raiſons, pourquoi Somerſet doit être préféré à ſon concurrent.

LA REINE MARGUERITE.

Parce que le Roi, j'en ſuis sûre, le juge ainſi.

GLOCESTRE.

Madame, le Roi eſt en âge de donner par lui-même ſon ſuffrage & ſa cenſure; & j'oſe vous le dire, Madame, ce n'eſt point ici l'affaire des femmes.

LA REINE MARGUERITE.

Si le Roi eſt en âge, qu'a-t-il beſoin de vous pour Protecteur de Sa Majeſté?

GLOCESTRE.

Je ſuis Protecteur du Royaume, Madame; mais prêt à abdiquer ma place au premier ſigne de la volonté de mon maître.

SUFFOLK.

Abdique-la donc, & mets un terme à ton inſolence. Depuis que tu es Roi (car qui eſt Roi que toi?), l'État ſe précipite chaque jour vers ſa ruine. Le Dauphin a triomphé au-delà des mers; & les Pairs & tous les Nobles du Royaume ſont attachés comme des ſerfs à ta Souveraineté.

LE CARDINAL.

Tu as opprimé le Peuple, & affamé le Clergé par tes extorſions (†).

SOMERSET.

Tes ſomptueux Palais, & le luxe inoui de ton épouſe, ont épuiſé le tréſor public.

BUCKINGHAM.

La cruauté de tes exécutions ſanguinaires ſur des demi coupables, a excédé la rigueur des Loix, & te livre à ton tour à leur merci.

LA REINE MARGUERITE.

Ton trafic des emplois, & la vente des Villes de France... ſi tant de faits étoient prouvés, comme le ſoupçon en eſt grand, devroient, avant peu, faire tomber ta tête altière (¶). (*Gloceſtre ſort ſans répondre une parole. — La Reine Marguerite laiſſe tomber, comme par haſard, ſon éventail : elle s'adreſſe à un de ſes*

(†) On avoit enlevé des malfaiteurs, convaincus de crimes atroces, des Monaſtères où ils s'étoient réfugiés : en outre, une taxe avoit été miſe ſur le Clergé, pour ſubvenir aux frais de la guerre. Ce ſont ces deux actes de juſtice, que le Cardinal reproche au bon Duc Oufroy.

(¶) Raccourcir ta ſtature altière de la hauteur de ta tête.

Pages). Lovell, approchez. — Donnez-moi mon éventail. (*Avec impatience*). Quoi! vous ne pouvez plutôt.... Apprenez.... (*Elle lève la main comme pour le frapper : mais comme il ſe trouve derrière elle, elle ſemble ſe méprendre, & donne, du revers de ſa main, un ſoufflet à Éléonor, qu'elle a feint de ne pas appercevoir*). Pardon, Madame : quoi, c'eſt vous....

ÉLÉONOR.

Oui, c'eſt moi, inſultante Françoiſe. Si je pouvois atteindre ton viſage, mes ongles s'imprimeroient (†) ſur ta face.

LE ROI.

De grace, ma chère tante, calmez-vous : une méprise malheureuſe a égaré ſa main contre ſa volonté.

ÉLÉONOR.

Contre ſa volonté! — Roi trop bon! prends garde à toi; elle te tiendra en tutelle, elle te bercera comme un enfant. Quoique ce ſoit une femme qui règne ici au lieu d'un homme, elle n'aura pas frappé Éléonor impunément & ſans vengeance (¶).

(†) Imprimeroient les dix commandemens; c'eſt-à-dire les dix doigts.

(¶) Addition de l'édition *in*-4°.

Après la ſortie d'Éléonor, Henri dit à la Reine : « Croyez-moi, ma bien-aimée, vous méritez de grands reproches. Je ne

BUCKINGHAM, *bas au Cardinal.*

Lord Cardinal, je me charge de ſuivre Éléonor. Vous, ſongez à épier Gloceſtre & tous ſes mouvemens. — La Furie eſt lancée : elle n'a pas beſoin d'aiguillon ; elle va courir d'elle-même à grands pas vers ſa perte.

(*Buckingham ſort*).

SCENE XV.

LE ROI HENRI *demeure avec les autres Pairs.* GLOCESTRE *rentre, le front calme & ſerein, & avec la ſupériorité de l'innocence.*

GLOCESTRE.

JE rentre, mes Lords; ma colère eſt paſſée : un tour ſur la terraſſe a diſſipé ce nuage. Je reviens prendre ma place parmi vous, & délibérer ſur les affaires de l'État. Quant à vos odieuſes & fauſſes imputations, prouvez-les, & je ſoumets ma tête au fer des Loix. Puiſſe le Dieu ſuprême uſer de miſéricorde

voudrois pas, pour un tréſor, que mon noble oncle eût été préſent à cet affront! Voyez, le voilà qui vient! Je ſuis bien content qu'elle ne l'ait pas rencontré ». *Steevens.*

envers mon ame, comme j'ai ſervi fidélement mon Pays & mon Roi ! Mais venons à la cauſe publique. Je déclare hautement, mon Souverain, qu'York eſt le plus propre à remplir, en France, l'office de Régent.

SUFFOLK.

Avant qu'on procède à l'élection, ô mon Souverain, ſouffrez que j'expoſe à vos yeux quelques raiſons importantes, qui prouvent qu'York eſt moins propre à ce poſte, qu'aucun homme vivant.

YORK.

Je te le dirai moi-même, Suffolk, pourquoi j'y ſuis le moins propre. D'abord, c'eſt parce que je ne ſais point flatter lâchement ton orgueil ; enſuite, ſi le choix tombe ſur moi, Somerſet me laiſſera encore ſans munitions, ſans argent & ſans ſecours, juſqu'à ce que la France retombe ſous le joug du Dauphin. Dernièrement, il s'en ſouvient peut-être, je me ſuis déjà vu réduit à languir dans l'attente de ſa volonté, tandis que Paris étoit bloqué, affamé & perdu.

WARWICK.

Warwick en fut témoin, & jamais traître n'a commis une action plus noire.

SUFFOLK.

Fougueux jeune homme, contiens ta langue.

WARWICK.

Phantôme de pouvoir, à quel titre prétends-tu me contraindre au ſilence?

SUFFOLK.

Parce qu'il y a parmi nous un Pair accuſé de trahiſon.

SCENE XVI.

Les mêmes. SPENSER *&* *Thomas* HORNER, *attaché au Duc d'*YORK, *paroiſſent conduits par des Gardes.*

SUFFOLK *à Warwick*

WARWICK, prie le Ciel que le Duc d'York réuſſiſſe à ſe juſtifier lui-même.

YORK.

Quelqu'un ſur la terre oſe-t-il appeller York un traître?

LE ROI.

Expliquez-vous, Suffolk. Pourquoi ces deux hommes paroiſſent-ils priſonniers devant moi? Qui ſont-ils?

SUFFOLK.

Je ſupplie mon Souverain de m'entendre. Voici un Citoyen qui accuſe ſon maître de haute trahiſon. Il proteſte qu'Horner, attaché au Duc d'York, a dit, en ſa préſence, avoir entendu ſouvent dans la bouche de ſon maître, ces propres paroles : *Que lui, Richard d'York, avoit un droit légitime ſur la Couronne d'Angleterre, & que Votre Majeſté n'étoit qu'un uſurpateur.*

LE ROI, *ſe tournant vers Horner.*

Répondez. Eſt-il vrai que vous ayez tenu ce diſcours ?

HORNER.

O grand Roi! je jure que jamais rien de ſemblable n'eſt ſorti de ma bouche, & que la penſée même en eſt étrangère à mon cœur. J'atteſte Dieu, que je ſuis accuſé fauſſement par ce délateur infâme.

SPENSER, *levant les mains en haut.*

Par ces mains levées (†), je jure, mes Lords, qu'il m'a tenu ce diſcours un ſoir, dans l'atelier où nous travaillions à polir l'armure du Duc d'York.

YORK *à Horner.*

Miſérable, vil Artiſan, ta tête me répondra de ton

(†) *Par ces dix os* ou *doigts.* Ce ſerment étoit très ancien.

horrible impoſture. J'en conjure Votre Royale Majeſté, & je demande que ce malheureux ſoit puni ſuivant toute la rigueur de la Loi. (*York ſort*).

HORNER.

Ah, mes Lords! que je ſubiſſe la mort & l'infamie, ſi jamais j'ai prononcé ces mots. Cet homme, mon accuſateur, eſt un mercenaire à mes gages. L'autre jour je l'ai réprimandé pour une faute, & il a fait vœu, à genoux, qu'il ſe vengeroit de moi : j'ai des témoins du fait. Je vous en conjure ; daignez comparer la perſonne de l'accuſateur à celle de l'accuſé, & ne condamnez pas un honnête Citoyen, ſur l'imputation vague d'un vil mercenaire.

LE ROI.

Gloceſtre, que preſcrit en pareil cas la Loi ?

GLOCESTRE.

Ce jugement, mon Souverain, ſi vous me permettez de prononcer : donnez à Somerſet la Régence de la France, parce que ſon concurrent demeure ſous le nuage du ſoupçon; & quant à cette accuſation, fixez le jour & le lieu convenable : ordonnez le combat entre ces deux ennemis. Telle eſt la lettre de la Loi, & telle eſt la ſentence de Gloceſtre.

LE ROI.

Qu'elle ſoit donc exécutée. Milord de Somerſet, je vous nomme Régent de la France.

SOMERSET.

Mes humbles actions de graces à Votre Royale Majeſté!

HORNER.

Et moi, j'accepte le combat avec joie.

SPENSER.

Hélas! Milord, je ne ſai pas combattre. Au nom de Dieu, ayez pitié de ma foibleſſe : je ſuis victime de la haine de cet homme. Oh! Dieu me prenne en pitié! Jamais je ne ſerai en état de porter un coup. O Dieu juſte! mon cœur....

GLOCESTRE.

Miſérable, le combat ou l'échaffaut.

LE ROI.

Gardes, répondez de leurs perſonnes. Le dernier jour du mois prochain ſera celui du combat. —Suivez-moi, Somerſet: venez recevoir vos proviſions.

SCENE XVII.

La Scène eſt dans les jardins du Duc de Gloceſtre.

Un ſouterrain pratiqué dans une ancienne Tour : un braſier eſt allumé : on voit des figures humaines, en cire, expoſées à ce feu. MARGERY, SOUTHWEL (3) & BOLINGBROOK *ſont à l'entour, les jambes nues & les cheveux épars : derrière s'élève une baluſtrade, au bord de laquelle eſt étendu un drap mortuaire.*

HUME *entre à pas lents.*

VENEZ, mes maîtres : la Ducheſſe, je vous l'ai dit, attend l'accompliſſement de vos promeſſes.

BOLINGBROOK, *d'un ton grave, & les yeux attachés à la terre.*

Nous avons tout préparé. Mais la Ducheſſe veut-elle entendre & voir nos myſtères ?

HUME.

Oui, ſans doute : comptez ſur ſon courage.

BOLINGBROOK.

On nous l'a toujours repréſentée comme une femme

d'une fermeté inébranlable. Elle verra, puiſque tel eſt ſon déſir. Cependant il ſera bon que tu demeures auprès de ſa perſonne & dans ſa tribune élevée, tandis que nous vaquerons à nos invocations. Ainſi donc, ô Hume! retire-toi, au nom du Tout-Puiſſant, & laiſſe-nous. (*Hume ſort*).

MARGERY.

Proſternez-vous, & rampez ſur la terre. Southwel, prends ce livre & lis; & commençons notre œuvre. (*Elle jette une préparation dans le braſier, dont il ſort une vapeur noire*). Puiſſances des enfers, recevez nos invocations & notre encens!

SCENE XVIII.

Les mêmes. ÉLÉONOR *entre avec audace.*

ÉLÉONOR, *à Hume qui marche après elle.*

Oſe me ſuivre. — Salut, vous, mes fidèles amis; que tardez-vous? Le plutôt ſera le mieux.

BOLINGBROOK.

Attendez avec patience, Madame; les Magiciens connoiſſent leurs tems : la profonde nuit, la ſombre nuit, le ſilence de la nuit, l'heure de la nuit où Troye fut réduite en cendres; le tems où les oiſeaux de

mort pouſſent leurs cris lugubres, & les dogues infernaux (†) leurs affreux hurlemens, où les Eſprits errent librement, où les Mânes ouvrent & déſertent leurs tombeaux : tel eſt le tems propre à l'acte formidable qui nous tient occupés. Prenez place de ce côté, Éléonor, & ne craignez rien. (*Il la fait aſſeoir au bord du drap mortuaire*). L'Eſprit que nous allons évoquer, nous ſaurons l'enfermer immobile dans un cercle tracé avec la verge conſacrée. (*Ils ſe raſſemblent ici, & commencent l'évocation. Southwel lit & prononce ces mots :* Conjuro te, *&c. Auſſi-tôt on entend un profond mugiſſement ſous la terre ; les éclairs brillent, le tonnerre retentit d'une manière horrible. Margery trace le cercle magique ; ils redoublent leurs conjurations. L'Eſprit s'élève au milieu des flammes ; il a la forme d'un vieillard, avec le viſage & les bras couverts de traces de ſang*).

L'ESPRIT.

Me voici.

MARGERY.

Par le Dieu éternel, dont le nom & le pouvoir te font trembler, je t'adjure de répondre à mes demandes ; car juſqu'à ce que tu m'aies ſatisfait, tu ne paſſeras point cette enceinte.

. . . . *Serpentes, atque videns*
Infernos errare canes. HORACE, liv. 1, ſatyr. 8.

L'ESPRIT.

Demande ce que tu voudras : que j'euſſe déja répondu & fini (†) avec toi !

BOLINGBROOK, *liſant les queſtions contenues dans un papier.*

D'abord le Roi, quel eſt ſon avenir ?

L'ESPRIT.

Le Duc eſt vivant, qui dépoſera Henri ; mais le vaincu redeviendra Roi, & le vainqueur mourra d'une mort violente. (*A meſure que l'Eſprit parle, ils écrivent la réponſe*).

BOLINGBROOK.

Quel eſt le ſort qui attend Suffolk ?

L'ESPRIT.

Il périra par l'eau, & y trouvera ſa fin.

MARGERY.

Quelle ſera la deſtinée de Somerſet ?

L'ESPRIT.

Conſeille-lui d'éviter les Châteaux : il ſera plus en

(†) C'étoit une ancienne opinion, que les Eſprits qu'on évoquoit par la magie, reſtoient a regret ſur la terre, & ne répondoient que malgré eux aux queſtions qu'on leur faiſoit. *Steevens.*

sûreté dans les plaines, qu'aux lieux où les Châteaux s'élèvent sur la montagne. Finis tes questions; délivre-moi, je ne puis endurer plus long-tems....

MARGERY.

Descends dans les ténèbres & dans le lac brûlant, Esprit rébelle : abîme-toi. (*L'Esprit s'enfonce dans la terre au bruit du tonnerre, & à la lueur des éclairs*).

SCENE XIX.

Tout-à-coup un bruit d'armes retentit en-dehors : la porte est enfoncée avec fracas. YORK & BUCKINGHAM *paroissent, suivis de Gardes.*

YORK.

Assurez-vous des traîtres, & saisissez leur appareil impie. — Malheureux! l'œil qui vous veilloit, n'étoit qu'à un pas de vous. (*A Éléonor*). Quoi, vous, dans cette affreuse assemblée, Madame! (*Avec ironie*). Cette nuit vous donne des droits éternels à la reconnoissance de l'État & du Roi; & Milord de Glocestre vous récompensera bien, sans doute, pour cette bonne œuvre.

ÉLÉONOR.

Elle n'est pas de la moitié aussi coupable que les tiennes,

tiennes contre le Souverain d'Angleterre, Duc outrageant, qui menaces de punir où il n'y a pas de crime.

BUCKINGHAM, *avec ironie.*

En effet, rien n'eſt ſi innocent, Madame. Quel nom donnez-vous à ceci ? (*Lui montrant le papier qu'il a ſaiſi*). Gardes, hâtez-vous de les conduire, & ſurtout tenez-les ſéparés. — Vous, Madame, vous allez nous ſuivre. Stafford, prenez-la ſous votre garde. Nous verrons..... (*Les Gardes ſortent, emmenant Margery, Southwell*, &c.).

YORK.

Lord Buckingham, vous l'avez épiée bien juſte. Les beaux myſtères, pour bâtir deſſus de pareils projets ! (4) Ah ! je vous prie, Milord, voyons cet écrit de Satan. (*Il y jette les yeux*). Allons, je vois, Milord, que les Oracles expoſent à bien des haſards avant qu'on puiſſe les obtenir, & encore il n'eſt pas facile de les entendre. Le Roi a repris la route de Saint-Albans, & l'époux de cette aimable Lady l'accompagne. Que cette nouvelle leur arrive avec toute la vîteſſe du courſier le plus léger ! Cruel réveil, pour Milord Protecteur !

BUCKINGHAM.

Si votre Grace n'y met point d'obſtacle, je m'offre

à porter ce meſſage, dans l'eſpoir qu'Omfroy m'en récompenſera.

YORK.

A votre gré, Milord. — Y. a-t-il quelqu'un ici? (*A un homme de ſa ſuite*). Vaugham, que je vous parle. Invitez de ma part les Lords Salisbury & Warwick à ſe rendre, demain vers la chûte du jour, à mon hermitage. Sortons de ce lieu ſacrilège.

(*Ils ſortent tous*).

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

On voit les plaines de Saint-Albans.

LE ROI HENRI *& la* REINE MARGUERITE *s'avancent au retour de la chaſſe, accompagnés de* GLOCESTRE, *du* CARDINAL, *de* SUFFOLK, *& d'une partie de la Cour. Dans le fond ſont des Faucons portant des oiſeaux.*

LA REINE MARGUERITE.

EN vérité, Milords, depuis ſept ans je n'ai pas vu de plus belle chaſſe au faucon ſur les oiſeaux aquatiques, & cependant vous conviendrez que le vent étoit très-fort, & qu'il y avoit dix contre un à parier que le vieux faucon (†) du Roi, emporté par ſon ardeur, prendroit ſon vol ſans retour.

(†) Rien ne coûtoit plus autrefois que l'entretien des faucons. Pour la compoſition d'une médecine qu'on employoit pour guérir ces oiſeaux, il ne falloit rien moins que la deſtruction d'un agneau, d'un pigeon ramier, d'un pigeon, d'un bouc, & d'un chat. *Steevens.*

LE ROI.

Mais avec quelle impétuosité, Gloceſtre, votre faucon s'eſt élancé! A quelle hauteur immenſe il eſt rapidement monté au-deſſus de tous les autres! Sujet de réflexion (†), en voyant quel inſtinct le Dieu du Ciel a placé dans toutes ſes créatures! Oui, l'homme & l'oiſeau aſpirent également à monter.

SUFFOLK.

Rien n'eſt moins étonnant, ſi Votre Majeſté me permet de le dire, que de voir une aîle ſi hardie diſtinguer les oiſeaux de Milord Protecteur. Ils ſavent que leur maître aime les hautes régions, & porte ſes penſées bien au-delà du vol des faucons.

GLOCESTRE.

Je ne le cèle point, Milord; je méprise l'ame

(†) Tel eſt le portrait que l'Hiſtoire nous a fait d'Henri : moraliſant ſur tous les événemens, n'agiſſant jamais. On retrouve à chaque ligne, dans les trois Pièces qui portent ſon nom, ſa ſimplicité, ſa piété paſſive, ſon ame timide, bonne & molle, & ſa ſoumiſſion extrême pour une épouſe impérieuſe, & pour la faction dominante. En même-tems Shakeſpear fait contraſter, avec ſes foibleſſes, ſes bonnes qualités; & par un art inimitable, excite la pitié en ſa faveur, en le montrant bon, pieux, déſintéreſſé, détaché des biens de la terre, & entièrement réſigné aux plus rigoureux décrets de la Providence.

ignoble & vulgaire, qui ne s'élève pas plus haut qu'un oiſeau ne peut voler (†).

LE CARDINAL.

Je ſavois ſa penſée ; il voudroit planer au-deſſus des nuages.

GLOCESTRE.

Sans doute. Qu'entendez-vous par-là, Beaufort ? Ne ſeriez-vous pas bien-aiſe de vous élever juſqu'au ſéjour de la félicité éternelle ?

LE CARDINAL *à Gloceſtre, avec fureur.*

Ton Ciel eſt ſur la terre. Tes yeux & tes penſées ſont attachés ſur une Couronne, le tréſor de ton cœur. Ame remplie de fraude & de malice, dangéreux hypocrite, ſerpent de l'État, qui ſais flatter le Roi & tromper le Peuple !

GLOCESTRE.

Eh quoi, Cardinal ! un Prélat ſe laiſſer dominer par tant de rage ! Tant de fiel dans une ame céleſte, tant de fougue dans un Miniſtre de paix ! Cher oncle, cache mieux ta haine forcenée. Comment la concilies-tu avec ton ſaint caractère ?

(†) *Spes aquilas ſupervolat.* Il y avoit un ancien adage. « Les faucons qui volent le plus haut, ſont ceux qui conviennent aux Princes ».

SUFFOLK.

Il n'y a ni malignité ni haine dans ſon procédé : il ne fait que ce qui convient dans une ſi juſte querelle, & avec un Pair ſi odieux.

GLOCESTRE.

Quel Pair, Milord ?

SUFFOLK.

Qui ? Vous-même, Milord, n'en déplaiſe à la Souveraineté du Lord Protecteur.

GLOCESTRE.

Suffolk, tu ne m'étonnes point : toute l'Angleterre connoît ton inſolence.

LA REINE MARGUERITE.

Et ton ambition, Gloceſtre.

LE ROI.

Ceſſez de grace, chère Reine : n'attiſez point la haine de ces Pairs ; ils ne ſont que trop animés. Le Ciel bénit ceux qui ſont, ſur la terre, des médiateurs de paix. (*Gloceſtre & le Cardinal ſont un peu à l'écart, & à quelque diſtance du Roi, qui pourtant obſerve leurs viſages, & diſtingue les mouvemens de leur colère mutuelle*).

LE CARDINAL.

Par mon bonheur céleſte ! c'eſt le fer de mon épée qui fera la paix entre ce hautain Protecteur & moi.

GLOCESTRE.

Eſt-il vrai, Saint Prélat ? Seroit-ce là votre déſir ?

LE CARDINAL.

Oui, dès que tu en auras le cœur.

GLOCESTRE.

Hé bien, ceſſe d'ameuter un parti de factieux pour cette querelle ; charge-toi de répondre ſeul de ton outrage.

LE CARDINAL.

Et comment, lorſque tu n'oſes pas te montrer ?.... Si tu as du courage, ce ſoir même vers le côté Oriental du bocage....

LE ROI.

Quoi donc, Milords ?

LE CARDINAL, *haut, pour en impoſer au Roi.*

Croyez-m'en ſur ma parole, couſin Gloceſtre : ſi votre Écuyer n'avoit pas ſi ſoudainement rappellé l'oiſeau, nous aurions pouſſé plus loin la chaſſe. (*A demi-voix*). Viens avec ton épée (†) à deux mains.

(†) Épée dont on frappoit à deux mains.

GLOCESTRE.

Oui, digne oncle.

LE CARDINAL.

Es-tu décidé ?... Au bord Oriental du bocage.

GLOCESTRE.

Cardinal, tu m'y trouveras.

LE ROI.

Comment? Que dites-vous donc là, oncle Gloceſtre ?

GLOCESTRE.

Nous parlons de chaſſe : rien de plus, mon Prince. (*Bas*). Par la mère de Dieu, Prêtre fougueux, je t'élargirai la tonſure du crâne, ou toute mon adreſſe m'abandonnera.

LE CARDINAL.

Protecteur, retiens mon conſeil; ſonge à te protéger toi-même.

LE ROI.

Les vents augmentent, & votre fureur auſſi, mes Lords. Que le bruit de votre querelle, que ſaiſit mon oreille, affecte douloureuſement mon cœur! Quand la diſcorde diviſe les premiers hommes de l'État,

quel eſpoir reſte-t-il de rétablir l'harmonie ? Laiſſez-moi goûter la joie d'appaiſer entre vous ce différend.

SCÈNE II.

Les mêmes. On entend une voix qui crie, miracle. *Paroît un* HOMME *du Peuple.*

GLOCESTRE.

Quels ſont ces cris? (*L'Homme ſe préſente*). Ami, quel miracle proclames-tu là?

L'HOMME.

Un miracle! Qui, un miracle !

SUFFOLK.

Avance vers le Roi, & dis-lui quel eſt ce miracle.

L'HOMME.

Rien n'eſt plus vrai : un aveugle a recouvré la vue à la tombe de Saint-Albans, il n'y a pas une demi-heure ; un homme, qui de ſa vie n'avoit vu la lumière.

LE ROI.

Louanges à Dieu, qui récompenſe la foi des ames pieuſes, & donne la lumière dans les ténèbres, & les conſolations dans le déſeſpoir !

SCENE III.

LE MAIRE *de Saint-Albans entre, & s'avance vers* LE ROI. *Une foule de Peuple paroît.* SIMPCOX *eſt porté au milieu dans une chaiſe : une* FEMME *le ſuit.*

LE CARDINAL.

VOICI le peuple qui s'avance en proceſſion ſolemnelle, pour préſenter à Votre Majeſté le miraculé.

LE ROI.

Grande eſt ſa conſolation ſur cette terre arroſée des larmes des humains, quoique le don de la vue ouvre en lui une nouvelle porte aux occaſions de pécher !

GLOCESTRE.

Arrêtez, amis, & poſez ſa chaiſe près du Roi. Sa Majeſté déſire lui parler & l'entendre.

LE ROI.

Mortel favoriſé du Ciel, raconte-nous les circonſtances de ce prodige, afin que nous puiſſions en toi glorifier l'Auteur de tout bien. Quoi ! ce jour que tu n'avois pas vu naître, vient de luire tout-à-coup pour toi ! Depuis combien de tems vivois-tu dans les ténèbres ?

SIMPCOX.

Je ſuis né aveugle, mon Souverain.

LA FEMME.

Oui, dès le berceau.

SUFFOLK.

Quelle eſt cette femme?

LA FEMME.

Je ſuis ſon épouſe, & votre humble ſervante, Milord.

GLOCESTRE.

Tu en ſerois plus certaine, ſi tu euſſes été ſa mère.

LE ROI.

Où es-tu né?

SIMPCOX.

A Bervick, dans le Nord, mon Auguſte maître.

LE ROI.

Pauvre infortuné, la bonté du Dieu des Miſéricordes s'eſt manifeſtée ſur toi! Ne laiſſe jamais paſſer un ſoir ni une aurore, ſans réciter des Cantiques d'actions de graces, & conſerve éternellement la mémoire de ce que Dieu a fait pour toi.

LA REINE MARGUERITE.

Mais dis-moi, mon ami, eſt-ce le haſard ou une

inſpiration ſecrette qui ta conduit à la tombe qu'on révere dans cette Cité ?

SIMPCOX.

Une inſpiration, Madame, Dieu le ſait. Plus de cent fois, dans la nuit, la voix du bon Saint-Albans m'appella pendant mon ſommeil. « Simpcox, me dit-elle, va te rendre près de ma tombe, & je viendrai à ton ſecours. — Enſuite tu iras trouver le Roi. Dis-lui de ma part qu'il ſouffre des tyrans auprès de ſa perſonne ; que le malheur deſcendra ſur ſon Royaume, s'il ne bannit celui qui abuſe, ſous ſon nom, d'une autorité uſurpée, & s'il n'élève à ſa place mon ſerviteur, le fils de Jean de Gaunt (†) ».

LA FEMME.

Il dit la vérité ; le Ciel en eſt témoin, & moi-même. J'ai entendu vingt fois cette voix l'appeller dans la nuit, & lui répéter ces mêmes paroles.

GLOCESTRE, *ſans être ému.*

Quoi, me trompai-je ! Es-tu donc auſſi boîteux ?

SIMPCOX.

Oui : que le Dieu tout-puiſſant aie pitié de moi !

GLOCESTRE.

Par quel accident ?

(†) Le Cardinal.

SIMPCOX.

Une chûte funeſte, de la hauteur d'un arbre.

LA FEMME.

Oui, du haut d'un prunier.

GLOCESTRE.

Combien y a-t-il que tu étois aveugle ?

SIMPCOX.

Je ſuis né aveugle, Milord; je vous l'ai dit.

GLOCESTRE.

Et tu voulois, ſans y voir, monter au haut d'un arbre?

SIMPCOX.

Hélas! cette ſeule fois de ma vie, & dans ma première jeuneſſe.

LA FEMME.

C'eſt la vérité : cette imprudence lui a coûté bien cher.

GLOCESTRE.

Il falloit vraiment que tu aimaſſes bien les fruits, pour t'expoſer ainſi !

SIMPCOX.

Hélas! mon bon Lord, c'étoit ma femme qui eut

envie de quelques prunes de damas, & qui m'excita à y monter, au péril de ma vie.

GLOCESTRE.

Rusé scélérat !... Mais tes subtilités ne te sauveront pas. — Voyons tes yeux. — Ferme-les : — Ouvre-les à présent. Il me semble que le miracle est imparfait, & que tu ne distingues pas bien les objets.

SIMPCOX.

Aussi clairement que le jour, Milord : j'en rends graces à Dieu & à Saint-Albans.

GLOCESTRE.

J'en veux juger. De quelle couleur est ce vêtement ?

SIMPCOX.

Rouge, Milord, comme du sang.

GLOCESTRE.

Ta réponse est juste. Et le mien ?

SIMPCOX.

Noir, noir comme charbon, comme jays.

LE ROI.

Tu sais donc de quelle couleur est le jays ?

SUFFOLK.

Et pourtant, je m'imagine qu'il n'a jamais vu de jays.

GLOCESTRE.

Mais il a vu bien des manteaux & des habits avant ce jour.

LA FEMME.

Jamais de la vie : pas un, avant aujourd'hui.

GLOCESTRE.

Dis-moi, mon ami, quel eſt mon nom ?

SIMPCOX.

Hélas, Milord, je ne le ſais pas.

GLOCESTRE.

Quel eſt le nom de ce Lord ?

SIMPCOX.

Je l'ignore auſſi.

GLOCESTRE.

Et le nom de ce Lord ?

SIMPCOX.

Milord, je n'en ſais rien non plus.

GLOCESTRE.

Et ton nom, quel eſt-il ?

SIMPCOX.

Saunder Simpcox, fils d'un pauvre Pêcheur.

GLOCESTRE.

Demeure ici, Saunder, le plus insigne & le plus sordide imposteur de toute la Chrétienté. Si tu étois en effet aveugle de naissance, il ne t'auroit pas été plus difficile de connoître les noms de tous ceux qui t'environnent, que de nommer les différentes couleurs des vêtemens qui les couvrent. La vue peut, il est vrai, distinguer les couleurs; mais leur donner sur le champ leurs noms divers, est impossible à qui les voit pour la première fois. Mes Lords, en laissant la cendre de Saint-Albans tranquille au fonds de son cercueil, ne pensez-vous pas qu'il seroit bien glorieux pour un mortel, de rendre aussi devant vous à ce boîteux le libre usage de ses jambes?

SIMPCOX.

Ah, Milord, qu'un pareil bienfait n'est-il en votre puissance!

GLOCESTRE.

Juges de Saint-Albans, n'avez-vous pas d'Officiers de Justice dans votre Ville, & certains instrumens de correction?

LE MAIRE.

Oui, Milord, si tels sont vos ordres.

GLOCESTRE.

Qu'on les mande à l'instant.

LE

LE MAIRE, *à un de ſes Officiers.*

Allez, & amenez ici ſans délai un Exécuteur.
(*L'Officier ſort*).

GLOCESTRE.

Allons, qu'on me place des bancs tout autour de lui — Maintenant, l'ami, ſi tu veux éviter les coups de fouet, ſaute par-deſſus le banc, & ſauve-toi.

SIMPCOX.

Hélas! que dites-vous? Je ne puis me ſoutenir ſeul: vous allez me tourmenter en vain. (*Entre un Exécuteur tenant un fouet*).

GLOCESTRE.

Allons, Saunder, nous allons te faire retrouver tes jambes. Officier, frappez juſqu'à ce qu'il ſaute par-deſſus le banc.

L'EXÉCUTEUR.

Je vais obéir, Milord. — Allons; dépouille-moi vîte ce manteau.

SIMPCOX.

Hélas, que vais-je devenir! Je ne puis me ſoutenir. (*Au premier coup de fouet, il franchit le banc d'un ſaut, & s'enfuit. Le Peuple le ſuit en criant*, miracle!

LE ROI.

Tu vois cette impoſture (†), grand Dieu, & tu retiens ta foudre (1) !

LA REINE MARGUERITE.

Je n'ai pu m'empêcher de rire en voyant courir ce miſérable.

GLOCESTRE.

Pourſuivez ce ſcélérat, & emmenez-moi cette malheureuſe.

LA FEMME.

Hélas, Milord, c'eſt la miſère qui nous a fait recourir à ce menſonge.

GLOCESTRE.

Qu'ils ſoient fouettés dans tous les Marchés, juſqu'à ce qu'ils ſoient arrivés à Berwick, d'où ils ſont venus.

(*L'Exécuteur ſort, emmenant la femme*).

LE CARDINAL.

Le Duc de Gloceſtre a fait un miracle aujourd'hui!

SUFFOLK.

Il eſt vrai, ſa parole fait marcher & courir les boîteux.

(†) La découverte de l'impoſture de ce prétendu miracle, par Gloceſtre, eſt un fait atteſté dans les Chroniques d'Angleterre. *Théobald.*

GLOCESTRE, *à Suffolk.*

Ah, Milord! vous avez fait de plus grands miracles que moi : dans l'eſpace d'un jour, vous avez fait fuir vingt Villes (†).

SCENE IV.

BUCKINGHAM *arrive, l'air ſombre.*

LE ROI.

Que veut notre couſin Buckingham? Que va-t-il m'annoncer?

BUCKINGHAM.

Des choſes, grand Roi, que mon cœur frémit de redire. — Un vil ramas d'inconnus, de pervers, exercés à des actes impies, ſous la protection de la Ducheſſe Éléonor, la femme du Protecteur, la complice & le Chef de cette ligue odieuſe... ont ourdi des trames criminelles contre Votre Majeſté. Nous les avons ſurpris dans leur crime, au milieu de leur noir commerce, avec des Sorcières & des Magiciens, évoquant, du fond des abîmes ſouterreins, des Eſprits infernaux, & les interrogeant ſur la vie & la mort d'Henri, & d'autres perſonnages du Conſeil

(†) Alluſion aux Villes de France qu'il avoit laiſſé perdre.

privé de Votre Majeſté. Les détails de ces horreurs ſeront expoſés ſous vos yeux.

LE CARDINAL, *bas à Gloceſtre.*

Hé bien, Lord Protecteur, ton épouſe eſt bien sûre de rentrer dans Londres. Cette nouvelle, je crois, aura un peu émouſſé le fil de ton épée. Il n'y a pas d'apparence, Milord, que notre rendez-vous tienne.

GLOCESTRE.

Prêtre dévoré d'ambition, ceſſe d'affliger mon cœur. L'accablement & la douleur ont vaincu mon courage. Atterré par mes ſeules penſées, je cède ſans réſiſtance au dernier des eſclaves... ou à toi (†).

LE ROI.

O Providence, quels affreux maléfices trament les pervers! Et toujours tu fais retomber leur crime ſur leur tête coupable!

(†) Cela eſt dans la nature. Gloceſtre a une ame au-deſſus des périls de la vie, & de la haine de ſes ennemis: mais il eſt abattu par l'humiliation que lui cauſe la honte du vice & du crime d'une perſonne qui lui eſt auſſi chère, & unie de ſi près.

Les Commentateurs de Shakeſpear ont négligé toute obſervation de ces traits du cœur humain: ils ont imité ces Sculpteurs, qui ſe contentent de marquer les contours, les proportions, & la forme extérieure d'une figure, & qui omettent les veines, les artères, & les petits vaiſſeaux de l'homme intérieur. *Miſtriſſ Griffith.*

LA REINE MARGUERITE.

Gloceſtre, tu vois le crime dans ta maiſon & dans ta couche; & tu ſerois bien heureux d'en être innocent toi-même.

GLOCESTRE.

Oh, Madame! pour moi j'en appelle au Ciel, comme j'ai toujours aimé mon Roi & l'État, ſans avoir rien à me reprocher. Quant à mon épouſe, j'ignore quelle eſt l'étendue de ſa faute. — Mon ame eſt attriſtée de ce que je viens d'entendre. — Éléonor eſt née d'un ſang illuſtre; mais ſi elle a mis en oubli l'honneur & la vertu, au point de ſe ſouiller dans le commerce & la ſociété de ces vagabonds infâmes, je la bannis à jamais de ma compagnie & de mon lit, & j'abandonne aux Loix & à l'opprobre, celle qui déshonore le nom ſans tache de Gloceſtre.

(*Il ſort*).

LE ROI.

Allons, bornons à ce lieu notre voyage, & reſtons ici cette nuit. Demain nous reprendrons la route de Londres, pour approfondir ce myſtère d'iniquité, & faire ſubir à ces coupables un examen ſévère. La balance de la Juſtice ne trébuchera point dans ma main; je pèſerai le crime d'un bras ſûr & impartial. Puiſſe la vérité triompher!

(*Ils ſortent au bruit des trompettes*).

SCENE V.

Un clair de lune. La Scène repréſente des jardins & un hermitage iſolé, & enclos dans l'enceinte d'une forêt.

*La porte s'ouvre; le Duc d'*YORK *s'avance, entretenant les Lords* SALISBURY *&* WARWICK.

YORK.

MAINTENANT, chers Lords, après un repas ſimple & frugal, retirés dans l'ombre de cette promenade ſolitaire, permettez-moi de me ſatisfaire, en conſultant votre opinion ſur mon titre, que je crois inconteſtable, à la Couronne d'Angleterte.

SALISBURY.

Je brûle de vous entendre expoſer en détail vos droits.

WARWICK.

Parlez, noble York; & ſi votre réclamation eſt fondée, appuyez-vous ſur les Nevil, & voyez en eux des Vaſſaux à vos ordtes.

YORK.

Suivez-moi donc. —Édouard III, vous le ſavez,

mes Lords, fut père de ſept Princes. Edouard, ſurnommé le Prince Noir, Prince de Galles, nâquit le premier de tous : le ſecond fut Guillaume de Hatfield, mort en bas âge; & Lionel, Duc de Clarence, le troiſième, que ſuivoit immédiatement Jean de Gaunt, Duc de Lancaſtre : le cinquième, avec le nom d'Edmond Langley, reçut le titre de Duc d'York : le ſixième fut Thomas de Woodſtock, Duc de Gloceſtre : Guillaume de Windſor fut le dernier. Édouard, le Prince Noir, deſcendit dans le tombeau avant ſon père, & laiſſa pour lignée, Richard, ſon fils unique, qui, après la mort d'Édouard le Grand, régna en paix ſur cette Iſle, juſqu'au jour où Henri Bolingbroke, Duc de Lancaſtre, fils aîné & héritier de Jean de Gaunt, ſe fit couronner ſous le nom d'Henri IV, s'empara du Royaume, dépoſa le Roi légitime, & envoya ſa triſte Reine en France, ſa Patrie, & ce Roi au Château de Pomfret, où, comme l'a ſu l'Univers, l'infortuné Richard, déſarmé & ſans défenſe, fut inhumainement maſſacré.

WARWICK.

Mon père, c'eſt la vérité que le Duc vient de nous dire : ce fut ainſi que la Maiſon de Lancaſtre obtint la Couronne.

YORK.

Qu'aujourd'hui elle retient par force, & non par

droit : car après l'extinction de la race de Richard, la postérité de son cadet immédiat devoit succéder au Trône.

SALISBURY.

Mais ce cadet Williams Hatfield mourut, comme vous en convenez, sans laisser d'héritier.

YORK.

Le Duc de Clarence, qui marchoit après lui dans l'ordre de naissance, & par la ligne duquel je justifie ma succession d'aînesse, eut de son hymen une fille, qui épousa Edmond Mortimer, Comte de Marche, & donna le jour à Roger, père d'un second Edmond, & des Princesses Anne & Éléonor.

SALISBURY.

Cet Edmond, sous le règne de Bolingbroke, comme on le lit dans les Chroniques de ce tems, fit valoir son droit à la Couronne; & il seroit parvenu, peut-être, à détrôner l'usurpateur, sans l'opposition d'Owen Glendover, qui le tint en esclavage jusqu'à sa mort.... Mais passons plus avant.

YORK.

Anne, sa sœur & ma mère, étant héritière de la Couronne, s'unit à Richard, Comte de Cambridge, qui descendoit d'Edmond Langley, cinquième fils d'Édouard le Grand; & c'est de son chef que je re-

clame la Couronne : car elle étoit héritière de Roger, Comte de Marche, ſeul fruit du mariage d'Edmond Mortimer, avec la fille unique de Lyonel, Duc de Clarence. Ainſi, ſi la génération de l'aîné doit ſuccéder avant celle du cadet qu'il précède, c'eſt moi qui ſuis Roi.

WARWICK.

Quelle filiation plus ſimple, & quel droit plus palpable que celui-ci ! Henri tire ſon droit au Trône de Jean de Gaunt, quatrième fils d'Édouard : York tire le ſien du troiſième. Juſqu'à ce que la branche de Lyonel s'éteigne, les Lancaſtres n'ont rien à prétendre à l'héritage des Souverains, & cette branche, loin d'être éteinte, fleurit en vous & dans vos nobles fils, rejettons précieux d'une tige ſi belle. Quel motif me feroit héſiter encore ? Que tardons nous, Saliſbury, mon père ?

SALISBURY.

Tombons tous deux à ſes genoux, & dans cette union ſolitaire & ſacrée, ſoyons les premiers des Anglois, qui, rétabliſſant l'ordre de la Nature, ſaluent leur légitime maître avec les honneurs dus au petit-fils des Héros. (*Tous deux à genoux*). Vive & règne ſur nous, & ſur nos neveux, Richard, Roi d'Angleterre !

YORK.

Mes Lords, je vous rends graces ; mais je ne ſerai

point votre Roi, que je ne ſois couronné, que mon épée ne ſoit rougie du ſang du cœur de la Maiſon de Lancaſtre ; & l'un & l'autre ne peuvent s'accomplir en un jour, ſur un plan précipité. Cette entrepriſe demande toute la lenteur des réflexions, & le ſilence du ſecret le plus myſtérieux. Conduiſez-vous comme je me conduis, dans ces tems dangereux. Fermez les yeux ſur l'arrogance de Suffolk, ſur la ſcélérateſſe intrépide de Beaufort, ſur l'ambition lâche de Somerſet, & la baſſeſſe de Buckingham, & ſur cette troupe obſcure qui manœuvre ſourdement ſous leurs ordres, pour envelopper dans le piége le gardien du troupeau, ce vertueux Prince, le noble Duc Omfroy ; car c'eſt ſa dépouille qu'ils cherchent : mais en la cherchant, ils trouveront la mort, ſi York peut prévoir les événemens de l'avenir.

SALISBURY.

Milord, ſortons : nous voilà parfaitement inſtruits de vos droits & de vos intentions.

WARWICK.

Mon cœur m'aſſure, que le Comte de Warwick fera un jour, du Duc d'York, un Roi.

YORK.

Et voici, Nevil, ce que t'aſſure le mien. Richard vivra, pour faire du Comte de Warwick le collégue

de ſa puiſſance, & le premier Noble d'Angleterre, après le Roi. (*Ils ſe retirent, la Scène ſe ferme*).

SCENE VI.

Le Théatre repréſente la Salle de Weſtminſter, préparée pour un Jugement ſolemnel.

Tous les Pairs d'Angleterre ſont aſſis dans leur rang, revêtus de leurs robes de ſéance. LE ROI *eſt ſur ſon Trône, avec ſes habits royaux :* LA REINE *eſt à ſa droite ; à ſa gauche le Duc de* GLOCESTRE, *le viſage enfoncé dans ſon manteau, avec une contenance qui exprime ſon abbattement ; & les Juges de la Nation à ſes pieds. Dans le milieu eſt le livre de la Loi, ouvert ſur une table. Le Roi fait un ſigne, & on amène en ſilence* ÉLÉONOR, MARGERY, SOUTHWEL, HUME *&* BOLINGBROOK, *étroitement gardés.*

LE ROI.

AVANCEZ, Dame Éléonor Cobham, épouſe de Gloceſtre. Aux yeux du Ciel & aux nôtres, votre crime eſt bien grand. Recevez la Sentence de la Loi,

pour des attentats que le livre de Dieu a condamnés à la peine de mort (†). Cette femme (*montrant Margery*), & ces trois profanateurs convaincus, retourneront dans la priſon, & de-là ſeront conduits au champ de Smithfield, où leurs corps ſeront livrés aux flammes, & leurs cendres diſperſées dans les vents. Vous, Madame, en conſidération de votre naiſſance, dépouillée d'honneurs pendant votre vie, après trois jours d'une publique pénitence, vous ſerez tranſportée hors de votre Patrie, & vous vivrez dans un banniſſement éternel, avec Sir John Stanley, ſur les rochers de l'Iſle de Man.

ÉLÉONOR.

J'accepte volontiers l'exil : j'euſſe de même accepté la mort.

GLOCESTRE, *étouffant ſes ſanglots, & ſe levant*

La Loi que tu vois, t'a jugée, Éléonor : je ne ſaurois juſtifier celle que la Loi condamne. (*On enmène Éléonor & ſes complices*). Mes yeux ſont pleins de larmes, & mon cœur de douleur. Ah, Omfroy ! cet opprobre, au déclin de ton âge, va empoiſonner tes derniers jours, & précipiter tes cheveux blancs dans la tombe. (*Au Roi*). Je demande à Votre Majeſté la liberté de me retirer : ma douleur veut du ſoulagement, & mon grand âge de la ſolitude.

(†) Tu ne laiſſeras point un Magicien vivre. *Exode XXII.*

LE ROI.

Arrête, Omfroy, Duc de Gloceſtre. Avant que tu me quittes, remets moi ton bâton de commandement: Henri veut être ſon Protecteur à lui-même, & Dieu ſera mon eſpoir, mon appui, mon guide, & le flambeau qui éclairera mes pas; & toi, va en paix, Omfroy, non moins cher, non moins honoré dans ta retraite, que lorſque tu portois le titre de Protecteur de ton Roi.

LA REINE MARGUERITE.

En effet, je ne vois pas pourquoi un Roi plein d'années, ſe ſoumettroit encore comme un enfant à la tutelle d'un Protecteur. Que Dieu & Henri tiennent le gouvernail de l'Angleterre. Rendez votre ſceptre, Milord, & au Roi ſon Royaume.

GLOCESTRE.

Mon ſceptre, noble Henri, le voilà: je le rends auſſi volontiers, que me le confia Henri votre père: je le dépoſe avec autant de joie à vos pieds, que d'autres ambitieux voudroient l'y reprendre. Adieu, vertueux Prince: quand je ne ſerai plus, puiſſent toujours la gloire & la paix environner votre Trône!

(*Il ſort*).

SCENE VII.

Les mêmes.

LA REINE MARGUERITE.

Enfin Henri eſt Roi, & Marguerite eſt Reine, & Gloceſtre n'eſt plus qu'une ombre de lui-même, que le débris d'une grandeur mutilée. Deux ſecouſſes terribles à la fois; l'une à ſon cœur dans le banniſſement de ſa femme, & l'autre à ſon orgueil; le bras de ſon autorité eſt coupé. Enfin cette verge d'honneur eſt reſſaiſie. Qu'elle reſte ici à ſa place naturelle, pour n'en plus ſortir jamais, dans la main d'Henri.

SUFFOLK.

Ainſi s'affaiſſe ce cèdre du Ciel; & frappé à la racine, il laiſſe pendre ſes rameaux flétris! Ainſi l'orgueil d'Éléonor expire dans la fleur de ſes jeunes ans!

YORK.

Lords, laiſſons-les dans l'oubli. —Seigneur, voici le jour que vous avez choiſi pour une autre juſtice, & marqué pour le combat. Déja l'appellant & le défendant attendent le ſignal pour entrer dans la lice, ſi vos Majeſtés conſervent le deſſein d'être préſentes à ce ſpectacle.

LA REINE MARGUERITE.

Oui ſans doute, York : j'ai quitté la Cour exprès pour voir la déciſion de cette querelle. (*Elle montre à Henri un échafaut élevé derrière eux*). Voici votre place, Seigneur. (*En levant le pied pour marcher*). Voilà le premier pas que Marguerite ait fait en Souveraine, depuis qu'elle en avoit reçu le titre de vous.

(*Ils montent ſur l'échafaut*).

LE ROI.

Au nom du Dieu de la victoire, viſitez la lice, & départiſſez-leur avec égalité la lumière & le champ. Que l'affection ſe taiſe; que les Juges ſoient neutres, & Dieu garde le droit!

UN JUGE.

S'il eſt ſur le front des hommes des ſignes qui expliquent leur cœur, l'ame du jeune Spenſer eſt tranquille.

SCENE VIII.

Le cri d'armes ſe fait entendre.

A une porte ſe préſente HORNER, *armé de l'épée, de la lance & du bouclier. Un grand nombre de ſes amis & d'hommes de guerre l'accompagnent au combat. Par une autre porte entre* SPENSER, *n'ayant auprès de lui que ſon père, un vieillard accablé par les années, & pour toutes armes qu'un épieu de bois noirci au feu* (†), *au manche duquel eſt attaché un ſac plein de ſable. Les deux combattans ſe placent en face l'un de l'autre, & aux extrémités oppoſées de l'eſpace marqué pour le combat.*

LE VIEUX SPENSER.

O MON fils! quand ton aïeul, qui n'étoit qu'un pauvre Armurier comme nous, fut couché ſur ſon lit de mort, il ne demanda point à Dieu des richeſſes

(†) Suivant les Loix des anciens duels, les Nobles combattoient avec la lance & l'épée : ceux d'une condition inférieure, avec le ſeul bâton de bois d'ébène, ou brûlé, auquel tenoit un ſac rempli de ſable. Sympſon, dans ſes notes ſur Benjonſon, obſerve qu'un paſſage de Saint Chryſoſtome prouve l'antiquité de cette pratique. *Steevens.*

pour

pour ſa race, mais la probité & l'honneur. J'ai fait la même prière ſur toi, en t'élevant dans mes bras, au milieu de la joie d'être père. J'approuve ta querelle ; il s'agiſſoit de notre Roi. L'avenir m'eſt inconnu, & tu peux ſuccomber : mais j'aime mieux avoir de la douleur de ta mort, que de la honte de ta vie.

SPENSER.

Elle dépend de ce bois que ma main n'a point appris à manier. Mon courage n'eſt que la néceſſité de me défendre. Cependant, ſans doute que le ſentiment d'une bonne cauſe élève un ſimple Artiſan au-deſſus de lui-même, puiſque les armes qu'on m'oppoſe ne me ſemblent qu'un verre fragile, incapable de me nuire... Mais on vous fait ſigne de vous retirer : adieu ; béniſſez-moi, mon père.

LE VIEUX SPENSER.

Et le bon Dieu te béniſſe avec moi! Va... Oh! je ſens en ce moment combien il me ſeroit affreux.... N'importe, n'aie de penſée que ton devoir.

SPENSER.

Que deviendrez-vous, hélas! ſi....

LE VIEUX SPENSER.

Un homme fatigué, qui voyant déja la lumière du logis, a envoyé devant ſon meilleur ami, avec la certitude prochaine de le rejoindre. Ne regarde que

devant toi ; oublie ce que tu laiſſes derrière. (*A l'autre bout du champ de bataille, Horner, entouré de Guerriers, affecte une contenance altière, & parcourt ſon adverſaire avec un regard dédaigneux*).

HORNER, *avec un ſourire amer.*

Ne me plaignez-vous pas, Guerriers, de m'être fait un ennemi ſi redoutable ? Jamais ſur les rives de la Chatente, preſſé entre les rangs François, un péril auſſi grand n'environna ma tête.

I. GUERRIER.

Jette ton épée, Hornet ; il ſuffira d'un de tes regards pour l'abattre.

II. GUERRIER.

Le vil Plébéïen ! c'eſt avec l'épieu qu'on oppoſe aux ours, qu'il ſe préſente pour combattre les hommes ! Jette ton épée, Horner, & n'emploie contre lui que le bois de ta lance.

HORNER.

Je veux que ſa tête, clouée ſur ce fer, épouvante les malheureux, tels que lui. Amis, je vous rejoindrai bientôt : j'ai votre patole pour le feſtin qui ſuivra ma victoire. — Vous, Gardes, ouvrez la barrière.

SPENSER, *s'avançant quelques pas au-devant d'Horner.*

Dans cet inſtant, où l'un de nous deux va paſſer de

cette vie à l'éternité, & où nul intérêt ne peut plus porter les hommes à diſſimuler, je proteſte que, ni animoſité, ni ſuggeſtion, ni vengeance, n'inſpirèrent à mon cœur l'accuſation qui nous conduit ſur cette arène. Tu le ſais bien, Horner : crois-moi, ton épée ne tuera point ton injuſtice, & garde-toi d'eſpérer qu'il y ait une eau ſur la terre où tu puiſſes jamais en boire l'oubli. Si le Ciel a décidé que tu ſois vainqueur, je te pardonne ma mort. Imite-moi, & reçois la main que je te tends, en ſigne de loyauté & de franchiſe.

HORNER.

Trève de diſcours, venons aux coups; c'eſt à ton cœur (†). (*Horner fond avec fureur ſur Spenſer, qui ſe défend auſſi bien que le lui permet la différence des armes : Horner le preſſe, le renverſe, & s'avance pour le percer. Le vieillard s'écrie*).

LE VIEUX SPENSER.

Mon fils, tu ſeras donc vaincu! (*Les forces du jeune homme ſemblent ſe ranimer; il arrache l'épée de ſon ennemi, ſe relève, le ſaiſit, & à force de corps le terraſſe : il lui appuie alors le pied ſur la poitrine, & ſa propre épée ſur le cœur*).

(†) Ce combat ſe paſſa au mois de Juillet 1445.

HORNER.

Arrête, je confeſſe... trahiſon... mais je diſculpe... mon maître.

SPENSER, *jettant l'épée loin de lui.*

Et moi, je borne-là ma vengeance.

LE ROI.

La juſtice en réclame une autre. Otez le vaincu de ma vue, & traînez-le ſur la claie à ſon ſort. (*On traîne Horner par les pieds, à l'échafaut deſtiné au coupable*). Un Dieu rémunérateur a ſignalé ſon ſecours & fait éclater l'innocence, que ce traître, plein de confiance dans ſes propres avantages, ſe flattoit d'enſevelir ſous la tombe, avec un foible ennemi. Approche, bon jeune homme, & parle ſans crainte. Que veux-tu pour ta récompenſe?

SPENSER.

Rien, Seigneur; je ſuis content de mon ſort.

LE ROI.

Elève tes déſirs, & demande avec la certitude d'obtenir.

SPENSER.

Hé bien, ſi j'ai le droit de ſouhaiter quelque choſe, je demande que mon pauvre père ſoit diſ-

penſé déſormais de travailler aux terres du Cardinal, & qu'il me ſoit permis de prendre ſa place.

LE ROI, *à la Reine Marguerite.*

Ah Madame, ce n'eſt pas la bouche d'un Lord qui nous donne cet exemple! Honnête vieillard, je vous rends de ma main votre fils. Allez, hommes de bien, famille du premier âge. Quelque cloſe aux déſirs que ſoit votre retraite, elle ſera trouvée par mes bienfaits.

(*Ils ſortent tous*).

SCENE IX.

Une rue de Londres.

Le Duc de GLOCESTRE *entre avec ſa ſuite; tous vêtus d'habits de deuil.*

GLOCESTRE.

AINSI quelquefois le jour le plus brillant, s'éteint dans un nuage; & après l'été, ſuit invariablement le ſtérile hiver, hériſſé de frimats glacés & poignans: comme les ſaiſons ſe ſuccèdent, ainſi ſe ſuivent les biens & les peines. (*Après une longue pauſe*). Amis, quelle heure eſt-il?

UN SERVITEUR.

Dix heures, Milord.

GLOCESTRE.

C'eſt l'heure qui m'a été marquée pour attendre le paſſage de mon épouſe condamnée. On la traîne ſans pitié dans les rues : chaque pierre du pavé déchire ſes pieds tendres & délicats, & lui fait pouſſer un cri de douleur. Infortunée & chère Éléonor, comment ton ame fière endure-t-elle un Peuple abject, avançant la tête ſur ton viſage, avec d'inſolens regards & de ſes riſées inſultant à ta honte, lui qui n'aguères couroit devant les roues rapides de ton char, lorſque tu roulois en triomphe ſur les places de Londres !... Mais j'entends des cris : ſans doute c'eſt elle qui approche, & je veux préparer mes yeux aveuglés par les larmes, à contempler ſon horrible miſère. (*Éléonor entre couverte de la tunique de pénitence, un vêtement de toile blanche, tenant une torche allumée dans ſa main, accompagnée d'un Schérif, de Gardes, & de Sir John Stanley, Gouverneur de l'Iſle de Man*).

UN SERVITEUR.

Parlez, Milord ; nous n'attendons qu'un ordre de votre Grace, pour l'enlever des mains de ſes gardes.

GLOCESTRE.

Non, je vous le défends ſous peine de la vie : laiſſez-là paſſer ſans obſtacle.

ÉLÉONOR, *ſoulevant ſes bras enchaînés.*

Venez-vous, Milord, pour être témoin de ma

honte publique ? Maintenant vous faites pénitence avec moi, & vous partagez mon ſupplice. Voyez, comme leurs regards s'attachent à nous : regardez, comme cette folle populace vous déſigne du doigt, comme ils balancent leurs têtes & jettent avidement les yeux ſur vous. Ah ! Gloceſtre, cachez-vous à leurs regards odieux, & enfermé dans la ſolitude de votre retraite, déplorant mon opprobre, allez maudire à jamais vos ennemis, les miens & les vôtres.

GLOCESTRE.

Triſte Éléonor, ſoumets-toi à la néceſſité.... Hélas ! oublie.....

ÉLÉONOR.

Oublier ! Ah, Gloceſtre, apprends-moi donc à m'oublier moi-même ! Car quand je penſe, que je ſuis ton épouſe, & toi un Prince, le Protecteur de ce Royaume, il me ſemble que je ne devrois pas être ainſi conduite & enveloppée dans ce ſac d'opprobre, avec d'infâmes écriteaux ſur mon dos, & ſuivie par une vile multitude qui ſe réjouit de voir mes pleurs, & d'entendre mes profonds gémiſſemens. La pierre impitoyable déchire mes pieds ſenſibles ; & quand je treſſaille de douleur, le Peuple cruel rit de ma peine, & m'avertit de prendre garde où je poſe mes pas. Ah, Omfroy, puis-je ſupporter ce joug infâme ? Crois-tu que je veuille jamais jetter un regard ſur ce

monde, ou nommer heureux ceux qui jouiſſent de la lumière du ſoleil ? Non : l'obſcurité ſera ma lumière, & la nuit ſera mon jour : la mémoire de ma grandeur paſſée ſera mon enfer. Quelquefois je me dirai, que je ſuis la femme du Duc Omfroy, & lui un Prince, Souverain Légiſlateur de ce Pays. Cependant, telle eſt ſa volontaire dépendance, tel eſt ce Prince patient, qu'il ſe taît & demeure tranquille, tandis que ſa compagne éplorée boit à longs traits la coupe du mépris, & ſe voit l'objet des regards, & le but des outrages de la plus vile canaille acharnée ſur ſes pas. Pourſuis, ſois fidèle à ton vœu de patience, & ne rougis point de ma honte. Ne murmure jamais, juſqu'à ce que la hache de la mort ſe lève ſur ta tête, comme, je te l'aſſure, elle s'y lèvera bientôt ; car Suffolk, cet homme abſolu & deſpotique, à qui rien n'eſt impoſſible, peut tout faire avec celle qui me hait & te hait avec moi ; & York & l'impie Beaufort, ce Prêtre ſans foi, t'ont dreſſé le piége où tu ſeras pris. Tu as beau vouloir t'échapper, ils t'envelopperont dans leurs trames ; mais continue, dédaigne tout ſoupçon, toute défiance, & ne prends aucunes précautions contre tes ennemis, juſqu'à ce que ton pied ſoit dans l'abîme.

GLOCESTRE.

Ah ! ceſſe, chère Éléonor, de t'égarer dans tes conjectures. Il faut que je ſois coupable, avant que je

puiſſe être convaincu. Dois-je offenſer mon ſemblable ? Euſſai-je vingt fois autant d'ennemis, & chacun d'eux eût-il vingt fois leur pouvoir, tous enſemble ne pourroient me cauſer une égratignure légère, auſſi long-tems que je ſerai loyal & fidele, exemt de reproche. Tu voudrois que mon bras eût entrepris de s'oppoſer à ton ſupplice. Crois-moi, ta honte n'eût point été lavée par mon attentat, & je me ſerois rendu coupable par l'infraction de la Loi. Éléonor, la réſignation eſt le ſeul & le plus grand remède à tes maux (†). Au nom du Ciel & de ma tendreſſe, forme ton ame à la patience : ces jours de peines & d'humiliations ſeront bientôt oubliés. (*Un Héraut entre*).

LE HÉRAUT.

Je ſomme votre Grace de comparoître au Parlement de Sa Majeſté, fixé au premier du mois, dans la Cité de Bury.

GLOCESTRE.

Jamais ma préſence n'a été ſi formellement requiſe avant ce jour. Il y a ici quelque myſtère ſecret. — Il ſuffit : je m'y rendrai. (*Le Héraut ſort*). Chère Éléonor...

(†) Le Poëte n'a pas cherché à exciter un grand intérêt pour la Ducheſſe, qui en effet ne ſubit que la peine qu'elle a méritée. *Johnſon.*

il faut nous séparer. Vous, Schérif, si votre ame est sensible, ne laissez pas sa peine excéder sa Sentence.

LE SCHÉRIF.

Ma commission ne va pas plus loin, Milord, & Sir John Stanley est nommé maintenant pour conduire lui-même votre épouse dans l'isle de Man. (*On délie les mains d'Éléonor*).

GLOCESTRE.

Me promettez-vous, Stanley, d'adoucir le sort d'Éléonor, autant qu'il sera en votre pouvoir? — Stanley, adouciſſez son sort : je vous conjure de la traiter avec douceur : la Fortune peut sourire encore entre la tombe & moi : je pourrai vivre assez pour vous marquer mes bontés, si vous en avez pour elle. Allez, Stanley, souvenez-vous de ma prière. (*N'étant plus maître de sa douleur, il veut se retirer en secret ; mais en s'éloignant, il se retourne encore*).

ÉLÉONOR, *avec une voix lamentable.*

Quoi! tu me quittes, Glocestre, & sans me dire un triste adieu!

GLOCESTRE.

Mes pleurs te disent que je ne puis ni rester, ni te parler. (*Il revient & la presse contre son cœur, puis il s'arrache de ses bras, & sort précipitamment*).

ÉLÉONOR, *étendant les mains après lui.*

Es-tu donc parti pour jamais ?.... Toute conſolation eſt diſparue avec lui, car perſonne ne m'accompagne. Ma joie eſt la mort ; la mort, dont le nom ſeul m'a fait frémir tant de fois, parce que je ſouhaitois l'éternité de ce monde. Stanley, par pitié, marchez : arrachez-moi d'ici. N'importe où je ſois traînée, je ne demande point de faveur. Conduiſez-moi ſeulement où il vous eſt ordonné de me conduire.

STANLEY.

Mes ordres vous ſont connus, Madame : c'eſt à l'iſle de Man, & vous y recevrez le traitement qui vous eſt dû.

ÉLÉONOR.

Qui m'eſt dû ! Mon ſort ſera donc bien dur, car tout mon être n'eſt qu'ignominie. Serai-je donc traitée avec cette rigueur ?

STANLEY.

Non ; mais comme il convient à une femme de votre rang, à l'épouſe du Duc de Gloceſtre. Tel eſt le traitement qui vous attend au rivage.

ÉLÉONOR.

Schérif, adieu. Sois plus heureux que je ne ſuis, quoique ce jour t'ait vu préſider à ma honte.

LE SCHÉRIF.

Mon office m'en a fait une Loi, Madame : excuſez mon devoir.

ÉLÉONOR.

Il ſuffit : va, ton office eſt rempli. Allons, Stanley, ſortons-nous de ces lieux ?

STANLEY.

Madame, votre pénitence eſt expirée : dépouillez ce vêtement infâme, & prenez les habits qui vous ſont deſtinés pour notre voyage. (*On lui préſente un habillement noir*).

ÉLÉONOR.

Je ne dépouillerai point ma honte avec ce vêtement : non, elle ſe montrera déſormais ſur toutes mes parures, quel que ſoit leur éclat. Allons, montrez-moi le chemin ; je languis de voir ma priſon (†).

(*Ils ſortent*).

(†) Cette impatience d'Éléonor eſt dans la nature. Une ame fière ne craint pas autant les ennuis d'une priſon, quelle déſire de dérober ſa honte & ſa diſgrace aux regards & au mépris des hommes. *Johnſon.*

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente l'Abbaye de Saint-Edmonds-Bury.

LE ROI HENRI, LA REINE MARGUERITE, SUFFOLK, LE CARDINAL, YORK, BUCKINGHAM, SALISBURY & WARWICK, *aſſemblés en Parlement.*

LE ROI.

JE m'étonne que Milord de Gloceſtre ne paroiſſe point encore ; il n'avoit pas coutume autrefois de ſe préſenter le dernier.... quel que ſoit le ſujet qui le tient éloigné de nous dans ce jour.

LA REINE MARGUERITE.

Ne pouvez-vous donc voir, Seigneur, ou ne voulez-vous pas obſerver l'étrange changement qui s'eſt fait dans toute ſa perſonne ; de quels rayons de Majeſté il s'entoure à préſent ; quelle arrogance éclate dans ſes regards ; combien, rendant le titre & gardant le

pouvoir, il eſt devenu par degrés, déciſif, impérieux & deſpotique ? Je me ſouviens du tems où il affectoit d'être doux & affable. Si un coup-d'œil de ſa Reine venoit à tomber ſur lui, s'inclinant de reſpect, il étoit auſſi-tôt à ſes pieds : toute la Cour admiroit ſa ſoumiſſion & ſa déférence. Mais aujourd'hui, ſi je m'offre ſur ſon paſſage, & que ce ſoit à l'heure du matin, où deux égaux qui ſe rencontrent appellent l'un ſur l'autre les bénédictions du jour, il détourne ſon front ſourcilleux ; ou me fixant d'un œil de colère, il paſſe fièrement avec un genou inflexible, dédaignant de nous rendre le reſpect qui nous appartient. L'impuiſſante colère des animaux foibles n'eſt pas même apperçue ; mais les hommes les plus hardis tremblent, lorſque le lion rugit ; & Gloceſtre, dans ce Royaume, n'eſt pas un Citoyen vulgaire. Conſidérez d'abord que vous ſeul le précédez par le ſang, & que le même contre-poids qui vous feroit deſcendre, le feroit monter. D'après cette conſidération, il me ſemble que, réfléchiſſant ſur le ſombre reſſentiment qu'il nourrit en ſilence, & ſur le peu de diſtance qu'une ſeule vie met entre une ame ambitieuſe & un diadême, il ſeroit contraire à la politique de le laiſſer approcher de trop près votre Royale perſonne, ou de l'admettre plus long-tems à vos Conſeils ſecrets. Par une flatteuſe popularité, il s'eſt fait un parti puiſſant dans les Communes, & au premier ſigne d'un ſoulèvement de ſa part, je ne réponds pas que tout le

Peuple ne le ſuive en foule. Nous ſommes au printems, Seigneur, où la racine des herbes nuiſibles n'a pas encore atteint la profondeur du ſol; mais ſi nous leur donnons le tems de croître, elles couvriront la terre, & étoufferont les plantes utiles, & nous nous reprocherons, trop tard, d'avoir négligé de les extirper.... Ma conſtante vigilance, & ma tendre ſollicitude pour un époux, me font raſſembler & voir tous les périls dans la perſonne du Duc. Si ma crainte ne provient que d'un excès de tendreſſe, nommez-la la vaine terreur d'une femme. Cédant à de meilleures raiſons, je ſouſcrirai moi-même à ce jugement, & j'avouerai, ſans détour, que j'outrage le Duc Omfroy. Milords de Suffolk, de Buckingham & de Beaufort, réfutez, ſi vous le pouvez, mes raiſons & mes alarmes; ou perſuadés de la vérité de mes motifs, rendez juſtice à la prudence de mes conſeils.

SUFFOLK.

Il faut l'avouer, Madame, vous avez bien vu l'homme dont vous parlez; & ſi j'avois été appellé le premier à répondre à mon Roi, je crois que je n'aurois fait que répéter ce qu'a dit votre Alteſſe (†). C'eſt par lui qu'Éléonor ſubornée eſſaya d'abord

(†) Suffolk traite la Reine, tantôt d'Alteſſe, tantôt de Grace, indifféremment. Le titre de Majeſté ne fut établi que ſous le règne de Jacques premier, comme on l'a déja obſervé. *Johnſon.*

contre moi ſes pratiques infernales; ou s'il ne fut pas l'inſtigateur & l'ame de ce forfait, du moins ſon affectation journalière à vanter ſa haute origine, à répéter qu'étant le plus proche parent du Roi, il en eſt le Succeſſeur immédiat, & d'autres inſinuations de ce genre, jettées à l'oreille de ſon épouſe, inſpirèrent, à une femme dont l'eſprit étoit ardent, & le cerveau fanatique, la première idée de modèler, ſur une cire homicide, la figure de ſon Souverain, & de dévouer ſa vie par une ſympathie abominable. Il paroît tranquille; mais l'eau eſt dormante & tranquille, où elle a le plus de profondeur; ſous un extérieur calme, il recèle la trahiſon. Le loup ne hurle point, quand il médite de ſurprendre l'agneau. Non, non, mon Souverain, Gloceſtre eſt un homme dont perſonne n'a encore ſondé la profondeur: perſonne n'a pénétré les ſombres replis de ſon ame.

LA REINE MARGUERITE.

N'a-t-il pas, par une prévarication manifeſte, inventé de nouvelles tortures & des morts recherchées, pour des malheureux qui n'étoient coupables que de délits légers?

LE CARDINAL.

Et n'a-t-il pas, durant le cours de ſon Protectorat, levé dans le Royaume d'énormes contributions, pour la ſolde de l'armée de France, ſans jamais les envoyer; d'où

d'où il arrivoit que nos Places de France ſe révoltoient chaque jour.

BUCKINGHAM.

Oh, Beaufort, ce ne ſont là que des malverſations légères, auprès d'attentats ignorés, dont le tems dévoilera l'évidence, & confondra le Duc hypocrite!

LE ROI.

Pour vous répondre à tous, mes Lords, le ſoin que vous prenez d'écarter juſqu'aux ronces légères qui pourroient offenſer mes pas, eſt digne de louange. Mais vous ouvrirai-je le fonds de mon cœur? Notre couſin Gloceſtre eſt auſſi loin de tramer une trahiſon contre ma perſonne, que l'innocente colombe, ou l'enfant qui ſoûrit ſur le ſein de ſa mère. Le Duc eſt né vertueux & bienfaiſant : il eſt trop fidèle & trop généreux, pour concevoir, même en ſonge, l'idée d'un crime, & travailler ſourdement à ma ruine.

LA REINE MARGUERITE.

Ah! que cette confiance téméraire eſt dangereuſe! Reſſemble-t-il à la colombe? Son plumage trompeur n'eſt qu'une parure empruntée; car il a les intentions & le cœur d'un vautour. A-t-il la candeur de l'agneau? L'impoſteur! Soulevez ſa peau étrangère, vous trouverez la noirceur & l'ame d'une bête féroce. Quel eſt le fourbe qui, méditant la fraude, ne ſait pas ſe tra-

veſtir, & prendre un maſque impoſant? Prenez-y garde, Seigneur; nôtre vie à tous dépend du fer qui déracinera promptement du Royaume cet homme plein de noirceurs & de trahiſons.

SCENE II.

Les mêmes. SOMERSET *entre.*

SOMERSET.

SANTÉ & longs jours à mon aimable Souverain!

LE ROI.

Vous êtes le bien-venu, Somerſet. Quelles nouvelles apportez-vous de France?

SOMERSET.

Que vous ne poſſédez plus rien dans ce continent.

LE ROI.

Funeſte revers! Mais que les décrets du Ciel s'accompliſſent; ſa main donne les États, & ſa main les reprend.

YORK, *à part.*

Funeſte pour moi, qui déja m'aſſeyant en idée ſur ce Trône étranger, étendois une main ſouveraine ſur la France, & l'autre ſur la belle Angleterre! Ainſi

mes eſpérances périſſent dans le germe, & deviennent la proie de chenilles odieuſes. Mais je veux, avant peu, porter remède à cette plaie, ou vendre mon titre pour un glorieux tombeau.

SCENE III.

GLOCESTRE *entre.* SALISBURY & WARWICK *ſortent, ne voulant pas participer à l'iniquité qu'on projette.*

GLOCESTRE.

Que toutes les félicités ſe répandent ſur votre règne, Seigneur! Daignez me pardonner de m'être rendu ſi tard à vos ordres.

SUFFOLK.

Non, Glocestre, apprends que tu es venu encore trop tôt pour un coupable. Je t'arrête ici comme atteint du crime de haute trahiſon.

GLOCESTRE.

Fais ta charge, Suffolk, tu ne me verras point pâlir ni changer de contenance à cet arrêt. Un cœur irréprochable n'eſt pas facile à intimider. La ſource qui ſort du rocher, n'eſt pas plus pure que je ne le ſuis

de toute trahiſon envers mon Souverain. Qui peut m'accuſer ? De quoi ſuis-je coupable ?

YORK.

On croit, Milord, que vous avez reçu les préſens corrupteurs du Dauphin, pour ralentir le progrès de nos armes : on croit, qu'avec d'immenſes tréſors, vous avez retenu la paie de l'armée ; ce qui a cauſé la perte totale de la France.

GLOCESTRE.

N'eſt-ce donc qu'un ſoupçon ? Qui ſont ceux qui le croyent ? Jamais je n'ai fruſtré les ſoldats de leur paie ; jamais je n'ai reçu ſeulement une vile pièce de cuivre en préſent de la France. Que Dieu me protège, comme j'ai veillé au ſein de la nuit ; oui, de toutes les nuits, m'étudiant, aſpirant à faire le bien de l'Angleterre. Puiſſe l'atôme, dont pendant toute ma vie j'ai fait tort au Roi, ou le ſimple denier que j'ai détourné à mon profit, être produit & s'élever contre moi au jour de mon jugement ! Bien plus, ne voulant pas taxer les Communes, dont l'épuiſement m'étoit connu, j'ai ouvert ſouvent ma propre bourſe, & fait diſtribuer aux Garniſons juſqu'à la dernière obole de ce qu'elle contenoit, ſans avoir demandé jamais ni dédommagement ni reſtitution.

LE CARDINAL.

Il eſt prudent à vous d'oſer le dire.

GLOCESTRE.

Je ne dis que la vérité, Dieu m'en eſt témoin.

YORK.

Durant votre adminiſtration tyrannique, Paris vous a vu créer des ſupplices inouis juſqu'alors, pour des offenſes légères, & vous avez diffamé, chez les Étrangers, la réputation de l'Angleterre.

GLOCESTRE.

Ah! l'on ſait trop bien, que ſi pendant les années de mon pouvoir j'ai mérité quelque reproche, la pitié & l'indulgence furent tout mon crime; car je me laiſſois attendrir par les larmes des coupables. Un aveu & quelques ſignes de repentir étoient toute la rançon de leurs fautes. A l'exception du meurtrier ſanglant, & du brigand farouche & raviſſeur, qui dépouilloit les pauvres voyageurs, jamais je n'ai meſuré la punition à l'offenſe. Le meurtre, à la vérité, ce crime qui verſe le ſang de l'homme, n'a point trouvé de merci dans mon cœur, & je l'ai puni plus rigoureuſement que tout autre forfait.

SUFFOLK.

Milord, ces Chefs d'accuſation ſont vagues, & il eſt aiſé d'y répondre : mais des faits plus graves ſont produits à votre charge; des faits ſur leſquels il ne

vous ſera pas ſi facile de vous diſculper. Je vous arrête pour crime de lèze-Majeſté au premier Chef; & ſous le bon plaiſir du Roi, je vous remets à la garde du Lord Cardinal, à l'effet de vous repréſenter au terme qui ſera aſſigné pour votre procès.

LE ROI.

Milord de Gloceſtre, mon eſpérance intime eſt que vous vous laverez de tout ſoupçon : mon cœur me dit que vous êtes innocent.

GLOCESTRE.

Ah, Seigneur, ces jours ſont des jours de danger ! La vertu eſt étouffée par l'avide ambition, & l'humanité chaſſée de cette Cour, par la main de la haine. L'horrible ſubornation eſt aſſiſe ſur les autels, & l'équité eſt exilée de la terre où vous régnez. Je ſais que leur complot eſt d'avoir ma vie; & ſi ma mort pouvoit ramener le bonheur dans cette Iſle, & marquer le terme de leur tyrannie, j'y marcherois tout-à-l'heure avec joie. Mais ma mort n'eſt que le prélude de leurs fureurs; car mille autres qui ſont bien loin de ſoupçonner le péril, ne clorront pas encore la ſanglante tragédie qu'ils méditent. Les yeux rouges & étincelans de Beaufort, décèlent le fiel de ſon cœur pervers; & les nuages, dont le front de Suffolk eſt couvert, préſagent les tempêtes de ſa haine. L'âpre Buckingham ſe ſoulage par les fureurs de ſa langue,

du poids de l'envie dont ſon ſein eſt ſurchargé ; & le ſombre York, qui cherche dans la lune des Couronnes ; York, dont j'ai retenu & enchaîné longtems le bras préſomptueux, ſe venge aujourd'hui par de fauſſes accuſations, & en veut à mes jours : & vous-même, Madame, vous, ma Souveraine, liguée avec les autres, vous avez, ſans que je vous en aie donné ſujet, appellé les diſgraces ſur ma tête, & employé toutes les reſſources de l'art d'une femme, pour aigrir & ſoulever contre moi le plus cher de mes amis : oui, tous, vous avez réuni vos têtes dans le même nœud de conjuration. Croyez qu'on m'a donné avis de vos conciliabules nocturnes : tous, vous concertez enſemble les moyens d'attaquer mon innocente vie. Je ne manquerai point de délateurs & de faux témoins qui dépoſeront contre moi : vous avez un tréſor de trahiſons pour dénaturer mes actions & les changer en attentats, & l'ancien proverbe du vulgaire ſera effectué ſur moi : *Une pierre eſt bientôt trouvée pour lapider un malheureux* (†).

LE CARDINAL.

Seigneur, ſes inſolentes invectives ſont intolérables. Si ceux qui veillent, pour garantir vos jours du poignard caché de la trahiſon & de la rage d'un fourbe, ſont ainſi en butte aux perſonnalités, aux re-

(†) *Un bâton eſt bientôt trouvé pour battre un chien.*

proches & à l'injure, & que la licence d'une langue effrénée ſoit autoriſée dans le coupable, c'en eſt aſſez pour refroidir le zèle de vos vrais ſerviteurs, qui ſe dévouent pour la sûreté de votre perſonne.

SUFFOLK.

Ne l'avez-vous pas entendu profaner, par des apoſtrophes & des épithètes flétriſſantes, adroitement gliſſées, le nom auguſte de notre Reine, comme ſi elle étoit capable d'apoſter contre lui la vénalité & le parjure, pour noircir ſa foi & creuſer ſa ruine?

LA REINE MARGUERITE.

Milord, je permets à celui qui perd d'exhaler impunément ſa rage.

GLOCESTRE.

Vous dites vrai, Madame, & bien plus, ſans doute, que vous n'en aviez le deſſein. C'eſt un jeu cruel où je perds en effet. Malheur au parti qui gagne! car c'eſt par la perfidie & le crime qu'ils ont joué ma vie, & il eſt bien permis à la victime de ces iniquités de ſe plaindre.

BUCKINGHAM.

Rien n'épuiſera les reſſources de ſa langue, & il nous tiendra ici à l'écouter tout le jour. Lord Cardinal, il eſt votre priſonnier.

LE CARDINAL.

Hommes de ma garde, déſarmez le Duc, & répondez de lui ſur vos têtes.

GLOCESTRE.

Ah! c'eſt donc ainſi que Henri ſe laiſſe enlever l'appui de ſa jeuneſſe, avant que ſes pas ſoient aſſez affermis pour le ſoutenir. C'eſt ainſi, ô Roi! qu'on entraîne loin de toi le vieux ſervireur, le gardien fidèle qui veilloit ſur tes jours! Déja frémiſſent ſourdement les loups féroces, qui te dévoreront le premier. Ah! puiſſe ma crainte être vaine! Que le Ciel entende ma prière! Roi bon & chéri, je crains ta chûte.

(*Gloceſtre ſort, gardé*).

SCENE IV.

LE ROI HENRI, LA REINE MARGUERITE.

LE ROI.

Lords, ſuivez l'inſpiration de votre prudence & de vos lumières. Je ne prendrai point de part à vos délibérations : débattez & jugez, comme ſi j'étois préſent moi-même.

LA REINE MARGUERITE.

Quoi, Seigneur, Votre Majeſté veut-elle quitter le Parlement ?

LE ROI.

Oui, Marguerite, mon cœur eſt inondé d'une triſteſſe, dont les flots retenus trop long-tems, commencent à remplir mes yeux. Mon exiſtence eſt environnée de miſère; car qui rend plus miſérable, que le tourment de l'eſprit ? Ah, cher oncle, cher Omfroy, je vois ſur ton viſage tous les traits de la fidélité, de l'intégrité & de l'honneur; & cependant, vénérable Omfroy, l'heure eſt venue où il me faut te trouver perfide, ou redouter ton innocence. Quelle jalouſe deſtinée envie donc ta fortune, pour que ces nobles Lords & Marguerite, mon épouſe, s'arment ainſi contre ta vie innocente ? Tu ne leur as jamais fait aucun tort, ni à aucun homme ſur la terre. Hélas ! tel que l'impitoyable Boucher, qui enlève le tendre agneau à ſa mère, lie le malheureux, le bat dès qu'il s'écarte du chemin qui le conduit à la caverne ſanglante de ſon trépas, avec la même froideur & la même inſenſibilité, ils ont entraîné de ces lieux leur victime : & moi, comme la mère éperdue, qui court en pouſſant les cris du déſeſpoir, regarde le chemin par où ſon tendre enfant lui a été ravi, & ne peut rien pour lui, que pleurer la perte de ſon bien-aimé, je ſuis ici dans la douleur, gémiſſant ſur le ſort de Glo-

ceſtre, & ne pouvant lui donner que de triſtes & ſtériles larmes. Mes triſtes yeux ſuivent ſa trace, & ne peuvent le ſecourir, tant ſont puiſſans ſes ennemis conjurés! Hélas! je pleurerai du moins ſes malheurs, & au milieu de mes ſoupirs, je répèterai ſouvent: Qui d'eux eſt le traître? car ce n'eſt pas Gloceſtre.

(*Il ſort*).

SCENE V.

Les mêmes.

LA REINE MARGUERITE.

Vous, dont l'ame n'eſt point eſclave des préjugés, vous le voyez, mes Lords (†). Henri eſt de glace dans les grandes affaires. Trop plein d'une puérile pitié, l'apparente vertu de Gloceſtre faſcine ſes yeux; & le langage du fourbe, à ſon oreille, eſt la plainte décevante du crocodile, qui attendrit & appelle à la mort le crédule paſſant: c'eſt un ſerpent roulé ſous les fleurs, paré de couleurs brillantes, & qui bleſſe de ſon dard mortel un enfant imprudent, qui, ſéduit par les yeux, juge de ſon cœur par ſa beauté. Vous, hommes de ſens & de courage, écoutez une femme, non que je prétende qu'en moi réſide plus de prudence; mais je

(†) La froide neige ſe fond aux rayons du Soleil.

tiens à ma penſée, parce que je la crois ſalutaire. Il faut nous hâter d'ôter ce Gloceſtre du monde, pour ôter de nos cœurs le tourment de le craindre.

LE CARDINAL.

Qu'il périſſe. La prudence & la politique nous en font un devoir : mais nous manquons de couleurs pour ſa mort ; il convient qu'il ſoit jugé dans la forme régulière des Loix.

SUFFOLK.

Le permettre, ſeroit, ſuivant moi, manquer à cette politique que vous citez. Doutez-vous que le Roi ne faſſe tout, pour protéger ſa vie ? Doutez-vous que les Communes ne s'ameutent pour le défendre ? Et cependant nous n'avons rien de plus que l'argument trivial & uſé du ſoupçon, pour prouver qu'il a mérité la mort.

YORK.

Enſorte qu'arrêtés par cette formalité, vous ne voulez pas qu'il meure ?

SUFFOLK.

Ah ! York, nul homme vivant ne le déſire autant que moi.

YORK.

C'eſt York qui a le plus grand intérêt à ſa mort (†).

(†) 1°. Parce que le Duc Omfroy avoit décidé qu'il falloit

Mais parlez, Lord Cardinal, & vous, Lord Suffolk, parlez dans toute la ſincérité de vos ames. N'y auroit-il pas autant de prudence à poſter, pendant la nuit, un conſpirateur furieux, ſeul de garde au chevet du lit d'un Monarque, qu'à placer Gloceſtre auprès de Henri pour ſon Protecteur?

LA REINE MARGUERITE.

Ce ſeroit y placer le poignard, avec la certitude qu'il en ſeroit frappé.

SUFFOLK.

C'eſt la même choſe, Madame. Et ne ſeroit-ce pas le comble de la démence, d'établir un loup affamé pour gardien du troupeau? Un homme accuſé d'être un homme de fraudes & de ſang, ſe verroit laiſſer ſtupidement le poignard dans la main, parce qu'il n'auroit pas encore exécuté le crime arrêté dans ſon cœur? Non, qu'il meure. Dans ſon ame il eſt aſſaſſin, comme le monſtre ſauvage, qui eſt prouvé par ſa nature l'ennemi de l'homme, avant que ſa gueule ſoit teinte de ſon ſang: ainſi Omfroy eſt prouvé, par de ſolides raiſons, l'ennemi de notre Roi. Et ne perdons point le tems en ſubtilités & en vains dé-

donner la Régence de la France à Somerſet: 2°. parce que le Duc Omfroy étoit entre York & la Couronne, que York ſe propoſoit toujours comme l'objet de ſon ambition. *Steevens.*

bats ſur le genre de ſa mort. Embûche, piége, ruſe ou violence, éveillé ou endormi, peu importe, pourvu qu'il meure. La fraude eſt innocente, quand elle enchaîne & prévient le méchant qui médite la fraude.

LA REINE MARGUERITE.

Noble & courageux Suffolk, c'eſt parler avec réſolution.

SUFFOLK.

Il n'y a point de réſolution, ſi l'action ne ſuit les paroles. Madame, ſouvent on dit ce qu'on n'a pas l'intention d'exécuter : mais en ceci, mon cœur s'accorde avec ma langue. Enviſageant que l'acte eſt méritoire, & qu'il y va de la vie de mon Roi à épargner celle de ſon ennemi, tout mon zèle s'enflamme. Prononcez ſeulement le mot, & je ſerai le Prêtre du ſacrifice (†).

LE CARDINAL.

En moins de tems qu'il n'en faudroit pour vous conſacrer, je prétends que Gloceſtre meure. Dites ſeulement, *j'y conſens* : donnez votre ſanction à ſa ſentence, & je me charge du bras de l'Exécuteur, tant je chéris le ſalut de mon Souverain!

(†) Ou, ce qui revient au même, le Prêtre, le dernier homme qu'il verra, & qui aſſiſtera à ſes derniers momens. *Johnſon*

SUFFOLK.

Voilà ma main; l'acte eſt légitime & digne d'elle.

LA REINE MARGUERITE.

Et moi, j'en dis autant.

YORK.

Et moi auſſi; & maintenant que nous l'avons prononcé tous trois, il importe peu qui attaque notre arrêt irrévocable.

SCENE VI.

Les mêmes. Un MESSAGER *entre.*

LE MESSAGER.

NOBLES Pairs, j'ai quitté l'Irlande, & ne me ſuis point arrêté dans ma courſe, pour vous informer que les Habitans des contrées maritimes ont pris les armes, & paſſé les Anglois au fil de l'épée. Envoyez un prompt ſecours, mes Lords, & hâtez-vous d'arrêter le mal, avant qu'il devienne incurable. Avec de la célérité, on peut eſpérer d'éteindre l'incendie à ſa naiſſance.

LE CARDINAL.

Voilà une brèche ouverte qui demande qu'on la ré-

pare promptement. Lords, donnez votre avis dans ce péril urgent.

YORK, *avec ironie.*

Que Somerſet y ſoit envoyé avec un plein pouvoir, & le titre de Régent. Il eſt de la ſageſſe d'employer un Général heureux : témoin le ſuccès qui l'a ſuivi en France.

SOMERSET.

Si York, avec tous ſes talens & les détours de ſa politique tortueuſe, avoit commandé à ma place, il n'eût jamais tenu en France auſſi long-tems.

YORK.

Non pas, certes, pour la perdre toute entière comme tu l'as fait. J'aurois plutôt perdu de bonne-heure la vie, que de rapporter dans ma Patrie ce fardeau de déshonneur, en m'arrêtant ſi long-tems dans une terre étrangère, juſqu'à ce que tout fût perdu. Montre-moi une cicatrice ſur toute ta perſonne. Un corps préſervé avec tant de ſoin, eſt rarement orné du laurier de la victoire.

LA REINE MARGUERITE.

Que faites-vous l'un & l'autre ?... Suffolk, ce feu aſſoupi ſous la cendre eſt prêt à ſe rallumer, ſi l'aliment, d'un côté, & le vent ſoufflant de l'autre, entretiennent ſa fureur. York, ſoyez plus modéré :

noble

noble Somerſet, contenez vous. — Si on t'eût chargé de la Régence dans ces lieux, ta fortune, York, & celle de nos armes, euſſent peut-être été pires encore.

YORK.

Quoi de pire que rien ? Mais livrons le tout à la honte & n'en parlons plus.

SOMERSET.

Et toi auſſi, York, qui la cherches & la déſires.

LE CARDINAL.

Mylord d'York, éprouvez votre fortune : les ſauvages Kernes tiennent la campagne & détrempent l'argile avec le ſang des Anglois. Voulez-vous conduire à Dublin un renfort compoſé d'hommes d'élite, choiſis ſéparément ſur chaque Comté, & tenter le haſard de la guerre contre les rebelles ?

YORK.

J'en ferai l'eſſai volontiers, ſi le Roi y conſent.

SUFFOLK.

Son conſentement réſide dans notre autorité. Ce que nous établiſſons, il le confirme toujours. Allez donc, noble York, & chargez-vous de cette tâche.

YORK.

Je l'accepte. Chargez-vous de lever & d'aſſembler

les troupes, tandis que je mettrai ordre à mes affaires particulieres.

SUFFOLK.

C'eſt un ſoin que je veux prendre & qui ſera rempli ſous mes yeux. Revenons à préſent au perfide Omfroy.

LE CARDINAL.

Pas un mot de plus ſur lui. Je veux m'arranger avec lui de façon qu'il ne reviendra plus nous importuner déſormais : & briſons-là. Le jour baiſſe, Lord Suffolk : vous & moi, nous avons quelque choſe à régler enſemble ſur cet Evénément.

YORK.

Suffolk, dans quinze jours j'attendrai les Soldats qui me ſont deſtinés ſur la plage de Briſtol, c'eſt le Port que je choiſis pour l'Embarquement d'Irlande.

SUFFOLK.

Comptez, Mylord, qu'ils y ſeront tous raſſemblés, ſoldats & vaiſſeaux.

SCENE VII.

YORK, *reſté ſeul.*

A PRÉSENT, York, ou jamais, fixe & durcis comme le fer tes mobiles penſées, & change enfin tes doutes en réſolution immuable. Sois ce que tu eſperes être, ou cede à la mort ce que tu es. La vie ſans l'Empire ne vaut pas la peine que tu la gardes. Laiſſe la crainte au teint livide à l'homme né dans la baſſeſſe; mais qu'elle ne trouve aucun accès dans le cœur d'un homme né d'un Roi. Nombreuſes comme les gouttes de roſée au printems, penſées ſur penſées ſe ſuccèdent dans mon ame, & pas une qui n'ait la Royauté pour objet. Mon cerveau plus actif que l'inſecte laborieux de nos murs, ourdit de longues & pénibles trames pour envelopper mes ennemis. — A merveille, Nobles, à merveille, c'eſt un trait de votre haute prudence, de m'envoyer au loin & à l'écart avec un corps de Guerriers. Je crains bien qu'en moi, vous n'échauffiez l'aſpic dévorant qui, animé contre votre ſein, vous percera le cœur. Il me manquoit des hommes; & vous daignez me les donner. J'accepte le préſent avec reconnoiſſance, mais ſoyez bien ſûrs que vous placez des poignards tranchans dans les mains d'un furieux..... Tandis qu'en Irlande je nourris & m'attache une milice aguerrie, je veux

ſuſciter en Angleterre quelque noire tempête, dont le ſouffle envoie dix mille ames au ciel ou en enfer; & cet ouragan terrible ne s'appaiſera, que lorſqu'un cercle d'or radieux, ſemblable aux rayons perçans du ſoleil, en calmera la furie en ſe plaçant ſur ma tête. Déja pour miniſtre de mes intentions, j'ai ſéduit ce belliqueux Sauvage de Kent, Jean Cade d'Ashford, avec ordre de porter le ſoulévement au dernier degré de fureur, ſous le nom de Jean Mortimer. En Irlande, j'ai vu cet indomptable Cade défier avec audace un peuple d'ennemis, & réſiſter ſeul juſqu'à ce que, les reins criblés de flèches, il offrît l'aſpect du porc-épic hideux: à la fin aidé de quelques ſecours, il ſe releva ſur la terre, & ſecouant ſes dards ſanglans, comme un Danſeur Moreſque ſes ſonnettes (†), je l'ai vu ſauter & bondir & combattre encore. Souvent après s'être traveſti comme l'agile inſulaire à l'éparſe & blonde chevelure, il s'eſt in-

(†) Les Danſeurs Moreſques, dont on a déja parlé en détail, avoient des ſonnettes ou grelots aux cuiſſes & aux jambes. La Danſe Moreſque étoit une eſpèce de *Tripudium Mauritanicum*, une ſorte de Danſe au ſon du chalumeau. Voici la deſcription qu'en donne Junius: *Faciem plerumque inficiunt fuligine & peregrinum veſtium cultum aſſumunt, qui ludicris talibus indulgent, ut Mauri eſſe videantur aut è longius remotâ Patriâ advolaſſe credantur atque inſolens recreationis genus advexiſſe.*

Cette Danſe étoit encore en uſage du tems de la Reine Éliſabeth, dans les Fêtes publiques. *Steevens.*

troduit dans le camp des ennemis pour converſer avec eux ; & ſans être découvert, il revenoit vers moi me rendre compte de leurs ſecrettes intelligences. Ce Démon ſera mon ſubſtitut dans ces lieux : car la nature l'a formé pour mon ſervice ; Cade, dans ſon port, dans ſes traits, dans le ſon de voix, reſſemble en tout à Jean Mortimer qui n'eſt plus. Par-là je ſonderai les diſpoſitions des Communes & je connoîtrai comment elles ſont intentionnées pour la maiſon & les droits d'York. Suppoſons qu'il ſoit pris, enchaîné, appliqué aux plus cruelles tortures. Je ne connois point de tourmens inventés par les hommes, qui ſoient capables de lui arracher l'aveu, que c'eſt à mon inſtigation qu'il a pris les armes. Suppoſons qu'il proſpère, comme l'apparence le promet : qu'aurai-je à faire alors, que d'accourir d'Irlande avec mes forces & de recueillir la moiſſon que cette main ignoble aura ſemée ? Car Gloceſtre une fois endormi dans la tombe, comme il va l'être, & Henri mis de côté, la ſcène du monde eſt à moi : c'eſt moi qui prends la place.

(*Il ſort*).

SCENE VIII.

Le Palais.

On entend derrière la Scène les gémiſſemens d'un homme (Gloceſtre) *expirant. Tout-à-coup ſe préſentent trois* ASSASSINS *avec un aſpect hideux, tenans dans leurs mains le lacet dont ils viennent de ſe ſervir : ils courent çà & là d'un air égaré.*

I. ASSASSIN.

COURS vers Milord de Suffolk : apprends-lui que nous venons d'expédier le Duc, comme il l'a commandé.

II. ASSASSIN.

Ah! que cela fût à faire encore! Qu'avons-nous fait? —Et quelle fin! As-tu jamais entendu un homme ſi pénitent? (*Suffolk paroît d'un air agité*).

I. ASSASSIN.

Milord s'avance.

SUFFOLK.

Hé bien, amis, avez-vous accompli.....?

I. ASSASSIN.

Oui, Milord, c'en eſt fait, il eſt mort.

SUFFOLK.

A merveille. Allez, réfugiez-vous tous dans ma maiſon; je récompenſerai votre courage & ce périlleux ſervice.... Le Roi & tous les Pairs ſont ſur mes pas : diſparoiſſez. (*Paroiſſant ſe rappeller*). Avez-vous remis le lit en ordre, & tout diſpoſé ſuivant les inſtructions que je vous avois données?

I. ASSASSIN.

Oui, noble Lord.

SUFFOLK.

Allez, ſauvez-vous. (*Les aſſaſſins ſortent précipitamment*).

SCENE IX.

LE ROI HENRI *entre avec la* REINE MARGUERITE, LE CARDINAL, SOMERSET *& toute la Cour.*

LE ROI.

Allez, dites au Duc de Gloceſtre de ſe rendre ici ſur le champ : dites-lui que j'ai réſolu d'examiner aujourd'hui ſa cauſe, & de m'aſſûrer par moi-même, s'il eſt coupable, comme on le publie.

SUFFOLK.

Je vais lui porter votre ordre, & le citer devant vous, Seigneur. (*Suffolk ſort*).

LE ROI.

Vous, Pairs de ce Royaume, prenez vos places. Je vous adreſſe à tous ma prière. Ne procédez point contre Omfroy avec plus de rigueur que vous ne le devez, comme ſes Juges; & ne lui ſuppoſez de crimes, que ceux que l'évidence des preuves ou des témoins irréprochables dépoſeront qu'il a réellement commis.

LA REINE MARGUERITE.

A Dieu ne plaiſe que la récrimination ou la malice puiſſent prévaloir & faire condamner un illuſtre innocent! Je prie le Ciel que Gloceſtre parvienne à ſe laver de tout ſoupçon!

LE ROI.

Je vous rends graces; cette déclaration ſatisfait pleinement mon cœur. (*Suffolk rentre, affectant une ſoudaine horreur*). Oh! qu'avez-vous, Suffolk? D'où vient cette pâleur? Pourquoi tremblez-vous ainſi?.... Où eſt mon oncle? Parlez, Suffolk!

SUFFOLK.

Mort dans ſon lit, Seigneur! Gloceſtre eſt mort!

LA REINE MARGUERITE.

Bonté du Ciel, ne permets pas qu'il diſe vrai!

LE CARDINAL.

Un ſecret jugement de Dieu! J'ai rêvé cette nuit, que le Duc étoit muet & ne pouvoit prononcer une parole. (*Le Roi s'évanouit*).

LA REINE MARGUERITE.

Ah, Seigneur! — Secourez le Roi, mes Lords. — Hélas, le Roi eſt mort!

SOMERSET.

Soutenez ſon corps chancelant; tâchez de ranimer ſes ſens.

LA REINE MARGUERITE, *comme hors d'elle-même.*

Courez.... au ſecours, au ſecours! (*Elle feint de s'arracher les cheveux*). Que vais-je devenir?.... Oh! Henri, Henri, rouvrez vos yeux!

SUFFOLK.

Que vos alarmes ceſſent, Madame; il revient à lui.

LE ROI, *promenant ſur eux ſes regards troublés, puis levant les yeux aux Ciel.*

O Dieu du Ciel!....

LA REINE MARGUERITE.

De grace, mon cher Henri, comment vous trouvez-vous ?

SUFFOLK.

Mon Souverain, cher Henri, conſolez-vous.

LE ROI.

Qu'entends-je ? Eſt-ce bien Suffolk qui entreprend de me conſoler ? Il ſera venu tout-à-l'heure avec l'accent foudroyant d'un cri funèbre glacer les ſources de la vie dans mon cœur, & il croit que ſa voix douceureuſe, ſortie d'un cœur faux, qui me dit, *conſolez-vous*, peut effacer le ſon de terreur dont mon oreille eſt remplie ? — Ne cache point ton venin ſous des paroles emmiellées. — Ne porte pas tes mains ſur moi ; éloigne-toi, te dis-je : ton toucher m'épouvante, comme le dard du ſerpent. Déſaſtreux meſſager de mort ! dans ton œil farouche le meurtre & la tyrannie menacent & épouvantent la terre. — Ne porte point tes regards ſur moi ; tes regards aſſaſſinent.... Mais plutôt, viens, oui, viens ; ſerpent, uſe du pouvoir qui t'eſt donné d'aſſaſſiner l'innocent d'un de tes regards ; car dans les ombres de la mort je trouverai la joie ; & vivre, c'eſt pour moi une double mort, puiſque Gloceſtre ne vit plus.

LA REINE MARGUERITE.

Pouvez-vous maltraiter à ce point Milord Suffolk ?

Quoique le Duc fût ſon ennemi, en Chrétien généreux il plaint ſincèrement ſa perte : & moi-même, quelques preuves qu'il m'ait données de ſa haine, que ne puis-je par mes larmes, mes gémiſſemens & mes ſoupirs, le rappeller à la lumière? Oui, je conſentirois à uſer ma vue dans les pleurs, ma jeuneſſe & ma ſanté dans de continuels regrets, & que mon ſang brûlé par des ſanglots conſumans décolorât tous mes traits, ſi j'avois l'eſpoir de rendre le noble Duc à la vie. Et qui peut répondre de ce que l'Univers va penſer de moi? Car déja le bruit de notre méſintelligence avoit paſſé les mers. On pourra ſoupçonner que c'eſt moi qui me ſuis débarraſſée du Duc : ainſi la calomnie flêtrira mon nom, & les Cours des Princes retentiront de reproches outrageans contre moi. Voilà le fruit qui me revient de ſa mort : infortunée ! être Reine & ſe voir couronnée d'infamie !

LE ROI.

Ah ! c'eſt ſur moi que tombe le malheur de la mort de Gloceſtre ! Homme infortuné !

LA REINE MARGUERITE.

Ah ! c'eſt ſur moi, ſur moi plus à plaindre que lui ! Quoi ! Henri ſe détourne & cache ſon viſage ! Je ne ſuis point la peſte hideuſe, ni la lèpre abhorrée. Hé bien, es-tu donc devenu ſourd comme le ſerpent (†)?

(†) Alluſion à une opinion ſur le ſerpent, qu'on croyoit ap-

Que n'en as-tu auſſi le venin, pour donner la mort à ta déplorable Reine! Quoi! tout ton bonheur eſt-il donc renfermé dans la tombe d'Omfroy? S'il en eſt ainſi, Marguerite ne fit jamais ta joie. Érige la ſtatue de ton idole, cours l'adoter, & fais de mon image l'enſeigne du déshonneur. Juſte Ciel! ai-je donc pour tant de mépris affronté les naufrages, deux fois repouſſée par les vents contraires, de cette Iſle funeſte, ſur ma terre natale! Ah! ce préſage étoit l'avertiſſement des vents inſpirés pour mon ſalut; ils ſembloient me dire: Ne va point chercher la couche d'un ennemi, ne poſe point ton pied ſur ce rivage inhoſpitalier. Et moi, que faiſois-je alors, que maudire les vents propices, & celui qui les avoit déchaînés de ſon antre d'airain? Que faiſois-je, que leur commander de ſouffler vers le port où aſpiroit mon ame, ou d'abîmer mon vaiſſeau ſur le plus terrible écueil? Et cependant les vents refuſèrent d'être mes aſſaſſins; ils te laiſsèrent à toi cet odieux office à accomplir. Les rochers s'applanirent & diſparurent ſous les ſables, afin que ton cœur de roche, plus dur que leurs flancs mêmes, pût au ſein de ton Palais faire périr Marguerite. Lorſque l'orage nous emportoit loin de tes bords, à peine commençois-je à découvrir la cime de tes monts blanchâtres, que je me levai ſur le tillac au

---

pliquer ſon oreille contre la terre, & ſe boucher l'autre avec ſa queue.

milieu de la tempête : & lorſqu'un Ciel ténébreux vint dérober à mes yeux avides la vue de ton Iſle, j'ôtai de mon col un joyau précieux (c'étoit un cœur enchaſſé dans le diamant), & je le jettai vers ton rivage avec un ſoupir. La mer le reçut, & je formai le vœu que ton ſein pût de même recevoir bientôt mon cœur. Mais quand dans l'éloignement ton pays eut diſparu tout-à-fait ſous les eaux; hélas! mes bras s'étendoient encore vers lui, & je ſentois s'élancer mon cœur, & je maudiſſois mes yeux impuiſſans de n'avoir pas ſu conſerver plus long-tems la vue de la belle Angleterre ſi déſirée de moi. Combien de fois ai-je fatigué la voix de Suffolk, le trop fidele agent de ta prompte inconſtance, le preſſant de s'aſſeoir près de moi, & d'enchanter mon oreille (†), comme ce jeune enfant qui faiſoit couler le poiſon dans les veines d'une Reine éperdue d'amour, par le réçit des exploits de ſon père? Ne ſuis-je pas ſéduite & aveuglée comme elle? N'es-tu pas perfide comme lui? Oh infortunée Marguerite!... Je ſuccombe. Meurs, Marguerite, car le cruel Henri regrette que tu vives ſi long-tems.

(†) Shakeſpear ajoute à la fiction de Virgile. Ce fut l'Amour, qui ſous la forme d'Aſcagne, fit couler le poiſon dans le ſein de Didon : mais ce ne fut pas lui, mais Énée, qui lui fit le récit du ſac de Troye. *Théobald.*

SCENE X.

On entend du bruit & du tumulte au-dehors. SALISBURY & WARWICK *entrent avec une partie du Peuple.*

WARWICK.

ROI d'Angleterre, un bruit ſe répand, que le noble Duc Omfroy a été aſſaſſiné en trahiſon, par le complot de Suffolk & du Cardinal Beaufort. Les Communes, ſemblables à un eſſain irrité qui a perdu ſon guide, s'attroupent de toutes parts; & dans la douleur qui les tranſporte, s'embarraſſent peu ſur qui doit tomber leur vengeance. J'ai eu bien de la peine à ſuſpendre leur rage, juſqu'à ce qu'ils aient entendu de votre bouche les circonſtances & les cauſes de ſa mort.

LE ROI.

Que le Duc eſt mort, il eſt trop vrai, Warwick; mais comment il eſt mort, Dieu le ſait, & non pas Henri. Entrez dans ſa chambre, voyez ſon corps inanimé, & faites alors vos conjectures ſur ſa mort ſoudaine.

WARWICK.

Oui, je vais y entrer, Seigneur. (*A Salisbury*). Mon père, pour un moment, demeurez avec la mul-

titude, & contenez-la juſqu'à mon retour. (*Warwick entre dans la chambre*).

LE ROI.

O toi, qui juges toutes choſes, fixe mes idées incertaines : elles s'élèvent malgré moi, & s'empreſſent de perſuader à mon ame, que de violentes mains ont attenté à la vie de Gloceſtre. Si mon ſoupçon eſt injuſte, pardonne-moi, grand Dieu ! car le jugement n'appartient qu'à toi ſeul. — Ah ! ſi je ſuivois le mouvement de mon cœur, j'irois réchauffer tes lèvres pâles de mes tendres baiſers, arroſer de mes larmes amères ton viſage ſanglant, entretenir de mes triſtes regrets ton tronc muet & ſourd pour jamais, t'appeller encore & preſſer de ma main ta main inſenſible qui ne me répondra pas. Mais que ſont aux morts tout le déſeſpoir des vivans, & ces inutiles ſoins ?

SCENE XI.

Le fonds de la Scène s'ouvre. On y roule le lit de Gloceſtre, dans lequel ſon cadavre eſt couché avec le viſage noir & meurtri.

LE ROI, *continuant.*

EH ! à quoi ſert de traîner ici ſous mes yeux la froide argile qui reſte de toi ? qu'à aggraver encore ma douleur,

WARWICK.

Daignez-vous approcher, Seigneur; jettez les yeux ſur ce corps.

LE ROI.

C'eſt donc pour y contempler à quelle profondeur on a creuſé ma tombe : car avec ſon ame toutes mes conſolations dans ce monde ſe ſont évanouies, & en le voyant ainſi couché dans cette poſture immuable, je vois ma mort dans la ſienne.

WARWICK.

Auſſi certainement que mon ame eſpère vivre avec ce Roi éternel & redoutable, qui pour nous racheter de l'indignation de ſon père, chargea ſa tête de nos iniquités, auſſi certainement je crois que des mains homicides ont été portées ſur l'illuſtre Duc Omfroy.

SUFFOLK.

Voilà un ſerment impoſant & terrible, prononcé d'un ton ſolemnel! Et quelle preuve donne Warwick de ce qu'il atteſte?

WARWICK, *au Roi.*

Obſervez comme ſon ſang remonté à ſon viſage, a enflé les veines de ſon front. J'ai vu ſouvent un cadavre que venoit d'abandonner le ſouffle de la vie; mais livide, éteint, amaigri & ſans couleur. Tout le ſang,

ſang, dans le dernier combat de la nature & de la mort, étant deſcendu vers le cœur, qui lutte encore & l'attire pour l'aider contre ſon fatal ennemi, il s'y fige au moment où le cœur ſe glace, & ne retourne jamais animer & colorer la face des morts. Mais voyez; ici le viſage de l'infortuné en eſt rempli & noir : ſes prunelles avancées hors de leurs orbites, ſes yeux bien plus ſaillans que pendant ſa vie, convulſifs & hagards, indice que ſa reſpiration a été ſuffoquée : ſes narines dilatées par la preſſion & le défaut d'air, ſes cheveux dreſſés & en déſordre, comme le bled dans lequel s'eſt enfermée la tempête : ſes bras jettés dans leur longueur, ſes mains renverſées, mais tendues, comme dans un homme qui cherche à ſaiſir, & réſiſte pour défendre ſa vie, mais qui a été ſoumis par la force : ſon lit enfin, rangé avec une affectation préméditée! Il eſt impoſſible, Seigneur, que Gloceſtre n'ait pas été étouffé à cette place. Le moindre de ces ſignes porte avec lui une affreuſe probabilité (†).

SUFFOLK.

Quoi, Warwick! Eh qui donc auroit aſſaſſiné le Duc? Beaufort & moi-même, nous l'avions ſous

(†) Cette terrible deſcription ne peut être d'une autre plume que celle de Shakeſpear. Je penſe que tout Lecteur, à qui ce Poëte eſt un peu connu, verra preſque par-tout, dans ce Drame, l'empreinte de ſon génie, qu'il eſt impoſſible de méconnoître. *Johnſon.*

notre garde; & ni l'un ni l'autre, j'eſpère, Milords, nous ne ſommes des aſſaſſins.

WARWICK.

Mais tous deux vous étiez les ennemis déclarés du Duc Omfroy, & tous deux, en effet, vous aviez pris le Duc à votre garde. Il y avoit lieu de juger que votre deſſein n'étoit pas de le traiter en ami, & il eſt bien manifeſte qu'il a trouvé un ennemi.

LA REINE MARGUERITE.

Ainſi vous faites aſſez entendre que vous ſoupçonnez ces deux nobles Pairs d'être les auteurs de la mort précipitée d'Omfroy?

WARWICK.

Qui trouve la géniſſe ſans vie & ſaignant encore; & voit auprès d'elle le Boucher, la hache à la main, peut-il ne pas ſoupçonner que c'eſt lui qui a porté le coup mortel? Qui trouve un oiſeau égorgé dans le nid du vautour, a-t-il peine à imaginer comment & par qui il a péri, quoique le vautour ſe préſente avec un bec ſans trace de ſang? L'évidence nous éclaire ſur l'horrible tragédie dont nous ſommes témoins.

LA REINE MARGUERITE.

Etes-vous le Boucher, Suffolk? Où eſt votre couteau? Beaufort eſt-il déſigné pour le vautour? Où ſont ſes ſerres?

SUFFOLK.

Je n'ai point de couteau pour poignarder les hommes dans leur ſommeil ; mais je porte l'épée vengereſſe d'un Lord, une épée qui, rouillée dans le repos, s'éclaircira dans ce cœur bouffi de haine, qui par de vils emblêmes veut attacher ſur moi le ſymbole d'un aſſaſſinat. Parle, ſi tu l'oſes, orgueilleux Warwick; oſe dire que je ſuis complice de la mort de Gloceſtre.

WARWICK.

Que n'oſera pas Warwick, ſi le perfide Suffolk le défie ?

LA REINE MARGUERITE.

Warwick ne contiendra pas ſes outrages & ſon caractère fougueux : il ne ceſſera pas d'accuſer, avec une arrogance inſolente, quand Suffolk le braveroit vingt fois.

SUFFOLK.

Lord ſtupide & brutal, ignoble & vil dans tes procédés, ſi jamais femme outragea ſon époux à cet excès, il eſt sûr que ta mère admit dans ſon lit profané quelque vagabond obſcur & féroce, & qu'elle enta ſur la noble tige des Plantagenets un avorton étranger. Tu es le fruit de ſa honte, & jamais tu ne deſcendis de la généreuſe race des Névils. Oſes-tu dire à la face

de cette Cour, que je ſuis coupable de la mort du Duc Omfroy ?

WARWICK.

Si ton meurtre exécrable ne te ſervoit de bouclier, & ſi je ne craignois de voler à la mort & aux Loix leur victime, en t'affranchiſſant avec mon épée de l'infamie qui t'attend, & ſi la préſence de mon Roi ne contenoit ma fureur, lâche & ténébreux aſſaſſin, je te ferois demander grace à genoux, pour la parole qui vient de paſſer tes lèvres tremblantes : je te ferois confeſſer, devant tous, que c'eſt ta mère que tu viens de déſigner : je te ferois abjurer ton adoption fatale à un nom qui ne t'appartint jamais, & après que tu aurois rendu ſous mes pieds cet hommage de terreur, je te donnerois ton ſalaire, & enverrois ton ame aux enfers, pernicieux Vampire du ſang des hommes endormis.

SUFFOLK.

Tu ſeras éveillé, quand je verſerai le tien, ſi tu as le courage de me ſuivre au ſortir de cette Aſſemblée.

WARWICK.

Sors, ſors tout-à-l'heure, ou je te traîne de ma main hors de ce lieu. Quoique tu en ſois indigne, je veux bien employer contre toi l'arme des braves, & rendre quelque ſervice à l'Ombre du Duc Omfroy. (*Warwick & Suffolk ſortent. On ôte le corps du Duc Omfroy*).

SCENE XII.

LE ROI HENRI, LA REINE MARGUERITE.

LE ROI.

QUELLE cuiraſſe plus impénétrable, qu'un cœur pur & ſans remords! Il porte une triple armure, l'homme dont la querelle eſt juſte: mais fût-il tout entier enfermé dans l'acier, celui dont la conſcience eſt ſouillée par le crime, il reſte nud & ſans défenſe!

LA REINE MARGUERITE, *inquiète.*

(*De grands cris retentiſſent en-dehors*).

D'où partent ces cris? (*Suffolk ſe préſente l'épée nue: Warwick le ſuit*).

LE ROI.

Que vois-je, Lords? Quoi! vos épées menaçantes à la main dans ce lieu même, au mépris de ma préſence! Oſez-vous.... Quelle eſt cette rumeur tumultueuſe qui vous ſuit?

SUFFOLK.

Les hommes de Bury, mon Souverain, m'aſſaillant de toutes parts, Warwick à leur tête, m'ont repouſſé dans le Palais.

SCENE XIII.

SALISBURY *entre.*

SALISBURY.

ÉCARTEZ-VOUS, Peuple; le Roi connoîtra vos ſentimens. (*Au Roi*). Seigneur, les Communes vous déclarent par ma voix, que ſi le Lord Suffolk n'eſt pas puni, ſans délai, du ſupplice des traîtres, ou par indulgence, banni de toute l'étendue de l'Angleterre, ils viendront l'arracher eux-mêmes, de force, de votre Palais, & lui faire ſouffrir les tourmens d'une mort lente & cruelle. Ils diſent, que c'eſt par lui que le bon Duc Omfroy a péri; ils diſent, qu'ils craignent tout de lui pour la vie de Votre Majeſté; & c'eſt un pur mouvement d'attachement & de zèle, exemt de toute eſpèce de réſiſtance & de révolte, telle que ſeroit la penſée de contredire votre Royale volonté, qui les rend inébranlables dans le ſerment par lequel ils ont juré ſon exil. Ils diſent que, par le tendre intérêt qu'ils prennent à vos jours, ſi Votre Majeſté vouloit ſe livrer au ſommeil, & qu'il vous plût de défendre que perſonne osât troubler votre repos, ſous peine de votre diſgrace, ou même de la mort; cependant, malgré cet Édit rigoureux, s'il arrivoit qu'un ſerpent ſe fit voir armé de ſon dard homicide & ſe gliſſant en ſilence vers le ſein de Votre Majeſté, il ſeroit né-

ceſſaire que l'on vous réveillât, de peur qu'étant abandonné à ce dangereux aſſoupiſſement, votre repos ne fût changé bientôt en un ſommeil éternel. Tel eſt le motif, Seigneur, qui porte vos Peuples à élever unanimement leurs voix, & à vous crier : Que, ſoit que vous y conſentiez ou non, ils veulent vous garder de ces ſerpens qui piquent dans l'ombre, comme Suffolk, dont le dard fatal & empoiſonné a déja lâchement ôté la vie à votre cher & digne oncle, dont tout ſon être ne racheteroit pas un cheveu ; le père du Peuple & l'ami de ſon Roi !

LES COMMUNES, *en-dehors, à grands cris.*

Une réponſe poſitive de la bouche du Roi, Milord de Salisbury.

SUFFOLK.

Il étoit digne du jugement des Communes, d'une populace inepte & groſſière, d'adreſſer un pareil meſſage à leur Souverain : mais vous, Milord, vous vous êtes chargé, avec joie, d'être leur Orateur, & vous êtes bien-aiſe de montrer vos talens & les reſſources de votre éloquence. Mais que Salisbury ſache, que tout l'honneur que lui vaudra ce bel emploi, ſe bornera à faire dire, qu'un Pair employé par une troupe d'Artiſans mutins, & de Payſans imbécilles, a cru exalter ſa gloire en rempliſſant la fonction de leur vil Ambaſſadeur.

LES COMMUNES, *en-dehors.*

Une réponſe du Roi, ou nous allons forcer les portes du Palais.

LE ROI.

Retournez, Salisbury; dites-leur à tous de ma part, que je leur ſais gré de la tendre ſollicitude qu'ils témoignent pour ma perſonne, & que, quand je n'en aurois pas été preſſé ainſi par le vœu général de mon Peuple, j'avois déja, au fond de mon cœur, réſolu ce qu'ils demandent; car un ſecret preſſentiment me crie à toute heure, que sûrement le déſaſtre tombera ſur mon Royaume, de la main de Suffolk. C'eſt pourquoi je jure, par la Majeſté Suprême, dont je ne ſuis ici-bas que le foible & indigne repréſentant, qu'après trois jours révolus, Suffolk ne ſoufflera plus la corruption dans l'air que je reſpire, ſous peine de la mort.

LA REINE MARGUERITE.

Oh Henri! laiſſez-moi plaider la cauſe du noble Suffolk!

LE ROI.

Noble! Reine avilie en oſant défendre Suffolk! Je n'écoute plus rien, vous dis-je; tout ce que vous pourriez dire en ſa faveur, ne feroit qu'enflammer davantage ma colère. N'euſſai-je fait que le dire, j'aurois voulu tenir ma parole; mais quand je l'ai

juré, mon arrêt eſt irrévocable. (*A Suffolk*). Si, paſſé le terme de trois jours, on te retrouve en ces lieux ou ſur tout autre territoire qui me reconnoiſſe pour Souverain, le monde entier ne rachetera pas ta vie. Brave Warwick, venez; ſuivez-moi : j'ai à vous entrerenir d'affaires de la dernière importance. (*Henri ſort; Warwick le ſuit. Tous les autres Lords ſe retirent*).

SCENE XIV.

LA REINE MARGUERITE & SUFFOLK *demeurent.*

LA REINE MARGUERITE, *ſuivant des yeux Henri & Warwick.*

Puissent la fatalité & le malheur vous ſuivre en tous lieux! Que la déſolation du cœur, & l'inconſolable affliction ſoient les compagnes aſſidues de vos jours! Vous voilà deux; que l'enfer vous donne un troiſième compagnon, & que ſes trois furies s'attachent ſur vos pas!

SUFFOLK.

Ceſſez, ceſſez, ma Reine, ces imprécations, & laiſſez votre cher Souffolk vous dire un adieu de douleur.

LA REINE MARGUERITE.

Quoi ! malheureux au cœur foible, plus lâche qu'une foible femme, n'as-tu donc pas le courage de maudire tes ennemis ?

SUFFOLK.

Tous les fléaux après eux ! — Ah ! pourquoi m'arrêterois-je à les maudire ? — Ah ! ſi les malédictions pouvoient donner la mort (†), je voudrois inventer des termes auſſi affreux, auſſi envenimés, des exécrations auſſi horribles à entendre, & ma bouche frémiſſante les exhaleroit avec plus de violence, avec plus de ſignes d'une haine implacable, que l'envie au teint hâve n'en peut inventer, n'en peut énoncer dans ſon antre déteſtable. Ma langue ſe troubleroit dans la rapidité du torrent de mes paroles ; mes yeux étincèleroient comme le caillou ſous l'acier, mes cheveux ſe dreſſeroient ſur leurs racines, comme ceux d'un frénétique : oui, chacun de mes muſcles en convulſion ſe

(†) *Comme le cri de la Mandragore.* Les contes fabuleux qu'on a faits ſur la plante appellée *Mandragore*, lui donnent un degré de vie animale, & diſent que, lorſqu'on l'arrache, elle gémit, & que ce gémiſſement ne manque jamais d'être fatal à celui qui lui fait cette violence ; & quand on vouloit l'arracher, pour ſe préſerver de ſa vengeance, on en lioit un bout à la queue d'un chien, ſur lequel ce gémiſſement fatal déchargeoit toute ſa malignité. *Johnſon.*

contracteroit, & trembleroit de fureur, pour les dévouer & les maudire; & même dans ce moment, je ſens que mon cœur ſe gonfle, il me preſſe, il ſe briſeroit de rage, s'il ne ſe ſoulageoit à les maudire. Ciguë, ſois leur aliment; fiel, pis que le fiel, leur plus doux breuvage; leur plus gracieux ombrage, une voûte d'ifs & de cyprès funèbres; leur plus charmant aſpect, de mortels baſilics; que leur plus doux toucher ſoit auſſi âpre que la dent du léſard (†); que le ſifflement effrayant des ſerpens, & les lugubres cris du hibou, précurſeur de la mort, ſoient leur plus doux concert! Puiſſent toutes les terreurs aſſiſes dans le ſombre enfer!....

LA REINE MARGUERITE.

C'en eſt aſſez, cher Suffolk : arrête. Hélas! tes ſtériles fureurs ne tourmentent que toi, & c'eſt contre toi ſeul que reculent & tournent toute leur force ces terribles malédictions, comme une arme trop chargée, ou le rayon du ſoleil repercuté par une glace.

SUFFOLK.

C'eſt vous-même qui m'avez commandé ces imprécations (¶), & c'eſt vous qui voulez déja enchaîner

(†) C'eſt une erreur en Hiſtoire Naturelle. Le léſard eſt un reptile innocent, & qui n'a rien d'offenſif.

(¶) Rien de ſi ordinaire dans la vie, que cette inconſéquence!

ma langue? Oh Marguerite! j'en atteſte ce Pays dont je ſuis banni pour jamais! Si les prières de la haine pouvoient être exaucées par les enfers, je paſſerois à préſent une nuit d'hiver, nud & tranſi ſur le ſommet d'une montagne, où le froid mordant n'auroit jamais permis à un brin d'herbe de croître; je la paſſerois à invoquer ſur eux tous les maux, & cette nuit dévouée à la rage ne me ſembleroit qu'un inſtant rapide écoulé dans les délices.

LA REINE MARGUERITE.

Au nom de notre amour, n'ajoute plus rien, Suffolk. Donne-moi ta main, que je l'arroſe de mes douloureuſes larmes. (*La baiſant*). Ne laiſſe jamais la pluie du Ciel effacer la trace que ma douleur y laiſſe empreinte. Oh! je voudrois que ce baiſer eût un cachet, dont l'empreinte éternelle ſur ta main te rappellât ces lèvres brûlantes d'où s'exhalent mille ſoupirs pour toi. Hélas! détourne ta tête, afin que je connoiſſe tout mon malheur. Il n'eſt que foiblement imaginé, tant que je puis te toucher encore; il n'eſt guères que le ſentiment confus & léger d'un homme, qui, en

Ceux qui ſont agités d'un violent emportement, ſont fâchés de voir les autres moins émus qu'eux-mêmes: mais ſi les autres viennent à entrer dans la même paſſion, ils voyent alors en eux la difformité & la folie d'une rage inutile, qu'ils ne voyoient pas auparavant en eux-mêmes. *Johnſon.*

ſongeant à une privation, jouit d'un bonheur parfait. — J'obtiendrai ton rappel, ou, ſois-en bien aſſuré, je m'expoſerai à être bannie moi-même. Bannie! Hélas! je le ſuis déja, puiſque je le ſuis de toi. Va, ne me parle pas, fuis pour toujours.... Oh! ne me quitte pas encore!... Ainſi deux Amans condamnés ſe quittent & s'embraſſent, & ſe diſent & ſe redi-ſent mille adieux, trouvant mille morts à ſe ſéparer, & une ſeule à mourir.... Et cependant adieu enfin, adieu; & avec toi, adieu la vie.

SUFFOLK.

Ainſi le malheureux Suffolk ſouffre mille exils : un ſeul par le Roi, & tous les autres par toi. Ce n'eſt point ma Patrie que je regretre, ſi tu en ſortois avec moi. Un déſert eſt aſſez peuplé pour Suffolk, s'il y jouiſſoit du charme céleſte de ta préſence; car où tu es, là eſt mon Univers, & où tu n'es pas, tout le bonheur de l'Univers entier n'eſt que déſolation. Je n'en puis plus; vis, pour vivre heureuſe : moi, tout mon bonheur dans la vie, eſt de ſavoir que tu reſpires.

SCENE XV.

DEVAUX, *un Officier du Roi, entre, paroiſſant hors d'haleine.*

LA REINE MARGUERITE.

HÉ BIEN, de Vaux, qu'y a-t-il & où courez-vous avec tant de précipitation? Quelles nouvelles, de grace?

DEVAUX.

Annoncer au Roi, Madame, que le Cardinal Beaufort touche à l'heure de ſa mort; car un mal inconnu & effrayant l'a ſaiſi tout-à-coup, & le contraint de ſe rouler ſur ſon lit, & de s'écrier comme s'il aſpiroit un air de feu, tordant ſes bras, blaſphêmant le Dieu du Ciel, & maudiſſant les hommes de la terre. Tantôt il parle, comme ſi l'Ombre du Duc Omfroy étoit à ſes côtés; tantôt il appelle le Roi, puis il confie tout bas à ſon chevet, comme s'il parloit au Roi, les ſecrets de ſon ame ſurchargée; & dans ce moment je ſuis envoyé pour informer Sa Majeſté qu'il demande à lui parler, & qu'il l'appelle à grands cris.

LA REINE MARGUERITE.

Allez, faites votre triſte meſſage au Roi. (*de Vaux ſort*). Hélas! qu'eſt-ce que ce monde! Quelle af-

freuſe nouvelle ! Mais quoi ! Vais-je m'occuper d'un vieillard qui perd une heure de vie, peut-être, & oublier l'exil de Suffolk, l'unique tréſor de mon ame ! Ai-je donc une larme, un regret, Suffolk, qui ne ſoit pas pour toi ? Hélas ! hâte-toi de partir. Le Roi, tu le ſais, va traverſer cette ſalle ; s'il te trouve avec moi, c'eſt fait de ta vie.

SUFFOLK.

Eh ! ſi je me ſépare de toi, je ne puis plus vivre. La mort ici, près de toi, ſous tes yeux, ne ſeroit qu'un ſommeil de paix dans ces bras adorés ; elle reſſembleroit au tranquille départ d'un enfant, qui dépoſe ſon ame doucement & ſans douleur, le ſein de ſa mère entre ſes lèvres. Mais en mourant loin de toi, je mourrai dans les accès de la rage ; je t'appellerai à grands cris pour me fermer les yeux, pour ſentir encore les baiſers de ta bouche ſur mes lèvres expirantes ; car ſi tu étois près de moi à ce dernier inſtant, ou tu rappellerois mon âme fugitive, ou ton ſouffle l'aſpireroit dans ton cœur, ou elle vivroit dans un doux Éliſée. Mourir près de toi, n'eſt que changer de vie ; mourir loin de toi, ſeroit un ſupplice des enfers, plutôt qu'une mort. Oh, laiſſe-moi reſter ici, & qu'il m'arrive ce que voudra le ſort.

LA REINE MARGUERITE.

Ah ! pars : la ſéparation eſt cruelle, mais c'eſt le

ſeul remède pour prévenir une plaie mortelle. En France, cher Suffolk! Inſtruis-moi de ton ſort, & ſois sûr, que quelque part que tu t'arrêtes ſur ce vaſte globe, je ſaurai me procurer (†) un agent fidèle qui te découvrira.

SUFFOLK, *avec déſeſpoir.*

Je pars!

LA REINE MARGUERITE.

Prends & emporte mon cœur avec toi.

SUFFOLK.

Le plus riche tréſor dépoſé dans l'urne la plus ſombre, qui jamais ait enfermé un pareil gage! Oh! comme à l'inſtant horrible où le vaiſſeau crie & ſe briſe ſur l'écueil, nous nous ſéparons.... (*Il montre la porte par laquelle il va ſortir*). Cette porte me conduit au tombeau. (*Il ſe précipite par cette porte*).

LA REINE MARGUERITE.

Celle-ci mène au mien.

(*Elle ſort par la porte oppoſée*).

(†) Une Iris.

SCENE XVI.

SCENE XVI.

La Scène eſt dans la chambre du Cardinal Beaufort.

LE CARDINAL *eſt couché, & agoniſant. Quelques Prêtres récitent auprès de ſon lit des prières. Les cierges & le cercueil ſont déja diſpoſés au pied. La chambre eſt fort ſombre : l'heure eſt le commencement de la nuit.* LE ROI HENRI *entre, ſuivi de* SALISBURY *&* WARWICK.

LE ROI.

QUEL eſt votre état, Milord ? Parlez, Beaufort ; à votre Souverain.

LE CARDINAL *friſſonnant, & l'enviſageant fixement.*

Si tu es la Mort, je te donnerai des tréſors de l'Angleterre, aſſez pour acheter une autre Iſle pareille. A ce prix, laiſſe-moi vivre, & délivre-moi de ce que je ſouffre.

LE ROI.

Ah ! quel ſigne d'une mauvaiſe vie, lorſque l'approche de la mort ſe montre ſi terrible !

WARWICK.

Beaufort, c'eſt ton Souverain qui te parle.

LE CARDINAL.

Traînez-moi à mon jugement, quand vous voudrez. —N'eſt-il pas mort dans ſon lit? Où devoit-il mourir? Puis-je faire vivre les hommes malgré eux? —Oh! ne me tourmentez plus, je confeſſerai.... Quoi, il eſt revenu à la vie, dites-vous? Ah! montrez-moi où il eſt (†). Je donnerai tout ce que je poſſède pour l'enviſager.... Il n'a point d'yeux, la pouſſière les a éteints. Rabaiſſez donc ſes cheveux. Voyez, voyez, comme ils ſont hériſſés & droits (¶)! Donnez-moi à boire, & apportez-moi le violent poiſon que j'ai acheté moi-même.

LE ROI.

O toi, éternel Moteur des Cieux, jette un regard de miſéricorde ſur ce miſérable! Repouſſe le Démon actif & dévorant qui aſſiége ſans relâche cette ame tourmentée; & arrache de ſon ſein ce noir déſeſpoir.

WARWICK.

Voyez, comme les angoiſſes de la mort le font grincer des dents.

(†) Ce rêve effrayant regarde Gloceſtre, que le Cardinal a aſſaſſiné.

(¶) Comme des filets tendus, pour ſaiſir mon ame au moment où elle va s'envoler.

SALISBURY.

Ne le troublons point ; laiſſons-le paſſer paiſiblement.

LE ROI.

Que la paix ſoit à ſon ame, ſi c'eſt la volonté ſuprême du Tout-Puiſſant! Milord Cardinal, ſi vous penſez à la félicité du Ciel, ſoulevez votre main, donnez quelque ſigne de votre eſpérance.... Il meurt, & ne donne aucun ſigne ! O Dieu, pardonne-lui !

WARWICK.

Une fin ſi funeſte atteſte une vie monſtrueuſe.

LE ROI.

Abſtenez-vous de juger, car nous ſommes tous pécheurs (†). Fermez ſes yeux, tirez les rideaux ſur ſon corps, & allons tous méditer.

(*Ils ſortent*).

C'eſt-là une de ces Scènes qui ont été conſtamment applaudies par tous les Critiques, & qui ne ceſſeront d'être admirées. Ce ſont là des beautés puiſées dans la Nature & dans la vérité : elles n'échappent point au Lecteur le plus ſuperficiel ; & le plus attentif ne peut imaginer rien de plus énergique & de plus touchant. *Johnſon.*

(†) La Scène de la mort tragique de Beaufort finit par une réflexion & un ſentiment vraiment chrétiens du Roi Henri VI, que Shakeſpear repréſente par-tout comme un homme pieux, de

mœurs douces, bon & ſimple, & exemt de malice. C'étoit cette bonté même, faute d'une ame plus ferme & d'un eſprit plus pénétrant, qui le rendoit éternellement dupe de ſes Miniſtres, & le jouet des factions.

Il n'eſt point de leçon ni d'exemple plus frappant, que la vue d'un homme pervers & méchant dans ſes derniers momens. Ce ſpectacle parle également au cœur & à l'eſprit. Sûrement celui qui a trahi ſon ami, trompé indignement ſon Amante, dépouillé l'orphelin, & opprimé le pauvre, n'a jamais vu un homme repentant ſur ſon lit de mort. C'eſt-là la ſeule manière de rendre les morts dramatiques utiles aux Spectateurs. Toutes les déclamations, toutes les convulſions des repréſentations modernes, ne produiront jamais ſur l'Auditoire l'impreſſion profonde & l'effet de ce mot ſi ſimple : *Il meurt & ne donne aucun ſigne ! Miſtriſſ. Griffith.*

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente la côte de Kent ; avec une partie de l'Océan.

On entend une alarme au loin, qui annonce un combat ſur mer. Le canon gronde. Après quelque tems le bruit ceſſe. Entrent un CAPITAINE *de Pirates ;* WALTER WHITMORE, *ſon ſecond, & leurs Gens, trainant* SUFFOLK *avec deux Gentilshommes de ſa ſuite, & d'autres priſonniers. La nuit commence.*

LE CAPITAINE.

ENFIN le jour, ce confident indiſcret (†), avec ſa lumière importune, eſt rentré dans le ſein profond

(†) L'épithète *blabbing*, *babillard*, donné au jour par un homme qui médite un meurtre, eſt très-belle. Le crime redoute la lumière ; il aime les ténèbres qui lui ſervent d'abri, & il fait la nuit confidente des forfaits qu'il n'oſe confier à la clarté du jour. *Johnſon.*

Young a bien profité, dans ſes nuits, de cette épithète, & de l'idée qu'elle éveille, ainſi que de bien d'autres de Shakeſpear.

des mers, & il emporte avec lui les heures de la pitié. Maintenant les animaux des bois, de leurs cris ſauvages, éveillent & excitent les noirs dragons qui tirent le char mélancolique de l'inexorable nuit (†); monſtres funèbres, qui de leurs traînantes & aſſoupiſſantes aîles couvrent les tombeaux des morts, & de leurs gueules infectés ſoufflent dans l'air la contagion. Voilà l'heure, ſoldats, de débarquer les paſſagers de cette priſe; tandis que notre pinaſſe va reſter à l'ancre dans les dunes, ils nous donneront ſur la plage des sûretés pour leur rançon, ou ils teindront de leur ſang ce ſable ſans couleur. Pilote, je te cède de bon cœur ce captif: & toi, Contre-Maître, fais ton profit de ſon compagnon. (*Déſignant Suffolk*). Whitmore, celui-ci eſt ton partage.

I. GENTILHOMME.

A quoi ſuis-je taxé, Maître: fais-le moi ſavoir.

LE PILOTE.

Remets mille pièces d'argent dans cette main, ou courbe ta tête.

LE CONTRE-MAITRE, *à ſon priſonnier.*

Et toi, tu m'en donneras autant, où la tienne ſaute.

(†) C'eſt une fiction de Shakeſpear, qui ſuppoſe que le char de la nuit eſt tiré par de noirs dragons aîlés. *Johnſon.*

WHITMORE *les voyant héſiter ſur la ſomme.*

Quoi! portez-vous le nom & l'apparence de Nobles, pour croire que c'eſt trop payer, que de donner deux mille pièces d'argent? Tranchez leurs têtes à tous deux, Soldats; de ſi foibles rançons ne compenſent point la perte de nos compagnons tués dans le combat.

I. GENTILHOMME.

Je promets de vous les donner: épargnez ma vie.

II. GENTILHOMME.

Et moi auſſi; & je vais écrire ſur le champ pour les avoir.

WHITMORE, *à Suffolk.*

J'ai perdu un œil à l'abordage de cette priſe; & pour ma vengeance tu mourras, toi; & tous ces captifs auſſi, ſi ma volonté l'emporte.

LE CAPITAINE.

Ami, calme ton emportement; prends une rançon & laiſſe-le vivre.

SUFFOLK, *montrant l'ordre dont il eſt décoré.*

Reconnois cet Ordre (†); je ſuis un Noble; taxe-moi au prix que tu voudras; tu ſeras payé (1).

(†) Dans la première édition, il y a: *Cet anneau. Warburton.*

WALTER WHITMORE.

Je ſuis Noble comme toi, & mon nom eſt Walter Whitmore.... Comment! Qui te cauſe ce mouvement de terreur? Quoi! La mort te fait-elle peur?

SUFFOLK.

C'eſt ton nom : il a pour moi le ſon de la mort. Un homme de ſcience a ſoumis à ſon art les haſards de ma naiſſance, & m'a dit que je périrois par l'eau (†). Cependant que cette vaine prédiction ne t'inſpire pas des idées ſanguinaires. Ton nom bien prononcé eſt *Gualter*.

WHITMORE.

Qu'on le prononce *Gualter* ou Walter, peu m'importe : il me ſuffit que le déshonneur n'a jamais terni mon nom, que ce fer n'en ait auſſi-tôt effacé la tache. Auſſi, quand je me réſoudrai à vendre comme un Marchand la vengeance, que mon épée ſe briſe, que mes armes ſoient hachées en pièces & déshonorées, & moi proclamé lâche ſur toutes les mers!

SUFFOLK.

Arrête, Whitmore, ton priſonnier eſt un Prince; Guillaume de la Pole, Duc de Suffolk.

(†) L'eau, en Anglois, eſt *water*; mot qui reſſemble à *Walter*, nom du Pirate. La Sorcière de Eye avoit reçu pour réponſe de l'Eſprit, conſulté ſur le ſort de Suffolk, qu'il périroit par l'eau. *Voyez* le premier acte.

WHITMORE.

Le Duc de Suffolk, caché ſous l'habillement groſſier d'un ſimple marin !

SUFFOLK.

Oui : mais ces vêtemens me ſont étrangers. Quelquefois Jupiter ſe traveſtit : pourquoi ne pourrois-je l'imiter ?

LE CAPITAINE.

Mais Jupiter étoit immortel, & toi, tu vas ſentir que tu ne l'es pas.

SUFFOLK.

Ignoble & vil forban, le ſang des Rois, le noble ſang de Lancaſtre ne doit point être verſé par un eſclave auſſi abject que toi. As-tu donc ſitôt étouffé la mémoire du paſſé ? Ne t'ai-je pas vu t'honorer de me tenir l'étrier, tête nue, & rampant ſous la houſſe de mon palefroi, & te croyant heureux de la faveur d'un coup-d'œil ? Combien de fois je t'ai vu tendre un bras reſpectueux pour recevoir ma coupe, te nourrir des rebuts de la table où j'étois aſſis avec la Reine Marguerite, & attendre, le genou proſterné, le ſignal de ma volonté ? Souviens-t'en, & que cette penſée t'humilie, & abbaiſſe ton orgueil ridicule & prématuré. N'es-tu pas le même qui aſſiégeois conſtamment la galerie de mon Palais, pour attendre ma

ſortie, dans une poſture ſuppliante ? Cette main a écrit ta fortune en te donnant un vaiſſeau : elle eſt faite pour enchaîner ton bras & charmer ta langue téméraire.

WHITMORE.

Parlez, Capitaine : poignarderai-je ce matelot déguiſé ?

LE CAPITAINE.

Laiſſe-moi auparavant poignarder ſon cœur de mes paroles, comme il a fait le mien.

SUFFOLK.

Bas eſclave, tes paroles ſont féroces & brutales comme toi.

LE CAPITAINE.

Emmenez-le d'ici dans notre longue chaloupe, & au premier ſignal, vous trancherez ſa tête au pied du mât.

SUFFOLK.

Garde-toi de l'oſer, ſi tu chéris la tienne.

LE CAPITAINE.

Pole, Chevalier Pole : Lord Pole (†) ; ruiſſeau bourbeux, dont le limon & la fange troublent les

(†) Gradation ironique, & jeu de mots entre *Pole* & *pool*, qui ſignifie *étang*.

ſources pures de l'Angleterre ; Suffolk enfin, le fer va ſceller pour jamais ta bouche toujours ouverte pour dévorer la ſubſtance de l'État. Tes lèvres qui ſe ſont collées ſur celles de la Reine, mordront la pouſſière. Toi qu'on vit ſourire à la mort du bon Duc Omfroy, ta bouche frémiſſante murmurera en vain contre les vents inſenſibles, qui répondront à ta plainte par leurs ſifflemens. Je veux te marier aux Furies de l'enfer, pour avoir eu l'audace d'aſſocier un puiſſant Prince à la fille d'un phantôme de Roi, qui n'a ni ſujets, ni tréſors, ni diadême. Tu t'es aggrandi par une politique infernale, ſujet ambitieux : tu t'es gorgé du ſang de ta Patrie. Par toi les riches Provinces de l'Anjou & du Maine ont été vendues aux François. Par ton inſpiration, les rebelles & perfides Normands dédaignent de nous rendre hommage ; les villes de Picardie ont maſſacré leurs Gouverneurs, raſé nos fortereſſes, & renvoyé les débris de nos ſoldats ſanglans dans leur pays. C'eſt en haine de toi que le généreux Warwick, & tous les Névil, dont l'épée redoutable ne fut jamais tirée en vain, courent aux armes ; & que la maiſon d'York, précipitée du Trône par l'affreux aſſaſſinat d'un Roi innocent, & excitée par ta cruelle & inſuportable tyrannie, brûle des feux de la vengeance. Déja ſes drapeaux pleins d'eſpoir avancent dans le Nord le croiſſant d'un ſoleil qui aſpire à briller, & portent pour deviſe, *invitis nubibus*, (*en dépit des nuages*). Les Communes de Kent déſertent

les campagnes, & embraſſent hautement ſa querelle. Pour conclurre enfin, la honte & la miſère ſont entrées dans le Palais de notre Roi, & tous ces maux ſont ton ouvrage. Allons, compagnons, emmenez le.

SUFFOLK.

Oh! que ne ſuis-je un Dieu, pour exterminer avec le tonnerre cette horde d'inſolens & bas eſclaves! Il faut bien peu de choſe pour enivrer & enfler d'orgueil de vils humains! Ce malheureux, maître à peine d'une (†) chaloupe, menace avec plus d'arrogance, que s'il étoit (¶) le deſpote des mers. De vils inſectes ne ſont point faits pour ſucer le ſang des aigles; c'eſt aſſez pour eux de piller la ruche du moucheron. Il eſt impoſſible que ma carrière ſe termine dans ce coin du monde, par la main d'un vaſſal auſſi abject que toi. Tes diſcours émeuvent en moi la rage, & non pas la prière. Apprends que la Reine m'a chargé d'un meſſage pour la France. Je te commande de me tranſporter, ſur ton bord, au rivage oppoſé.

(†) D'une pinace. Anciennement une pinace n'étoit pas comme aujourd'hui, une chaloupe de vaiſſeau de guerre, mais un petit bateau Marchand. *Steevens.*

(¶) Que s'il étoit Bargulus, redoutable pirate d'Illyrie. *Bargulus Illyrius latro, de quo eſt apud Theopompum, magnas opes habuit.* Offices de Cicéron, liv. 2, chap. II. Dans l'*in*-4°. on lit: *Abradas*, Géant terrible des anciens Romains; d'où, *ce fier Abbras. Tollet.*

LE CAPITAINE, *d'un ton qui commande.*

Walter....

WHITMORE.

Viens, Suffolk, je vais te tranſporter au ſein de la mort.

SUFFOLK.

Tout mon ſang ſe glace : c'eſt toi que je crains.

WHITMORE.

Je t'en donnerai ſujet, avant de nous ſéparer. Quoi ! es-tu dompté à préſent ? Veux-tu t'humilier ?

I. GENTILHOMME.

Au nom du Ciel, Seigneur, intercédez pour votre vie : ſoumettez-vous à le ſupplier.

SUFFOLK.

La voix ſouveraine de Suffolk eſt inflexible & muette. Accoutumée à commander, elle ne ſait point demander grace. Loin de moi la foibleſſe d'honorer ces brigands d'une humble prière. Non ; que ma tête s'abaiſſe ſur le billot fatal, plutôt qu'on voie mes genoux fléchir devant aucun être, à l'exception du Dieu des mortels ou de mon Roi ; que la hache l'y ſépare de mon corps ſanglant, plutôt qu'on la voie reſter découverte devant ces vils eſclaves. La vraie

Nobleſſe eſt exemte de peur. (*A Whitmore*). J'en puis ſouffrir plus que vous n'en oſez exécuter. Allons, ſoldats, montrez juſqu'où peut aller votre cruauté. (*On le ſaiſit*).

LE CAPITAINE.

Liez-le à l'amarre du gouvernail, & arrêtez ſa langue. (*On le force à ſe mettre à genoux ; on lui bande les yeux. Les pirates font un cercle autour de lui*).

SUFFOLK.

Puiſſe ma mort n'être jamais oubliée ! Plus d'un grand homme fut immolé par de lâches bourreaux. Un Centurion Romain (†), & un odieux brigand, maſſacrèrent l'éloquent Cicéron ; la main du bâtard (¶) Brutus poignarda Jules-Céſar ; de ſauvages inſulaires égorgèrent le grand Pompée, & Suffolk meurt par la main de vils pirates. (*Walter Whitmore ſort, entraînant Suffolk*).

LE CAPITAINE.

A l'égard de ces deux priſonniers dont nous avons fixé la rançon, ma volonté eſt que l'un d'eux ſoit relâché ſur ſa parole : ainſi, celui-ci peut partir.

(†) Hérennius, Centurion, & Popilius Læna, Tribun des ſoldats.

(¶) Brutus étoit fils de Serviſia, Dame Romaine, qui avoit été concubine de Jules-Céſar.

(*A l'autre*). Toi, demeure avec nous en ôtage. (*Il ſort avec ſon monde. Le premier Gentilhomme reſte. Whitmore revient, portant le cadavre & la tête de Suffolk* (†)).

WHITMORE.

Que ce tronc & cette tête reſtent giſſans ici (*Il les jette ſur la terre*), juſqu'à ce que la Reine, ſon Amante, lui donne la ſépulture. (*Il ſort, & ſes gens le ſuivent*).

I. GENTILHOMME.

O barbare & ſanglant ſpectacle! Je veux porter ſon corps au Roi; & s'il laiſſe ſa mort impunie, ſes amis la vengeront. La Reine la vengera, elle à qui Suffolk vivant étoit ſi cher.

(*Il ſort*).

(†) Accompliſſement de la première prédiction. Le Duc de Suffolk, banni de la Cour, s'étant embarqué pour la France, fut pris par des pirates qui lui tranchèrent la tête. *Holinshed's Chronicle.*

SCÈNE II*.

On voit une rue du Fauxbourg de Southwark, dans Londres.

BEVIS, *Laboureur*, HOLLAND & TOM GRÉENY, *bandits, entrent.*

BEVIS.

ON les a vus, à la pointe du jour, au marais de Deptford; ils prenoient leur route par les hauteurs. Je compte qu'ils ſeront ici dans peu d'heures.

HOLLAND.

Qu'ils y fuſſent déja!

TOM GRÉENY.

As-tu donc tant d'envie de ſervir de marchepié à Cade?

HOLLAND.

Cade, le payſan d'Aſford! Je vendrois ſa perſonne; mais j'aime ſon deſſein & la troupe qui le ſuit. Mes amis, où le Peuple s'aſſemble & fait du tumulte, il y a toujours quelque gain à recueillir, quand on n'eſt ſoi-même, ni enthouſiaſte, ni ſtupide.

BEVIS.

BEVIS.

Je penſe comme toi ; d'ailleurs je m'ennuie de la vie que nous menons : elle eſt trop uniforme, trop ingrate ; je veux changer de profeſſion, & acquérir de la conſidération dans l'État.

TOM GRÉENY.

Sais-tu, quel eſt le but qu'ils ſe propoſent ?

HOLLAND.

Non ; mais n'importe. Ils parlent, dit-on, de ſupprimer toutes les Charges, & de diſtribuer au Peuple les terres de la Nobleſſe.

BEVIS.

L'entreprife eſt louable. Puiſſe-t-elle proſpérer !

TOM GRÉENY.

En effet, l'Angleterre n'a fait que décliner, depuis que les Nobles ſont les maîtres.

BEVIS.

O malheureux âge ! On ne fait aucun cas de la vertu dans les hommes du Peuple.

HOLLAND.

N'eſt-ce pas un ſcandale affreux, que tous ces Courtiſans efféminés ſoient préférés à de hardis & valeureux Citoyens, pour former le Conſeil du Roi ?

BEVIS.

Sans doute : & n'eſt-il pas reconnu, que des mains calleuſes ſont un ſigne infaillible d'une bonne tête, & d'une ame ferme ?

TOM GRÉENY.

J'entends le tambour, & des acclamations redoublées.... Ils approchent.

HOLLAND.

Rangeons-nous de leur paſſage, & obſervons-les quèlque tems, avant de nous mêler parmi eux.

SCENE III.

Les mêmes. CADE *entre au bruit du tambour, vêtu d'une peau de bête, une hache à la main, & entouré des Chefs du Peuple. Une prodigieuſe multitude le ſuit.*

CADE, *faiſant un ſigne de la main.*

MOI, Jean Cade, qui tiens ce nom parmi vous de celui qui fut réputé mon père.

BEVIS, *s'entretenant à part avec les deux autres.*

Remarquez, comme toute la foule ſe ſuſpend ſur la

pointe des pieds pour l'entendre, & ſemble vouloir intercepter, avec ſes paroles, juſqu'à l'air qui ſort de ſa bouche.

CADE.

Certain que nos ennemis tomberont (†) devant nous, & inſpiré de l'eſprit d'abolir les Rois & les Princes.... Commandez le ſilence.

TOUT LE PEUPLE.

Nous écoutons; parlez.

CADE.

Mon père étoit un Mortimer.

TOM GRÉENY, *à part.*

Que n'en fait-il un Dieu? Il y a des circonſtances où l'on peut faire tout croire aux hommes.

HOLLAND, *à part.*

Oui; mais malheur à qui leur donne le tems de dormir ſur leur croyance!

CADE.

Ma mère étoit une Plantagenet.

BEVIS, *à part.*

Fille d'un conducteur de troupeaux, & le front

(†) Alluſion à ſon nom de Cade, qui reſſemble à *cado*, *tomber*.

hâlé par le ſoleil, elle glanoit des épis après la moiſſon, dans les champs de Tunbridge.

CADE.

Mon épouſe deſcendoit des Lacys.

BEVIS, *à part.*

Comme les arbriſſeaux qui reſtent à une coudée de hauteur, deſcendent des ſapins des forêts.

CADE.

Peuple, vous voyez que mon origine eſt illuſtre.

HOLLAND, *à part.*

Oui, Peuple imbécille, crois à cette fable.

CADE.

Je ſuis vaillant.

HOLLAND, *à part.*

Tu as beſoin de l'être. Qu'as-tu à perdre? Tu ne peux que gagner.

CADE.

Je ne crains ni le fer ni le feu : je ſais ſouffrir : ces bleſſures en font foi. Soyez donc braves, amis, car votre Chef eſt intrépide, & il voue la réforme de l'État. Il eſt tems de ramener les Bretons à l'ancienne ſimplicité, & de rétablir l'égalité univerſelle, telle que l'a inſtituée la Nature. La Science eſt l'origine du mal;

il faut l'extermiſer de la face de la terre. Périſſe quiconque ſera convaincu de ſavoir, & que tous les livres qui traitent d'Arts & de Lettres, ſoient par nous mis en un monceau, & réduits en cendres! Vous, Peuple, vous, dignes compagnons, c'eſt votre cauſe que je défends; & mon objet, en prenant les armes, eſt de vous faire rentrer dans tous vos droits. Dès que mon gouvernement ſera affermi, la monnoie (†) n'aura plus de cours dans le Royaume; tous les biens ſeront communs, & tous les titres ſeront proſcrits : tous mes ſujets ne formeront plus qu'une même famille, afin qu'ils puiſſent s'accorder comme frères, & me révérer comme leur Seigneur.

UN CHEF DU PEUPLE.

Notre première juſtice doit être de détruire les Juges, & de faire main-baſſe ſur tous les hommes de Loi.

CADE.

C'eſt mon deſſein. N'eſt-il pas contraire à la raiſon;

(†) L'idée de réformer le monde en banniſſant la monnoie & l'argent, ſont un ancien & abſurde ſyſtême de ceux qui ne font pas attention, que toutes les querelles & les maux qu'enfante l'argent, parce qu'il eſt le ſigne repréſentatif des richeſſes réelles, naîtroient également de ces mêmes richeſſes, quand il n'y auroit pas un denier, & ne finiroient que lorſque chaque homme ſe contenteroit de la portion de biens qui lui ſeroit échue. *Johnſon.*

que la plume de l'aîle d'un oiſeau règle tout parmi les hommes ? Souffrirons-nous plus long-tems, que la peau d'un innocent animal décide de la vie & de la liberté des Citoyens ? On dit que l'abeille pique; & moi, je dis que c'eſt la cire de l'abeille qui tue. Je n'ai jamais uſé du ſceau qu'une fois, & je n'ai jamais été mon maître depuis. — Quoi! qu'y a-t-il ? Qui vient à nous ?

SCENE IV.

Paroît une troupe de Peuple, conduiſant LE CLERC *de Chatham.*

SMITH.

C'EST le Clerc de Chatham : il ſait écrire & lire, & dreſſer un compte.

CADE.

O le monſtre!

SMITH.

Nous l'avons pris faiſant des *Exemples* pour les enfans.

CADE.

C'eſt un infâme.

SMITH.

Il a dans ſa poche un livre écrit en lettres rouges.

CADE.

C'eſt donc, à coup sûr, un Magicien.

DICK.

Il ſait faire des contrats, & écrire par abbréviation.

CADE.

J'en ſuis fâché pour lui. C'eſt un homme de bonne façon, ſur mon honneur : & ſi je ne le trouve pas coupable, il ne mourra pas. — Approche ici, je veux t'examiner. Quel eſt ton nom?

LE CLERC.

Emmanuel (†).

DICK.

C'eſt le nom que les Nobles ont coutume d'écrire en tête de leurs lettres. — Tes affaires vont mal.

CADE.

Laiſſez-moi lui parler ſeul. — As-tu coutume d'écrire ton nom? Ou as-tu une marque pour déſigner ta ſignature, comme il convient à un honnête homme?

LE CLERC.

Je remercie Dieu d'avoir été aſſez bien élevé, pour ſavoir écrire mon nom.

(†) Nom fréquemment employé à la tête des lettres, & autres actes publics. Voyez *les diplômes de Mabillon.*

LE PEUPLE.

Il l'a avoué. Qu'on l'entraîne : c'eſt un ſcélérat, un traître.

CADE.

Qu'on l'enmène ; je l'ordonne, & qu'on le pende avec ſa plume & ſon cornet au col. (*Un peloton de la populace enmène le Clerc*).

SCENE V.

Entre un payſan armé, nommé MICHEL.

MICHEL.

OU eſt notre Général ?

CADE.

Me voici. Que me veux-tu, toi, qui me demandes en particulier ?

MICHEL.

Fuyez, fuyez, fuyez ! Milord Stafford & ſon frère ſont à deux pas, & s'avancent contre nous avec les troupes du Roi.

CADE.

Arrête, lâche, arrête, ou je t'étends ſur le ſable. — Il ſera reçu par un homme auſſi Noble que lui. Ce n'eſt qu'un Chevalier, n'eſt-ce pas ?

MICHEL.

Non.

CADE.

Pour être ſon égal, je vais me créer Chevalier à l'inſtant. (*Il fléchit le genou comme dans la cérémonie de la création d'un Chevalier*). Relève-toi Sir Jean Mortimer. A préſent je ſuis bon pour lui. Y a-t-il encore d'autres Chevaliers dans ſa troupe ?

MICHEL.

Oui, ſon frère.

CADE.

Hé bien, Dick le Boucher, agenouille-toi. — Relève-toi Sir Dick Boucher. A préſent, battez, tambours.

SCENE VI.

LE VIEUX STAFFORD *entre avec ſon frère, & des Soldats.*

LE VIEUX STAFFORD.

PAYSANS rebelles, le rebut des Campagnes, & l'écume du Comté de Kent, marqués pour l'échafaut, jettez à mes pieds vos armes, regagnez vos Chaumières, & abandonnez ces eſclaves obſcurs. Le Roi

eſt bon, il vous fera grace, ſi vous abjurez la révolte.

LE JEUNE STAFFORD.

Mais ſa colère ſera inexorable, & votre ſang coulera, ſi vous oſez avancer plus loin : ainſi, l'obéiſſance ou la mort.

CADE.

Pour ces eſclaves de Cour, vêtus de ſoie, je les paſſe, & n'ai rien à leur dire. C'eſt à vous que je m'adreſſe, bon Peuple, ſur qui j'eſpère régner un jour. Car je ſuis, par ma naiſſance, l'héritier légitime de la Couronne.

LE VIEUX STAFFORD.

Miſérable, ton père étoit un maçon; & toi-même, tu n'es qu'un tondeur de draps? Ne l'es-tu pas?

CADE.

Et Adam, qu'étoit-il de plus qu'un jardinier?

LE JEUNE STAFFORD.

Hé bien, quelle conſéquence?

CADE.

La voici. Edmond Mortimer, Comte de Marche, épouſa la fille du Duc de Clarence. En conviens-tu, Lord?

LE JEUNE STAFFORD.

Hé bien, après ?

CADE.

Cette Princeſſe accoucha, à la fois, de deux enfans mâles.

LE VIEUX STAFFORD.

Cela eſt faux.

CADE.

Voilà la queſtion; mais je ſoutiens, moi, que le fait eſt véritable. Le premier né des deux, nourri ſecrétement au fond d'une forêt, fut enlevé, dans ſon berceau, par la femme d'un Pâtre; & n'ayant aucun indice de ſa naiſſance, ni de ſon parentage, il ſuivit, dans un âge plus avancé, la condition de ceux avec qui il ſe trouvoit, gagnant, comme eux, ſa vie du travail de ſes mains. Je ſuis ſon fils unique. Nie-le, ſi tu le peux.

DICK.

Oui, c'eſt la vérité; en conſéquence il ſera Roi.

SMITH.

Lord, il a conſtruit une cheminée dans la maiſon de mon père, & les briques ſont encore là pour rendre témoignage à la vérité; ainſi ne la nie pas.

LE VIEUX STAFFORD.

Peuple facile, pouvez-vous donner quelque crédit

au Roman de ce vil impoſteur, & aux Fables qu'il vous débite ?

PLUSIEURS VOIX DANS LE PEUPLE.

Il dit la vérité ; nous le croyons ; retirez-vous.

LE JEUNE STAFFORD.

Cade, c'eſt le Duc d'York qui t'a fait ta leçon.

CADE, *à part.*

Il ment, car c'eſt moi qui en ſuis l'inventeur. (*Haut*). Va, dis à ton Roi de ma part, que pour l'amour de ſon père, Henri V, qui de ſon tems faiſoit jouer (†) les enfans dans les campagnes, avec les pièces d'or de France, je conſens à le laiſſer régner... à condition que je ſerai Protecteur au-deſſus de lui.

UN CHEF DU PEUPLE.

En outre, nous voulons avoir la tête du Lord Say, qui a vendu le Duché du Maine.

CADE.

Et cela eſt juſte ; car par-là l'Angleterre a été démembrée, & elle ſeroit chancelante, ſi mon bras ne la ſoutenoit. Rois, mes confrères, je vous dis, que le

(†) *Span-counter*, ou *ſpan-farthing*, étoit un jeu dans lequel on devoit jetter une pièce d'argent à une diſtance déterminée, apparemment d'une palme. *Eſchemburg.*

Lord Say a mutilé l'Etat, & l'a fait eunuque; & de plus, il ſait parler françois, & par conſéquent c'eſt un traître.

LE VIEUX STAFFORD.

O groſſière & déplorable ignorance!

CADE.

Réponds, ſi tu le peux, à cet argument. Les François ſont nos ennemis : d'après cela, je ne te fais plus que cette queſtion : Celui qui parle la langue d'un ennemi, peut-il être un bon Conſeiller ou non?

TOUT LE PEUPLE.

Non, non, & nous voulons avoir ſa tête.

LE JEUNE STAFFORD.

C'en eſt trop, mon frère : puiſque des paroles de paix ne peuvent les perſuader, fondons ſur eux avec l'armée du Roi. (*Un Héraut ſe préſente*).

LE VIEUX STAFFORD.

Parlez, Héraut, & dans toutes les Places publiques de chaque Ville du Canton, proclamez traître à la Patrie Jean Cade, & tous ſes adhérens : annoncez que tous ceux de ſon parti qui ſeront faits priſonniers dans la bataille, ou arrêtés dans leur fuite, ſeront exécutés ſur l'heure, à la vue de leurs femmes & de leurs enfans, & leurs cadavres ſuſpendus pour

l'exemple, à leurs portes mêmes; vous tous, qui aimez le Roi, ſuivez-moi.

(*Les deux Stafford ſortent avec leurs Troupes*).

SCENE VII.

CADE & *un* CHEF DU PEUPLE.

CADE.

ET vous tous, qui aimez le Peuple, ſuivez-moi: voici le moment de montrer que vous êtes des hommes; c'eſt pour la liberté que nous combattons. Ne laiſſons pas ſur la terre un ſeul Lord, un ſeul Noble. Je défends qu'on épargne un ſeul ennemi, hors ceux qui portent des ceintures de peaux de bêtes, & de larges chaperons; car ce ſont de pauvres & honnêtes Citoyens, qui dans le cœur font des vœux pour nous, & ſe rangeroient de notre côté, s'ils en avoient le courage.

UN CHEF DU PEUPLE.

Je vois leur armée qui défile en bon ordre, & qui s'avance contre nous.

CADE.

Et notre ordre, à nous, eſt le déſordre. Allons, marchons.

SCENE VIII.

CADE *ſort à la tête du Peuple. Les deux partis ſe rencontrent & s'attaquent. Les Soldats pouſſent d'abord la populace, qui les repouſſe à ſon tour. L'avantage balance longtems, & ſe déclare enfin pour le parti de Cade. Les Troupes du Roi plient. Les deux Stafford ſont tués ſur la place* (2). *Les Rebelles pouſſent des cris de joie. Cade reparoît avec les Chefs.*

CADE *.*.

VICTOIRE, victoire ! Pourſuivez, tuez tout. —Braves compagnons, vous vous êtes dignement comportés ; tout le butin eſt à vous. (*A Dick, Boucher d'Ashford*). J'ai remarqué tes faits d'armes, & les furieux coups que tu as portés. Sois fait ici de ma main le Champion de la bataille. (*Il imite ce que les Souverains faiſoient ſouvent ſur le champ de bataille, créant Chevaliers ceux qui s'étoient le plus diſtingués*). Et je te fais don de l'armure de ces deux Courtiſans, avec leurs terres & leurs Châteaux.

DICK.

Je n'en demande pas davantage.

CADE.

Et tu ne mérites pas moins. (*Il arrache l'aigrette du caſque de Stafford*). Je veux arborer ce panache ſur ma tête, pour enſeigne de ma première victoire (†). Leurs corps ſeront traînés par les cheveux, aux jarrets de mon cheval, juſqu'à ce que je faſſe mon entrée dans Londres, où je veux qu'on porte devant nous l'épée du Maire.

UN CHEF DU PEUPLE.

Si nous voulons proſpérer & faire le bien, briſons ſur notre paſſage les portes des priſons, & délivrons tous ceux qui y ſont renfermés.

CADE.

Ne crains pas que je l'oublie. Venez, compagnons, c'eſt à Londres même que je vous mène.

(*Le tambour bat : ils ſortent*).

(†) En effet, Jacques Cade s'ajuſta l'armure de Stafford, garnie de cloux dorés, & parut mieux vêtu qu'auparavant, en entrant dans Londres. *Holinshed.*

SCENE IX.

SCENE IX.

Le Théatre repréſente Black-heat, dans le voiſinage de Londres.

LA REINE MARGUERITE *paroît ſeule & dans le déſeſpoir, portant la tête de Suffolk couverte d'un voile.* LE ROI HENRI *vient enſuite du côté oppoſé, tenant une Requête à la main. Il eſt ſuivi du Duc de* BUCKINGHAM *& du Lord* SAY.

LA REINE MARGUERITE.

J'AI ſouvent oui-dire, que la douleur amollit l'ame, & la rend craintive & découragée. Rêve donc à la vengeance, & ceſſe de verſer des pleurs. — Mais qui peut ceſſer d'en répandre, en voyant ce triſte objet? Je poſsède ici ſa tête ſur mon ſein palpitant; mais qui me rendra le corps, que je le couvre de baiſers?

BUCKINGHAM, *au Roi.*

Quelle réponſe fait Votre Majeſté à la demande des Rebelles?

LE ROI.

Je vais députer quelque Saint Évêque pour négocier avec eux; car à Dieu ne plaiſe que je faſſe péri

par l'épée tant d'ames ſimples & égarées! Et plutôt que de ſouffrir, qu'elles ſoient victimes de la guerre cruelle, je veux avoir moi-même une entrevue avec leur Général Cade. Mais attendez, je veux lire encore une fois leur Requête.

LA REINE MARGUERITE *ſoulevant le voile, & conſidérant les traits de Suffolk.*

Monſtres féroces! Ce viſage enchanteur, qui, comme un aſtre ſouverain, régnoit ſur mon ame (†), n'a-t-il pu contenir la barbarie de ces hommes vils, indignes d'enviſager la beauté de ſes traits?

LE ROI.

Lord Say, Cade a fait ſerment d'avoir votre tête.

SAY.

Je le ſais, Seigneur; mais j'eſpère que Votre Majeſté aura la ſienne.

LE ROI, *s'approchant de Marguerite.*

Hé quoi, Madame! toujours vous lamentant, toujours pleurant la mort de Suffolk! Ah! je crains bien, ma bien-aimée, que ſi j'étois mort à ſa place, vous ne m'euſſiez pas tant pleuré.

(†) Comme l'invincible influence des Planètes ſur la vie des hommes.

LA REINE MARGUERITE.

Non, cher époux, je ne vous pleurerois pas; mais je mourrois pour vous.

SCENE X.

Les mêmes. Un OFFICIER *ſe préſente, couvert de ſueur.*

LE ROI.

Quoi? Quelles nouvelles apportez-vous? Pourquoi accourez-vous en ſi grande hâte?

L'OFFICIER.

Les Rebelles ſont dans Southwark. Songez à votte ſûreté, Seigneur; Cade s'eſt fait proclamer Lord Mortimer, & dernier deſcendant de la Maiſon de Clarence. Il traite hautement Votre Majeſté d'uſurpateur, & il jure de ſe couronner lui même dans Weſtminſter. Son armée eſt un ramas de payſans, d'ouvriers, tous féroces & ſans pitié. Leur ſuccès contre les deux Stafford leur a enflé le courage. Ils s'avancent avec des cris barbares, nommant tout ce qui n'eſt pas de leur claſſe, Nobles, Hommes de Loi, Hommes Lettrés, Courtiſans, les oppreſſeurs du

Peuple & les peſtes de la Patrie, & jurant de les exterminer tous.

LE ROI.

O cœurs impitoyables! Hélas! il ne ſavent ce qu'ils font.

BUCKINGHAM.

Mon noble Souverain, retirez-vous à Kenel-Worth, juſqu'à ce qu'on ait levé des Troupes pour faire main-baſſe ſur eux.

LA REINE MARGUERITE *paroiſſant ſe réveiller tout-à-coup de ſa morne rêverie.*

Oh! ſi le Duc de Suffolk vivoit encore, les Rébelles de Kent ſeroient bientôt ſoumis & tranquilles.

LE ROI.

Lord Say, le traître vous hait d'une haine mortelle; ainſi je vous conſeille de gagner Kenel-Worth avec nous.

SAY.

Non, ce ſeroit trop expoſer votre Perſonne. Ils ont proſcrit ma vie, ma ſociété vous ſeroit fatale: ainſi je veux demeurer au lieu où je me trouve, & vivre ſeul auſſi ſecrétement qu'il ſe pourra.

SCENE XI.

Les mêmes. Un ſecond MESSAGER *ſe préſente.*

LE MESSAGER.

JEAN Cade s'eſt rendu maître du Pont de Londres. Les Bourgeois fuient devant lui, & abandonnent leurs maiſons au pillage. La baſſe populace, affamée de proie, court ſe joindre au traître : ils ſe propoſent, de concert, de dévaſter la Cité & votre Palais.

BUCKINGHAM.

Ne perdez pas un moment, Seigneur ; partez à l'inſtant.

LE ROI.

Venez, Marguerite ; Dieu eſt notre eſpérance, il nous ſecourera.

LA REINE MARGUERITE.

Mon eſpérance eſt morte avec Suffolk.

LE ROI, *à Say.*

Adieu, Milord ; gardez-vous de Cade & des Rébelles de Kent.

BUCKINGHAM.

Ne vous fiez à perſonne, de crainte de vous voir trahi.

SAY.

Ma confiance eſt dans mon innocence : ainſi je ſuis ſans alarmes, & réſolu à mon ſort.

(*Ils ſortent tous*).

SCENE XII.

Le Lord SCALES, *& autres Officiers, paroiſſent ſur les remparts de la Tour. Au pied des murs ſont deux ou trois principaux* CITOYENS, *qui lui demandent du ſecours.*

SCALES.

HÉ BIEN, Cade eſt-il tué ?

I. CITOYEN.

Non, Milord ; & il n'y a point d'apparence qu'il le ſoit. Ils ſe ſont emparés du Pont, & ils tuent tout ce qui leur réſiſte. Le Lord Maire vous demande quelque renfort des Troupes de la Tour, pour défendre la Ville contre les Rebelles.

SCALES.

Tout ce que je pourrai vous ſacrifier, ſans expoſer la Tour, ſera à vos ordres. Mais je ſuis moi-même ici dans les alarmes. Les Rebelles ont déja tenté d'em-

porter la Tour d'aſſaut. Mais gagnez la plaine de Smithfield, formez un corps de Troupes, & je vais y envoyer Mathieu Gougue (†). Allez, combattez pour votre Roi, pour votre Patrie, & pour votre ſalut à vous-mêmes. Allez : il faut que je quitte ces remparts. (*Ils ſortent*).

SCENE XIII.

La Scène repréſente la rue Cannon, une des principales rues de Londres.

CADE *l'occupe l'épée à la main, à la tête de tout ſon monde. La partie où ſont les révoltés offre l'aſpect d'une place priſe d'aſſaut. Des cadavres mutilés ſont jettés çà & là. Les femmes & les enfans pouſſent des cris lamentables. Pluſieurs maiſons ſont en feu.*

CADE, *fièrement.*

A PRÉSENT, Mortimer eſt Souverain de cette Cité, & ici placé ſur la pierre (¶) de Londres. (*Il frappe le*

(†) Homme renommé par ſes exploits d'armes dans la Chevalerie, & qui avoit ſervi toute ſa vie ſous Henri VI & Henri V. *Holinshed.*

(¶) Probablement une colonne ou monument de pierre. C'eſt

pavé de ſon épée), j'en prends poſſeſſion, & j'entends & j'ordonne, qu'aux frais de la Ville, ſes canaux regorgent de vin clairet pendant la première année de mon règne. Dorénavant il y aura crime de trahiſon, pour quiconque m'appellera d'un autre nom que de celui de Lord *Mortimer* (†).

SCENE XIV.

Arrive un SOLDAT *courant, & appellant à grands cris.*

LE SOLDAT.

JACQUES Cade! Jacques Cade!

CADE.

Tuez-le ſur la place : il enfreint ma loi. (*Le ſoldat eſt maſſacré*).

SMITH.

Pour peu que cet homme ait de mémoire, il ne lui

ainſi qu'on appelle ordinairement la *pierre*, tout court, *the ſtone*, la grande colonne, qui y a été élevée après le grand incendie de 1666.

(†) Jacques Cade fit périr pluſieurs de ſes anciennes connoiſſances, pour couvrir ſon uſurpation du nom de Mortimer, & s'aſſurer du ſilence de ceux qui connoiſſoient ſa baſſe extraction. *Holinshed.*

arrivera jamais de vous appeller Jacques Cade. Je crois qu'il eſt content de la leçon.

DICK.

Milord, on dit qu'il y a une armée qui ſe forme dans les champs de Stmitfield.

CADE.

Marchons donc; allons les combattre. Mais auparavant, allez mettre le feu au Pont de Londres; & ſi vous pouvez, brûlez la Tour auſſi. — Allons, marchons.

(*Ils ſortent*).

SCENE XV.

La Scène repréſente les champs de Stmitfield.

Une alarme. CADE *s'avance à la tête de ſa Troupe. Il livre combat aux Troupes Royales. Mathieu Gougue eſt tué.*

CADE.

Fort bien, mes amis. — Détachez-vous quelques-uns, & allez aux magaſins; d'autres aux Colléges de Droit: raſez-moi tous ces édifices.

DICK.

J'ai une prière à faire à votre Seigneurie.

CADE.

Ma Seigneurie! Tu es sûr de l'obtenir pour ce mot.

DICK.

La grace que je vous demande, c'eſt que toutes les Loix de l'Angleterre émanent de votre bouche (†).

CADE.

C'eſt un projet que j'ai depuis long-tems : il ſera exécuté. Allons brûlez tous les Regiſtres du Royaume : ma voix tiendra lieu du Parlement d'Angleterre (¶), & déſormais tous les biens ſeront en commun ***.

(†) Alluſion à un fait que Holinshed rapporte de *Wat Tyler*, qui portant ſes doigts à ſes lèvres, dit hautement que dans quatre jours, toutes les Loix d'Angleterre émaneroient de ſa bouche.

Jean Holland, à part. En ce cas, ce ſera ma foi de ſanglantes Loix; car il a reçu dans la mâchoire un coup de lance, & la plaie n'eſt pas encore guérie.

Smith, à part. Et moi je dis, que ce ſeront des Loix qui ne ſentiront pas bon; car ſon haleine ſent furieuſement le fromage grillé (§).

(¶) *Jean Holland.* Nous avons bien l'air d'avoir des ſtatuts mordans, à moins qu'on ne lui caſſe les dents.

(§) Mets commun dans le pays de Galles.

SCENE XVI.

Un CHEF *du Peuple arrive.*

LE CHEF.

UNE priſe, une priſe importante, Général! Le Lord Say qui vendoit les Villes en France, & qui a été la cauſe que nous avons payé vingt-un quinzième & un ſcheling par livre ſterling dans le dernier ſubſide.

CADE.

Hé bien, pour cela il ſera décapité dix fois. (*On amène le Lord Say garotté*). Te voilà donc, beau Lord Say (†)! Te voilà aujourd'hui, de l'or & de la ſoie, réduit au bougran. Te voilà donc enfin ſoumis à notre juriſdiction ſouveraine! Qu'as-tu à répondre à ma Majeſté, pour te diſculper d'avoir livré la Normandie à ton beau Dauphin de France? Apprends, à ta confuſion, & par la bouche de Mortimer, que ma miſſion eſt de nettoyer le Royaume d'immondices telles que toi. Tu es un traître, qui as corrompu la jeuneſſe du Royaume, en érigeant des Écoles de Grammaire, tandis que nos Ancêtres n'avoient d'autres

(†) *Say* étoit un vieux mot qui ſignifioit *ſoie*. C'eſt ſur cette ſignification, & l'équivoque du nom, qu'eſt fondée cette dégradation de la ſoie à la ſerge, & de la ſerge au bougran. *Johnſon.*

livres de compte que leurs dix doigts & une taille : c'eſt toi qui es cauſe que l'Imprimerie (†) s'eſt introduite en Angleterre. Contre les intérêts du Roi, de ſa Couronne & de ſa dignité, tu as bâti un moulin à papier. Il eſt avéré que tu traînes à ta ſuite un nombre d'hommes imbus de maximes & de mots bizarres, qui parlent de noms, de verbes, & autres termes abominables, qui font frémir toute oreille chrétienne. Tu as établi des Juges de paix, pour citer devant eux de pauvres Citoyens, ſur des matières qu'ils ne ſont pas à portée d'entendre : bien plus, tu les a fait punir d'une mort infâme, parce qu'accoutumés à manier le ſoc d'une charrue, ils ne ſavoient pas lire (¶) ; tandis que c'étoit pour cela même qu'ils méritoient de vivre. Tu montes un cheval vêtu d'une houſſe dorée (§) : Cela eſt-il vrai ou non ?

SAY.

Qu'importe cela ?

(†) Cade anticipe ici ſur les tems. L'Imprimerie n'étoit pas encore découverte ; mais ces erreurs étoient communes du tems de Shakeſpear. Chaucer place des canons dans le ſiècle d'Antoine & de Cléopatre, & Salvator Roſa en place un à l'entrée de la tente d'Holopherne. *Steevens.*

(¶) C'eſt-à-dire, qu'ils étoient pendus, parce qu'ils ne pouvoient pas réclamer le privilége des Clercs. *Johnſon.*

(§) Trait caractériſtique. Rien ne choque plus le peuple pauvre, que la vue de ces ſuperfluités, qui ſont de pure oſtentations. *Johnſon.*

CADE.

Ce qu'il importe ? Tu ne dois pas ſouffrir que ton cheval porte une houſſe dorée, tandis que de plus honnêtes gens que toi ſe contentent d'une veſte & d'un manteau tout ſimples.

DICK.

Et ſouvent travaillent en chemiſe : comme moi, par exemple, moi, qui ſuis un Boucher !

SAY.

Peuple de Kent. . . .

DICK.

Que veux-tu dire de Kent ?

SAY.

Rien de plus que ceci : *Bona terra, mala gens* (†).

CADE.

Qu'on l'entraîne, qu'on l'entraîne ; il parle latin.

SAY.

Daignez m'entendre un moment, & diſpoſez après à votre gré de mon ſort. —Céſar, dans ſes Commentaires (¶), déſigne le pays de Kent (3), comme le

(†) C'eſt-à-dire, *bonne terre & méchantes gens.*

(¶) *Ex his omnibus longé ſunt humaniſſimi qui Cantium incolunt. Cæſar. comment.* Lib. V.

Canton le plus policé de notre Iſle. Le ſol en eſt riche, heureux & floriſſant; le Peuple libéral, vaillant, actif & fortuné; ce qui me fait eſpérer que vous n'êtes pas inſenſibles & ſans pitié. — Je n'ai point vendu le Maine, je n'ai point perdu la Normandie; mais pour les recouvrer, j'immoletois ma vie. J'ai toujours rendu la juſtice avec indulgence; les prières & les larmes ont touché mon cœur, & jamais les préſens. Ai-je exigé une ſeule impoſition de vous, que dans les néceſſités preſſantes de la Patrie? Pour maintenir le Roi, l'État & vous, j'ai répandu de grandes largeſſes ſur les Clercs & les Hommes de ſavoir, parce que c'étoit à mes études que j'avois dû mon avancement auprès du Roi. Et voyant que l'ignorance eſt la malédiction de Dieu, la ſcience l'aîle ſecourable avec laquelle nos eſprits s'élèvent juſqu'au Ciel, à moins que vous ne ſoyez poſſédés de l'Eſprit deſtructeur des Barbares, & de la malice de l'Enfer, vous ne ſauriez m'en punir. Cette langue a parlé aux Rois des Nations étrangères en votre nom, & pour votre avantage.

CADE.

Où ſont les exploits de ton bras? T'a-t-on jamais vu frapper un ſeul coup ſur le champ de bataille?

SAY.

Les Hommes d'État, aſſis dans leur cabinet, atteignent avec le doigt aux extrêmités du monde. J'ai

frappé ſouvent ceux que je ne vis jamais, & les ai frappés à mort.

UN VIEILLARD DU PEUPLE.

O monſtre de lâcheté! Comment! ſe cacher ainſi derrière les gens, & les aſſaſſiner en traître!

SAY.

Ces joues ſont pâles & flêtries de l'excès de mes veilles, pour aſſurer votre repos.

CADE.

Frappez-le au viſage, & vous les verrez redevenir rouges & colorées.

SAY.

Les longues & pénibles ſéances, pour déterminer le droit & examiner les cauſes des pauvres opprimés, m'ont accablé d'infirmités douloureuſes & de maladies.

CADE.

Nos mains veulent t'en guérir; ta cure eſt (†) dans la lame d'un cimeterre.

DICK.

Quoi! lâche, tu trembles (¶)?

(†) Et dans une infuſion de chanvre.

(¶) Trait emprunté par Otway, dans ſa *Veniſe ſauvée*.

SAY.

C'eſt la paralyſie, & non pas la peur, qui me fait trembler.

CADE.

Voyez, il nous fait un ſigne de la tête, comme s'il nous diſoit : je me vengerai de vous. Je veux voir ſi elle ſera plus ſtable ſur un pieu de fer. Emmenez-le, & tranchez-lui la tête.

SAY.

Que celui à qui j'ai fait injure, s'avance & m'accuſe. Ai-je affecté l'opulence & le faſte ? Répondez. Mes coffres ſont-ils remplis d'un or extorqué par les vexations ? L'éclat de ma maiſon attire-t-il les yeux ? Qui de vous ai-je outragé, pour que vous demandiez tous ma mort ? Ces mains ſont pures du ſang innocent : ce ſein eſt exemt de perfidie & de fraude. Oh ! laiſſez-moi vivre.

CADE.

Je me ſens, à ces paroles, pénétrer d'un ſentiment qui reſſemble à la pitié ; mais je veux l'étouffer ; il mourra, ne fût-ce que pour avoir ſi bien plaidé pour ſa vie (†). Allons, qu'on l'entraîne. Il a un démon

(†) Ce ſentiment n'eſt pas ſimplement l'expreſſion d'une ame féroce, mais il marque l'éternelle inimitié que le Peuple porte aux hommes d'un rang ſupérieur, & d'une éducation plus polie. Le vulgaire eſt toujours porté à déprécier les talens qu'il voit d'un familier

familier ſous ſa langue ; il ne parle pas au nom de Dieu. Traînez-le, vous dis-je, & faites-lui ſauter la tête ſur l'heure. Enſuite, allez enfoncer les portes de la maiſon de ſon gendre, Jacques Cromer ; tranchez-lui la tête auſſi, & rapportez-les ici toutes deux, fichées ſur des pieux.

UNE PARTIE DU PEUPLE.

Nous y courons ; ils ne languiront pas.

SAY.

O compatriotes, ſi, quand vous prononcez vos prières, Dieu étoit auſſi endurci que vous l'êtes, que deviendroient vos ames à l'heure de votre mort ? Laiſſez-vous donc fléchir, & épargnez ma vie.

CADE.

A la mort, à la mort : faites ce que je vous ordonne. (*On l'entraîne*). Le plus fier des Pairs du Royaume, s'il refuſe de me payer le tribut, le paiera de ſa tête. Pas une fille ne ſera mariée, qu'elle ne paie un tribut pour ſa virginité (†), avant que les Nobles en jouiſſent. Les hommes relèveront de moi *in capite* (*en chef*) ; & nous voulons & prétendons, que les

œil d'envie, & à inſulter la ſupériorité à laquelle il déſeſpère d'atteindre. *Steevens.*

(†) Alluſion à un ancien uſage, ſur lequel Beaumont & Fletcher ont fondé leur Pièce, intitulée : *Les Coutumes du Village.*

femmes ſoient auſſi libres que le cœur peut le déſirer, ou la langue l'exprimer.

DICK.

Milord, quand marcherons-nous à Cheapſide, & nous procurerons-nous notre fortune avec nos hallebardes (†) ?

CADE.

Quand ? Tout-à-l'heure.

LE PEUPLE.

O le brave Général ! (*On apporte la tête du Lord Say, & celle de ſon fils*).

CADE.

Et que dites-vous de ceci ? N'eſt-ce pas là une brave expédition ? — Faiſons-les s'embraſſer l'un l'autre (¶) ; car c'étoit, dit-on, la plus chère occupation de leurs vies. A préſent, ſéparez-les, de peur qu'ils ne conſultent enſemble ſur le moyen de livrer quelques Villes de plus aux François. Soldats, différons juſqu'à la nuit, qui approche, le pillage de tous les quartiers de la Cité. A notre entrée, ces deux têtes ſeront portées devant nous dans les rues, en guiſe de maſſes d'armes, & à chaque carrefour faites-les s'embraſſer.

(*Ils ſe retirent*).

(†) Le Peuple étoit anciennement armé de hallebardes. *Percy.*

(¶) Le fait eſt hiſtorique, & rapporté par Holinshed.

SCENE XVII.

La Scène eſt dans le Fauxbourg de Southwark.

Les Rebelles ſont partagés en pluſieurs corps. Une alarme & une retraite. CADE *paroît en avant, ſuivi de toute la populace.*

CADE.

FILEZ le long de la riviere, par l'angle de Saint-Magnus ; poignardez & noyez : jettez-les dans la Tamiſe. (*Une trompette ſe fait entendre, & ſonne un pourparler*). Qu'entends-je? Qui donc eſt aſſez hardi pour ſonner la retraite ou propoſer une trève, lorſque je commande le carnage?

SCENE XVIII.

Les mêmes. BUCKINGHAM *& le vieux* CLIFFORD, *eſcortés.*

BUCKINGHAM.

NOus, nous-mêmes qui bravons ta défenſe, & voulons t'aborder à notre heure. Sache, Cade, que nous venons à titre d'Ambaſſadeurs de la part du Roi,

vers les Communes que tu as égarées & entraînées dans la révolte, pour annoncer un pardon abſolu à tous ceux qui conſentiront à ſe ſéparer tout-à-l'heure de toi, & à retourner en paix dans leurs demeures.

CLIFFORD.

Que dites-vous, compatriotes? Voulez-vous vous ſoumettre & accepter votre grace, tandis qu'elle vous eſt offerte encore, ou laiſſer un furieux vous conduire à la mort? Qui aime ſon Roi & chérit ſon pardon, qu'il jette ſon chaperon en l'air & crie : *Dieu garde le Roi.* Que celui qui le hait & n'honore pas ſon père Henri V, qui fit trembler la France, ſecoue ſon arme ſur nous, & paſſe de l'autre côté.

(*Le plus grand nombre des voix du Peuple répond*).

Dieu garde le Roi! Dieu garde le Roi!

CADE.

Quoi! Buckingham & Clifford, êtes-vous ſi braves; & vous, ſtupides payſans, avez-vous la ſimplicité de les croire? Vous tarde-t-il de vous voir attachés au gibet, avec votre grace pendante en dériſion à votre cou? Mon épée s'eſt-elle donc fait jour à travers les portes de Londres, pour que vous m'abandonniez dans Southwark? Je penſois que jamais vous n'euſſiez voulu poſer ces armes qu'après avoir recouvré votre ancienne liberté; mais vous êtes tous des cerfs dégénérés, de viles créatures, qui faites vos délices de vivre eſclaves ſous le joug de la

Nobleſſe. Laiſſez-les vous écraſer de fardeaux, piller vos maiſons en votre préſence, ravir devant vos yeux vos femmes & vos filles. Pour moi, je ſaurai pourvoir à mon ſort. Que la malédiction du Ciel puiſſe vous foudroyer tous!

PLUSIEURS VOIX DU PEUPLE.

Nous voulons, nous voulons ſuivre Cade.

CLIFFORD.

Cade eſt-il le fils de Henri V, pour vous écrier ainſi, que vous voulez le ſuivre? Veut-il vous conduire dans le cœur de la France, & faire des derniers d'entre vous des Comtes ou des Ducs? Hélas! il n'a pas ſeulement une maiſon, un aſyle pour ſe réfugier: il ne connoît d'autres moyens de ſubſiſter que la rapine, en volant vos amis & nous. Eh! ne ſeroit-ce pas une honte, ſi tandis que vous vous agitez ici dans le trouble & la diſcorde, le timide François que vous avez tant de fois vaincu, riſquoit une incurſion ſur les mers, & vous vainquoit à ſon tour. Il me ſemble déja le voir éveillé par nos diſcordes nationales, marchant en Souverain dans les rues de Londres, en criant dédaigneuſement: *Villageois, bas les armes*, à tous ceux qu'il rencontre. Ah! plutôt qu'un Anglois s'abaiſſe & s'humilie à demander grace à un François, périſſe mille fois un vil Cade, & dix mille comme lui! En France, en France! & regagnez ce

que vous avez perdu ; épargnez l'Angleterre, c'eſt votre terre natale : Henri a des tréſors ; vous, la force, la volonté & le courage, & Dieu eſt pour nous ; ne doutez pas de la victoire.

TOUT LE PEUPLE.

Clifford ! Clifford ! nous ſuivons le Roi & Clifford.

CADE.

Y eut-il jamais bulle d'air plus mobile & plus aiſée à pouſſer tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, que cette vile multitude ? Le nom de Henri V leur ſouffle cent ſiniſtres penſées. Ce nom ſuffit pour leur faire abandonner leur libérateur, & me laiſſer ſeul & déſolé à cette place. Je les vois pencher leurs têtes l'une contre l'autre, concertant de quel ſtratagême ils uſeront pour me ſurprendre. Mon épée m'ouvrira un chemin, car il n'y a plus de ſûreté à reſter ici. (*Il s'élance, l'épée nue, au travers de la foule*). En dépit des démons & de l'enfer, ouvrez-moi un paſſage au milieu de vous. Le Ciel & l'honneur me ſont témoins, que ce n'eſt pas défaut de courage en moi, mais ſeulement la baſſe, l'ignominieuſe trahiſon de ceux qui me ſuivent, qui me fait tourner les talons & fuir. (*Il ſe fait jour, & ſort*).

CLIFFORD.

Fuira-t-il donc ſans obſtacle ? Détachez-vous un nombre, & tâchez de le joindre. Celui qui apportera

ſa tête au Roi, recevra cent pièces d'or pour ſa récompenſe. (*Quelques-uns ſortent*). Vous tous, Peuple, ſuivez-nous : nous voulons vous préſenter à Henri, & vous réconcilier avec votre Roi.

(*Ils ſortent tous*).

SCENE XIX.

Le Théatre repréſente le Château Royal de Kenel-worth.

Une fanfare. LE ROI HENRI, LA REINE MARGUERITE & SOMERSET, *paroiſſent ſur la terraſſe.*

LE ROI.

FUT-IL jamais un Roi, qui jouiſſant d'un trône ſur la terre, ne fût plus content & plus heureux que moi (5)? Je ne commençai pas plutôt à ramper hors de mon berceau, qu'on fit de moi un Souverain, à l'âge de neuf mois. Hélas! jamais Sujet ne ſouhaita de devenir Roi, comme je ſouhaite & languis du déſir de redevenir Sujet.

SCENE XX.

Les mêmes. BUCKINGHAM & CLIFFORD *entrent.*

BUCKINGHAM.

PROSPÉRITÉ & ſuccès à Votre Majeſté!

LE ROI.

Comment, Buckingham, le rebelle Cade eſt-il ſurpris; ou ne s'eſt-il retiré que pour attendre de nouvelles forces?

CLIFFORD.

Il eſt en fuite, Seigneur, & tout ſon monde l'a quitté. (*Il fait un ſigne, & la multitude entre d'un air ſuppliant, & la corde au cou, comme cela ſe pratiquoit alors. Tous ſe jettent à genoux devant le Roi*). Les voici, ces Sujets repentans, qui dans cet humble & ſuppliant appareil, attendent de votre bouche leur ſentence de vie ou de mort.

LE ROI, *avec un tranſport de joie.*

Ouvre donc, ô Ciel! tes portes éternelles, pour donner paſſage à mes actions de graces & à mes vœux. Peuples, dans ce jour vous avez racheté votre vie, & montré qu'au fond de vos cœurs vous chériſſez votre Souverain & votre pays. Perſévérez toujours

dans de ſi louables ſentimens, & Henri, quoiqu'il ſoit malheureux, vous aſſure qu'il ne ſera jamais un maître dur & ingrat. Senſible à votre ſoumiſſion, je vous accorde une amniſtie générale pour le paſſé, je vous reçois comme mes enfans, & vous permets à tous de vous retirer dans vos différentes contrées.

TOUTE LA MULTITUDE.

Dieu conſerve & béniſſe le Roi !

(*Ils ſortent*).

SCENE XXI.

Les mêmes. Entre un COURRIER.

LE COURRIER.

JE ſuis chargé d'avertir Votre Majeſté, que le Duc d'York eſt récemment débarqué dans le Comté de Somerſet, & ſuivi d'un Corps nombreux de Kernes montagnards, & de Gallow-glaſſes (†) déterminés ; il marche de ce côté dans une ſuperbe ordonnance. Il affecte néanmoins, de publier, à meſure qu'il s'avance, que le ſeul objet de ſon armement eſt d'éloi-

(†) Deux eſpèces d'ancienne Infanterie Irlandoiſe. *Voyez* la note de Warburton, au premier acte de Macbeth, & la quatrième note de la fin.

gner de la Cour le Duc de Somerſet, comme traître, dit-il, à votre Perſonne & à l'État.

LE ROI.

Ainſi flotte mon triſte Royaume, balotté entre Cade & York, comme un vaiſſeau qui, ſortant de la tempête, eſt ſurpris par un calme, & abordé par un Pirate plus fatal. Cade vient de fuir, & ſes forces ſont diſperſées, & voilà qu'York s'élève de l'Océan & lui ſuccède. Allez, je vous prie, à ſa rencontre, Buckingham; demandez-lui pourquoi ces apparences d'hoſtilité & ces armes. Aſſurez-le, que le Duc Edmond ſera confiné dans la Tour; & en effet pour l'amour de la paix, je vous y ferai conduire, Somerſet, juſqu'à ce qu'il ait congédié ſon armée.

SOMERSET.

Je conſens volontiers à la priſon, & même à la mort, ſi de-là dépend le bien de ma Patrie.

LE ROI, *à Buckingham.*

Quelles que ſoient ſes intentions, prenez bien garde de le choquer par des termes trop durs; vous connoiſſez ſa véhémence, & que ſon ame fière ne ſait enduter ni remontrance ni reproche.

BUCKINGHAM.

Je ſerai circonſpect; comptez ſur ma promeſſe, &

j'eſpère que toutes ces alarmes tourneront à votre avantage. (*Il ſort*).

LE ROI.

Retournons, ma Reine, à notre appartement, & apprenons du malheur à mieux gouverner; car juſqu'ici l'Angleterre pourroit maudire l'époque de mon malheureux règne.

(*Ils rentrent*).

SCENE XXII.

On voit un jardin champêtre dans Kent, partagé en gaſons, en grottes & en ſolitudes. Des bois en bordent l'enceinte (†). CADE *a pénétré dans le jardin.*

CADE.

MAUDITE ambition! Malheur à moi-même qui tiens une épée, & cependant ſuis prêt à mourir de faim! Cinq jours entiers je ſuis reſté caché dans l'épaiſſeur de ces bois, & n'ai oſé, ni reſpirer ni montrer ma tête; car toute la contrée eſt ſur pied, & en

(†) Holinshed rapporte qu'un Gentilhomme, nommé Alexandre Iden, prit ſi bien ſon tems, qu'il ſurprit Cade dans un jardin, dans le Comté de Suſſex, où il fut tué.

quête de ma perſonne : mais à préſent je me ſens ſi affamé, ſi dévoré de beſoin, que quand il s'agiroit d'un répit de mille ans de vie, je ne pourrois me contraindre plus long-tems. J'ai donc, à l'aventure & au haſard de ma perte, gravi ce mur de brique, & pénétré dans ce jardin, pour tenter ſi je ne pourrai pas me procurer le tréſor de quelques racines, ou paître l'herbe, & rafraîchir mon ſein dans cette extrême chaleur ; & je penſe que ce mot *herbe* (†) a été créé pour me faire du bien : car plus d'une fois, quand ma tête fracaſſée laiſſoit mon crâne à découvert, j'ai appliqué des feuilles ſur mes plaies ; & plus d'une fois, lorſque j'étois preſſé de la ſoif ; & marchant ſans relâche, j'ai arraché une touffe de gaſon, qui a ſervi à me déſaltérer, & aujourd'hui je lui demande d'appaiſer ma faim.

(†) Le mot Anglois eſt *ſallet*, qui ſignifie également *ſalade*, & un *caſque*, par corruption de *calata*, (*quia Galeæ calatæ fuerunt*). Cade joue ici ſur le mot, & dit que le mot *ſallet* lui a toujours été avantageux ; que ſans ſon *ſallet* (caſque), il auroit eu le crâne fendu d'un coup de hallebarde ; qu'un autre jour ayant ſoif, ſon *ſallet* lui avoit ſervi de pinte pour boire, & que ce même mot *ſallet*, *ſalade*, devoit aujourd'hui lui ſervir à appaiſer ſa faim : autant de jeux de mots qu'il a fallu abandonner dans la traduction.

SCENE XXIII.

CADE. *Des hommes dans le jardin ſont occupés à bêcher la terre.* IDEN *entre à quelque diſtance.*

IDEN.

O DIEU ! qui voudroit vivre inquiet & haraſſé dans le tumulte d'une Cour, lorſqu'il peut jouir de ſcènes champêtres & de promenades auſſi paiſibles que celles-ci ! Ce modique héritage que m'a laiſſé mon père, ſuffit a mes déſirs, & vaut une Monarchie. Je ne cherche point à m'aggrandir par la ruine des autres ; je n'aſpire point à accumuler des richeſſes : il me ſuffit d'avoir maintenu mon état, & renvoyé toujours de ma porte le pauvre ſatisfait.

CADE.

J'apperçois le maître de ce terrein qui vient à moi, dans la penſée de me ſaiſir comme un voleur, en me rencontrant ainſi dans l'intérieur de ſon domaine, à ſon inſçu & ſans ſon aveu. Ah! malheureux, tu me trahiras, tu voudras gagner cent pièces d'or du Roi, en lui portant ma tête; mais je te ferai mordre ce fer, & avaler mon épée juſqu'à la garde, avant que toi & moi ayons terminé enſemble.

IDEN *s'avançant.*

Qu'entends-je? Homme féroce, qui que tu ſois, je ne te connois pas. Pourquoi donc te trahirois-je? N'eſt ce pas aſſez, qu'au mépris de moi, poſſeſſeur de ce jardin, tu t'y ſois furtivement introduit, & que franchiſſant audacieuſement mon enceinte, tu viennes, à pas de brigand, dérober les fruits de ma terre? Prétends-tu me braver encore par ton audace & tes défis inſolens?

CADE.

Oui, te braver; oui, par le meilleur ſang qui jamais ait été verſé, & t'aſſaillir à mort. Fixe-moi bien. Je n'ai pas mangé depuis cinq jours : viens cependant, toi & les ſatellites qui te ſecondent, & ſi je ne vous étends tous ſur la terre auſſi immobiles que ces pierres, je prie Dieu que je ne puiſſe plus jamais brouter d'herbe.

IDEN.

Non, il ne ſera jamais dit, tant que l'Angleterre ſubſiſtera, qu'Alexandre Iden, Écuyer de Kent, ait, en nombre impair, & avec avantage combattu un homme épuiſé par la faim. Oppoſe tes yeux farouches aux miens : vois, ſi tu peux me faire ſourciller avec tes regards. Quoique grand & robuſte, meſure tes membres contre mes membres, & vois, ſi tu n'es pas le plus

foible (†). Ton poing diſparoîtroit dans ma main, ta jambe n'eſt qu'un roſeau, comparée à cette colomne, mon pied peut ſe maintenir contre toute la force que t'a donnée le Ciel, & ſi mon bras s'élève en l'air, ta foſſe eſt déja creuſée en terre. Laiſſons-là les vaines paroles, & meſure mon épée; ſeule elle te dira le reſte.

CADE.

Sur ma valeur, le plus ferme champion dont j'aie jamais oui parler! Toi, fer, ſi tu fléchis & que tu ne haches pas en pièces cette énorme ſtature de Payſan, je demande à Jupiter que, déshonoré, tu ſerves à former les clous d'un fer à cheval. (*Ils combattent*). Oh! je ſuis mort. C'eſt la famine, & non pas un homme, qui m'a tué. (*Il tombe*). Envoie dix mille démons contre moi; pourvu que tu me donnes ſeulement la ſubſiſtance de cinq jours que j'ai perdue, je les défie tous. Sèche, jardin, dans la ſtérilité; ſois déſormais une cave de ſépulture pour tous ceux qui vivent dans cette maiſon, puiſqu'ici l'ame indomptée de Cade s'eſt évanouie.

IDEN.

Eſt-ce donc Cade que j'ai percé? Quoi! ce monſtre

(†) Dans ce tems là vivoit, dans le pays de Kent, un Écuyer nommé Alexandre Iden, d'une taille & d'une force extraordinaires. Cade s'étant caché dans ſon jardin, y fut découvert & tué de ſa main. Le lieu ſe nommoit Hoth-field. *Grafton's Chronicle.*

de trahiſon ? O mon épée ! je veux te conſacrer pour ce noble exploit, & te faire ſuſpendre ſur ma tombe (†), quand je ceſſerai de vivre. Jamais ce ſang ne ſera eſſuyé de ta pointe : tu le porteras comme un écuſſon glorieux, emblême de l'honneur que ton maître a acquis.

CADE.

Iden, adieu, & ſois vain de ta victoire ; dis au pays de Kent de ma part, qu'il a perdu ſon meilleur ſoldat, & exhorte tous les hommes à être des lâches ; car moi qui ne redoutai jamais rien, je ſuis vaincu par la famine, & non par la valeur. (*Il meurt*).

IDEN.

Tu me fais injure. Non, je n'en ſuis pas fier. Que le Ciel ſoit mon Juge ! Meurs, déteſtable ſcélérat, la malédiction de celle qui t'a porté dans ſon ſein (¶) ! Je veux te traîner d'ici dans la fange, où ſera ton tombeau, couper ta tête odieuſe, & la porter ſur le champ en triomphe au Roi, laiſſant ton tronc maudit, pour pâture, aux corbeaux des champs.

(*La Scène ſe ferme*).

(†) Dans l'ancien *in*-4°. il y a, *dans ma chambre.*

(¶) Il y a ici un horrible vœu d'Iden, qui fait tort à ſon caractère, & qui ne ſe trouve point dans l'ancien *in*-4°.

Comme je pouſſe ici ton cadavre du bout de mon épée,
Je ſouhaite que je puiſſe de même pouſſer ton ame dans l'enfer.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente les campagnes voiſines de Londres.

On entend un bruit de tambours & de trompettes, annonçant la marche d'une Armée. YORK *paroît à la tête de ſon Infanterie Irlandoiſe, en ordre de guerre & les drapeaux déployés.* ÉDOUARD PLANTAGENET, & RICHARD PLANTAGENET, *ſes fils, l'accompagnent.*

YORK, *à quelque diſtance de ſon armée.*

AINSI York revient des rivages de l'Irlande, pour revendiquer ſes droits & arracher la Couronne de la tête du foible Henri. Cloches, frappez au loin l'écho des airs : feux d'allégreſſe, brillez, & que votre flamme s'élève juſqu'au firmament, pour annoncer & accueillir le Monarque légitime de l'Angleterre. — O Majeſté ſacrée, qui ne voudroit t'acheter au plus haut prix ! Qu'ils obéiſſent, ceux qui ne ſavent pas

gouverner. Cette main ne fut faite que pour manier un ſceptre d'or. Je ne puis donc donner l'effet & l'action à mes paroles, ſi cette main ne balance une épée ou un ſceptre. Hé bien, elle aura un ſceptre, s'il eſt vrai qu'il y ait une ame dans mon ſein; & je prétends, avec ce ſceptre, faire voler les fleurs de lys de la France.

SCÈNE II.

Le méme. BUCKINGHAM *paroît & s'approche.*

YORK.

QUI vois-je s'avancer dans la plaine? Buckingham, pour m'inquiéter ou me ſurprendre. Sûrement c'eſt Henri qui l'envoie : diſſimulons.

BUCKINGHAM.

York, ſi vos deſſeins tendent au bien, ſoyez le bienvenu, & recevez mon ſalut.

YORK.

Milord de Buckingham, je reçois votre ſalut. Etes-vous envoyé, ou venez-vous de votre propre mouvement?

BUCKINGHAM.

Envoyé de la part de Henri, votre Auguſte maître

& le mien, pour ſavoir la raiſon de ces armes que vous prenez en pleine paix, ou à quel titre, vous, ſujet comme moi, & contre votre ſerment d'obéiſſance, & votre foi jurée, vous aſſemblez, ſans l'ordre du Roi, ce grand nombre de ſoldats, & oſez conduire ſi près de ſa Cour une armée étrangère levée à votre ſolde ?

YORK, *à part.*

A peine puis-je étouffer mon courroux & parler; tant je ſuis indigné de ce langage abject (†)! Je ſuis né bien plus haut que ce Roi qu'il me vante; je reſſemble bien plus à un Roi que lui; je ſuis bien plus Roi par mes penſées.... Mais je dois feindre & montrer le calme pour quelques jours, juſqu'à ce que Henri ſoit plus foible, & moi plus fort. (*Haut*). Excuſez-moi, je vous prie, Buckingham, ſi pendant tout ce tems je ne vous ai pas donné de réponſe; mon ame étoit plongée dans une profonde mélancolie. — Tout mon but, en amenant un corps de troupes à cette place, ſe borne à expulſer de la Cour l'indigne Somerſet, ſéditieux envers ſon Roi, traître envers ſa Patrie.

(†) *Ah! dans la colère qui me ſuffoque, je voudrois déraciner les carrières de la terre, & combattre avec les maſſes des rochers; & comme Ajax, fils de Télamon, je déchargerois ma furie ſur les bœufs & les moutons.*

BUCKINGHAM.

Cette demande & ſa forme annoncent trop de préſomption de votre part. Cependant ſi ces dehors ennemis n'ont point d'autre but, le Roi à cédé à votre demande. Le Duc de Somerſet eſt à la Tour.

YORK.

Sur votre honneur, eſt-il priſonnier?

BUCKINGHAM.

Sur mon honneur, il eſt à la Tour.

YORK.

Milord de Buckingham, j'ajoute foi à votre parole, & dans l'inſtant... (*Il s'avance vers ſon armée en prononçant les mots ſuivans à baſſe voix*). Je ſais ce que je fais; licenciés en apparence, ils reſteront en effet à portée de mes ordres. (*A ſon armée*). Soldats, je vous rends graces de vos ſervices. Vous êtes libres de vous licencier déſormais. Venez tous demain, vers le lever du ſoleil, me trouver aux prés de Saint-George. Vous y recevrez, outre votre païe, des gages de ma reconnoiſſance. —Allez, Buckingham: que mon Souverain, le vertueux Henri, diſpoſe de mon fils aîné & de tous mes enfans. Je veux les lui confier tous, avec le même plaiſir que je goûte à vivre, comme des ôtages de ma fidélité & de mon attachement.

Terres, biens, chevaux, armure, tout ce que je poſsède eſt à ſes ordres, comme il eſt vrai que je déſire que Somerſet périſſe.

BUCKINGHAM.

York, je loue cette prompte & ſincère ſoumiſſion, & nous allons nous rendre enſemble à la tente du Roi.

SCENE III.

Le Pavillon du Roi à l'Armée.

Entre LE ROI HENRI *avec ſes Gardes : d'un autre côté* BUCKINGHAM & YORK, *s'avançant.*

LE ROI.

Buckingham, York n'avoit-il donc aucun deſſein de nous nuire, que vous marchez ainſi vous entretenant avec lui d'un air de concert & d'intelligence ?

YORK.

En témoignage de ſon obéiſſance & de ſon reſpect, York vient ſe préſenter lui-même, & rendre un juſte hommage à Votre Majeſté.

LE ROI.

A quelle intention avez-vous donc fait paſſer la

mer à un corps de Guerriers, & aſſis votre camp dans le voiſinage de notre Capitale?

YORK.

Pour mettre un frein aux trahiſons de Somerſet, en le chaſſant du Palais, & pour marcher contre Cade, cet odieux rebelle. J'ai appris depuis qu'il a été abandonné des ſiens & mis en fuite.

SCENE IV.

Les mêmes. IDEN *entre portant la tête de Cade couverte d'un voile.*

IDEN.

SI un homme, dont le nom n'a rien d'illuſtre, & qui eſt reſté dans une condition obſcure, peut paroître en la préſence d'un Roi, je préſente à Votre Majeſté la tête d'un traître, la tête de Cade que j'ai vaincu dans un combat. (*Il découvre la tête*).

LE ROI.

La tête de Cade! Dieu du Ciel, que tu es juſte! Oh! que je voie la tête de ce rebelle mort, qui vivant m'a cauſé tant de troubles & d'inquiétude. (*Il remet le voile ſur la tête, & ſe détourne*). Répondez, ami; vois-je en vous l'homme qui l'a tué?

IDEN.

Oui, Seigneur, c'eſt moi-même.

LE ROI.

Quel eſt le nom que vous portez ; votre fortune ; votre état ?

IDEN.

Alexandre Iden ; tel eſt mon nom : un pauvre Écuyer de Kent, qui aime ſon Roi.

BUCKINGHAM.

Si Votre Majeſté l'approuve, il conviendroit que votre main l'élevât au grade de Chevalier, pour un pareil ſervice.

LE ROI.

Iden, mettez-vous à genoux, & relevez-vous Chevalier. Je vous adjuge le prix qui avoit été proclamé pour la tête du rebelle, & je veux que déſormais vous vous attachiez à notre Cour.

IDEN.

Puiſſe Iden vivre, pour mériter tant de bonté (†)!

(†) Shakeſpear, dans la ſcène du quatrième acte, a fait tenir à Iden un langage tout différent. Alors il dédaignoit les honneurs & les biens qui n'étoient pas à ſa portée ; mais ils ne lui ſont pas plutôt offerts, qu'il les accepte ſans balancer, & le Philoſophe des champs ſe fait Courtiſan.

& ne vivre jamais, que pour être fidele à ſon Souverain !

(*Il ſe retire*).

SCENE V.

LA REINE MARGUERITE *paroît, marchant vers la tente, & conduiſant* SOMERSET.

LE ROI.

REGARDEZ, Buckingham, la Reine s'avance avec Somerſet : courez, recommandez-lui de ſe ſouſtraire promptement aux regards du Duc.

LA REINE MARGUERITE.

Pour mille York, il ne cachera pas ſa tête ; mais il s'avancera fièrement, & l'enviſagera face à face, ſans le craindre.

YORK.

Me trompai-je ? Somerſet en liberté ! O York, déchaîne donc tes penſées empriſonnées trop long-tems, & laiſſe enfin ta langue exhaler le reſſentiment de ton cœur ! Endurerai-je la vue de Somerſet ? Perfide Roi, pourquoi as-tu rompu ta foi avec moi, toi qui ſais combien je ſouffre peu qu'on me trompe ? Roi, t'appellai-je encore ! Non, tu n'es point un Roi, ni

propre à gouverner ni à régir des Peuples, toi qui ne peux & n'oſes ſeulement maîtriſer un traître. Ta tête n'eſt point formée pour une Couronne. Que fais-tu de ce ſceptre Impérial & ſacré dans ta main, qui n'eſt faite que pour traîner après toi l'humble croſſe d'un Pélerin. C'eſt à mon front à ſe ceindre de ce diadême Impérial, moi dont le ſourire ou la menace, comme l'épée d'Achille, ſauront porter tour-à-tour le ſalut ou la mort. Voilà la main qui doit être décorée d'un ſceptre, & qui d'un ſigne établira ou révoquera les Loix. Deſcends, cède-moi la place. Je jure par le Ciel, que tu ne règneras plus ſur celui que le Ciel a créé pour régner ſur toi.

SOMERSET.

O inſigne traître! York, je t'arrête pour crime de trahiſon capitale contre le Roi & la Couronne. Obéis, traître audacieux, tombe aux pieds de ton maître, & implore ta grace.

YORK.

Va, appelle ici mes fils pour être ma caution. Tu m'enjoins de fléchir : laiſſe-moi d'abord m'informer d'eux, s'ils pourront ſouffrir que j'incline mon front devant un autre homme. Je ſuis bien ſûr qu'avant qu'ils me laiſſent conduire en priſon, leurs épées ſe rendront caution de mon affranchiſſement.

LA REINE MARGUERITE.

Qu'on cherche Clifford, & qu'il nous diſe, ſi cette

race équivoque d'York, peut ſervir d'ôtage pour la tête d'un traître, leur père.

YORK.

O Napolitaine teinte de ſang, rebut proſcrit de Naples, fléau ſanguinaire de l'Angleterre ! Les fils d'York, nés au-deſſus de ta tête, feront la caution de leur père ; & malédiction ſur ceux qui la refuſeroient !

SCENE VI.

YORK *frappe du pied.* ÉDOUARD PLANTAGENET, *& ſon frère* RICHARD, *paroiſſent.*

YORK.

TU les vois paroître ; je réponds qu'ils tiendront ma parole. (*Clifford & ſon fils entrent d'un autre côté*).

LA REINE MARGUERITE.

Et Clifford vient ici pour dénier la leur.

CLIFFORD, *en ſe proſternant.*

Salut & bonheur à mon Roi & à mon Souverain !

YORK.

Je te rends graces, Clifford : dis, quel ſujet t'amène.

Mais pourquoi fronces-tu le ſourcil en te tournant vers moi? Oui, je ſuis ton Souverain, Clifford; c'eſt à moi qu'appartient ton hommage. Je pardonne ta mépriſe, pourvu que tu la répares.

CLIFFORD, *montrant Henri.*

Voici mon Roi, York; je ne me méprends point. Tu te méprends ſeul en le croyant. (*Au Roi*). Eſt-ce donc de ſa part un accès de délire, & la phrénéſie a-t-elle troublé ſa raiſon?

LE ROI.

Oui, en effet, c'eſt la phrénéſie (†), Clifford, la phrénéſie de l'ambition, qui lui dicte de criminelles penſées, & le porte à s'élever inſolemment contre ſon Roi.

CLIFFORD.

C'eſt un traître. Qu'attendez-vous, Seigneur? Qu'on le conduiſe à la Tour, & faites trancher ſa tête ſéditieuſe.

LA REINE MARGUERITE.

On vient de l'arrêter au nom de ſon Maître; mais

(†) *A Bedlam humour.* Le mot *Bedlam* n'étoit pas uſité du règne de Henri VI; & l'Hôpital de Bethléem, vulgairement appellé *Bedlam*, ne fut converti en Hôpital des fous, que ſous le règne de Henri VIII, qui en fit don à la Cité de Londres, pour cet uſage. *Gray.*

il perſiſte dans ſon audace, & refuſe d'obéir. Ses fils, dit-il, donneront pour lui leur parole.

YORK.

N'y conſentez-vous pas, mes enfans?

ÉDOUARD PLANTAGENET.

Sans doute, mon noble père, ſi nos paroles peuvent vous ſervir.

RICHARD PLANTAGENET.

Et ſi nos paroles ne le peuvent pas, alors nos épées vous ſerviront.

CLIFFORD.

Quoi? quel eſſaim de traîtres avons-nous donc ici?

YORK.

Regarde dans un miroir, & donne ce nom à ton image. Je ſuis ton Roi, & toi un ſujet rebelle & un traître. Qu'on amène ici dans l'arêne mes deux nobles champions (†): en agitant ſeulement leurs armes,

(†) La phraſe de l'original eſt: Qu'on amène ici au poteau du combat mes deux nobles ours; & en ſecouant ſeulement leurs chaînes, ils vont mettre en fuite cette meute de dogues timides, qui n'oſent mordre qu'à couvert, & aboyer que de loin. Il fait alluſion à l'écu des Névil.

Les Névil, Comtes de Warwick; avoient pour armoirie, un ours écumant, lié à un arbre briſé; & les Talbots, qui étoient

ils vont mettre en fuite cette meute de lâches, qui n'oſent nuire que dans l'ombre, & menacer que de loin. (*A ſes Guerriers*). Dites à Salisbury & à Warwick de paroître.

SCENE VII.

Les Comtes de SALISBURY *&* WARWICK *entrent.*

CLIFFORD.

Sont-ce là tes champions ſi redoutables? Hé bien, mon bras s'engage à leur mort, s'ils ſe produiſent dans la carrière avec toi.

RICHARD PLANTAGENET.

J'ai vu ſouvent dans les combats des dogues préſomptueux s'agiter, & mordre par derrière l'ours enchaîné; mais qui une fois aux priſes avec lui, & ſaiſis de ſa ſerre cruelle, baiſſoient auſſi-tôt l'oreille, & crioient de frayeur : tel eſt le rôle que nous ferons jouer à Clifford, s'il oſe s'oppoſer à nous, & ſe meſurer avec le Lord Warwick.

anciennement Comtes de Salisbury, avoient un lion, qu'on voit encore dans les armes du Comte actuel de Talbot. *Hawkins.* Le combat du ſanglier étoit anciennement un amuſement royal.

CLIFFORD.

Loin d'ici, amas de disgraces, masse hideuse & contrefaite, aussi difforme dans ton ame que dans ta structure!

YORK.

Dans peu, nous te ferons écumer de colère.

CLIFFORD.

Prends garde d'être toi-même la victime de la tienne.

LE ROI.

Quoi, Warwick! Tes genoux ont-ils désappris à fléchir?... Et toi, Salisbury? Vieillard, opprobre sur tes cheveux blancs! Toi, guide insensé, qui égares la jeunesse d'un fils turbulent & factieux, quoi, prétends-tu, sur ton lit de mort, jouer le rôle d'un brigand, & chercher encore le crime & le malheur avec ces verres attachés devant tes yeux éteints? Oh! où est la foi, où est la probité loyale? Si toutes deux sont bannies d'une tête glacée par les ans, où trouveront-elles un réfuge sur la terre? Veux-tu donc creuser ton tombeau, pour y trouver encore la guerre, & souiller de sang ton âge honorable? Parle: chargé de jours, manques-tu encore d'expérience? ou, si tu l'as acquise, pourquoi en abuses-tu? Rentre en toi-même, & rappellé par la honte à ton devoir, courbe avec respect

devant moi ces genoux, que le poids des ans enfonce déja dans la tombe.

SALISBURY.

Henri, j'ai examiné avec moi-même le titre de cet illuſtre Prince, & dans la ſincérité de ma conſcience, je juge inconteſtable ſon droit au Trône que vous occupez.

LE ROI.

Ne m'as-tu pas juré fidélité & obéiſſance?

SALISBURY.

Oui.

LE ROI.

Peux-tu te dégager d'avec le Ciel, & te diſpenſer d'acquitter ton ſerment?

SALISBURY.

C'eſt un grand crime de jurer un crime; mais c'eſt un plus grand crime encore, de tenir un ſerment criminel. Quel vœu aſſez ſolemnel peut contraindre à commettre un meurtre, à céler le dépôt d'un ami, à outrager la pudeur d'une vierge innocente, à ravir le patrimoine de l'orphelin, à priver la triſte veuve de ſes droits légitimes, ſans autre raiſon de cette injuſtice, que le lien d'un ſerment?

LA REINE MARGUERITE.

Un traître ſubtil & conſommé n'a pas beſoin de ſophiſte.

LE ROI.

Courez vers Buckingham; dites-lui qu'il prenne les armes.

YORK.

Appelle Buckingham, Henri, & tout ce qui te reſte de Partiſans autour de toi. Mon ame eſt décidée : tu me verras mort, ou Roi.

CLIFFORD.

Je te garantis le premier, ſi mon ſonge s'accomplit.

WARWICK.

Tu ferois mieux, viſionnaire inſenſé, de regagner ton lit & d'y rêver encore, que de venir expoſer ta vie à la tempête du champ de bataille.

CLIFFORD.

Warwick, je ſuis réſolu à ſoutenir une tempête plus terrible que celle qu'il eſt en ton pouvoir de ſuſciter aujourd'hui; & je jure de t'en tracer l'aſſurance en traits de ſang ſur ton caſque, ſi je puis ſeulement te reconnoître à l'emblême de ta maiſon.

WARWICK.

Oui, j'en jure par les armoiries de mon père, par l'ancien écu des Névil, l'ours rampant énchaîné à un arbriſſeau éclaté, je me ferai connoître à toi, & veux porter aujourd'hui mon panache élevé; & fier comme

le

le chêne planté ſur la montagne, qui conſerve ſon feuillage en dépit des orages, ſa vue te glacera de peur.

CLIFFORD.

Et moi, je veux t'arracher de la tête ton caſque avili, & le fouler ſous mes pieds avec mépris, en dépit de l'épée qui le protège, & de l'écuſſon & du Guerrier qui le porte.

LE JEUNE CLIFFORD.

Aux armes, aux armes, mon brave & victorieux père. Anéantiſſons ces rebelles & leurs infâmes complices.

RICHARD PLANTAGENET.

Jeune homme, connois mieux la charité : ne parle point avec dédain & injure de tes frères ; car tu ſeras avec les anges ce ſoir.

LE JEUNE CLIFFORD.

Difforme (†) créature, c'eſt plus que tu ne peux prédire.

RICHARD PLANTAGENET.

Si ce n'eſt pas dans le Ciel, tu ſeras ſûrement en enfer. (*York & tous ceux de ſon parti ſortent. Le Roi & ſa ſuite ſortent du côté oppoſé*).

(†) *A Stigmatic*, ſtigmatiſé par la nature.

SCENE VIII.

On voit le champ de bataille de Saint-Albans (†).

Une vaſte plaine couverte de combattans des deux Armées. Sur un côté eſt un bois; de l'autre une montagne ſur laquelle on obſerve une ſimple Hôtellerie, portant pour ſigne & pour titre, le Château de Saint-Albans. La fumée du combat dérobe à la vue le fonds de l'eſpace. Le bruit des tambours & des trompettes ſe confond avec ceux du canon & de la mêlée. WARWICK *paroît d'un air terrible.*

WARWICK.

CLIFFORD de Cumberland, c'eſt Warwick qui t'appelle; & ſi ta promeſſe dure encore dans ton cœur, maintenant que les trompettes ſonnent l'alarme, & que les cris des mourans rempliſſent l'étendue des airs, Clifford, je te ſomme de ta parole. Viens & combats

(†) Anciennement *Verulam*, Ville municipale Romaine de Trente, ſous Néron, priſe par Bonducia, veuve de Praſatagus, Roi des Junicas, l'auteur de ce fameux teſtament, qui légua une moitié de ſon héritage au tyran, dans l'eſpoir de conſerver l'autre à ſes filles. Le tyran prit tout, les biens & l'honneur des filles.

contre moi, ſuperbe Lord du Nord. Clifford de Cumberland, Warwick épuiſe ſa voix à t'appeller aux armes.

SCENE IX.

YORK *entre.*

WARWICK.

QUOI, Seigneur, vous à pied ſur ce champ de bataille!

YORK.

Clifford, au bras de la mort, vient de tuer mon cheval ſous moi; mais, coup pour coup, ma main s'en eſt vengée, & a fait don, aux chiens affamés, du fier courſier qu'il aimoit tant.

SCENE X.

CLIFFORD *entre.*

WARWICK, *courant à lui.*

L'UN de nous, ou tous les deux, ſont à leur dernière heure.

YORK.

Arrête, Warwick, & cherche ailleurs quelque autre

proie ; car je me réſerve celle-ci, & prétends la pourſuivre à mort.

WARWICK.

Allons, York, déploie ta valeur ; c'eſt pour une Couronne que tu combats. Clifford, comme il eſt vrai que je me promets de proſpérer aujourd'hui, mon ame regrette de te quitter ſans te combattre.

(*Warwick ſort*).

CLIFFORD.

Qu'obſerves-tu en moi, York ? Pourquoi demeures-tu immobile ?

YORK.

Ton altière contenance me plaît & me feroit t'aimer, ſi tu n'étois pas mon fatal ennemi.

CLIFFORD.

Et ta valeur auroit ma louange & mon eſtime, ſi tu ne l'employois pas dans une cauſe honteuſe & pour la trahiſon.

YORK.

Que ma valeur me défende contre ton épée auſſi heureuſement, qu'il eſt vrai qu'elle ſoutient la juſtice & la bonne cauſe.

CLIFFORD.

Mon ame & mon corps enſemble ſur la juſtice de la mienne !

YORK.

Voilà un gage terrible. (*York l'attaquant*). Songe à ta vie.

CLIFFORD, *tombant.*

Il reſte encore un Clifford. (*Il meurt* (†)).

YORK.

Ainſi la guerre t'a donné la paix ; car te voilà tranquille enfin. — Que le repos ſoit avec ſon ame, ſi c'eſt la volonté du Ciel !

(*York ſort*).

SCENE XI.

Entre le jeune CLIFFORD.

LE JEUNE CLIFFORD.

HONTE & confuſion ! Tout eſt en déroute. La peur crée le déſordre, & le déſordre frappe ceux qu'il faudroit défendre. O guerre ! fille des enfers, que le Ciel irrité charge de ſa colère, jette dans les cœurs

(†) *La fin couronne les œuvres.*

Le Poëte s'écarte un peu ici de la vérité de l'Hiſtoire : mais cette circonſtance ſert à préparer la vengeance qu'exerce enſuite le fils de Clifford, ſur York & Rutland. Il eſt à remarquer que le Poëte oublie enſuite cette circonſtance de ſon invention, au commencement de la troiſième partie d'Henri VI, où il fait faire le récit de la mort de Clifford, telle qu'elle arriva en effet. *P et cv.*

glacés de nos ſoldats les charbons brûlans de la vengeance ! N'en laiſſe pas fuir un ſeul ! L'homme qui s'eſt vraiment conſacré à la guerre, a fait divorce avec l'amour de ſoi. Quiconque s'aime lui-même, n'a point eſſentiellement, mais ſeulement par le haſard des circonſtances, les caractères de la valeur. . . . (*Il promène ſa vue ſur le champ de bataille, & apperçoit près de lui ſon père mort*). O que ce vil monde prenne fin, & que les flammes du dernier jour confondent, avant le tems, la Terre & le Ciel embraſés enſemble ! O trompette univerſelle, fais entendre tes accens de terreur, & fais taire le bruit des vaines querelles des mortels ! Mon père, mon cher & malheureux père, étois tu donc deſtiné à perdre ta jeuneſſe dans la paix, à atteindre l'âge reſpectable des cheveux blancs & de la prudence, pour venir, dans la dernière ſaiſon du repos & du reſpect, périr ſans honneurs, dans une mêlée de révoltés ? A cette vue, mon cœur ſe change en pierre, & il reſtera inſenſible & dur comme elle, tant qu'il battra dans mes flancs. — York, n'épargne point nos vieillards ; car je jure de ne pas épargner tes enfans. Les larmes des jeunes vierges même, ne feront ſur mon cœur que l'effet de la roſée jettée ſur la flamme ; & la beauté, qui ſouvent en impoſe au tyran, ne fera qu'allumer mon ardente rage. — La pitié ne m'eſt plus rien ; c'eſt dans la cruauté que je veux chercher ma renommée. Si je trouve un enfant de la Maiſon

d'York dans ſon berceau, je le déchirerai en lambeaux, comme jadis Médée furieuſe déchira le jeune Abſyrte, & je chercherai ma gloire dans la cruauté. Et toi, ruine de l'antique Maiſon de Clifford, à l'exemple de ce fils cité dans l'antiquité, je vais te charger ſur mes épaules. Mais, hélas! le fardeau qu'il portoit étoit plein de vie, & ſa charge étoit légère, auprès de ce triſte fardeau qui m'accable de douleur.

(*Il ſort emportant le cadavre de ſon père*).

SCENE XII.

SOMERSET *paroît ſur la montagne, pourſuivi par* RICHARD PLANTAGENET, *qui le bleſſe & le jette à demi mort, devant l'Hôtellerie de Saint-Albans.*

RICHARD PLANTAGENET, *à Somerſet.*

Toi, reſte ici ſous l'enſeigne de cette chétive Hôtellerie, le Château de Saint-Albans. Somerſet périt, & ſa mort rend fameuſe la prédiction qui le regardoit (†). Fer, conſerve ta trempe; cœur, continue

(†) Accompliſſement de la ſeconde prédiction de la Sorcière Jourdain.

d'être impiroyable. Les Prêtres prient pour leurs ennemis, mais les Princes tuent. (*Il achève Somerset, & sort*).

SCENE XIII.

Le combat continue. Différentes excursions des deux partis. Les troupes royales sont mises en fuite. LE ROI HENRI *&* LA REINE MARGUERITE *paroissent avec quelques troupes en désordre autour d'eux.*

LA REINE MARGUERITE.

FUYEZ, Seigneur. Que vous êtes lent! Au nom de tout ce qui vous touche, fuyez.

LE ROI.

Pouvons-nous devancer les décrets du Ciel? Chère Marguerite, arrêtez.

LA REINE MARGUERITE.

De quelle nature êtes-vous donc? Vous ne voulez ni combattre, ni fuir. Maintenant, c'est force d'esprit, sagesse & sûreté, de céder le champ aux ennemis, & de garantir notre vie par tous les moyens possibles, puisque tout ce que nous pouvons, c'est de fuir, rien

de plus. (*On entend au loin une alarme, dont le bruit s'approche*). Si vous tombez dans leurs mains, nous ſommes au bout de toutes nos reſſources; mais ſi nous avons le bonheur d'échapper, comme le tems nous en reſte, ſi nous ne le perdons pas par votre négligence, nous pourrons gagner Londres, où votre Perſonne eſt aimée encore, & où l'échec de cette journée n'aura beſoin que de quelques heures pour être réparé.

SCENE XIV.

CLIFFORD *entre.*

CLIFFORD.

SI ce n'eſt que mon ame ſe fonde ſur la vengeance à venir, je parlerois de blaſphêmer, avant de parler de fuir. Mais fuyez; il le faut. L'incurable découragement règne dans le cœur de notre parti. Fuyez pour votre ſalut, & nous vivrons pour voir le jour de leur déſaſtre, & leur tranſmettre notre fortune. Hâtez-vous, Seigneur; fuyez.

SCENE XV.

On entend une alarme ; enſuite on ſonne la retraite, & des acclamations crient, vive Richard! YORK *entre l'épée à la main, avec ſes étendards flottants, au ſon des trompettes.* RICHARD PLANTAGENET, WARWICK *& une foule de Guerriers ſont avec lui.*

YORK.

O Salisbury! qui peut jamais égaler le récit à ton courage? Ce lion, qui dans ſa colère oubliant les contuſions de cent combats, & tous les aſſauts de l'âge, diſpute l'honneur de la jeuneſſe, & répare les années par la valeur! Tout le bonheur de cet heureux jour s'évanouit, & nous n'avons rien gagné, Milords, ſi nous avons perdu Salisbury.

RICHARD PLANTAGENET.

Mon noble père, trois fois aujourd'hui je l'ai aidé à remonter ſur ſon courſier ; trois fois je l'ai vu terraſſé, & j'ai protégé ſa chûte de mes armes : trois fois je l'ai conduit hors de la mêlée, & l'ai voulu engager à quitter le champ de bataille, & je l'ai toujours retrouvé au ſein du danger : telle qu'une riche tenture

dans une frêle chaumière d'argile, telle étoit ſa grande ame dans ſon corps affoibli & épuiſé par l'âge. Mais voyez, le voilà qui s'avance, dans toute la fierté de ſa valeur.

SCENE XVI.

SALISBURY *paroît.*

SALISBURY, *à Richard.*

PAR mon épée, tu as combattu en brave aujourd'hui, & nous en avons tous fait autant. — Je te rends grace, Richard. Dieu ſait combien il me reſte encore de jours, & il a permis que tu m'aies arraché aujourd'hui, juſqu'à trois fois, à une mort préſente. Mais, Lords, ce que nous avons gagné n'eſt pas encore à nous : ce n'eſt pas aſſez que nos ennemis aient fui cette fois : ils répareront bientôt cet échec, & reparoîtront plus redoutables.

YORK.

Je ſais que notre ſûreté eſt de les pourſuivre; car j'apprends que le Roi a fui vers Londres, pour y convoquer ſans délai le Parlement. Pourſuivons-le, avant qu'il ait le tems d'aſſembler les Lords. Quel eſt l'avis de Warwick? Nous mettrons-nous ſur leurs traces?

WARWICK.

Suivons-les, ou plutôt devançons-les, ſi nous le pouvons. — Par ce bras, mes Lords, voilà une glorieuſe journée! La bataille de Saint-Albans, gagnée par l'illuſtre York, vivra éternellement dans la mémoire des ſiècles futurs. Sonnez, trompettes, & marchons tous vers Londres. Et puiſſe cette journée être ſuivie de pluſieurs autres également heureuſes!

(*Tous ſortent*).

Fin du cinquième & dernier Acte.

NOTES.

ACTE PREMIER.

(1) CETTE ſeconde Partie, & la troiſième, furent d'abord intitulées: *La querelle d'York & de Lancaſtre*, imprimées en 1600: mais depuis cette date, elle fut conſidérablement augmentée & perfectionnée par l'Auteur. *Pope.*

Ces deux Parties renferment cet eſpace agité de troubles, qui, ſous le règne de Henri, s'élevèrent entre les Maiſons de Lancaſtre & d'York. La première ſcène ouvre ici par le mariage du Roi Henri, qui ſe fit la vingt-troiſième année de ſon règne, & la Pièce finit à la première bataille de Saint-Albans, où la victoire reſta à la faction d'York, dans la trente-troiſième année de ſon règne : ainſi elle embraſſe les événemens de dix années. *Théobald.*

On voit clairement que cette Pièce commence où finit la précédente, & qu'elle continue la chaîne des événemens hiſtoriques, dont elle ſuppoſe une partie déja connue : ce qui prouve aſſez que la ſeconde & la troiſième Partie ont été compoſées en vue & dépendamment de la première, quoiqu'elles aient été imprimées comme renfermant une portion d'Hiſtoire complette & ſéparée. *Johnſon.*

Scène premiere, page 6.

(2) « Le Marquis de Suffolk, dit Holinshed, pag. 625, épouſa ladite Princeſſe dans l'Egliſe de Saint-Martin, au nom & comme Procureur du Roi Henri. A ce mariage furent préſens le père & la mère de la fiancée; le Roi de France, qui étoit oncle du mari, & la Reine de France, qui étoit tante de la femme. Il y

avoit auſſi les Ducs d'Orléans, de Calabre, d'Alençon & de Bretagne; ſept Comtes, douze Barons, & vingt Évêques ». *Steevens.*

Nota. *Le chiffre* (3), *indicatif d'une note qu'on trouve pag. 6, l. 7 de cette Pièce, eſt nul & à effacer.*

Scène XVII, page 44.

(3) Thomas Southwel, Prêtre & Chanoine de Saint-Étienne, dans Weſtminſter, Jean Hume, Prêtre, & Roger Bolingbrook, célèbre Magicien, & Margery Jourdain, ſorcière de Eye, furent arrêtés tous quatre, comme fauteurs & conſeillers de la Ducheſſe Eléonor. Ils furent accuſés d'avoir, à l'inſtigation de la Ducheſſe, modelé une image du Roi en cire, qu'ils firent fondre au feu graduellement par leurs ſortilèges, dans la vue de miner de même la ſanté du Roi, & de le conduire au tombeau. Margery Jourdain fut brûlée à Smithfield, Roger Bolingbrook fut tiré à quatre chevaux à Tyburne, proteſtant, dans les tourmens, qu'ils n'avoient jamais imaginé pareille horreur, & qu'ils étoient innocens. Jean Hume eut ſa grace, & Southwel, qui avoit conſacré dans une Meſſe les inſtrumens magiques de Bolingbrook, mourut dans la Tour avant l'exécution.

Scène XIX, page 49.

(4) J'ai ſuivi l'édition *in*-4°. où l'on ne trouve point la répétition des queſtions & des réponſes du Magicien, & dont il eſt en effet inutile que le Spectateur entende la lecture dans la bouche d'York.

Qu'allons-nous lire ici ?

« Le Duc qui dépoſera Henri, eſt encore vivant; mais le vaincu » lui ſurvivra, & mourra d'une mort violente ».

Hé mais ! cela eſt juſte : voyons la ſuite.

Dis-moi, *quel ſort attend le Duc de Suffolk* ?

« Il périra par l'eau, & y trouvera ſa fin ».

Quelle ſera la deſtinée de Somerſet ?

« Qu'il évite les Châteaux : il ſera plus en ſûreté dans les plaines, » qu'aux lieux où s'élèvent les Châteaux ſur les montagnes ».

ACTE II.

Scène III, page 66.

(1) Du tems d'Henri VI, un mendiant accompagné de ſa femme, demandoit l'aumône, depuis cinq à ſix jours, dans la ville de Saint-Albans, avant l'arrivée du Roi, diſant qu'il étoit né aveugle, & qu'une voix l'avoit averti, en ſonge, de quitter Berwick où il demeuroit, pour aller à Saint-Albans. Quand le Roi fut arrivé dans cette Ville, qui fut bientôt remplie de peuple, cet aveugle recouvra ſoudain la vue près de la châſſe de Saint-Albans : on cria miracle, & l'on fit chanter le *Te Deum*. Le Duc de Gloceſtre, qui étoit un homme éclairé & inſtruit, fit venir ce mendiant, examina ſes yeux, & lui demanda s'il n'avoit jamais vu la lumière. Le mendiant aſſura que non, & ſa femme auſſi. Mais il me ſemble que tu n'y vois pas bien encore, lui dit le Duc. — Auſſi bien que vous, répondit ce malheureux, grace à Dieu & à ſon Saint Martyr. Alors le Duc le queſtionna ſur les couleurs de ſon habit & de ceux des perſonnes qui l'entouroient. L'aveugle les déſigna, ſans héſiter, par leurs noms. Le Duc le fit mettre aux fers. *Chronique de Grafton.*

Scène VIII, page 80.

(2) En 1445, un apprentif d'un Armurier de Londres, accuſa ſon maître de haute trahiſon. Son maître offrit de ſe purger de cette accuſation par le duel. Au jour aſſigné, les amis du maître lui apportèrent, par zèle & pour l'encourager, force malvoiſie & eau-de-vie : ce qui fut la cauſe de ſa perte & de leurs regrets. Il en but tant, que lorſqu'il fut dans le champ de bataille, ſa tête & ſes

forces ſe perdirent ; & quoiqu'il fût très-robuſte, il fut vaincu par ſon apprentif, qui n'étoit qu'un lâche & un miſérable, dont le corps fut enſuite traîné à Tyburne ; & le maître pendu & décapité. *Chronique de Grafton.*

Selden dit que ce valet s'appelloit Jean David, & l'Armurier, Guillaume Cater.

SCENE VIII du ſecond Acte (†).

Entrent par une des barrières de la lice, HORNER *& ſes amis, qui boivent à ſa victoire & le font boire. Il s'avance précédé d'un tambour, avec un épieu ou bâton durci & pointu, auquel eſt attaché un ſac plein de ſable : il fait raiſon de tant de ſantés, qu'il en eſt ivre & chancelant. Par une porte oppoſée, entre* SPENSER, *ſon apprentif, précédé auſſi de ſon tambour, & armé d'un bâton avec un pareil ſac de ſable : ſes camarades lui adreſſent également leurs vœux & leurs raſades, & le font boire.*

I. VOISIN, *à Horner.*

ALLONS, voiſin Horner, je bois à toi une coupe de vin d'Eſpagne : va, n'aie pas peur, voiſin, tu feras bien ton devoir.

(†) Cette ſcène eſt celle de Shakeſpear. On en a ſubſtitué une qui a paru plus noble. Cette imitation eſt de M. le C. de C., qui a fait de Horner un Ecuyer du Duc d'York, & paroît avoir rendu le jeune artiſan Spenſer plus intéreſſant, par la préſence du vieillard ſon père.

II. VOISIN.

II. VOISIN.

Et moi, voiſin, je vuide pour toi cette coupe de malvoiſie (†).

III. VOISIN.

Vois-tu ce flacon, voiſin? C'eſt de la double bierre excellente : bois, & ne crains pas ton adverſaire.

HORNER.

Allons, donnez : je veux vous faire raiſon à tous, & je dédaigne ce malheureux (¶).

I. APPRENTIF, *à Spenſer, tenant une coupe.*

Allons, à toi, camarade : ne t'effraie pas.

II. APPRENTIF.

Allons, ſois joyeux, camarade : ne crains pas ton maître : combats pour la réputation de l'honneur des apprentifs.

SPENSER.

Je vous rends graces à tous : buvez, & priez pour moi, je vous en conjure ; car je crois bien que j'ai bu la dernière coupe que je boirai dans ce monde. — Tiens,

(†) L'original dit *charneco*. *Charneco*, en Eſpagnol, eſt une eſpèce d'arbre de thérébentine. — C'étoit une eſpèce de vin doux & gracieux. *Warburton*.

(¶) Ou bien : *& du poiſon pour Spenſer !*

Robin, ſi je meurs, je te donne mon manteau; — & toi, Williams, tu auras mon marteau; — & toi, Thomas, tiens, prends tout l'argent que j'ai. O mon Sauveur, aſſiſte-moi, au nom de Dieu! car je ne ſerai jamais en état de tenir tête à mon maître, qui s'eſt fortifié dans l'eſcrime.

SALISBURY.

Allons, quittez-moi ces coupes, & que les coups commencent. — Toi, quel eſt ton nom?

SPENSER.

Pierre, ſur mon honneur.

SALISBURY.

Pierre! Et ton nom de famille?

SPENSER.

Spenſer.

SALISBURY.

Allons, Spenſer, étrille-moi bien ton maître (†).

HORNER.

Mes ſupérieurs, je ſuis venu ici, comme qui diroit, à l'invitation de mon apprentif, pour prouver qu'il eſt un ſcélérat, & moi un honnête-homme. — Et quant au Duc d'York, je jurerai ſur ma mort, que jamais je ne lui ai voulu aucun mal, ni au Roi, ni

(†) *To thump*, rouer de coups, battre.

à la Reine. En conſéquence, à toi, Spenſer; prends garde à ce coup que je t'aſſéne, avec la fureur dont Bevis de Southampton tomba ſur Aſcapart (†).

YORK.

Allons, dépêchez. — La langue de ce miſérable commence à béguayer. Sonnez, trompettes, ſonnez la charge pour les combattans. (*Les deux champions ſe battent : Spenſer, d'un coup, renverſe ſon adverſaire, & l'étend ſur le ſable*).

HORNER.

Arrête, Spenſer, arrête; je confeſſe, je confeſſe... ma trahiſon. (*Il meurt* (¶)).

(†) Aſcapart, nom d'un Géant, familier aux anciens Anglois. *Johnſon.*

(¶) Ce combat ſe paſſa au mois de Juillet 1445. Les figures de ces deux combattans ſe voyent encore ſur les portes de Southampton. Holinshed en fait mention, & dit que l'Armurier s'étant trouvé pris de vin, offrit une facile victoire à ſon Adverſaire, & qu'il périt ainſi, quoique innocent. Son indigne vainqueur ne ſurvêcut pas long-tems à cette injuſtice du ſort. *Steevens.*

Suivant l'ancien uſage des duels, le vaincu perdoit non-ſeulement ſa vie, mais même ſa réputation & ſon honneur, & ſa mort étoit toujours regardée comme une preuve évidente de ſon crime. Nous en avons un exemple frappant dans le récit du duel *inter Dominum Joannem Hanneſly, militem, & Robertum Katlenton, armigerum, in quo Robertus fuit occiſus; undè magna fuit evidentia, quod militis cauſa erat vera, ex quo mors alterius ſequebatur.* A. Murimuth, ad ann. 1380, pag. 149. *Bowle.*

YORK.

Emporte ton arme. (*A Spenſer*). Ami, remercie Dieu, & le bon vin qui s'eſt trouvé dans le chemin de ton maître.

SPENSER.

O Dieu! ai-je donc triomphé de mon ennemi en préſence de cette aſſemblée ? O Spenſer, tu as triomphé dans la juſtice & la bonne cauſe !

LE ROI.

Allons, qu'on emporte d'ici le corps de ce traître ; car ſa mort nous a manifeſté ſon crime : & Dieu, dans ſa juſtice, nous a révélé l'innocence & la ſincérité de cet honnête & pauvre apprentif, qu'il eſpéroit faire tomber ſa victime. — Ami, ſuis-nous, & viens recevoir ta récompenſe.

(*Ils ſortent*).

ACTE III.

Scène XVI, page 147.

(1) Cette Sentence paroît imitée de ce diſtique latin.

Peccantes culpare cave ; nam labimur omnes :
Aut ſumus, aut fuimus, vel poſſumus eſſe quod hic eſt.

L'imitation de Voltaire eſt plus heureuſe & plus gaie. Voici l'inſcription placée dans les jardins de Madame la Ducheſſe du Maine, au bas d'une ſtatue de l'Amour :

Qui que tu ſois, voici ton maître :
Il l'eſt, le fut, ou le doit être.

ACTE IV.

Scène première, page 151.

(1) Le Duc de Suffolk, auſſi-tôt après ſon banniſſement de la Cour d'Angleterre, s'embarqua pour la France; mais il fut rencontré par un vaiſſeau de guerre, envoyé par le Duc d'Exeter, Gouverneur de la Tour. Le Capitaine aborda le vaiſſeau qu'il montoit, ſoit en effet pour l'y chercher, ſoit dans toute autre vue : & l'ayant trouvé dans cette priſe, il le ſaiſit, le fit mettre dans ſa chaloupe, & lui trancha la tête ſur le chemin de Douvres, & fit jetter la tête & le tronc ſur le rivage : ils y furent recueillis par un de ſes Chapelains, qui leur donna la ſépulture. *Holinshed's Chronicle. Henri VI, pag.* 632.

SCENE II * (†).

La Scène repréſente une autre partie du Comté de Kent.

BEVIS, *Laboureur*, JOHN HOLLAND.

BEVIS.

VIENS, & procure-toi une épée, ne fût-elle que de late. On les a vus en marche ces deux jours entiers.

(†) Les Scènes pareilles qu'on a lues dans le cours de la Pièce, ſont de M. le Comte de C., & ſubſtituées à celles de Shakeſpear qu'on va lire : elles ont plus de nobleſſe : il y a peut-être plus de vérité dans celles de Shakeſpear.

HOLLAND.

Ils n'en ont que plus beſoin de ſe repoſer aujourd'hui.

BEVIS.

Je te dis, que Jacques Cade, le Drapier, ſe propoſe d'habiller l'État, & de lui donner un habit tout neuf.

HOLLAND.

Il en a bien beſoin; car le ſien montre la corde. Oui, je le répète, il n'y a pas eu un moment de bon tems en Angleterre, depuis que les Nobles ſont les maîtres.

BEVIS.

O malheureux âge! On ne fait aucun cas de la vertu dans les hommes du Peuple.

HOLLAND.

La Nobleſſe ſe croiroit déshonorée de porter l'habit & les outils d'un Artiſan.

BEVIS.

Auſſi le Conſeil du Roi n'eſt compoſé que de mauvais manœuvres.

HOLLAND.

C'eſt la vérité. Et cependant il eſt dit: *Travaille dans ta vocation.* C'eſt comme qui diroit: Que les Magiſ-

trats ſoient des ouvriers; & dès-lors nous devrions être Magiſtrats comme d'autres.

BEVIS.

Tu l'as deviné : il n'eſt point de ſigne plus certain d'une ame ferme & intrépide, qu'une main calleuſe & durcie par le travail.

HOLLAND.

Oh! je les vois, je les vois : je reconnois le fils de Bert, Tanneur de Wingham.

BEVIS.

Il aura la peau de nos ennemis, pour faire du cuir de chien.

HOLLAND.

Et voilà auſſi Dick le Boucher.

BEVIS.

Allons, le vice ſera aſſommé comme le bœuf, & l'iniquité, égorgée comme le veau.

HOLLAND.

Et Smith le Tiſſerand.

BEVIS.

En ce cas, le peloton du fil de leur vie tire à ſa fin.

HOLLAND.

Allons, viens : mêlons-nous avec eux.

SCENE III.

CADE *s'avance au bruit du tambour, vêtu d'une peau de bête, une hache à la main, & entouré des Chefs du Peuple. Une prodigieuse multitude le ſuit.*

CADE, *faiſant un ſigne de la main.*

Nous, Jean Cade, ainſi appellé de celui qui fut réputé mon père.

DICK, *à part.*

Ou plutôt, pour avoir eſcamoté un baril (†) de harangs.

CADE, *continuant.*

Donc, nos ennemis tomberont devant nous, nous qui avons conçu le projet d'abolir les Rois & les Princes.... (*A Dick*). Commande le ſilence.

DICK, *à haute voix.*

Silence!

CADE.

Mon père étoit un Mortimer.

(†) *Cade*, ſignifie *baril*. *Keg*, qui eſt uſité aujourd'hui, peut n'être qu'une corruption de *Cade*. *Johnſon*.

Le rebelle Jacques Cade fut le premier qui s'aviſa d'encaquer des harangs-ſors dans des barils, qui ont retenu ſon nom. *Steevens*.

DICK, *à part.*

C'étoit un fort honnête-homme, un fort bon maçon.

CADE.

Ma mère une Plantagenet.

DICK, *à part.*

Je l'ai bien connue : elle étoit Sage-Femme.

CADE.

Ma femme deſcendoit des Lacys.

DICK, *à part.*

En effet, elle étoit fille d'un porte-balle, & elle a vendu force lacets.

SMITH.

Mais depuis quelque tems, n'étant plus en état de voyager chargée de ſa malle (†), elle eſt blanchiſſeuſe ici dans le Canton.

CADE.

Ainſi, peuple, vous voyez que je ſuis ſorti d'une honorable Maiſon.

DICK, *à part.*

Oui, ſur ma foi. Les champs ſont un honorable

(†) *Knapſac*, malle couverte d'une peau, dont le poil eſt en-dehors. *Johnſon.*

domicile : & c'eſt là qu'il eſt né, ſous une haie ; car jamais ſon père n'eut d'autre maiſon qu'un parc de beſtiaux.

CADE.

Je ſuis vaillant.

SMITH, *à part.*

Tu as grand beſoin de l'être : la miſère eſt brave.

CADE.

Je ſais ſouffrir la peine.

DICK, *à part.*

Oh ! cela n'eſt pas douteux ; car je l'ai vu ſouffrir le fouet, dans les marchés, pendant trois jours de ſuite.

CADE.

Je ne crains ni le fer ni le feu.

SMITH.

Il ne doit pas craindre le fer ; car ſa cuiraſſe eſt à l'épreuve.

DICK, *à part.*

Mais il me ſemble qu'il devroit craindre un peu le feu, après avoir ſenti tant de fois la brûlure dans ſa main, pour avoir volé des moutons.

CADE, *toujours parlant au Peuple.*

Soyez donc braves, amis ; car votre Chef eſt brave,

& fait vœu de réformer l'État. On verra, dans l'Angleterre, ſept pains d'un ſol vendus pour un ſol. La meſure de trois pintes en contiendra dix; & je veux faire un crime d'État de boire de la petite bierre. Tout le Royaume ſera en Communes, & mon palefroi ira paître l'herbe de Cheapſide. Et lorſque je ſerai Roi... (car je ſerai Roi).

TOUT LE PEUPLE.

Dieu conſerve Votre Majeſté!

CADE.

Je vous remercie, bon Peuple. On ne verra plus de monnoie : tous boiront & mangeront à mes frais, & je les habillerai tous dans un ſeul & même uniforme, afin qu'ils puiſſent être unis comme des frères, & me révérer comme leur Souverain.

DICK.

Pour première juſtice, allons tuer tous les Gens de Loi.

CADE.

Oui, c'eſt bien mon deſſein. N'eſt-ce pas une choſe déplorable, que la peau d'un innocent agneau ſerve à faire du parchemin? Et que le parchemin, ſur lequel la plume d'un oiſeau aura tracé quelques caractères, décide de la vie d'un homme? On dit que l'abeille pique; & moi, je dis que c'eſt la cire

de l'abeille qui tue : car je n'ai jamais uſé du ſceau qu'une fois, & je n'ai jamais été mon maître depuis. — Quoi! Qu'y a-t-il? Qui vient à nous?

Scène VIII, page 175.

(2) On envoya un détachement contre Jacques Cade, commandé par Omfroi & Guillaume Stafford, pour combattre le corps de troupes qui lui reſtoit, dans l'opinion où l'on étoit qu'une foule de ſes ſoldats l'avoient abandonné, & s'étoient retirés chez eux : mais Cade avoit placé ſes troupes en embuſcade, dans les bois de Sevenoke : il enveloppa les Stafford & leur détachement, qui y périt ou fut pris. Les deux Stafford furent tués ſur le champ de bataille. *Chronique d'Holinshed. Henri VI, page* 364. Et le Roi fut ſi effrayé d'apprendre que les Rebelles s'étoient déja avancés juſqu'à Black-heat, qu'il ſe retira, avec ſa Cour, au Château de Kenel-worth, dans le Comté de Warwick. *Holinshed, ibid.*

** *Ibid.* (de Shakeſpear).

Cade. Où eſt Dick, le Boucher d'Ashford?

Dick. Me voici, Général.

Cade. Ils tomboient devant toi, comme bœufs & moutons, & tu t'es comporté comme ſi tu avois été dans ta propre boucherie : ainſi, pour ces exploits, je veux te récompenſer : le carême durera le double de tems qu'il dure, & tu auras la permiſſion de tuer cent bœufs, moins un.

*** SCENE XV (†), *page* 186.

A ces mots des cris affreux partent d'une maiſon. Une JEUNE FEMME *en ſort éperdue, bleſſée, avec ſon enfant mort dans ſes bras. Elle-même a encore un couteau enfoncé dans ſa tête. L'un & l'autre ſont couverts de ſang : elle court comme tranſportée, & ſe précipite à terre devant* CADE. *Trois des Rebelles la pourſuivent les armes à la main.*

LA JEUNE FEMME, *fermant les yeux d'horreur.*

Grand Dieu!.. Juſtice... Sauvez-moi... protégez-moi... Je n'en puis plus.

CADE.

Femme, que demandez-vous?

LA JEUNE FEMME.

La vie. — Les monſtres! je ne les connois pas. Ils ſont entrés dans ma maiſon comme des forcenés. Mon époux, par malheur; s'eſt préſenté devant eux; ſans dire une parole, ils l'ont percé de leurs épées; ſon ſang a rejailli ſur moi; tout ce ſang eſt le ſien & celui de mon pauvre enfant qu'ils ont poignardé dans mes bras : en-vain je l'ai couvert de mon corps... Oh! je n'ai pu parer tous les coups...

CADE.

Quel étoit votre mari, & que valoit ſa vie? M'avoit-il reconnu pour ſon Général?

(†) Scène ajoutée par M. le Comte de C., pour rendre les horreurs des révoltes populaires encore plus frappantes.

LA JEUNE FEMME.

Hélas! je ne ſais qui vous êtes. Mon mari étoit un homme de bien, ſervant ſon Dieu, & fidèle à ſon Roi.

CADE.

En ce cas, dites à ſon Roi de le venger; c'eſt le moins qu'il doive faire pour ſes ſerviteurs. Qu'ai-je à vous dire, moi? Vous avez mérité le traitement de la guerre, & vous l'avez ſubi.

LA JEUNE FEMME.

Suis-je donc tombée parmi des Démons infernaux, ſous une figure humaine? Si vous faites votre métier du vol & du meurtre, faites le donc toujours : je n'ai pas beſoin de vous donner d'autre malédiction... Auſſi bien je ſens que je me meurs... Tout mon ſang s'écoule par mes bleſſures... Que je t'embraſſe encore une fois, mon enfant... mon cher... (*Elle appuie ſa bouche ſur celle de ſon fils, & expire*).

CADE.

Qu'on range ces cadavres.

Scène XVI, page 189.

(3) Camden obſerve que les Habitans de Kent avoient conſervé l'eſprit de l'ancienne Nobleſſe, beaucoup plus que le reſte des Provinces d'Angleterre; qu'ils s'aimoient & ſe conſidéroient beaucoup plus entr'eux, & qu'ils étoient moins féroces & moins vindicatifs. Cette douceur ne nuiſoit en rien à leur courage. Ils paſſoient pour les plus braves, & leur place étoit toujours au front de la bataille, comme les *Triarii* des Romains.

Scène XXI, page 201.

(4) Les Galloglaſſes & les Kernes étoient deux ordres de ſol-

dats d'Infanterie chez les Irlandois. Les premiers étoient des hommes robuſtes & intrépides, mais ſans humanité. *Proximus eſt*, dit Staniburſt, *equitibus ordo pedeſtris, qui conſtat è quodam genere militum, quos illi Galeglaſios vocant; homines ſunt magnæ ſtaturæ, præter communem morem corporati, fortes* Baſtuarii, *ſanguinarii toti, & minimè propitii milites; humanum apud illos nihil tam eſt, quam odium humanitatis.* — Les Kernes étoient ſur-tout jaloux de conſerver leurs épées & leurs armes ſans rouille ni tache d'aucune eſpèce. — *Tertius ordo comprehendit alios etiam pedites, ac levis armaturæ* Machærophoros : *ab Hybernis Karni dicuntur. Enſes acuti & minimè ſcabri illis in amoribus ſunt; & ne in æruginem incidant, neve eorum acies hebeſcat, omni diligentiâ curant. Ferunt quemdam de horum grege, è præliis revertentem, plus quatuor periculoſis vulneribus acceptis, gladium inſpexiſſe, cumque ex nullâ parte tractum aut aduncum vidiſſet, maximas Numini gratias egiſſe, quod illa vulnera corpori, non enſi fuerunt inflicta.* — *Gallogla*, ſignifie, *ſerviteur* ou *payſan* Anglois & aiſé. Le Galloglaſſe avoit une longue cotte de mailles, qui lui deſcendoit juſqu'au gras de la jambe, & une longue & large hache dans ſa main.

Scène XIX, page 199.

(5) Shakeſpear ne laiſſe jamais échapper une occaſion de dégoûter ſes Lecteurs de la grandeur. Et en effet, dans la vérité, l'état des Rois en général, même des plus heureux, qui ſont ſans doute ceux dont le pouvoir eſt limité par les Loix, n'eſt pas trop digne d'envie. Les ſoins publics, s'ils gouvernent ſeuls, ou le riſque qu'ils courent pour eux-mêmes, s'ils confient à d'autres mains le gouvernail de l'Etat, leur interdit néceſſairement ce repos & cette tranquillité d'ame, qui ſont le ſeul fondement du bonheur de la terre & de ſes jouiſſances. On peut, à un certain point, comparer les Rois à ces Idoles païennes, qu'on adoroit & qu'on promenoit en pompe ſolemnelle, pour en obtenir quelques

faveurs que ſollicitoient les Peuples : & ſi elles n'étoient point accordées, quelque déraiſonnable que fût la demande, on les mépriſoit & on les laiſſoit dans la diſgrace. *Miſtriſſ. Griffith.*

ACTE V.

SCENE III (†).

La Scène repréſente une montagne de l'Iſle de Man, attenante à la mer, qui eſt terminée au loin par une partie de la côte d'Angleterre. C'eſt le lieu de ſépulture de l'Iſle. On voit nombre de petits tertres & de pierres tombales debout, ſuivant la coutume du pays, (laquelle exiſte encore aujourd'hui).

ÉLÉONOR *paroît étendue à terre, la tête poſée ſur le bord d'une foſſe, les yeux fermés ; la pâleur, la maigreur, défigurent ſon viſage. A quelque diſtance eſt aſſis* LE SOLITAIRE *de la montagne* (¶); *un homme qui a l'aſpect ſauvage, les cheveux & la barbe hériſſés, & qui ſemble affaiſſé par la méditation. Il eſt l'heure où le jour naiſſant commence à laiſſer diſcerner les objets.*

LE SOLITAIRE, *contemplant Éléonor.*

Elle ſuccombe enfin au ſommeil. Juſqu'à quand?... Ah! en voyant ſa foibleſſe, c'eſt ſans doute un ſommeil de mort... Qui?... l'illuſtre, la toute puiſſante Eléonor, dont l'origine ſe perd dans

(†) M. le Comte de C. a inſéré ici la Scène touchante qu'on va lire, & qui n'eſt point dans Shakeſpear.

(¶) Jacques premier, Roi d'Ecoſſe, contemporain d'HenriV, ayant été fait priſonnier par les Anglois, le Comte d'Athol fut inſtitué Régent du Royaume, pendant la captivité de ce Monarque. Il gouverna avec gloire ; les

les tems, petite fille de Roi, nièce de Roi, tante de Roi, héritière de l'Angleterre, qui rempliſſoit le monde de ſon faſte & de ſa beauté!... Où eſt-elle? ſur ſa foſſe : un peu de terre remuée pour recevoir le pauvre cadavre d'une femme de pêcheur!... Et quelle eſt la voix qui s'élève ſur elle?... Celle du ſpectre d'une fortune paſſée, d'un homme, dont le clin-d'œil régloit l'Ecoſſe, d'un homme, qui fut jadis Athol... Vous qui voyez... méditez parmi ces tombeaux... O tombeaux! tout ſommeille comme eux; ma vue s'arrête ſur le pan couvert de lierre d'une Egliſe ruſtique. Au pied des ruines, une marche... c'eſt le ſeuil de la mort. Ici eſt dreſſée une croix groſſière; des ifs l'entourent : ils ont crû ſur un corps. Le corps de qui? Cherchons ſon épitaphe... Rien; &, pourtant qui ſait s'il n'eut point une ame impégnée d'un feu céleſte? Peut-être quelque Gaveſton innocent du ſang de ſa Patrie, quelque Sejan moderne, ou quelque rare génie, muet & enfoui ſans gloire, ou quelque ſublime Homme d'Etat étouffé, repoſe ſous cette pierre. Combien il eût ébranlé de Nations, ou combien il auroit éclairé les hommes! Mais jamais la ſcience ne déroula devant ſes yeux ſon ample page enrichie de la dépouille des ſiècles : il a ſuivi une charrue, il eſt mort... Et dans le même lieu, Eléonor, Athol, ſont jettés, pour mêler bientôt leurs cendres à la ſienne. Bientôt deux pierres ſeront ajoutées, pour eux, à celles que je vois. —Eléonor.... Athol! Mais l'oreille humaine ne les entendra plus. Seulement ceux qui naîtront, marchant quelque jour ſur cette montagne, pourront penſer & ſe dire : *Ils ſont ici :* & contemplant les oſſemens tirés de la terre, ils les trouveront

mais une cabale puiſſante, à la tête de laquelle étoit Robert Stuart, s'étant déclarée contre lui, cet infortuné Seigneur fut dépoſé, & obligé de fuir pour ſauver ſa vie. Il ſe réfugia dans l'iſle de Man, où il vécut vingt ans dans une eſpèce de cave ſur une montagne, & ſans avoir aucun commerce avec les naturels de l'Iſle. Éléonor & lui finirent leur vie en ce lieu, vers la vingt-cinquième année d'Henri V. *Salmon's-hiſtory of England.*

tous également briſés, également corrompus. Eſt-ce lui, s'écrieront-ils? eſt-ce elle? Beauté, naiſſance, miſère, à quel ſigne vous diſtinguerons-nous? (*Il rêve profondément*). O deſtinée! ô monde! que de ſcènes ſe paſſent ſur toi! Cependant, à voir les mortels bâtir dans le ſable, qui ne croiroit que l'avenir eſt à eux? *Demain*, diſent-ils; il me ſemble entendre cette mourante dire, *demain*. *Demain*, période, qui ne ſe trouve nulle part dans les immenſes regiſtres du tems, ſi ce n'eſt peut-être dans le calendrier des inſenſés : je l'invoquois auſſi la veille du jour où ma ruine fut conſommée; & tout ce que m'ont appris vingt années d'attente de la mort, çà été de connoître, mais trop tard, les pertes déja faites, l'abus irréparable du préſent, & la folle dépenſe de la vie (*il regarde Eléonor*), qui paſſe ainſi. (*Eléonor ſe réveille en pouſſant un profond ſoupir*).

ÉLÉONOR, *d'une voix foible.*

Souffle, ſouffle ſur moi, fraîcheur matinale; baume de l'air de ma Patrie, tempère les feux qui dévorent mon ſein : tous les ſpectres, toutes les viſions horribles m'ont apparu en ſonge. Athol, par pitié, approchez-vous. Hélas! qu'eſt devenu mon courage? Une feuille m'épouvante, je tremble, je pleure comme un malheureux tombé en démence, ou un foible enfant. Au nom du Ciel, ne me quitte pas! (*Elle lui prend le bras*).

LE SOLITAIRE.

Ah! foible, foible appui que celui d'un homme, de mille, de toutes les armées des Rois, contre l'approche du dernier inſtant! Mais j'avois eſpéré que ma prière & l'âge m'auroient du moins obtenu le mien le premier.

ÉLÉONOR.

Promettez-moi de reſter à mes côtés juſqu'à ce que j'expire. Quelques momens encore acquitteront votre promeſſe. (*Elle ſe tourne*

vers l'Angleterre). O fatale Reine, tu ſeras la furie de mon dernier ſouvenir! Je crois t'entendre, à toute heure, récapituler mes affronts, rappeller à ton vil Suffolk, comment, au jour de mon ſupplice, les petits enfans, privés encore de l'uſage de la langue, allongeoient le doigt du mépris ſur moi, & me prodiguer les noms de Noctambule ou de Sorcière. Cette penſée me rend un peu de force... Oh! que ne puis-je être en effet une Sorcière, une Furie pour toi! Je voudrois enfermer l'air pour le voler à ton haleine, & te ſuffoquer; je voudrois, à minuit, tomber ſur ta poitrine comme une maſſe de terreur, ou pour aſsûrer ma vengeance, pouvoir prendre quelque forme connue & familière, à laquelle tu ne puſſes échapper. Mais tu n'as rien à craindre; la victoire te reſte, je retombe & ne me relèverai plus.

LE SOLITAIRE.

Infortunée! ſoulage ton cœur en nommant tous les maux que tu as ſoufferts! — Honnête Stanley, que la terre ſoit légère ſur toi! Tu n'as point participé à ce traitement barbare.

ÉLÉONOR.

Ni fait un traité avec Lucifer, pour tourmenter les miſérables... Cher Omfroy, il me faut donc mourir ſans te voir, envoyant mes triſtes ſoupirs vers le rivage de ma chère contrée! Je croyois poſſible... La folle Eſpérance ma quittée la dernière... On aſſure que les Druïdes habitèrent jadis cette Iſle, cette fatale iſle de Man, terre de larmes & de douleurs pour moi. Oh! dis-moi, Athol, n'y ont-ils point laiſſé quelque philtre, ou planté quelque herbe qui puiſſe prolonger la vie?... La vie!... Voudrois-je de la vie encore? A quel excès mon ame eſt abbatue! Ainſi le Ciel eſt ſourd. Un engourdiſſement inconnu m'avertit... Hélas! que du moins il compatiſſe à ma foibleſſe; & en m'envoyant à la mort, qu'il m'ôte le ſentiment de ma fin. (*Monroſe & autres ſerviteurs attachés*

au Duc de Gloceſtre, paroiſſent à quelque diſtance, & s'avancent vers ce lieu).

MONROSE, *s'adreſſant à Éléonor.*

Pauvre femme, indiquez-nous où nous pourrons trouver Éléonor, Ducheſſe de Gloceſtre ?

ÉLÉONOR.

Y a-t-il au monde quelqu'un de ce nom encore ?... Non. (*Elle ſe cache ſous la tombe*).

MONROSE.

Quel ſon ai-je entendu ? C'eſt le viſage de la mort ! — C'eſt elle qui vient de parler ! Je reconnois la voix de ma maîtreſſe ! O ſpectacle, ô ſurcroît de douleur ! (*Il ſe met à genoux*). Madame, pardonnez...

ÉLÉONOR.

Quelqu'un trouble-t-il ſa penſée du pardon des mourans ? Ne ſuis-je pas dans mon tombeau ? Qui peut me faire chercher, ou avoir quelque choſe à me dire ? — Hélas ! ſeroit-ce Gloceſtre qui vous envoie ?

MONROSE.

Plût à Dieu qu'il en eût le pouvoir, comme il en eut le deſſein ; mais le ſort cruel en a ordonné autrement. Voyez ces crêpes & mes larmes, Madame ; vous n'avez plus d'époux.

ÉLÉONOR *joignant les mains.*

J'ai donc reçu le coup de la mort. Tout m'a été ôté, & je retournerai à la terre, dans l'état d'où j'en étois ſortie... Ombre paiſible, s'il y a de la miſéricorde dans le Ciel, reçois-moi dans ton ſein : ton cœur ne ſut que bénir & qu'aimer... Ainſi, le plus vertueux des hommes n'eſt plus !.... Monroſe, ſe ſouvint-il d'une

épouſe, avant d'expirer? Mon malheureux nom fut-il mêlé dans ſes derniers ſoupirs?

MONROSE.

Il n'eut perſonne auprès de lui pour les recevoir, Madame. Mon noble maître eſt mort aſſaſſiné.

ÉLÉONOR, *avec une exclamation pitoyable.*

Aſſaſſiné! Et Marguerite & Suffolk & Beaufort vivent ſans doute, & recueillent en paix le fruit de leur crime; & l'on parle d'un Ciel juſte!

MONROSE.

Le Duc & le Cardinal n'ont pas joui long-tems du prix du ſang. Marguerite ſeule, eſt vivante & règne.

ÉLÉONOR.

Ne m'en parle plus. Mon voyage eſt finī; mes pieds ſont déja glacés... mes mains auſſi. Le peu de vie qui me reſte ſe retire vers mon cœur... Adieu, Monroſe; vous avez vu ce que gagnoit la vertu. Cherchez un maître plus heureux... Adieu, noble Athol, compagnon de ma miſère; puiſſe la vôtre finir bientôt!

LE SOLITAIRE.

Dans l'éternité. O mort barbare, qui frappes ceux qui te craignent, qui fuis ceux qui t'implorent!

ÉLÉONOR.

N'outrage point l'ami des malheureux, le plus fidèle, qui ne nous flatte point, qui tient toujours ce qu'il promet... Je le connois enfin. (*A Monroſe*). Peut-être mon châtiment finira-t-il avec moi. Si le nom de Glocestre vous fut cher, empêchez qu'on n'inſulte mon corps, & accordez-moi (mais je crains que cette

faveur ne ſoit trop grande) de faire tranſporter mes cendres dans une terre ſanctifiée... Je déſire que ce pût être au lieu où eſt inhumée ma famille.

MONROSE.

Je vous en fais ſerment. Que ne puis-je d'avantage !

ÉLÉONOR.

Quel objet vient me frapper à cette heure ! Ambition, ton miroir terrible vient ſe placer tout à-coup devant mes yeux... (*Elle eſt épouvantée*). J'y vois l'amas de fautes où je me ſuis plongée pour toi. J'en repouſſois les remords d'une main foible, tandis que l'autre ſoulevoit en l'air la couronne qui tentoit mon cœur... Ah ! tu m'as perdue ! tu me coûtes la vie ! (*Avec un long frémiſſement*). Puiſſes-tu ne me pas coûter mon ame ! Où vais-je ? (*Elle jette un cri*). Je meurs. (*Elle expire*).

MONROSE.

Infortunée Éléonor ! Elle n'eſt plus.

LE SOLITAIRE.

A-t-elle jamais été ? a-t-elle jamais été ici ? a-t-elle jamais été ailleurs ? Un point dans l'immenſité des âges ! Mais je ſuis encore, moi, & la cruelle faulx m'oublie & paſſe plus loin. Sombre caverne, engloutis-moi vivant, pour ne plus me rendre que mort.

(*Il ſe retire dans une caverne creuſée dans la montagne*).

(*La Scène ſe ferme*).

Fin des Notes.

HENRI VI.

TROISIÈME PARTIE.

PERSONNAGES.

LE ROI HENRI VI.

ÉDOUARD, *Prince de Galles, ſon fils.*

Le Duc de SOMERSET,
Le Comte de NORTHUMBERLAND,
*Le Comte d'*OXFORD,
*Le Comte d'*EXETER,
Le Comte de WESTMORELAND,
Le Lord CLIFFORD,
} *Lords du parti du Roi.*

RICHARD, *Duc d'York.*

ÉDOUARD, *Comte de Marche, qui devint Roi,*
GEORGE, *Duc de Clarence,*
RICHARD, *Duc de Gloceſtre,*
EDMOND, *Comte de Rutland,*
} *fils du Duc d'York.*

Le Duc de NORFOLK,
Le Marquis de MONTAIGU,
Le Comte de WARWICK,
Le Comte de SALISBURY,
Le Comte de PEMBROKE,
Le Lord HASTINGS,
Le Lord STAFFORD,
} *Partiſans du Duc d'York.*

Sir Jean MORTIMER,
Sir Hugues MORTIMER,
} *oncles du Duc d'York.*

Sir Guillaume STANLEY, *depuis Comte de Derby.*

Lord RIVERS, *frère de Lady Gray.*

Sir Jean de MONTGOMERY, *Lieutenant de la Tour*

Sir Jean SOMERVILLE, *Maire d'York.*

HOMPHREY & SINKLO, *deux chaſſeurs.*

LOUIS XI, *Roi de France.*

LA REINE MARGUERITE.

La Princeſſe BONNE, *ſœur du Roi de France.*
Lady GRAY, *veuve de Sir Jean Gray, depuis Reine & femme d'Édouard IV.*
SOLDATS *& ſuite du Roi Henri, & du Roi Édouard*, &c.

Dans une partie du troiſième Acte, la Scène ſe paſſe en France : & dans tout le reſte de la Pièce, elle eſt en Angleterre.

HENRI VI.

TROISIÈME PARTIE.

ACTE PREMIER (1).

SCENE PREMIERE.

La Scène eſt à Londres dans la ſalle préparée pour l'Aſſemblée du Parlement (†).

*On entend un bruit de guerre. Paroiſſent le Duc d'*YORK, ÉDOUARD, RICHARD, NORFOLK, MONTAIGU, WARWICK *& autres, avec des roſes blanches à leurs caſques.*

WARWICK.

JE ne conçois pas comment le Roi nous eſt échappé.

(†) L'action commence immédiatement après la première bataille de Saint-Albans, où la faction d'York remporta la victoire.

YORK.

Tandis que nous pourſuivions la Cavalerie du Nord, il s'eſt évadé adroitement, abandonnant ſon Infanterie ; & cependant le grand Northumberland, dont l'oreille guerrière ne put jamais ſouffrir le ſon de la retraite, animoit encore ſon armée découragée : & lui-même, avec les Lords Clifford & Stafford, tous unis & de front, ont chargé notre corps de bataille, & l'ont percé juſqu'au centre, juſqu'à ce qu'ils aient péri ſous l'épée de nos ſoldats.

ÉDOUARD.

Le père de Stafford, Buckingham, eſt ou tué ou dangéreuſement bleſſé : j'ai fendu ſon caſque d'un coup droit : & pour preuve, mon père (†), voilà ſon ſang. (*Montrant ſon épée ſanglante*).

MONTAIGU, *montrant la ſienne à Warwick.*

Et voilà, mon frère, le ſang du Comte de Wiltshire, que j'ai joint dès le commencement de la mêlée.

Elle finit à la mort tragique du Roi Henri VI, & à la naiſſance du Prince Edouard, depuis Roi, ſous le nom d'Edouard V. Ainſi le ſujet de cette Pièce embraſſe environ ſeize années.

Cette Pièce n'eſt ſéparée de la précédente, que pour la commodité de la repréſentation ; car c'eſt la même action continuée ſans interruption ; & il n'y a pas deux ſcènes plus liées enſemble, que la première de cette Pièce, & la dernière de la précédente. *Johnſon.*

(†) Au Duc d'York.

RICHARD, *jettant ſur le Théatre la tête du Duc de Somerſet, qu'il tenoit cachée ſous ſon manteau.*

Et toi, parle pour moi, & dis ce que j'ai fait.

YORK, *avec tranſport.*

Richard a ſurpaſſé tous mes autres enfans! C'eſt à lui que je dois le plus. (*Contemplant la tête avec ſatisfaction*). Te voilà donc giſſant & ſans vie, beau Lord de Somerſet!

NORFOLK.

Puiſſe un pareil ſort couronner les eſpérances de toute la poſtérité de Jean de Gaunt!

RICHARD.

J'eſpère bien abattre de même la tête du Roi Henri!

WARWICK.

Et Warwick auſſi. —Victorieux Prince d'York, juſqu'à ce que mes yeux te voyent placé ſur ce trône, qu'uſurpe aujourd'hui la Maiſon de Lancaſtre, je fais ſerment à la face du Ciel, que jamais ils ne ſe fermeront. Voici le Palais de ce Roi craintif; voilà ſon Trône Royal. Monte à ta place, noble York: ce Trône eſt à toi, & non pas aux héritiers de Henri.

YORK.

Seconde-moi donc, cher Warwick, & je vais m'y

asseoir ; car nous ne sommes entrés ici que par la force.

NORFOLK.

Nous vous seconderons tous. — Périsse le premier qui recule !

YORK.

Mille graces, aimable Norfolk ! — Rangez-vous près de moi, mes Lords. — Et vous, Soldats, restez, & ne me quittez pas de la nuit.

WARWICK, *aux Soldats.*

Quand le Roi paroîtra, ne lui faites aucune violence, à moins qu'il ne veuille employer la force pour nous faire sortir d'ici.

YORK.

La Reine a convoqué son Parlement, pour ce jour même : elle ne s'attend guère à nous voir de son Conseil : de la voix, ou de l'épée, soutenons ici nos droits.

RICHARD.

Armés comme nous sommes, maintenons-nous ici.

WARWICK.

Ce Parlement s'appellera le Parlement de sang, à moins que Plantagenet, Duc d'York, ne soit Roi. Et ce timide Henri, dont la lâcheté nous a rendus le jouet de nos ennemis, sera déposé.

YORK.

Ne me quittez donc pas, mes Lords. Soyez fermes dans votre réſolution. — Je prétends prendre poſſeſſion de mes droits.

WARWICK.

Ni le Roi, ni ſon plus zèlé Partiſan, le plus fier de tous ceux qui tiennent pour la Maiſon de Lancaſtre, n'oſera haſarder un ſouffle; ſi Warwick menace (†). Je veux planter Plantagenet (¶) ſur le Trône : que quelqu'un oſe l'en déraciner. — De la fermeté, Richard : revendique la Couronne d'Angleterre.

(*Warwick conduit lui-même, ſur les degrés du Trône, York, qui y monte & s'y place*).

(†) Dans l'original : *Si Warwick ſecoue ſes ſonnettes;* métaphore tirée de la Fauconnerie. Les faucons portoient quelquefois de petites ſonnettes attachées ſur eux, apparemment pour faire peur aux oiſeaux, & les empêcher de s'envoler. *Johnſon.*

(¶) Henri II fut le premier de la ligne des Plantagenets. Ce nom lui venoit de ſon père Geofroy Plantagenet, qui étoit Duc d'Anjou, & qui épouſa Maud, fille unique de l'Impératrice Maud, fille unique de Henri premier, ſurnommé Plantagenet de *planta geniſta*, plante nommée *genêt*.

SCENE II.

Les mêmes. LE ROI HENRI, *le Lord* CLIFFORD, *le Comte de* NORTHUMBERLAND, *le Comte de* WESTMORELAND, *le Comte d'*EXETER, *& autres Lords du parti du Roi, entrent & reſtent au fond du Théatre.*

LE ROI, *à ſes Partiſans.*

REGARDEZ, mes Lords : voyez où cet audacieux rebelle eſt aſſis : ſur le Trône de l'État ! Sans doute, qu'appuyé des forces de Warwick, de ce traître vaſſal, il prétend envahir ma Couronne, & régner en Souverain. — Northumberland, il a tué ton père ; & le tien auſſi, brave Clifford, & vous avez fait vœu de venger leur mort ſur lui, ſur ſes enfans, ſes Partiſans & ſes amis.

NORTHUMBERLAND.

Et ſi je ne l'exécute pas, Ciel, que ta vengeance tombe ſur moi !

CLIFFORD.

C'eſt dans cet eſpoir que Clifford a revêtu ſon deuil de cette armure de fer.

WESTMORELAND.

WESTMORELAND.

Hé quoi, ſouffrirons-nous tant d'audace ? — Arrachons-le du Trône : mon cœur eſt bouillant de colère ; je ne peux ſouffrir....

LE ROI.

Soyez plus patient, cher Weſtmoreland.

CLIFFORD.

La patience eſt pour les lâches. Il n'auroit pas oſé s'y aſſeoir, ſi votre père étoit vivant. — Mon cher Souverain, ici, en plein parlement, laiſſez nous fondre ſur la Maiſon d'York.

NORTHUMBERLAND.

J'approuve ton idée, couſin : ſuivons-la.

LE ROI.

Eh ! ne ſavez-vous pas que le Peuple eſt pour eux, & qu'ils ont ici des troupes de ſoldats dévoués à leurs ordres ?

EXETER.

Le Duc d'York tué, ils fuiront bientôt.

LE ROI.

Loin, loin de la penſée & du cœur de Henri, le malheur de faire du Parlement une boucherie ! — Couſin Exeter, la voix de l'autorité, les paroles, les

menaces, ſont les ſeules armes que Henri veuille employer contre eux. (*Ils s'avancent vers le Duc d'York*). Séditieux Duc d'York, deſcends de mon Trône; tombe à mes pieds, & implore ma clémence & ta grace; je ſuis ton Souverain.

YORK.

Tu te trompes; c'eſt moi qui ſuis le tien.

EXETER.

Ingrat, deſcends, & rougis de honte: c'eſt lui qui t'a fait Duc d'York.

YORK.

C'étoit mon patrimoine, ainſi que la Couronne.

EXETER.

Ton pere fut un traître à la Couronne.

WARWICK.

C'eſt toi, Exeter, qui es traître à la Couronne, en ſuivant cet uſurpateur Henri.

CLIFFORD.

Qui doit-il ſuivre, que ſon Roi légitime?

WARWICK.

Sans doute, Clifford: qu'il ſuive donc Richard, Duc d'York.

LE ROI.

Et reſterai-je debout, tandis que toi tu ſeras aſſis ſur mon Trône?

YORK.

Il le faut bien; & j'y reſterai aſſis : réſigne-toi, Henri.

WARWICK.

Sois Duc de Lancaſtre, & lui Roi.

WESTMORELAND.

Henri eſt Duc de Lancaſtre & Roi, & Weſtmoreland le ſoutient.

WARWICK.

Et Warwick s'y oppoſe. — Vous oubliez, je le vois, que c'eſt nous qui vous avons chaſſé du champ de bataille, qui avons tué vos pères, & que nous avons marché en vainqueurs, enſeignes déployées, au travers de Londres, juſqu'aux portes du Palais.

NORTHUMBERLAND.

Non, Warwick, je ne l'oublie pas; je m'en ſouviens dans la douleur; &, j'en jure par ſon Ombre, toi & les tiens le païeront cher.

WESTMORELAND.

Oui, Plantagenet, & toi & tes enfans, & tes parens & tes amis : & j'en ferai, des têtes qui te ſont

chères, j'en ferai tomber plus qu'il ne couloit de gouttes de ſang dans les veines de ton père.

CLIFFORD.

Ne parle plus, Weſtmoreland, de crainte que, au lieu de menaces, Warwick, je ne te réponde par un coup qui venge ſa mort, ſur ce lieu même.

WARWICK.

Pauvre Clifford! Combien je mépriſe tes impuiſſantes menaces!

YORK.

Voulez-vous ou non, que j'établiſſe ici mes droits à la Couronne? Si vous le refuſez, nos épées vont en décider dans la plaine.

LE ROI.

Quel titre as-tu, traître, à la Couronne? Ton père étoit, ainſi que toi, Duc d'York; ton aïeul étoit Roger Mortimer, Comte de Marche. Je ſuis le fils d'Henri V (†), qui humilia le Dauphin & les François, & conquit leurs Villes & leurs Provinces.

WARWICK.

Ne parle point de la France, toi qui l'as perdue toute entière.

(†) La réputation militaire d'Henri V étoit le ſeul appui de ſon fils. Le nom ſeul d'Henri V diſſipa la troupe de Cade. *Johnſon.*

LE ROI.

C'eſt le Lord Protecteur qui l'a perdue, & non pas moi. Lorſque je fus couronné, j'avois à peine neuf mois.

RICHARD.

Aujourd'hui du moins, tu comptes aſſez d'années; & cependant il me ſemble que tu continues de perdre.... Mon père, arrachez la Couronne de la tête de l'uſurpateur.

ÉDOUARD.

Mon père, elle eſt à vous : ceignez-en votre front.

MONTAIGU, *au Duc d'York.*

Mon frère, au nom des armes que vous aimez & que vous honorez, terminons cette querelle par un combat, & ceſſons ces vaines invectives.

RICHARD.

Sonnez, trompettes, & ce Roi va fuir....

YORK.

Arrêtez, mes enfans.

LE ROI.

Arrête, toi-même, & laiſſe parler le Roi Henri.

WARWICK.

Plantagenet parlera le premier. — Lords, écoutez-

le. (*Au parti oppoſé*). Et vous, reſtez attentifs & en ſilence ; car quiconque oſera l'interrompre, c'eſt fait de ſa vie.

LE ROI.

Eſpères-tu, que j'abandonnerai ainſi mon Trône royal, où ſe ſont aſſis mon aïeul & mon père ? Non : auparavant la guerre dépeuplera mon Royaume... Oui, & ces étendards, ſi ſouvent déployés dans la France, & qui le ſont aujourd'hui dans l'Angleterre, hélas ! à notre grande douleur, me ſerviront de drap funéraire. — Pourquoi cette foibleſſe, mes Lords ? Mon titre eſt légitime, & meilleur que le ſien.

WARWICK.

Prouve-le, Henri, & tu ſeras Roi.

LE ROI.

Mon aïeul Henri IV a conquis la Couronne.

YORK.

En traître révolté contre ſon Roi.

LE ROI, *à part.*

Je ne ſais que répondre : mon titre eſt défectueux. (*Haut*). Répondez-moi. Un Roi ne peut-il donc ſe choiſir un héritier ?

YORK.

Que s'enſuit-il ?

LE ROI.

S'il le peut, je ſuis Roi légitime ; car Richard a publiquement réſigné ſa Couronne à Henri IV. Mon père fut ſon héritier, & moi, je la tiens de mon père.

YORK.

Il ſe révolta contre ſon Souverain, & ce fut par la violence qu'il le força à lui réſigner la Couronne.

WARWICK.

Et ſuppoſez, mes Lords, qu'il l'eût fait volontairement. Penſez-vous que cet acte pût nuire aux droits héréditaires de la Couronne ?

EXETER.

Non ; il ne pouvoit la réſigner qu'à l'héritier préſomptif qui avoit droit de ſuccéder & de régner.

LE ROI.

Quoi, êtes-vous contre nous, Duc d'Exeter ?

EXETER.

Pardonnez : la Loi eſt pour lui. (*Pluſieurs Lords ſe parlent bas ſur cette queſtion*).

YORK.

Pourquoi parlez-vous bas, mes Lords, au lieu de répondre ?

EXETER, *à part.*

Ma conſcience me dit, qu'York eſt Roi légitime.

LE ROI, *les voyant balancer.*

Je le vois, ils vont tous m'abandonner, & épouſer ſon parti.

NORTHUMBERLAND.

Plantagenet, quelles que ſoient tes prétentions; ne te flatte pas que Henri ſoit dépoſé.

WARWICK.

Il ſera dépoſé en dépit de vous tous.

NORTHUMBERLAND.

Tu te trompes, Warwick. Ce n'eſt pas ta puiſſance, ni tes Comtés d'Eſſex, de Suffolk, de Norfolk, ni de Kent, malgré l'orgueil & la préſomption que ces noms t'inſpirent, qui peuvent élever le Duc au Trône malgré moi.

CLIFFORD.

Roi Henri, que ton titre ſoit légitime ou défectueux, Clifford fait vœu de combattre pour ta défenſe. Que la terre s'entrouvre & m'engloutiſſe tout vivant, au lieu même où l'on me verra fléchir le genou devant le meurtrier de mon père!

LE ROI.

O Clifford! par ce vœu tu viens de me rendre la vie!

YORK.

Henri de Lancaſtre, cède-moi ta Couronne. (*Les Lords ſe parlent encore*). Lords, que murmurez-vous enſemble? Quels deſſeins concertez-vous?

WARWICK.

Rendez juſtice au royal Duc d'York, ou je vais remplir cette ſalle de ſoldats armés, & graver ſon titre avec le ſang de l'uſurpateur, ſur ce Trône même où York eſt aſſis. (*Il frappe du pied, & les ſoldats ſe montrent*).

LE ROI.

Lord Warwick, écoutez-moi de grace; ſeulement un mot. — Laiſſez-moi régner tant que je vivrai.

YORK.

Aſsûre la Couronne à moi & à mes enfans, & tu règneras en paix le reſte de tes jours.

LE ROI.

Je ſuis ſatisfait. Richard Plantagenet, après mon décès, jouis du Royaume.

CLIFFORD.

Quel vol vous faites au Prince votre fils, que vous dépouillez!

WARWICK.

Quel ſervice il rend à l'Angleterre & à lui-même!

WESTMORELAND, *à part.*

Lâche & timide Henri, qu'un rien abat & déſeſpère!

CLIFFORD.

Quelle injure tu te fais à toi-même, & à nous!

WESTMORELAND.

Je ne puis reſter, & entendre ces honteuſes conditions.

NORTHUMBERLAND.

Ni moi.

CLIFFORD.

Suivez-moi, couſin : allons en inſtruire la Reine.

WESTMORELAND.

Adieu, Roi ſans courage & dégénéré de tes aïeux; ton ſang glacé ne recèle pas une étincelle d'honneur!

NORTHUMBERLAND.

Sois, puiſque tu le veux, la proie de la Maiſon d'York, & vis dans les chaînes : tu les mérites, après cette lâche & ſervile action.

CLIFFORD.

Puiſſes-tu périr vaincu dans une guerre ſanglante! ou ſi tu ſurvis encore, que ce ſoit dans l'abandon & le mépris! (*Northumberland, Clifford & Weſtmoreland, ſortent indignés*).

SCENE III.

LE ROI HENRI, *le Duc d'*YORK, WARWICK, EXETER, NORFOLK, MONTAIGU, *&c.*

WARWICK.

REVIENS vers nous, Henri, & dédaigne leur courroux.

EXETER.

Ils ne reſpirent que vengeance (†); & c'eſt là le ſeul motif de leur oppoſition obſtinée.

LE ROI.

Ah! Exeter!

WARWICK.

Pourquoi ce ſoupir, mon Prince?

LE ROI.

Ah! ce n'eſt pas pour moi que je gémis, Lord Warwick : c'eſt pour mon fils, que je déshérite en père dénaturé : mais que le ſort diſpoſe des événemens! (*A York*). Je te ſubſtitue ici la Couronne à

(†) C'eſt-à-dire, ils s'en vont, non pas qu'ils doutent de la juſtice de ce qui vient d'être fait, mais parce qu'ils ont été forcés à ſe ſoumettre, & qu'ils cherchent à s'en venger. Ce n'eſt pas la raiſon, mais la paſſion qui les anime & les guide. *Johnſon.*

toi & à tes héritiers, à jamais, à condition que tu feras ſerment ici, d'éteindre cette guerre civile, & de me reſpecter, tant que je vivrai, comme ton Roi & ton Souverain, & de ne jamais chercher, par aucune trahiſon ni violence, à me renverſer du Trône, pour t'y placer.

YORK.

Je fais volontiers ce ſerment, & je l'exécuterai.

WARWICK.

Vive le Roi Henri! — York, embraſſez-le. (*Il l'embraſſe*).

LE ROI.

Reçois de moi le même vœu, pour toi & pour tes enfans, ta riche eſpérance.

YORK.

De ce moment, York & Lancaſtre ſont réconciliés.

EXETER.

Maudit ſoit le premier qui cherchera à les rendre ennemis! (*Ici les Lords ſe levent*).

YORK.

Adieu, mon digne Souverain : je vais me rendre à mon Château

WARWICK.

Et moi, je vais garder Londres avec mes ſoldats.

NORFOLK.

Moi, je retourne à Norfolk avec mes amis.

MONTAIGU.

Moi, je vais garder la mer, d'où je ſuis venu.

(*York, avec ſes enfans, Warwick, Norfolk & Montaigu, ſortent*).

LE ROI, *à part.*

Et moi, je vais regagner mon Palais, le chagrin & la douleur dans le cœur.

SCENE IV.

Comme le ROI HENRI *va pour ſortir, entrent* LA REINE MARGUERITE *& le Prince de* GALLES, *ſon fils.*

EXETER.

VOICI la Reine qui s'avance : ſes regards décèlent ſa fureur : je veux me dérober à ſa préſence.

LE ROI.

Et moi auſſi, cher Exeter. (*Il va pour ſortir*).

LA REINE MARGUERITE, *l'arrêtant.*

Non, ne cherchez pas à m'éviter : je m'attache à vos pas.

LE ROI.

Modérez-vous, chère Reine, & alors je reſterai.

LA REINE MARGUERITE.

Et qui pourroit ſe modérer dans de pareilles extrêmités? — Malheureux Roi! plût au Ciel que je fuſſe morte Vierge, que je ne t'euſſe jamais vu, que je ne t'euſſe pas donné un fils, puiſque tu devois être un père dénaturé! A-t-il mérité d'être ainſi dépouillé des droits de ſa naiſſance? Ah! ſi tu avois eu pour lui ſeulement la moitié de ma tendreſſe, ou qu'il t'eût coûté les douleurs que j'ai ſouffertes pour lui donner le jour, que tu l'euſſes nourri, comme moi, de ton ſang, tu aurois ici verſé juſqu'à la dernière goutte du tien, plutôt que de faire ce ſauvage Duc ton héritier, & de déshériter indignement ton propre fils.

LE JEUNE PRINCE.

Mon père, vous ne pouvez pas me déshériter: ſi vous êtes Roi, pourquoi ne le ſerois-je pas après vous?

LE ROI.

Pardonnez, Marguerite. — Pardonne, cher enfant: le Comte de Warwick, & le Duc m'y ont forcé.

LA REINE MARGUERITE.

T'y ont forcé! Tu es Roi, & l'on t'a forcé! Je rougis de t'entendre parler. Ah! malheureux & lâche Roi!

tu nous as tous perdus, toi, ton fils & moi; tu t'es donné un maître dans la Maiſon d'York, & tu ne régneras plus qu'en eſclave dépendant d'elle. Qu'as-tu fait, en tranſmettant la Couronne à lui & à ſes héritiers? que creuſer toi-même ton tombeau, & t'y traîner long-tems avant le terme de tes jours (†). Warwick eſt Chancelier de l'Etat, & maître de Calais. Le farouche Fauconbridge commande les mers & le détroit, & tu prétends être en sûreté! Oui, comme l'eſt l'agneau, tremblant, qu'environnent des loups dévorans. Ah! ſi j'euſſe été préſente, moi, qui ne ſuis qu'une foible femme; oui, leurs ſoldats m'auroient enlevée ſanglante ſur leurs lances, avant que j'euſſe conſenti à cet acte honteux. Mais tu préfères ta vie à l'honneur.... Te voyant avili à cet excès, je fais divorce avec toi, Henri, & me ſépare moi-même de ta table & de ta couche, juſqu'à ce que je voie révoquer cet acte funeſte, par lequel mon fils eſt déshérité. Les Lords du Nord, qui ont abandonné tes drapeaux, ſuivront les miens, dès qu'ils les verront déployés; & ils vont l'être: oui, à ta honte éternelle, & pour la ruine entière de la Maiſon d'York; & c'eſt ainſi que je te quitte. — Viens, mon fils. Notre armée eſt prête: ſuis-moi, nous allons la joindre.

(†) Le reproche de la Reine eſt fondé ſur un axiome reçu depuis long-tems parmi les Politiques, que la perte que fait un Roi de ſon pouvoir, eſt bientôt ſuivie de celle de ſa vie. *Johnſon.*

LE ROI.

Chère Marguerite, arrête, & daigne m'entendre.

LA REINE MARGUERITE.

Tu n'as que trop parlé : loin de moi.

LE ROI.

Édouard, mon fils; toi, veux-tu rester avec ton père ?

LA REINE MARGUERITE.

Oui, pour se voir égorger par ses ennemis !

LE JEUNE PRINCE.

Quand je reviendrai vainqueur du champ de bataille, je reverrai Votre Majesté. Jusqu'à ce moment, je suis la Reine.

LA REINE MARGUERITE.

Allons, mon fils : partons : nous n'avons pas de momens à perdre.

(*La Reine & le Prince sortent*).

SCENE V.

SCENE V.

LE ROI HENRI, EXETER.

LE ROI.

PAUVRE Reine ! Comme ſa tendreſſe pour moi & pour ſon fils excite ſa colère, & met dans ſa bouche les emportemens de la fureur ! Puiſſe-t-elle être vengée de ce Duc odieux, dont l'orgueil, exalté par l'ambition, plane ſur ma Couronne ! Comme un aigle affamé, il cherche à nous dévorer, moi & mon fils. — La déſertion de ces trois Lords (†) tourmente mon ame. Je veux leur écrire, & les ramener par des offres brillantes. —Venez, couſin ; vous leur porterez ma lettre.

EXETER.

Et j'eſpère les réconcilier tous avec vous.

(*Ils ſortent*).

(†) Northumberland, Weſtmoreland & Clifford.

SCENE VI.

Le Théatre repréſente le Château de Sandal, près de Wakefield, dans la Province d'York.

Les fils du Duc d'York, RICHARD, ÉDOUARD, *paroiſſent, avec* MONTAIGU.

RICHARD.

Mon frère, quoique je ſois le plus jeune, permettez-moi de parler....

ÉDOUARD.

Non : je ferai mieux le rôle d'Orateur.

MONTAIGU.

Mais j'ai des raiſons fortes & entraînantes.

(*Survient le Duc d'York qui les trouve diſputant*).

YORK.

Quoi ! qu'y a-t-il donc ? Mes enfans, mon frère (2), quel ſujet vous diviſe ? Quelle eſt votre querelle ? Comment a-t-elle commencé ?

ÉDOUARD.

Ce n'eſt point une querelle : c'eſt une diſpute amicale (†) & modérée.

YORK.

Sur quoi ?

RICHARD.

Sur un point qui intéreſſe votre Grace, & nous auſſi : ſur la Couronne d'Angleterre, mon père, laquelle eſt à vous.

YORK.

A moi, mon fils ? Non pas, tant que Henri vivra.

RICHARD.

Votre droit ne dépend point de ſa vie ou de ſa mort.

ÉDOUARD.

Vous en êtes l'héritier dès à préſent : jouiſſez-donc de votre héritage. A force de donner à la Maiſon de Lancaſtre le tems de reſpirer, à la fin elle vous accablera, mon père.

YORK.

Je me ſuis engagé, par ſerment, à le laiſſer régner en paix.

(†) Ou bien, *ſur un ſujet gracieux* : le droit de leur père à la Couronne.

ÉDOUARD.

Eſt-il des ſermens qu'on ne doive violer pour un Royaume? J'en violerois mille, moi, pour régner une ſeule année.

RICHARD.

Non. Que le Ciel préſerve votre Grace de devenir parjure!

YORK.

Je le ſerai, ſi j'emploie la force & la guerre.

RICHARD.

Je vous prouverai le contraire, ſi vous voulez m'écouter.

YORK.

Tu ne le prouveras pas, mon fils; cela eſt impoſſible.

RICHARD.

Un ſerment eſt nul (†), dès qu'il n'eſt pas fait devant un Magiſtrat légitime, qui ait autorité ſur celui qui jure. Henri n'en avoit aucune ſur vous : il a

(†) Voilà de vains ſophiſmes pour éluder l'obligation d'un ſerment. Il n'y a, il eſt vrai, qu'un Magiſtrat légitime, qui ait le pouvoir de l'exiger; mais ce n'eſt pas du Magiſtrat que le ſerment tire ſa force. Dans la Pièce précédente, les raiſons contre l'obligation d'un ſerment de maintenir un uſurpateur, priſes de cette légitimité du ſerment en lui-même, étoient juſtes & raiſonnables *Johnſon.*

uſurpé le Trône. Et puiſque c'eſt lui qui vous a fait jurer de renoncer à vos droits, votre ſerment, mon père, eſt vain & frivole. Ainſi, aux armes, & daignez ſeulement ſonger, mon père, combien il eſt doux de porter une Couronne. Son cercle enferme tout le bonheur de l'Élyſée, & tout ce que les Poëtes ont imaginé de jouiſſances & de félicités. Pourquoi languiſſons-nous dans cette indolence? Je ne puis goûter de repos, que je ne voie la roſe blanche que je porte, teinte du ſang pareſſeux & froid de Henri.

YORK.

Richard, il ſuffit : je veux régner ou mourir. (*A Montaigu*). Mon frère, pars pour Londres à l'inſtant, & anime l'impétueux Warwick à cette entrepriſe. — Toi, Richard, va trouver le Duc de Norfolk, & inſtruis-le, ſans témoins, de nos ſecrettes intentions. — Vous, Édouard, vous vous rendrez auprès de Milord Cobham, qui, au premier ſignal, ſera prêt à s'armer avec tout le Comté de Kent : c'eſt ſur ſes Habitans que je me fonde ; car ce ſont des ſoldats d'une ame active & obligeante : ils ſont généreux, & pleins de valeur & d'audace. — Vos poſtes ainſi diſtribués, que me reſte-t-il à moi maintenant, que le ſoin de chercher une occaſion de révolte, ſans que le Roi, ni perſonne de la Maiſon de Lancaſtre, pénètre mes deſſeins & mon but?

SCENE VII.

Les mêmes. Arrive un COURRIER *hors d'haleine.*

YORK.

MAIS, arrêtez. — Quelles nouvelles? Qui précipite ainſi tes pas vers nous?

LE COURRIER.

La Reine, à la tête des Comtes & des Barons du Nord (†), ſe propoſe de vous aſſiéger ici dans votre Château. Son armée eſt forte de vingt mille hommes: ſongez donc, Milord, à vous bien fortifier.

YORK.

Oui, avec mon épée. Quoi! penſes-tu qu'ils nous faſſent peur? — Édouard, & vous, Richard, vous reſterez près de moi. — Mon frère Montaigu va voler à Londres: avertiſſez le noble Warwick, Cobham,

(†) J'ignore ſi l'Auteur a eu ici en vue quelque inſtruction morale: mais le Lecteur trouve ici un avis frappant de ne pas imiter la précipitation avec laquelle les hommes emploient quelquefois des moyens illégitimes pour ravir un bien, que quelques délais & un peu de patience auroient porté ſans crime dans leurs mains. Si York eût attendu quelques momens de plus, il auroit évité à ſa cauſe la tache du parjure. *Johnſon.*

& nos autres amis, que nous avons laiſſés à titre de Protecteurs auprès du Roi, d'armer de la force leur politique, & de ne plus ſe fier au foible Henri & à ſes ſermens.

MONTAIGU.

Mon frère, je pars. Je réponds d'eux : n'en doutez pas ; & je prends à l'inſtant congé de vous.

(*Montaigu ſort*).

SCENE VIII.

Les mêmes. Sir JEAN *& Hugues* MORTIMER.

YORK.

BRAVES Chevaliers, chers oncles, vous arrivez bien à propos à mon Château : l'armée de la Reine ſe propoſe de nous y aſſiéger.

Sir JEAN.

Nous lui épargnerons cette fatigue : nous irons la joindre dans la plaine.

YORK.

Quoi ! avec cinq mille hommes ?

RICHARD.

Oui, mon père ; & avec cinq cents, s'il le faut.

Leur général eſt une femme ! Qu'avons-nous à craindre. (*On entend le bruit d'une marche au loin*).

ÉDOUARD.

J'entends déjà leurs trompettes : rangeons nos troupes en ordre, & ſortons à l'inſtant pour aller leur livrer combat ſans délai.

YORK.

Cinq hommes contre vingt ! — Malgré cette énorme inégalité, cher oncle, je ne doute pas de notre victoire. J'ai gagné plus d'une bataille en France, où les ennemis étoient dix contre un. Pourquoi n'aurois-je pas aujourd'hui le même ſuccès ?

(*Une alarme ; ils ſortent de la place*).

SCENE IX.

La Scène repréſente le champ de bataille, entre le Château de Sandal & Wakefield.

Le jeune Comte de RUTLAND (†) *& ſon* GOUVERNEUR, *fuyant Milord* CLIFFORD, *& des Soldats qui les pourſuivent.*

RUTLAND.

AH! où fuirai-je? Où me ſauverai-je de leurs mains? Ah! cher Gouverneur, vois : le ſanguinaire Clifford vient à nous.

CLIFFORD, *ſuivi de Soldats.*

Fuis, Chapelain; ton ſaint caractère te ſauve la vie. — Mais pour ce rejetton du Duc déteſté, dont le père a tué mon père, il mourra.

LE GOUVERNEUR.

Et moi, Milord, je veux mourir avec lui.

CLIFFORD.

Allons, ſoldats, arrachez-le; entraînez-le de ces lieux.

(†) Agé d'environ douze ans.

LE GOUVERNEUR.

Ah ! Clifford, ne trempez pas vos mains dans le ſang de cet enfant innocent, & craignez de vous faire abhorrer de Dieu & des Hommes. (*Les Soldats l'entraînent de force. L'enfant reſte pâmé de frayeur*).

CLIFFORD.

Allons. — Quoi ? eſt-il déja mort ? ou eſt-ce la crainte qui lui fait ainſi fermer les yeux ? — Oh ! je vais te les faire ouvrir.

RUTLAND.

Oh ! ton regard eſt celui dont le lion affamé couvre la malheureuſe victime, qui tremble ſous ſes griffes déchirantes : voilà ſes pas & ſa démarche affreuſe autour de ſa proie qu'il inſulte, & c'eſt ainſi qu'il s'approche pour dévorer ſes membres. — Ah ! de grace, Clifford, perce-moi de ton épée, plutôt que de me lancer ces regards cruels & foudroyans. — Généreux Clifford, daigne m'écouter, avant que je meure : je ſuis trop foible pour être l'objet de ta colère : venge-toi ſur des hommes, & laiſſe vivre un enfant.

CLIFFORD.

Tu parles en vain, malheureux enfant. Le ſang de mon père a fermé l'entrée de ce cœur, où ta plainte voudroit pénétrer.

RUTLAND.

Eh! que le ſang de mon père le rouvre à la pitié : il eſt homme, lui : Clifford, va combattre un ennemi digne de toi.

CLIFFORD.

Euſſai-je ici tous tes frères, leur vie & la tienne ne ſuffiroient pas pour aſſouvir ma vengeance. Non, quand je creuſerois encore les tombeaux de tes pères, & que j'aurois ſuſpendu dans les airs leurs cercueils à demi conſumés, en ſpectacle d'ignominie, ma fureur ne ſeroit pas appaiſée, ni mon cœur ſoulagé. La vue de tout homme de la Maiſon d'York eſt une furie qui tourmente mon ame; & juſqu'à ce que j'aie extirpé de la terre leur race maudite, ſans en laiſſer un ſeul en vie, je vis dans l'enfer. — Allons. (*Levant le bras*).

RUTLAND.

O laiſſe-moi prier un moment, avant de recevoir le coup de la mort! — Ah! c'eſt toi, Clifford, que je prie : hélas! aie pitié de moi.

CLIFFORD.

Oui, la pitié, qui eſt à la pointe de mon épée.

RUTLAND.

Jamais je ne t'ai offenſé : pourquoi veux-tu me tuer?

CLIFFORD.

Ton père m'a offenſé.

RUTLAND.

Je n'étois pas encore né alors. — Tu as un fils, Clifford ; au nom de ce fils, aie pitié de moi, de crainte qu'en vengeance de ma mort... puiſque Dieu eſt juſte... il ne ſoit miſérablement égorgé comme moi. Ah ! laiſſe-moi paſſer les jours de ma vie, enfermé à ton gré dans une priſon ; & à la première offenſe, fais-moi mourir ; mais à préſent tu n'as nul motif de...

CLIFFORD.

Nul motif ? Ton père a tué mon père : allons, meurs (3). (*Il le poignarde*).

RUTLAND, *en tombant.*

(†) Faſſe le Ciel que ce ſoit là ton plus glorieux exploit !

CLIFFORD.

Plantagenet ! Plantagenet ! j'arrive ; & ce ſang de ton fils, figé ſur mon glaive, reſtera ſur mon arme rouillée, juſqu'à ce que le tien s'y attache auſſi ; alors je les laverai enſemble.

(*Il ſort*).

(†) Dans l'original eſt ce vers-latin :

Dii faciant, laudis ſumma ſit iſta tuæ.

tiré d'Ovide dans l'épître de Phillis à Démophon. J'ai trouvé plus d'une fois ce vers cité dans les anciennes Pièces. *Steevens.*

SCENE X.

*On entend un bruit de guerre. Le Duc d'*YORK *paroît, ſeul.*

YORK.

L'ARMÉE de la Reine a vaincu : mes deux oncles (†) ont péri en défendant ma vie, & tous mes Partiſans tournent le dos à l'ennemi triomphant; ils fuyent comme les vaiſſeaux devant les vents, ou de timides agneaux que pourſuivent des loups affamés. —Mes enfans!... Dieu ſait, quel eſt leur ſort. Mais je ſais bien auſſi, que, vivans ou morts, ils ſe ſont comportés en hommes nés pour la gloire. Trois fois Richard s'eſt ouvert un paſſage juſqu'à moi, en me criant : *Courage, mon père, combattons juſqu'à la fin!* Et trois fois auſſi Édouard m'a joint, ſon épée rougie, juſqu'à la garde, du ſang des ennemis qu'il avoit combattus; & lorſque les plus intrépides Guerriers ſe retiroient, Richard crioit : *Chargez, ne lâchez pas un pied de terrein;* & encore : *Une Couronne, ou un glorieux tombeau! un ſceptre, ou un cercueil!* —Dans ce moment, nous avons renouvellé le combat; mais, hélas! en

(†) C'étoient deux oncles bâtards du côté maternel, que Sir Jean & Sir Hugues Mortimer; ils étoient frères illégitimes de ſa mère. *Percy.*

vain. Nous avons été forcés de reculer encore. — Tel j'ai vu un cygne ſe conſumer en inutiles efforts pour vaincre le courant, & s'épuiſer contre les flots qui le maîtriſent. — Mais qu'entends-je? (*On entend un bruit de guerre tout proche*). Ah! c'eſt le fatal ennemi qui me pourſuit encore! Et je ſuis trop affoibli, & je ne peux fuir ſa fureur : & euſſé-je encore toutes mes forces, je ne lui échapperois pas. Allons, les heures, qui compoſoient ma vie, ſont révolues : il faut reſter ici : c'eſt ici que ma vie doit finir.

SCENE XI.

*Le Duc d'*YORK, LA REINE MARGUERITE, *armée*, *le Prince de* GALLES, CLIFFORD, NORTHUMBERLAND, *Soldats*.

YORK.

VIENS, farouche Clifford. — Barbare Northumberland! J'oſe provoquer encore votre rage inſatiable; me voilà en butte à vos coups, & je brave vos fureurs.

NORTHUMBERLAND.

Rends-toi, orgueilleux Plantagenet, & demande grace.

CLIFFORD.

Grace ! Oui, comme celle que ſon bras ſans pitié a faite à mon père, avec un coup mortel. Enfin, ce demi Dieu ſuperbe (†) eſt précipité du char de ſon orgueil, & trouve la fin de ſa carrière au midi de ſes jours.

YORK.

Peut-être que mes cendres reproduiront un vengeur qui vous punira tous : plein de cet eſpoir, & levant mes yeux vers le Ciel, je brave tout ce que peut exercer ſur moi la fureur de mes ennemis. Hé bien ! que n'avancez-vous ? Quoi ! tant de bras, & vous avez peur !

CLIFFORD.

Oui, les lâches commencent à combattre, quand ils ne peuvent plus fuir : ainſi la foible colombe attaque de ſon bec les ſerres du faucon qui la déchire : ainſi les voleurs ſans reſſource, & déſeſpérant de leur vie, accablent d'invectives le Prévôt qui les enchaîne.

YORK.

O Clifford ! recueille un moment tes penſées, & rappelle-toi le paſſé ; & alors, ſi tu le peux ſans rougir de honte, fixe ce viſage, & mords cette langue qui me

(†) Phaéton.

calomnie & qui m'accuſe de lâcheté, moi, dont l'aſpect menaçant ta fait reculer & fuir.

CLIFFORD.

Je ne m'amuſerai pas à diſputer avec toi de paroles : c'eſt avec mon épée que je vais te répondre : quatre coups au lieu d'un ! (*Il tire ſon épée pour l'attaquer*).

LA REINE MARGUERITE.

Arrête, vaillant Clifford ! Pour mille raiſons, je veux prolonger encore la vie de ce traître. — La rage le rend ſourd. — Northumberland, parlez, & contenez-le.

NORTHUMBERLAND.

Arrête, Clifford : ne lui fais pas l'honneur de t'expoſer à la plus légère égratignure, pour lui percer le cœur. Quand un dogue eſt en furie, y a-t-il de la gloire à riſquer ſa main dans ſa gueule irritée, lorſque l'on peut du pied le repouſſer ſans danger ? C'eſt le droit de la guerre d'uſer de tous ſes avantages ; & dix ennemis en enchaînent un, ſans déshonorer leur valeur. (*Ils ſe jettent tous ſur York, qui ſe débat dans leurs mains*).

CLIFFORD.

Oui, oui, tu te débats en vain, comme l'oiſeau dans le lacet.

NORTHUMBERLAND.

NORTHUMBERLAND.

Ou comme un paon dans les filets. (*York eſt dompté, & fait priſonnier*).

YORK.

Ainſi triomphent les brigands ſur leur proie conquiſe ; ainſi cède l'honnête-homme accablé par la force.

NORTHUMBERLAND, *à la Reine.*

Maintenant, Madame, qu'ordonnez-vous de lui ?

LA REINE MARGUERITE, *avec tranſport.*

Ah! Clifford, Northumberland, braves guerriers ; il faut le placer ſur ce tertre de terre, lui dont les bras ambitieux vouloient embraſſer les montagnes ; mais ils n'ont touché que leur ombre. — Hé bien, c'eſt donc toi qui prétendois être Roi d'Angleterre ? C'eſt donc toi qui faiſois tant de bruit dans notre Parlement, & qui vantois avec emphaſe ton illuſtre race ? Où eſt maintenant ta troupe d'enfans, aliment de ton orgueil, pour te ſoutenir ? Ton pétulant Édouard & ton robuſte George ? Où eſt-il, ton vaillant & difforme Richard, ce monſtre, ton fils, dont la voix toujours grondante excitoit, ſans relâche, ſon père à la révolte ? Où eſt-il auſſi, ton cher Rutland, le bien-aimé de ton cœur ? Vois, York, j'ai teint ce mouchoir dans le ſang, que le brave Clifford a fait

jaillir du ſein de ce fils chéri, avec le fer de ſon épée; & ſi tes yeux veulent pleurer ſa mort, tiens, je te le préſente, pour en eſſuyer tes larmes. Hélas! infortuné York! Oui, ſans la haine mortelle que je te porte, je déplorerois avec toi ta malheureuſe deſtinée! Je t'en conjure, York; gémis, pour me donner de la joie. Quoi! la rage brûlante de ton cœur a-t-elle donc deſſéché tes entrailles? Quoi! je ne verrai pas tomber une larme pour la mort de Rutland? D'où te vient ce calme immobile? Tu devrois être dans le délire de la fureur : je l'eſpérois, & c'eſt pour te rendre furieux, que je t'inſulte ainſi. — Livre-toi donc à tous les mouvemens, à tous les excès d'un forcené, afin que mon ame ſoit joyeuſe & dans l'enchantement. Mais je le vois; ſi je veux que tu ſerves à mes jeux, il faut t'en payer le ſalaire : York ne parlera qu'à la vue d'une Couronne. — Allons, une Couronne pour York. — Et vous, Lords, proſternez-vous devant lui. — Tenez-lui les mains, tandis que je vais le couronner. (*Elle lui place ſur la tête une couronne de papier* (†)). Mais, vraiment, à préſent il a l'air d'un Roi. — Oui, voilà l'homme qui s'eſt emparé du Trône de Henri; voilà celui qui s'étoit fait

(†) Shakeſpear s'eſt ici un peu écarté de l'Hiſtoire, pour embellir la Scène. La couronne de papier fut en effet placée ſur la tête d'York, mais après qu'elle eut été tranchée. Rutland fut tué par Clifford, mais après la mort de ſon père York. *Steevens.*

adopter par lui pour ſon héritier. — Mais comment ſe fait-il donc que le grand Plantagenet ſoit couronné ſitôt, au mépris de ſon ſerment ſolemnel? Je croyois, moi, que tu ne devois être Roi, qu'après que notre Roi Henri auroit terminé avec la mort; & vous voulez ceindre votre tête de la Couronne de Henri, & arracher de ſon front le diadême, dès à préſent, pendant qu'il eſt plein de vie, en violant votre ſerment ſacré! Oh! c'eſt un crime trop impardonnable! Allons, faites tomber cette Couronne, & avec elle ſa tête; & que ſa mort ſoit l'ouvrage d'un clin-d'œil.

CLIFFORD.

Cet office me regarde; j'ai mon père à venger.

LA REINE MARGUERITE.

Non, arrête encore: écoutons-le pérorer.

YORK.

Louve de France, mais plus impitoyable que ſes loups les plus féroces; toi, dont la langue eſt plus envenimée que la dent de la vipère, qu'il ſied mal à ton ſexe d'abuſer de la force pour inſulter, comme une Scythe barbare, aux malheurs des infortunés que la Fortune fait tomber dans tes fers! Si ton viſage, ſans pudeur comme un maſque inſenſible, n'étoit pas endurci dans l'impudence par l'habitude des vices, j'eſſayerois de te faire rougir, Reine préſomptueuſe: je

te retracerois ton origine, & la ſouche dont tu es ſortie. C'en ſeroit aſſez pour te couvrir de confuſion, s'il te reſtoit quelque ſentiment de honte. Ton père, qui ſe pare des titres de Roi de Naples, des deux Siciles, & de Jéruſalem, n'a pas le revenu d'un Métayer Anglois. Eſt-ce donc ce Monarque mendiant qui t'a appris à inſulter ? Va, ton orgueil eſt inutile, & n'en impoſe point, Reine inſolente (†). — Qui te donne cet orgueil ? Seroit-ce la beauté, ce bien dont les femmes ſont ſi vaines ? Mais Dieu ſait, que le Ciel en fut avare pour toi. Eſt-ce la vertu, ce tréſor qui fait admirer ton ſexe ? On t'admire, toi, pour tes vices. Eſt-ce (¶) la décence & la douceur des mœurs, qualités qui les transforment en anges ? C'eſt ſous ce rapport que tu es déteſtable (§). Tu es l'antipode de tout bien, & l'ennemie de toute vertu. O cœur de tygreſſe, caché ſous la forme d'une femme ! Comment ſe peut-il que tu trempes ton voile du ſang d'un enfant, pour l'offrir à ſon malheureux père, & lui

(†) A moins que tu ne veuilles vérifier l'adage populaire (*), qu'un gueux, une fois en ſelle, pouſſe ſon cheval juſqu'à ce qu'il crève.

(¶) *Government*, dans le langage de ce tems, ſignifioit, douceur du caractère, & décence des manières.

(§) Tu es auſſi oppoſée à tout bien, que le ſont à nous les antipodes, ou que l'eſt le ſud au ſeptentrion.

(*) Montez un gueux à cheval, & il va courir le galop. — *Aſperius nihil eſt humili, cùm ſurgit in altum.* Claudien.

dire d'en eſſuyer ſes larmes, & que tu offres encore à la vue le viſage d'une femme? Les femmes ſont douces, ſenſibles, pitoyables & d'un cœur facile à fléchir, & toi tu es féroce, implacable, dure comme la roche, inflexible & ſans remords. Tu m'exhortois à la rage : va, tes vœux ſont comblés : tu voulois voir mes larmes; jouis, tu les vois couler; car la rage amaſſe les pleurs, & dès qu'elle ſe ralentit, ils coulent à grands flots. Ces pleurs ſont les obſéques de mon cher Rutland; & chaque larme crie vengeance de ſa mort.... contre toi, barbare (3) Clifford.... & toi, lâche & perfide Françoiſe.

NORTHUMBERLAND.

C'eſt malgré moi; mais ſon affreuſe ſituation m'émeut au point, que j'ai de la peine à retenir mes larmes.

YORK.

Non, les Cannibales affamés n'euſſent pas touché, n'euſſent pas oſé enſanglanter le viſage de ce bel enfant; mais vous êtes plus inhumains, plus inexorables.... Oh! dix fois plus que les tygres de l'Hyrcanie. Vois, Reine impitoyable; vois les larmes d'un malheureux père : ce voile que tu as trempé dans le ſang de mon cher enfant, vois, j'en lave le ſang avec mes larmes : tiens, reprends-le, & va te vanter de ce bel exploit. (*Il lui rejette le mouchoir*). Si tu racontes cette hiſtoire ſans altérer la vérité, ſur mon ame,

ceux qui l'entendront lui donneront des larmes : oui, mon ennemi même en verſera un torrent, & dira : Hélas! ce fut une action bien atroce. — Allons, reprends ta Couronne, & ma malédiction avec elle ; & puiſſes-tu, dans ton malheur, trouver la conſolation que je reçois de ta cruelle main ! Barbare Clifford, ôte-moi du monde! Que mon ame s'envole aux Cieux, & que mon ſang retombe ſur vos têtes !

NORTHUMBERLAND.

Il auroit maſſacré toute ma famille, qu'il ne me ſeroit pas poſſible, aux dépens de ma vie même, de ne pas pleurer avec lui, en voyant combien la douleur pénètre & tourmente ſon ame déſeſpérée.

LA REINE MARGUERITE.

Quoi ! vous pleurez, Milord Northumberland ? — Songez ſeulement aux maux qu'il nous a faits à tous, & cette penſée ſéchera bientôt vos trop faciles larmes.

CLIFFORD.

Voilà pour accomplir mon ſerment, & voilà pour la mort de mon père. (*En le poignardant*).

LA REINE MARGUERITE, *lui portant auſſi un coup.*

Et voilà pour venger notre bon Roi.

YORK.

Ouvre-moi les portes de ta miſéricorde, Dieu de clémence ! Mon ame s'envole par ces bleſſures, pour te chercher. (*Il expire*).

LA REINE MARGUERITE.

Emportez ſa tête, & placez-la ſur les portes d'York : de cette hauteur, York pourra voir ſa ville d'York.

(*Ils ſortent*).

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

La Scène eſt dans la Province de Galles, près de la Croix de Mortimer.

On entend une marche. ÉDOUARD & RICHARD *paroiſſent avec leur armée.*

ÉDOUARD.

DANS cette guerre malheureuſe, après ce dangéreux combat, quels ſont les ſentimens de mon noble frère Richard? Pourquoi cette triſteſſe où je le vois plongé (†)?

(†) J'ai commencé cet Acte comme dans l'ancienne édition *in*-4°. Voici le début dans la moderne : « J'ignore comment notre » auguſte père aura pu échapper, ou plutôt s'il aura, ou non, » échappé à la pourſuite de Clifford & de Northumberland. S'il » eût été pris, nous en aurions eu quelques nouvelles : s'il eût été » tué, nous en aurions auſſi été inſtruits ; ou s'il a eu le bonheur » de ſe ſauver des mains de l'ennemi, le bruit de ſon heureuſe » évaſion ſeroit parvenu juſqu'à nous ». Si l'Auteur avoit pris la peine de revoir ſa Pièce, il n'auroit ſans doute pas commencé le ſecond Acte par la même exclamation exprimée preſque dans les mêmes termes. *Steevens.*

RICHARD.

Je n'aurai point de joie que je ne ſorte de cette cruelle inquiétude, & que je ne ſache ce qu'eſt devenu notre père, ce digne & vaillant Héros. Je l'ai vu promenant ſa fureur belliqueuſe dans le champ de bataille. J'ai obſervé tous les mouvemens qu'il a faits pour écarter Clifford, & l'attirer ſeul. Mes yeux l'ont ſuivi dans le plus fort de la mêlée, & j'ai cru voir un lion au milieu d'un troupeau de bétail, ou un ours qu'environne une meute de dogues acharnés; quand il en a étreint quelques-uns dans ſes bras, & qu'il leur a fait jetter le cri de la mort, les autres ſe tiennent éloignés, aboyant contre lui. Tel étoit notre père au milieu de ſes ennemis : on les voyoit fuir au loin ſon bras redoutable. C'eſt, à mon avis, dans ce revers, une aſſez belle gloire pour nous, que l'honneur d'être ſes enfans. — Vois, l'aurore ouvre ſes portes d'or, & prend congé, juſqu'au ſoir, du ſoleil radieux (†). Comme elle reſſemble au printems de la jeuneſſe! Elle eſt brillante & parée comme le jeune-homme qui veut plaire à ſon Amante.

ÉDOUARD.

Mes yeux ſont-ils éblouis, ou vois-je en effet trois ſoleils?

(†) L'aurore prend pour un tems congé du ſoleil, lorſqu'il la quitte pour commencer ſa courſe journalière. *Johnſon.*

RICHARD.

Ce ſont trois ſoleils brillans, tous trois réels & bien diſtincts : ce n'eſt point l'image d'un ſeul, répétée dans les nuages tranſparens & fugitifs ; mais trois diſques brillant enſemble dans un Ciel pur & blanchi de leurs rayons. Voyez ! voyez ! ils s'uniſſent, ſe confondent, & ſemblent s'embraſſer, comme s'ils juroient enſemble une ligue inviolable : à préſent ils ne forment plus qu'un ſeul aſtre, qu'un ſeul flambeau, qu'un ſoleil unique. —Sûrement le Ciel nous trace quelque événement dans ce phénomène.

ÉDOUARD.

Étrange prodige (†), inoui juſqu'à nos jours ! J'imagine qu'il nous appelle au champ de bataille : c'eſt un ſigne que nous, enfans du brave Plantagenet, déja brillant ſéparément de l'éclat de nos exploits, nous devons faire plus, & unir enſemble nos ſplendeurs, & luire ſur la terre, comme ce ſoleil ſur le monde. Quel que ſoit ce préſage, je veux déſormais porter ſur mon bouclier trois ſoleils radieux (¶).

(†) Ce phénomène parut avant la bataille, qui ſe donna le jour de la Chandeleur, près la Croix de Mortimer ; & ce fut là la raiſon, diſent quelques-uns, pourquoi le Comte de Marche prit trois ſoleils pour ſon emblême. *Richard Baker.*

(¶) *Richard.* Portez-y plutôt trois filles : ſoit dit, ſans vous déplaire, vous aimez beaucoup mieux les femelles que les mâles.

SCENE II.

Les mêmes. Arrive un COURRIER, *dont la triſteſſe eſt peinte ſur ſon viſage.*

RICHARD.

Qui es-tu, toi, dont les ſombres regards annoncent d'avance, que ta langue nous prépare un récit funeſte ?

LE COURRIER.

Ah! voyez, voyez en moi un triſte témoin de la mort du noble Duc d'York, votre auguſte père, & mon tendre maître.

ÉDOUARD.

Ah! n'en dis pas davantage (†) : j'en ai trop entendu.

RICHARD.

Raconte-moi comment il eſt mort; & n'omets rien : je veux tout entendre.

Pointe fondée ſur l'équivoque de *ſuns*, ſoleils, & *ſons*, fils, garçons.

(†) La différence eſt bien marquée entre la généreuſe tendreſſe d'Édouard, & la ſauvage fermeté de Richard, dans la manière différente dont ils reçoivent la nouvelle de la mort de leûr père. *Johnſon.*

LE COURRIER.

Environné d'un cercle d'ennemis (1), il leur faiſoit face à tous, intrépide comme ce Héros, l'eſpoir de Troye, & s'oppoſant aux Grecs qui vouloient en forcer les portes. Mais Hercule même doit ſuccomber ſous le nombre (†) : & pluſieurs coups redoublés, de la plus foible cognée, tranchent & abattent le chêne le plus dur & le plus vigoureux. Saiſi par une foule de mains, votre père a été dompté; mais il n'a été percé que par le bras furieux de l'impitoyable Clifford, & par la Reine. Elle lui a poſé par mépris, ſur la tête, une Couronne dériſoire : elle l'a inſulté en riant; & lorſque le déſeſpoir a fait couler les larmes du Duc, cette Reine barbare lui a offert, pour eſſuyer ſon viſage, un voile trempé dans le ſang innocent de l'aimable & jeune Rutland, égorgé par l'affreux Clifford. Enfin, après une multitude d'outrages & d'affronts odieux, ils lui ont tranché la tête, & l'ont placée ſur les portes d'York, où elle offre le plus tragique ſpectacle qui ait jamais affligé mes yeux.

ÉDOUARD.

Cher Duc d'York, toi dont le bras ſoutenoit notre jeuneſſe, à préſent que nous t'avons perdu, nous n'avons plus d'appui ni d'aſyle. —O Clifford! inexo-

(†) Proverbe. *Ne Hercules quidem adverſus duos ;* Hercule fut trop foible contre l'Hydre & le Cancer réunis.

rable Clifford, tu as détruit la fleur des Chevaliers de l'Europe! & ce n'eſt que par trahiſon que tu l'as vaincu : ſeul contre toi ſeul, il t'auroit ſubjugué. — Ah! maintenant mon ame ſe déplaît dans ſa priſon : oh! qu'elle voulût s'en affranchir, afin que ce corps pût, enfermé ſous la terre, y trouver le repos; car il n'eſt plus dans l'avenir de bonheur pour moi; non, jamais, jamais je ne goûterai un ſentiment de joie.

RICHARD.

Moi, je ne puis pleurer. Toutes mes larmes ſont deſſéchées par le braſier que la rage allume dans mon cœur : ma langue ne peut le ſoulager du poids qui l'accable; & le feu qui me brûle, étouffe mes ſoupirs. — Les larmes éteignent le reſſentiment : aux enfans donc les pleurs; & à moi, le fer & la vengeance! — Richard, je porte ton nom, je vengerai ta mort, ou je mourrai avec gloire, en cherchant à te venger.

ÉDOUARD.

Ce vaillant Duc t'a laiſſé ſon nom : il me laiſſe à moi ſa place & ſon Duché.

RICHARD.

Allons, ſi tu es vraiment l'enfant de cet aigle royal, prouve ta race en fixant le ſoleil (2). Au lieu de ſa place & de ſon Duché, dis le Trône & le Royaume : ils ſont à toi, ou tu n'es pas ſon fils.

SCENE III.

Les mêmes. Une marche. Entrent WARWICK, *le Marquis de* MONTAIGU, *ſuivis de leur armée.*

WARWICK.

HÉ BIEN, mes jeunes Lords, où en êtes-vous? Quelles nouvelles avez-vous reçues?

RICHARD.

Illuſtre Warwick, s'il falloit vous redire nos déſeſpérantes nouvelles, & recevoir à chaque mot un coup de poignard dans notre ſein, juſqu'à la fin du récit, nous ſouffririons moins de ces bleſſures, que de ces cruelles paroles. O brave Lord, le Duc d'York eſt tué!

ÉDOUARD.

O Warwick! Warwick! ce Plantagenet, qui t'aimoit auſſi tendrement, que le ſalut même de ſon ame, a été mis à mort par le féroce Clifford!

WARWICK.

Il y a déja dix jours que j'ai noyé de mes larmes cette douloureuſe nouvelle; & aujourd'hui, pour mettre le comble à vos malheurs, je viens vous inſtruire des événemens qui l'ont ſuivie. Après le ſan-

glant combat de Wakefield, où votre brave père a rendu ſon dernier ſoupir, on m'a apporté auſſi vîte, que peut courir le courſier le plus léger, la nouvelle de votre perte & de ſa mort. J'étois alors à Londres, tenant le Roi ſous ma garde, & j'ai ramaſſé mes ſoldats, j'ai raſſemblé des troupes d'amis; & me trouvant en forces, à ce que j'imaginois, j'ai marché vers Saint-Albans pour intercepter la Reine, traînant toujours le Roi à ma ſuite, pour appuyer mon parti de ſa préſence : car des eſpions m'avoient averti que la Reine venoit avec la réſolution d'anéantir le dernier décret que nous avons fait arrêter en Parlement, ſur le ſerment du Roi Henri, & de votre ſucceſſion. —Pour abréger.... Nous nous ſommes rencontrés à Saint-Albans : nos deux armées ſe ſont joint, & l'on a opiniâtrément combattu des deux côtés... Mais, ſoit que la calme froideur du Roi, qui jettoit de doux & tendres regards ſur ſa Reine guerrière, ait glacé l'ardeur dont j'avois vu mes troupes animées, ſoit la nouvelle du ſuccès récent de la Reine, ſoit leur extraordinaire effroi du farouche Clifford, dont la voix tonnante ne parle à ſes captifs que de ſang & que de mort, c'eſt ce que je ne peux juger : mais la vérité eſt que leurs armes ſont tombées ſur nous comme la foudre, & que nos ſoldats (†), comme un fléau dans

(†) *Comme le vol lent & pareſſeux du hibou nocturne.* Cette image ne va guère bien à ce ſujet, & n'étoit pas néceſſaire à la

la main laſſe ou pareſſeuſe du valet mercenaire, ne frappoient qu'avec molleſſe & lenteur, comme s'ils euſſent frappé leurs amis. J'ai eſſayé de les ranimer par la juſtice de votre cauſe, par la promeſſe d'une paie plus riche, & de grandes récompenſes; mais en vain. Ils n'avoient pas le courage de combattre : & quand nous avons vu qu'il n'y avoit nul eſpoir de gagner la victoire, nous avons fui, le Roi vers ſa Reine, & nous, le Lord George, votre frère, Norfolk & moi, qui ſommes, en hâte & ventre à terre, accourus pour vous rejoindre. On nous avoit inſtruits, que vous étiez ici ſur les frontières, occupés à raſſembler une autre armée, pour livrer un nouveau combat.

ÉDOUARD.

Cher Warwick, où eſt le Duc de Norfolk? Apprenez-nous encore, quand mon frère eſt revenu de Bourgogne en Angleterre?

WARWICK.

Le Duc eſt à ſix milles d'ici environ, avec ſes troupes. — Quant à votre frère, la Ducheſſe de Bourgogne, votre tante, l'a renvoyé ces jours derniers avec un renfort de ſoldats, bien néceſſaire dans cette guerre.

---

comparaiſon, qui eſt aſſez heureuſement complettée par celle du fléau d'un batteur en grange. *Johnſon.*

RICHARD.

RICHARD.

Il falloit que la partie fût bien inégale, lorſque le vaillant Warwick a fui. J'ai ſouvent entendu vanter ſon courage à pourſuivre l'ennemi ; mais jamais, juſqu'aujourd'hui, je n'avois entendu citer de lui une honteuſe retraite.

WARWICK.

Et tu ne commenceras pas aujourd'hui, Richard, à entendre citer une lâcheté de Warwick : je te convaincrai que ce bras peut enlever le diadême de la tête du foible Henri, & arracher de ſa main le ſceptre de l'Empire, quand il ſeroit auſſi intrépide, auſſi renommé dans la guerre, qu'il eſt connu par ſa foibleſſe, & ſon amour pour la paix & la prière.

RICHARD.

Je n'en doutai jamais : Warwick, ne vous offenſez pas de ma remarque ; c'eſt l'amour que je porte à votre gloire, qui m'a fait parler. Mais, dans ces tems de criſe, quel parti faut-il prendre? Irons nous dépouiller cette armure de fer, pour nous envelopper dans de noirs manteaux de deuil, comptant de nos doigts les *ave Maria* de nos chapelets? Ou bien, irons-nous graver ſur le caſque de nos ennemis, le zèle & la ferveur de nos courages, avec nos armes ven-

gereſſes? Si ce dernier parti vous plaît, dites-le; j'y conſens: & alors, partons, mes Lords.

WARWICK.

C'eſt pour cette vengeance que Warwick eſt venu vous chercher, & c'eſt auſſi l'objet qui amène vers vous mon frère Montaigu. Suivez-moi, Lords. Cette Reine hautaine & inſultante, aidée de Clifford & du ſuperbe Northumberland, & de pluſieurs autres fiers Partiſans de leurs couleurs, ont aiſément paîtri à leur gré le cœur du Roi, flexible comme la cire. Il a donné, avec ſerment, ſon conſentement à votre ſucceſſion; ſon ſerment eſt enregiſtré dans les dépôts du Parlement; & dans ce moment toute la bande eſt allée à Londres, pour annuller ſon engagement, & prendre toute autre réſolution ennemie contre la Maiſon de Lancaſtre. Leur armée, je penſe, eſt forte de trente mille hommes. Hé bien, ſi le ſecours qu'amène Norfolk, avec ma troupe, & tous les amis que vous pourrez nous procurer, vous, brave Comte de Marche, parmi les Gallois qui nous ſont attachés, ne monte qu'à vingt-cinq mille hommes, n'importe, nous marcherons ſans délai à Londres; & remontés ſur nos courſiers écumans, nous crierons encore une fois: *Chargez l'ennemi*; mais jamais de cet inſtant on ne nous verra tourner le dos & fuir.

RICHARD.

Ah! je reconnois Warwick, & c'eſt lui que j'en-

tends. Qu'il ne ſurvive jamais pour voir luire un ſeul jour, celui qui criera, *retraite*, lorſque Warwick lui ordonnera de tenir ferme !

ÉDOUARD.

Lord Warwick, je veux m'appuyer ſur ton épaule : & ſi tu viens à tomber (que le Ciel n'amène jamais cette heure funeſte !) il faudra qu'Édouard tombe auſſi (danger dont me préſerve le Ciel !).

WARWICK.

Vous n'êtes plus Comte de Marche, mais Duc d'York. Après ce titre, le premier eſt celui de Souverain de l'Angleterre. Vous ſerez proclamé Roi dans toutes les Villes où nous paſſerons. Et quiconque ne ſaluera pas ce titre des ſignes de ſa joie, païera de ſa tête ſon offenſe. — Roi Édouard, — vaillant Richard, — Montaigu, ne reſtons pas ici plus long-tems à rêver de la gloire ; que les trompettes ſonnent, & courons à notre tâche.

RICHARD.

Ton cœur, Clifford, fût-il auſſi dur que l'acier (& tes actions ont aſſez montré qu'il étoit de fer) je marche pour le percer, ou te livrer le mien.

ÉDOUARD.

Allons, battez, tambours. Que Dieu & St. George ſoient pour nous !

SCENE IV.

Les mêmes. Arrive un COURRIER.

WARWICK.

Hé bien, parle. Quelles nouvelles?

LE COURRIER.

Le Duc de Norfolk m'envoie vous annoncer, que la Reine s'avance avec une armée nombreuſe : il déſire votre préſence, pour prendre promptement enſemble une réſolution.

WARWICK.

C'étoient-là nos vœux! Braves guerriers, marchons.

(*Ils ſortent*).

SCENE V.

Le Théatre change, & repréſente la ville d'York.

LE ROI HENRI, LA REINE MARGUERITE, *le Prince de* GALLES, CLIFFORD, NORTHUMBERLAND, *ſuivis de Soldats, Tambours & Trompettes.*

LA REINE MARGUERITE, *au Roi.*

SOYEZ le bienvenu, mon Prince, dans cette belle ville d'York. Là-bas eſt la tête de ce mortel ennemi, qui cherchoit à ſe parer de votre Couronne. Cet objet n'inſpire-t-il pas la joie à votre cœur ?

LE ROI.

Comme la vue d'un écueil en inſpire au marinier qui craint le naufrage. — La vue de cet objet afflige mon ame. Retiens ta vengeance, ô Dieu juſte ! Je n'en ſuis point coupable, & je n'ai pas conſenti à violer mon ſerment.

CLIFFORD.

Mon reſpectable Souverain, il faut mettre ſous vos pieds cette exceſſive douceur, cette dangereuſe pitié.

Pour qui le lion réſerve-t-il ſes doux regards? ce n'eſt pas pour la bête féroce qui veut uſurper ſon antre. Quelle eſt la main que lèche l'ourſe ſauvage? ce n'eſt pas celle du raviſſeur, qui lui enlève ſes petits ſous ſes yeux. Qui échappe au dard homicide du ſerpent caché ſous l'herbe? ce n'eſt pas l'homme qui le foule ſous ſes pieds. Le plus vil reptile, ſe retourne contre le pied qui l'écraſe; & juſqu'à la douce colombe, arme ſon bec de colère, pour défendre ſes jeunes enfans. L'ambitieux York aſpiroit à votre Couronne, & vous aviez la bonté de lui ſourire, lors même qu'il fronçoit ſur vous ſon ſourcil irrité? Lui, qui n'étoit que Duc, vouloit faire ſon fils Roi; & en père tendre, il brûloit d'aggrandir la fortune de ſes enfans: & vous, qui êtes Roi, à qui le Ciel a fait don d'un fils riche en mérite, vous avez conſenti à le déshériter! foibleſſe qui vous a fait paſſer pour un père dénaturé. Les créatures, privées de raiſon, nourriſſent leurs enfans; & malgré la terreur que leur imprime l'aſpect de l'homme, qui n'a pas vu les plus timides oiſeaux, pour protéger leurs tendres petits, combattre l'ennemi qui eſcaladoit leur nid, avec les aîles mêmes qu'elles n'emploient que pour fuir, & offrir leur propre vie pour ſauver leurs enfans? Prenez d'eux l'exemple, & que le ſentiment de la honte vous rende aux ſentimens de la nature. Ne ſeroit-ce pas une choſe déplorable, que votre digne fils perdît les droits de ſa naiſſance par la faute de ſon père, & pût

dire, dans la ſuite, à ſon propre fils, « ce que mon » biſaïeul & mon aïeul avoient acquis, mon lâche & » inſenſible père l'a donné follement à un étranger ». Ah! de quel opprobre vous flêtririez votre mémoire! Jettez les yeux ſur votre jeune fils; & que ce viſage martial, dont tous les traits préſagent la fortune & le ſuccès, raffermiſſe votre ame trop molle, & vous détermine à retenir dans vos mains votre bien, & à en tranſmettre l'héritage dans celles de votre fils.

LE ROI.

Clifford a parlé en Orateur éloquent, & ſes argumens ſont pleins de force. Mais, Clifford, n'as-tu jamais ouï-dire que le bien mal acquis proſpéroit toujours mal (†); & qu'heureux étoit le fils, dont le père étoit allé aux enfers en théſauriſant (¶)? Je laiſſerai pour héritage à mon fils, mes bonnes actions; & je voudrois bien, hélas! que mon père ne m'en eût pas laiſſé d'autre: car la poſſeſſion de tous les autres biens eſt à un ſi haut prix, qu'il en coûte mille fois plus de peines pour les conſerver, que leur poſſeſſion ne donne de plaiſir. (*Conſidérant de loin la tête*

(†) *De malé quæſitis non gaudet tertius hæres.*

(¶) Proverbe Anglois. *Heureux le fils dont le père eſt allé à tous les diables.* Ceux qui amaſſent de grands tréſors, le font ordinairement, ou par uſure, ou par des extorſions, ou par la fraude & la flatterie, ou en ſervant les vices des autres.

d'York). Ah, couſin York ! Je voudrois que tes amis connuſſent, combien mon cœur eſt navré de voir là ta tête ſanglante !

LA REINE MARGUERITE.

Mon époux, ranimez votre courage : nos ennemis ſont à deux pas ; & cette molleſſe décourage vos amis & vos ſoldats. — Vous avez promis l'honneur des Chevaliers à votre fils : tirez votre épée, & que votre main lui imprime à l'inſtant ce noble caractère. — Édouard, proſternez-vous.

LE ROI.

Édouard Plantagenet, lève-toi Chevalier, & retiens cette leçon : *Tire ton épée pour la juſtice.*

LE JEUNE PRINCE.

Mon auguſte père, n'en déplaiſe à mon Roi, je la tirerai en héritier préſomptif de la Couronne, & ne la quitterai dans cette querelle, qu'à la mort.

CLIFFORD.

C'eſt parler en Prince ſoumis.

SCENE VI.

Les mêmes. Arrive un COURRIER.

LE COURRIER.

Roi, & vous tous qui commandez, tenez-vous prêts : Warwick s'avance à la tête d'une armée de trente mille hommes ; & il eſt accompagné du Duc d'York, qu'il proclame Roi dans toutes les Villes qu'il traverſe : on déſerte en foule pour le ſuivre. Rangez votre armée, car ils ſont tout près.

CLIFFORD.

Je voudrois que Votre Alteſſe voulût quitter le champ de bataille : la Reine eſt plus sûre de vaincre en votre abſence.

LA REINE MARGUERITE.

Oui, mon bon Prince, laiſſez-nous à notre fortune.

LE ROI.

Quoi ! votre fortune eſt auſſi la mienne : je veux reſter.

NORTHUMBERLAND.

Reſtez-donc avec la réſolution de combattre.

LE JEUNE PRINCE.

Mon royal père, animez-donc ces braves Lords, &

inſpirez le courage à ceux qui combattent pour vous défendre : tirez votre épée, mon père, & criez avec nous : St. George!

SCENE VII.

Les mêmes. On entend la marche de l'armée d'York, & l'on voit arriver de l'autre côté du Théatre, ÉDOUARD, RICHARD, GEORGE, *Duc de Clarence,* WARWICK, NORFOLK, MONTAIGU, *& des Soldats.*

ÉDOUARD.

HÉ BIEN, parjure Henri! Viens demander ta grace à genoux, & placer ton diadême ſur ma tête, ou courir les mortels haſards d'un combat?

LA REINE MARGUERITE.

Va gourmander tes vils complaiſans, inſolent jeune-homme : te convient-il de t'exprimer avec cette audace devant ton maître & ton Roi légitime?

ÉDOUARD.

C'eſt moi qui ſuis ſon Roi, & c'eſt à lui de fléchir le génou. Il m'a, de ſon libre conſentement, adopté pour ſon héritier; mais depuis, le parjure a violé ſon

ferment : car j'apprends que vous... (qui régnez en effet, quoique ce ſoit lui qui porte la Couronne) lui avez fait, dans un nouvel acte du Parlement, effacer mon nom, pour y ſubſtituer celui de ſon fils.

CLIFFORD.

Et réponds-moi : qui doit ſuccéder au père, ſi ce n'eſt le fils ?

RICHARD, *appercevant Clifford.*

Ha ! tu es ici, boucher de l'eſpèce humaine? — Oh! je ne peux parler.

CLIFFORD.

Oui, avorton diſgracié; me voici prêt à te répondre, à toi, & à tout audacieux de ton eſpèce.

RICHARD.

C'eſt toi qui as tué le jeune Rutland. N'eſt-ce pas toi ?

CLIFFORD.

Oui, & le vieux York auſſi, & cependant je ne ſuis pas encore ſatisfait.

RICHARD, *en fureur.*

Au nom de Dieu, Lords, donnez le ſignal du combat.

WARWICK.

Hé bien, que réponds-tu, Henri? Veux-tu, ou non, céder la Couronne?

LA REINE MARGUERITE.

Quoi! c'eſt Warwick, à la langue intrépide, qui oſe parler! Lorſque vous & moi nous nous ſommes meſurés à Saint-Albans, vos jambes vous ont mieux ſervi que vos bras (†).

WARWICK.

C'étoit alors mon tour à fuir; aujourd'hui, c'eſt le vôtre.

CLIFFORD.

Tu en as dit autant avant le dernier combat, & tu n'en as pas moins fui.

WARWICK.

Ce n'eſt pas ta valeur, Clifford, qui m'y a forcé.

CLIFFORD.

Et la tienne, Warwick, ne t'a pas donné le courage de tenir ferme.

(†) Alluſion au proverbe : *Une paire de talons vaut une paire de bras.* Ce reproche n'eſt pas vrai à la lettre. Si Warwick fut défait à la ſeconde bataille de Saint-Albans, il eut l'avantage de ſe retirer avec un corps de troupes nombreux, & de joindre le Duc d'York. *Salmon.*

RICHARD.

Northumberland, je ſuis plein de reſpect pour vous. — Mais briſez cette conférence... car j'ai peine à contenir les mouvemens de mon cœur; il eſt gonflé de rage contre ce Clifford, ce cruel bourreau d'enfans.

CLIFFORD.

J'ai tué ton père : le prends-tu pour un enfant?

RICHARD.

Tu l'as aſſaſſiné en lâche, en vil traître, comme tu avois tué notre tendre frère Rutland. Mais avant que le ſoleil ſe couche, je t'en ferai repentir.

LE ROI.

Ceſſez ces invectives, mes Lords, & écoutez-moi vous parler.

LA REINE MARGUERITE.

Que ce ſoit donc pour les défier, ou gardez le ſilence.

LE ROI.

Je vous prie, ne donnez pas des entraves à ma langue. Je ſuis Roi, & j'ai le privilége de parler.

CLIFFORD.

Mon Souverain, la plaie qui fait l'objet de cette

entrevue, ne peut ſe guérir par des paroles : reſtez-donc en paix.

RICHARD.

Allons, affreux bourreau, arme-toi de ton fer. Par celui qui nous a tous créés, je ſuis intimement perſuadé, que tout le courage de Clifford réſide dans ſa langue.

ÉDOUARD.

Parle, Henri : jouirai-je de mon droit ou non? Des milliers d'hommes ont pris aujourd'hui le repas du matin, qui ne verront pas celui du ſoir, ſi tu ne cèdes à l'inſtant la Couronne.

WARWICK.

Si tu la refuſes, que tout le ſang de ces malheureux retombe ſur ta tête! car c'eſt pour la juſtice qu'York ſe revêt de ſon armure.

LE JEUNE PRINCE.

Si la juſtice eſt ce que Warwick appelle de ce nom; il n'y a plus d'injuſtice dans le monde, & tout eſt bien dans l'Univers.

RICHARD.

Quel que ſoit ton père, voilà sûrement ta mère (*montrant la Reine*); car je reconnois, à n'en pas douter, que tu as ſa langue inſolente.

LA REINE MARGUERITE.

Toi, tu ne reſſembles, ni à ton père ni à ta mère : tu es un monſtre hideux & contrefait, ſtigmatiſé (†) par l'infamie, & marqué, par la deſtinée, pour un être malfaiſant, qu'on doit éviter comme la peſte, ou le dard envenimé du ſerpent (¶).

RICHARD.

Obſcure & vile aventurière de Naples (§), que maſque & fait briller l'or de l'Angleterre, toi dont le père porte ridiculement le titre de Roi, comme ſi le foible ruiſſeau ſe donnoit le nom d'Océan, ne rougis-tu pas, connoiſſant ton origine, de laiſſer ta langue indécente déceler la baſſeſſe de ton cœur & de ta naiſſance ?

ÉDOUARD.

Que n'ai-je en ce moment, au prix de mille écus d'or, une verge (*) en main pour châtier cette

(†) Un *ſtigmatic*, eſt un débauché, un infâme, qui a été marqué d'un fer chaud, ou qui porte ſur ſon corps d'autres ſignes qui annoncent ſa punition. *Steevens.*

(¶) Du lézard. C'eſt la ſeconde fois que Shakeſpear a armé ce reptile d'un dard. Il n'a aucune défenſe de cette eſpèce : on a ſeulement prêté à ſes regards une grande puiſſance. *Steevens.*

(§) *Fer de Naples, couvert d'une dorure Angloiſe.*

(*) *A wiſp.* Johnſon l'explique par un inſtrument de correc-

créature (†) impudente, & lui apprendre à ne pas ſe méconnoître! — Hélène de Grèce étoit cent fois plus belle que toi, quoique ton époux puiſſe être un ſecond Ménélas; & cependant jamais le frère d'Agamemnon ne fut outragé par cette femme perfide, comme ce Roi (*montrant Henri*) l'a été par toi. Le père de Henri marchoit en conquérant dans le cœur de la France: il ſoumit juſqu'à ſes pieds l'orgueil de ſon Monarque, & força le Dauphin à fléchir devant lui: & ſi ſon fils s'étoit aſſocié à une compagne digne de ſa grandeur, il eût pu conſerver juſqu'à ce jour tout l'éclat de cette gloire. Mais dès l'inſtant qu'il a admis dans ſa couche une fille du néant, & qu'il a illuſtré de l'honneur de ſon alliance ton père, mendiant couronné, le Soleil de ce jour même a amaſſé ſur ſa tête un orage qui a balayé de la France tous les trophées de ſon père, & ameuté la ſédition autour de la Couronne du fils, dans le ſein de ſa Patrie. Et quelle autre cauſe a ſuſcité ces troubles, que ton inſolent orgueil? Si tu avois montré de la douceur, notre

tion, qui la déshonorât ſans la bleſſer. Un autre Auteur l'interprète par un balai ou tout inſtrument qui nettoie, & qui n'eſt que dans des mains ſerviles; ou un couſſin de paille ou de jonc, mis entre la tête & le fardeau qui poſe deſſus; & en ce ſens, le Prince regarde cet ignoble couſſin, comme fait pour couvrir la tête de Marguerite, plutôt qu'une Couronne.

(†) *Callat*, une proſtituée, peut être du mot François, *calotte*; ſorte de coëffure que portoient les filles de la campagne. *Gray.*

titre

titre & nos droits dormiroient encore ; & par pitié pour le Roi, dont nous reſpectons la bonté, nous aurions, dans le ſilence, attendu d'autres tems pour faire valoir nos juſtes prétentions.

CLARENCE.

Mais lorſque nous avons vu que tu fleuriſſois échauffé par nos rayons, ſans que tu nous fiſſes part des fruits éclos de nos bienfaits, nous avons attaché la cognée à ta racine ingrate ; & quoique ſon tranchant nous ait fait quelques bleſſures, ſache cependant, qu'ayant une fois entamé ta racine, nous ne te quitterons plus, que nous ne t'ayons renverſé de la place que tu as uſurpée, ou que nous ne t'ayons (†) inondé & flêtri des flots brûlans de notre ſang.

ÉDOUARD.

Et c'eſt dans cette réſolution bien arrêtée, que je te provoque & te défie : & nous rompons ici toute conférence, puiſque tu refuſes à ce bon Roi la liberté de parler. — Sonnez, trompettes. — Que nos étendards ſanglans ſe déploïent ! Et, la victoire ou le tombeau !

LA REINE MARGUERITE.

Édouard, arrête.

(†) Que nous n'ayons deſſéché la ſève par les flots brûlans de notre ſang.

ÉDOUARD.

Non, femme querelleuſe, je ne reſte pas un moment de plus. Tes paroles vont coûter aujourd'hui la vie à des milliers d'hommes.

(*La conférence eſt rompue, & tous ſortent*).

SCENE VIII.

La Scène repréſente le champ de bataille ſur la plaine de Ferrybridge, dans la Province d'York.

On entend le bruit d'un combat. WARWICK *paroît, épuiſé de fatigue; il ſe couche ſur le gazon.*

WARWICK.

Épuisé de fatigue, comme un Cavalier qui a couru le prix de la courſe, il faut que je m'aſſeye ici pour reſpirer un moment. Tant de coups reçus & rendus ont conſumé toutes les forces de mes muſcles, quelque vigoureux qu'ils ſoient; & en dépit de tout événement & de moi-même, il faut que je me repoſe quelque tems.

SCENE IX.

WARWICK, *dans la même attitude.* ÉDOUARD *arrive en courant.*

ÉDOUARD.

SOURIS-NOUS, Ciel propice! on frappe, impitoyable mort! Car ce monde ſe noircit de ténèbres, & l'aſtre de la fortune d'Edouard eſt éclipſé.

WARWICK.

Hé bien, Milord, quelle fortune, quel eſpoir reſte encore?

SCENE X.

Les mêmes. CLARENCE *arrive au même lieu.*

CLARENCE.

NOTRE fortune eſt une perte ſans reſſource : notre eſpérance, l'extrême déſeſpoir. Nos rangs ſont rompus, & la deſtruction nous pourſuit. Quel parti conſeillez-vous? Où fuirons-nous?

ÉDOUARD.

La fuite eſt inutile : ils nous pourſuivent avec les

aîles de la victoire. Et dans l'épuiſement où nous ſommes, nous ne pouvons éviter leur atteinte.

SCENE XI.

Les mêmes. Survient auſſi RICHARD.

RICHARD.

AH! Warwick! Pourquoi t'es-tu retiré du combat? La terre altérée a bu le ſang de ton frère (3), répandu par la lance de Clifford : & dans les dernières agonies de la mort, il s'eſt écrié, d'une voix perçante & pleine d'horreur, qui s'eſt fait entendre au loin : *Warwick, vengeance! Mon frère, venge ma mort!* C'eſt ainſi que ce noble Guerrier, renverſé ſous le ventre des courſiers ennemis, dont les pieds trempoient dans ſon ſang fumant, a rendu ſon dernier ſoupir.

WARWICK.

Allons, que la terre s'enivre de notre ſang. Je vais commencer par tuer mon cheval; je ne veux plus fuir. Pourquoi reſtons-nous ici comme des femmes foibles & timides, à pleurer nos pertes, tandis que l'ennemi exerce ſes fureurs? Nous ſommes ſpectateurs oiſifs & tranquilles, comme d'une Tragédie de Théatre, jouée pour l'amuſement par des perſonnages factices.

(*Il ſe proſterne*). Ici, à genoux, je fais vœu devant le Dieu qui règne dans les Cieux, que je ne veux plus m'arrêter, ni me repoſer, qu'après que la mort aura fermé mes yeux, ou que la fortune aura comblé la meſure de ma vengeance.

ÉDOUARD.

O Warwick! je me proſterne à tes côtés; & dans le même vœu, j'enchaîne mon ame à la tienne. — Et, avant que mon genou ſe relève de cette froide terre, mes mains, mes yeux, & mon cœur s'élèvent & ſe tournent vers toi, grand Dieu, qui élèves les Rois & qui les précipites, te conjurant, que s'il eſt arrêté dans tes décrets, que mon corps ſoit la proie de mes ennemis, les portes éternelles de ton Ciel s'ouvrent & laiſſent une heureuſe entrée à mon ame péchereſſe. — Maintenant, Lords, diſons-nous adieu, juſqu'à ce que nous nous revoyons encore, quelque part que ce ſoit, au Ciel ou ſur la Terre.

RICHARD.

Mon frère, donne-moi ta main. — Et toi, généreux Warwick, laiſſe-moi te ſerrer dans mes bras languiſſans. — Moi, qui n'ai jamais pleuré, je me ſens attendri ſur nos malheurs, en voyant l'affreux revers qui nous moiſſonne ſi cruellement dans notre printems.

WARWICK.

Aux armes! aux armes! Encore une fois, chers Lords, adieu.

CLARENCE.

Non : partons enſemble, & rejoignons nos troupes: donnons la liberté de fuir à ceux qui ne voudront pas combattre, & appellons nos appuis, nos frères, ceux qui s'attacheront à notre parti; & promettons-leur, ſi nous triomphons, la récompenſe que les vainqueurs remportoient jadis aux jeux olympiques. Ces promeſſes pourront raffermir le courage dans leurs cœurs chancelans; car il y a encore eſpérance de vivre & de vaincre. Ne perdons plus un ſeul moment, & ſortons ſans délai.

(*Ils ſortent*).

SCENE XII.

La Scène repréſente une autre partie du champ de bataille.

Combats de divers partis. RICHARD *paroît, pourſuivant* CLIFFORD.

RICHARD.

ENFIN, Clifford, je ſuis parvenu à te ſéparer de la mêlée. Vois ces deux bras; l'un eſt dévoué au Duc d'York, & l'autre à Rutland : tous deux frémiſſent dans l'ardeur de les venger, fuſſes-tu entouré d'un mur d'airain.

CLIFFORD.

Oui, Richard, me voilà ſeul avec toi. Regarde : voilà la main qui a égorgé ton père, & voilà celle qui a tué ton frère Rutland; & je porte ici un cœur, qui triomphe dans la joie de leur mort, & qui anime ces mains, qui ont tué ton frère & ton père, à te donner le même ſort. Défends-toi. (*Ils combattent. Warwick ſurvient : Clifford prend la fuite*).

RICHARD.

Ah, Warwick! tourne tes pas ailleurs, & pourſuis d'autres victimes : c'eſt moi qui veux chaſſer juſqu'à la mort cette bête féroce. (*Ils ſortent*).

SCENE XIII.

Le Théatre repréſente une autre partie du champ de bataille.

On entend toujours le bruit des combattans. LE ROI HENRI *paroît à l'écart, retiré ſur une petite éminence.*

LE ROI, *contemplant le champ de bataille.*

LE ſpectacle de ce combat indécis, eſt l'image du matin, lorſque l'ombre mourante combat la lumière naiſſante, dans cette heure équivoque, que le Berger, réchauffant de ſon ſouffle ſes doigts glacés, ne peut appeller ni le jour ni la nuit. — Je crois voir une mer vaſte, où la force du flux lutte avec les vents : tantôt les flots l'emportent, tantôt les vents les repouſſent. Les deux partis, comme deux athletes preſſés ſein contre ſein, luttent corps à corps pour la victoire ; & ni l'un ni l'autre n'eſt encore ni vainqueur ni vaincu, tant la balance reſte en équilibre dans cette cruelle bataille (†)! Je veux m'aſſeoir ici ſur cette hauteur ; &, que la victoire reſte au parti qu'il plaira à Dieu de préférer! Car ma Reine, & Clifford auſſi, m'ont forcé de me retirer du champ de bataille,

(†) Cette cruelle bataille reſta dix heures indéciſe. *Steevens.*

proteſtant tous deux qu'ils ſont sûrs du ſuccès, lorſque je ne ſuis pas au combat. — Plût au Ciel que je fuſſe mort, ſi c'étoit ſa volonté! Car, qu'y a-t-il dans ce monde, que chagrins & malheurs? — O Dieu! il me ſemble que ce ſeroit une vie bien heureuſe, de n'être qu'un ſimple berger des champs, d'être aſſis ſur une colline, comme je le ſuis à préſent, traçant avec juſteſſe un cadran, & diſtribuant ſes heures, pour y ſuivre de l'œil la courſe des minutes, ſupputant combien il en faut pour completter l'heure, combien d'heures compoſent le jour entier, combien de jours rempliſſent l'année, & combien d'années peut vivre un homme mortel. Et enſuite, cet eſpace une fois connu & meſuré, de faire la diſtribution de ſon tems; tant d'heures à garder mon troupeau, tant d'heures pour prendre mon repos, tant d'heures conſacrées à la médiration, tant d'heures de loiſir employées aux délaſſemens, tant de jours depuis que mes brebis ſont avec leurs jeunes béliers, tant de ſemaines avant que ces pauvres mères dépoſent leur fardeau, tant de mois avant que je tonde leur toiſon: ainſi, les minutes, les heures, les jours, les ſemaines, les mois & les années, paſſés dans l'emploi pour lequel ils ont été deſtinés, conduiroient doucement le vieillard en cheveux blancs à un paiſible tombeau. Ah! que cette vie ſeroit douce! qu'elle ſeroit heureuſe! Le buiſſon touffu de l'aubépine ne donne-t-il pas un plus doux ombrage aux bergers, veillant ſur

leur innocent troupeau, qu'un dais richement brodé n'en donne aux Rois, qui craignent ſans ceſſe la perfidie de leurs ſujets? Oh! oui, bien plus doux, mille fois plus doux! Et tout bien conſidéré, le lait groſſier qui nourrit le berger, ſa claire & fraîche boiſſon qu'il boit dans ſon outre de cuir, ſon ſommeil à ſes heures ſous l'ombrage frais d'un arbre, autant de biens dont il jouit dans la ſécurité d'une douce paix, ſont bien au-deſſus des tables délicates d'un Prince, de ſes mets recherchés & ſervis dans des plats d'or, de ſon coucher dans un lit ſomptueux, qu'aſſiègent les ſoucis, la défiance & la trahiſon (†).

(†) Ce monologue eſt empreint d'une douce triſteſſe, bien aſſortie au caractère du Roi, & fait un heureux & agréable contraſte du tumulte & de l'horreur ſombre d'une bataille avec le rayon pur de l'innocence champêtre & de la tranquillité de la vie paſtorale. *Johnſon.*

SCENE XIV.

LE ROI HENRI : *ſes réflexions ſont interrompues par l'arrivée d'un fils qui a tué ſon père ſans le connoître, & qui vient pour le dépouiller à l'écart.*

LE FILS.

A quoi ſert le vent qui ſouffle, s'il ne profite à perſonne (†) ? — Cet homme, que j'ai tué dans un combat ſeul à ſeul, pourroit avoir ſur lui quelques écus d'or ; & moi, qui aurai en ce moment le bonheur de le dépouiller, je pourrois bien auſſi, avant la nuit, les rendre, avec ma vie, à quelque autre ennemi, comme cet homme me les cède. (*Il va pour le fouiller, & il eſt frappé de ſes traits*). Quel eſt cet homme ? — O Dieu ! c'eſt le viſage de mon père ! Ah ! c'eſt lui, que j'ai tué ſans le connoître dans ce combat ! O jours affreux, qui enfantent de pareils événemens ! Moi, j'ai été enrôlé à Londres dans le parti du Roi ; & mon père, qui étoit au ſervice du Comte de Warwick, enrôlé par ſon maître, eſt venu combattre pour York ; & moi, qui ai reçu de lui la vie, c'eſt ma main qui l'a privé de la ſienne ! — Pardonne-moi, grand Dieu ! Je ne ſavois pas ce que je

(†) C'eſt-à-dire, il faut tirer parti de tout dans la vie.

faiſois ! Et toi, mon père, pardonne à ton fils ! Je ne t'ai pas reconnu. Mes larmes vont laver ces plaies ſanglantes... je ne puis plus parler... il faut que je donne un libre cours à mes larmes, tant qu'elles voudront couler.

LE ROI, *témoin de cette ſcène.*

O ſpectacle d'horreur ! O guerre ſanguinaire ! Lorſque les lions ſont en guerre, & combattent pour ſe diſputer un antre, ce ſont les innocens & foibles agneaux qui ſont la victime de leurs fureurs ! —Pleure, malheureux : je veux t'aider à pleurer, en mêlant mes larmes aux tiennes (†).

(†) « Et que nos yeux ſoient aveuglés à force de larmes, & nos cœurs briſés à force de douleur, comme un Royaume dans les horreurs de la guerre civile ». Le ſens du Roi, eſt que l'état de leurs cœurs & de leurs yeux reſſemblera à l'état du Royaume dans une guerre civile : tout ſera détruit par ſes propres forces, par un pouvoir né & formé dans leur ſein. *Johnſon.*

SCENE XV.

Survient encore un autre Soldat, portant ſur le Théatre un bleſſé, qu'il veut auſſi dépouiller. Il eſt bleſſé lui-même. C'eſt le père & le fils (†).

LE PÈRE.

Toi, qui t'es ſi opiniâtrement défendu contre moi, donne-moi ton or, ſi tu en as; car je l'ai bien acheté au prix de cent contuſions. — Mais voyons. — Sont-ce-là les traits d'un ennemi? (*Le reconnoiſſant pour ſon fils*). Ah! non, non, non, c'eſt mon unique fils! — O mon fils! s'il te reſte encore quelque ſouffle de vie, ouvre tes yeux ſur moi, & vois quels torrens de larmes coulent ſur tes bleſſures! O de quelle horreur leur vue me pénètre! Quelle douleur déchire mon cœur! — O Dieu! prends pitié de ce ſiècle malheureux! — O de quels événemens cruels, de quelles cataſtrophes ſanglantes & barbares, cette fatale querelle remplit chaque journée! Que d'horribles mépriſes comme la mienne! Que de révoltes & de forfaits contre la nature! O mon fils! ton père t'a

(†) Ces deux épiſodes tragiques, ont pour but moral de montrer les innombrables calamités de la guerre civile. — Dans la bataille de Conſtantin & de Maxence, Raphaël a introduit le ſecond épiſode dans une circonſtance ſemblable. *Steevens.*

donné le jour trop-tôt (†), & trop-tôt auſſi il te l'a ravi.

LE ROI, *levant les mains au Ciel & verſant des pleurs.*

Malheurs ſur malheurs! & des douleurs qui ſurpaſſent les douleurs ordinaires de la vie! O que mon trépas pût mettre une fin à ces lamentables ſcènes! O miſéricorde, miſéricorde! Ciel pitoyable, miſéricorde! Les fatales couleurs de nos deux Maiſons en querelle, ſont peintes ſur le corps de ce fils malheureux! Je vois ſur ſon viſage pâle & ſanglant, les emblêmes des deux roſes! Que l'une ſe flêtriſſe donc, & que l'autre fleuriſſe ſeule! Tant que ces deux factions lutteront enſemble, la mort engloutira des milliers de victimes.

LE FILS.

Oh! comme ma mère infortunée me reprochera la mort de mon père, & n'en ſera jamais conſolée!

LE PÈRE.

Oh! que de larmes mon épouſe verſera ſur le meurtre de ſon fils, & jamais elle ne ſe conſolera!

LE ROI.

Oh! comme mes ſujets haïront leur Roi pour ces

(†) Si le fils étoit né plus tard, il n'auroit pas eu alors aſſez d'années pour prendre parti dans cette querelle.

déſaſtreux haſards, & rien n'appaiſera leur reſſentiment!

LE FILS.

Fut-il un fils plus affligé de la mort de ſon père?

LE PÈRE.

Fut-il un père qui ait plus gémi ſur la mort de ſon fils?

LE ROI.

Fut-il un Roi plus douloureuſement affecté des maux de ſes ſujets? Votre douleur eſt grande, mais la mienne eſt dix fois plus grande encore.

LE FILS, *qui a tué ſon père.*

Je veux t'emporter ailleurs, où je puiſſe te pleurer à mon gré. (*Il ſort, emportant le corps de ſon père*).

LE PÈRE, *qui a tué ſon fils.*

Les bras de ton père te ſerviront de linceul funèbre, & mon cœur, cher enfant, ſera ton tombeau; car jamais, non jamais, ton image ne ſortira de mon cœur; mes tendres ſoupirs te regretteront ſans ceſſe, & ton père, qui n'avoit que toi d'enfant, te pleurera autant que l'infortuné Priam pleura tous les ſiens. Viens, cher fils, que je t'emporte de ces lieux, & combatte qui voudra; car j'ai porté le coup mortel où je ne voulois pas! (*Il ſort, emportant le corps de ſon fils*).

LE ROI.

Cœurs déſolés & que le malheur accable, vous laiſſez ici un Roi encore plus malheureux que vous.

SCENE XVI.

Le bruit de guerre augmente. Des troupes fuyent, traverſant le Théatre. LA REINE MARGUERITE, *le Prince de* GALLES *& le Duc d'*EXETER, *courent vers* LE ROI.

Le Prince de GALLES.

Fuyez, mon père, fuyez ! Tous nos amis ſont diſperſés, & Warwick ſévit comme un lion irrité. Sauvons-nous; c'eſt nous que la mort pourſuit.

LA REINE MARGUERITE.

Montez à cheval, Henri, & courez à toute bride vers Berwick. Édouard & Richard, comme deux dogues acharnés ſur le daim timide qu'ils voient fuir devant eux, accourent ſur nos traces, les yeux étincelans de rage, & le fer ſanglant dans leur main frémiſſante : quittons ce lieu; hâtons-nous.

EXETER.

Ne perdons pas un moment : la vengeance nous pourſuit.

pourſuit. — Allons, ne vous amuſez point à gémir : faites diligence, ou bien ſuivez-moi, je vais partir devant.

LE ROI.

Non, enmenez-moi avec vous, mon cher Exeter : non pas que je craigne de reſter ici ; mais puiſque c'eſt l'intention de la Reine, j'aime à la ſuivre. Allons, partons. (*Ils ſortent*).

SCENE XVII.

Le bruit de guerre redouble. *Paroît* CLIFFORD, *bleſſé* (†), *& ſeul.*

CLIFFORD.

Oui, c'en eſt fait ; c'eſt ici que le flambeau de ma vie va s'éteindre ! Lui, qui tant qu'il a duré, a éclairé

(†) L'ancien *in*-4°. ajoute : *Avec une flèche dans le col.* Beaumont & Fletcher, pour tourner cette circonſtance en ridicule, ont introduit, dans *le Chevalier du Jambon rôti*, un *Ralph* (§), apprentif Épicier, avec une flèche barbelée dans la tête. — Malgré cette plaiſanterie, il paroît que cette circonſtance avoit de l'analogie avec la vérité. Holinshed dit que Clifford, ayant ôté ſon hauſſe-col, ſoit par l'excès de la chaleur, ſoit parce qu'il lui faiſoit mal, il reçut dans l'inſtant une flèche ſans tête dans le goſier, qui le fit expirer ſur le champ. *Steevens.*

(§) *Ralph*, abréviation de *Rodolphe.*

les pas du Roi Henri ! O Maiſon de Lancaſtre ! je déplore ta ruine, bien plus que je ne crains l'inſtant où mon ame va ſe ſéparer de mon corps. Mon amitié pour toi, & la terreur de mon nom, t'attachèrent bien des amis, dont le nœud va ſe dénouer au moment où je vais finir : & ma chûte, en affoibliſſant Henri, va augmenter la force du ſuperbe & rebelle York. Le menu Peuple reſſemble aux inſectes d'été, qui volent toujours vers les rayons du Soleil. Et quel aſtre brille maintenant ſur l'Angleterre, que l'ennemi de Henri? O Phébus ! ſi tu n'avois jamais conſenti que Phaëton gouvernât tes fougueux courſiers, jamais ton char enflammé n'eût embraſé la terre! Et toi, Henri, ſi tu avois ſu régner en Roi, régner comme ton aïeul & ton père ont régné, ne donnant jamais de priſe à la Maiſon d'York, ſes enfans ramperoient encore ſur la terre, & ne ſe ſeroient pas élevés ſur ta tête ! Et, ni moi, ni dix mille autres Citoyens de ce malheureux Royaume, n'auroient pas laiſſé leur mort à pleurer à leurs veuves infortunées! Et toi, tu poſſéderois aujourd'hui en paix ta Couronne! Car, qui fait croître les herbes malfaiſantes, que le ſouffle d'un air trop doux? Qui enhardit les brigands à la rapine, que l'excès de la clémence? — Mais mes plaintes ſont ſuperflues, & mes bleſſures ſon incurables. Tous les chemins ſont fermés à ma fuite; & d'ailleurs, il ne me reſte pas aſſez de force pour fuir. L'ennemi eſt barbare, il n'aura nulle pitié; & je n'ai pas mérité ſa pitié.

L'air eſt entré dans mes bleſſures mortelles (4), & tout le ſang que j'ai perdu me fait défaillir. — Venez, York & Richard, & Warwick & tous les autres : j'ai percé le cœur de vos pères ; venez percer le mien.

(*Il tombe ſans connoiſſance*).

SCENE XVIII.

On entend ſonner la retraite. ÉDOUARD *paroît avec* RICHARD, CLARENCE, MONTAIGU, WARWICK, *& une partie de l'Armée.*

ÉDOUARD.

RESPIRONS maintenant, mes Lords : notre bonne fortune nous permet un inſtant de repos, & le front menaçant de la guerre adouci, commence enfin à nous ſourire. Un détachement pourſuit cette Reine ſanguinaire; elle qui conduit Henri, quoiqu'il ſoit Roi, comme une voile, enflée par un vent impétueux, conduit & force une barque légère de fendre les flots oppoſés. — Mais penſez-vous, Lords, que Clifford les ait ſuivis dans leur fuite ?

WARWICK.

Non : il eſt impoſſible qu'il ait échappé. Votre frère Richard, & qu'il me permette de le dire en ſa préſence, l'a marqué pour le tombeau ; & quelque

part qu'il puiſſe être, il eſt sûrement mort. (*Clifford pouſſe le ſanglot de la mort, & expire*).

ÉDOUARD.

Quel eſt celui qui vient de pouſſer ce dernier gémiſſement?

RICHARD.

C'eſt le ſoupir de la mort; il annonce que l'ame & le corps ſe ſéparent.

ÉDOUARD.

Voyez qui c'eſt; & à préſent que la bataille eſt finie, ami ou ennemi, qu'on prenne ſoin de ſes jours.

RICHARD, *allant reconnoître le cadavre.*

Rétracte, ô mon frère, cet ordre de clémence! Car c'eſt Clifford, qui non content d'avoir tranché la jeune tige dans Rutland, a enfoncé ſon couteau fatal juſque dans la racine qui l'avoit fait naître, & égorgé notre reſpectable père, le Duc d'York.

WARWICK.

Allez; qu'on ôte des portes d'York la tête de votre père, que Clifford y a plantée, & que la ſienne l'y remplace: il faut lui rendre vengeance pour vengeance.

ÉDOUARD.

Qu'on amène à mes yeux cet odieux ennemi, ſi fatal

à notre Maiſon, & dont la bouche ne s'ouvroit que pour préſager la mort à nous & aux nôtres. Enfin la mort va étouffer pour jamais ſes menaçans & ſiniſtres accens, & le réduire à un ſilence éternel. (*On apporte le corps de Clifford ſous leurs yeux*).

WARWICK, *le conſidérant.*

Je crois qu'il n'a plus l'uſage de ſes ſens. — Réponds, Clifford : connois-tu celui qui te parle ? — Le nuage épais de la mort a éclipſé ſa vie : il ne nous voit point, il n'entend point ce que nous lui diſons.

RICHARD.

O qu'il pût nous voir & nous entendre encore ! Et peut-être n'eſt-il pas mort : il feint ſans doute de l'être, pour ſe ſouſtraire aux opprobres dont il accabla notre père mourant.

CLARENCE.

Si tu le crois, vexe-le de tes outrages.

RICHARD.

Clifford, demande grace, pour ne pas l'obtenir.

ÉDOUARD.

Clifford, repens-toi, pour te repentir en vain.

WARWICK.

Clifford, cherche des excuſes pour tes forfaits.

CLARENCE.

Tandis que nous cherchons des tourmens pour t'en punir.

RICHARD, *avec ironie.*

Tu aimas tendrement York, & je ſuis le fils d'York.

ÉDOUARD.

Tu ſentis la pitié pour Rutland, & je veux en avoir pour toi.

CLARENCE.

Où eſt le Général Marguerite, pour te ſauver à préſent de nos mains?

WARWICK.

Ils t'inſultent, Clifford : réponds-leur par tes imprécations familières..

RICHARD.

Quoi! pas une imprécation? Allons, tout va mal, quand Clifford ne peut pas ménager une ſeule imprécation pour ſes amis. A cela, je reconnois qu'il eſt mort; &, j'en jure par mon ame, ſi ma main ne pouvoit plus obtenir qu'une heure de vie, je la trancherois, ſi à ce prix je pouvois, à mon gré, l'inſulter vivant; & du ſang qui en ſortiroit, j'en étoufferois cette bouche, dont la ſoif inſatiable n'a pu être aſſouvie par celui d'York & du jeune Rutland.

WARWICK.

Sans doute : mais il n'a plus de vie. Coupez la tête du traître, & élevez-la à la place où eſt celle de votre père. (*On lui tranche la tête*). A préſent, Édouard, marchons en triomphe vers Londres, pour vous y voir couronné Roi de l'Angleterre. De-là Warwick fendra les mers de France, & ira demander la Princeſſe *Bonne* pour votre Reine. Par ce nœud, vous unirez ces deux Royaumes enſemble; & quand vous aurez la France pour amie, vous ne craindrez plus les reſtes épars de cette Maiſon ennemie, qui eſpère ſe relever encore. Quoique ſon dard ſoit briſé & hors d'état de vous faire de grands maux, cependant attendez-vous encore que leur murmure importunera vos oreilles. D'abord, je veux vous voir couronner; & enſuite, je traverſerai les mers de la Bretagne, pour accomplir ce mariage, ſi mon Souverain l'approuve.

ÉDOUARD.

Cher Warwick, que ce que vous reglerez, s'accompliſſe; car vous êtes la colonne ſur laquelle je veux appuyer mon Trône : & jamais je ne commencerai aucune entrepriſe, que Warwick n'aura pas conſeillée ni conſenrie. — Richard, je veux vous créer Duc de Gloceſtre : & vous, George, Duc de Clarence. — Warwick, comme nous-même, vous éléverez, vous détruirez, à votre gré.

RICHARD.

Que je ſois plutôt Duc de Clarence, & George, Duc de Gloceſtre; car le Duché de Gloceſtre eſt trop fatal (†).

WARWICK.

Ceſſez : votre remarque eſt d'un enfant. —Richard, ſoyez Duc de Gloceſtre. — Maintenant, marchons à Londres, pour voir prendre poſſeſſion de tous ces honneurs.

(*Tous ſortent*).

(†) Il fait ſans doute alluſion à la mort de Thomas de Woodſtock, & d'Omfroy, Ducs de Gloceſtre. *Steevens.*

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente une forêt dans la Province de Lancaſtre.

Paroiſſent deux Chaſſeurs, SINKLO (†) & HUMPHREY, *armés d'arbalêtes, & ſe mettant à l'affut d'une bête ſauvage.*

SINKLO.

IL faut nous cacher à l'abri de cette épaiſſe & haute fougère; car bientôt le daim viendra au travers de cette clairière : & nous reſterons à l'affut ſous cette fougeraie, pour choiſir des yeux le plus beau du troupeau.

HUMPREY.

Moi, je veux me placer ſur le ſommet de cette éminence, & nous pourrons tirer tous deux à la fois.

(†) Suivant Holinshed, celui qui arrêta & prit le Roi Henri, ſe nommoit Cantlowe.

SINKLO.

Cela ne ſe peut pas : le bruit de ton arc effarouchera le troupeau, & mon coup ſera perdu : reſtons ici tous les deux, & viſons le roi de la troupe; & pour paſſer les momens ſans ennui, je te conterai ce qui m'eſt arrivé un jour, à cette même place où nous allons nous poſter aujourd'hui.

HUMPHREY.

Je vois venir un homme : tenons-nous en ſilence, juſqu'à ce qu'il ſoit paſſé.

SCÈNE II.

Les mêmes. On voit LE ROI HENRI *ſe promenant un livre de prières à la main.*

LE ROI.

JE me ſuis dérobé de l'Écoſſe par pure tendreſſe pour ma chère Patrie, & par le déſir de la revoir & de la ſaluer encore de mes vœux. Non, Henri, Henri, cette terre n'eſt plus à toi : ta place eſt remplie : ton ſceptre eſt arraché de tes mains, & le baume qui te conſacra Roi, eſt entièrement effacé. Nul mortel ne fléchira plus le genou devant toi, en t'appellant ſon Souverain; nul Peuple ne ſe preſſera ſur tes pas pour te demander juſtice : non, pas un

homme n'aura recours à toi dans ſon beſoin. Car, comment puis-je venir au ſecours des autres, moi qui ne peux pas me ſecourir moi-même?

SINKLO.

Hé! voici un cerf royal, dont la dépouille fera la fortune de celui qui l'aura pris: c'eſt ce Henri, jadis Roi: ſaiſiſſons-nous de lui.

LE ROI.

Acceptons avec réſignation ces cruelles adverſités; car les Sages diſent, que c'eſt le meilleur parti.

HUMPHREY.

Que tardons-nous? Mettons la main ſur lui.

SINKLO.

Attends encore; écoutons-le parler un moment.

LE ROI.

Ma Reine & mon fils ſont allés en France implorer des ſecours; & ſuivant ce que j'apprends, le grand Général Warwick y eſt allé auſſi demander la ſœur du Roi de France, pour épouſe d'Édouard. Si cette nouvelle eſt vraie, pauvre Reine, & toi, mon fils, votre voyage & vos peines ſont perdus; car Warwick eſt un adroit Orateur, & Louis un Prince facile à gagner par des paroles ſéduiſantes: ainſi, je prévois tout ce qui va arriver. Marguerite pourra d'abord intéreſſer le Roi;

car c'eſt une femme qui doit exciter bien de la pitié. Son ſein, gonflé de ſoupirs, ſera un objet attendriſſant ; ſes larmes pénètreroient un cœur de marbre : tant qu'elle en verſera, le tigre même s'adoucira, & Néron ſentiroit la pitié, s'il entendoit, s'il voyoit ſes plaintes & ſes larmes amères.... Oui, ſans doute.... Mais elle vient pour demander, & Warwick vient pour donner. Je la vois, à la gauche du Roi de France, implorant du ſecours pour Henri ; & Warwick, à la droite, demandant une épouſe pour Édouard. Elle pleure, elle dit : que ſon cher Henri eſt dépoſé. Warwick ſourit, & annonce que ſon Édouard eſt inſtallé ſur le Trône ; en ſorte qu'à force de douleur & de chagrin, elle ne peut plus parler, l'infortunée ! tandis que Warwick vante les titres d'Édouard, pallie ſes injuſtices, accumule des argumens preſſans, & finit par aliéner d'elle le Roi, qui promet ſa ſœur, & tout le reſte, à l'appui du Roi Édouard & de ſon Trône. O Marguerite (†) ! voilà ce qui va arriver ! Et toi, chère épouſe ! tu reviendras abandonnée, comme tu ſeras arrivée déſeſpérée !

HUMPHREY, *courant ſur Henri.*

Réponds ; qui es-tu, toi, qui t'entretiens de Rois & de Reines ?

(†) La tendre & conſtante ſollicitude d'Henri, pour le ſalut & le bonheur de ſa perfide Reine, nous intéreſſe preſque autant à ſes malheurs, que ſa douce & touchante piété. *Steevens.*

LE ROI.

Plus que je ne parois ; & moins que je ne devois être par ma naiſſance. Je ſuis un homme du moins : — & je ne puis être moins (†). — Les hommes peuvent parler des Rois ; pourquoi ne le pourrois-je pas auſſi, moi ?

HUMPHREY.

Oui ; mais tu en parles, comme ſi tu étois toi-même un Roi.

LE ROI.

Hé bien, je le ſuis : je vous l'aſſure, & cela doit vous ſuffire.

HUMPHREY.

Mais, ſi tu es un Roi, où eſt ta Couronne?

LE ROI.

Ma Couronne eſt dans mon cœur, & non pas ſur ma tête. Celle-là n'eſt point ornée de diamans ni de pierres précieuſes : elle ne brille point à la vue : ma Couronne, c'eſt le contentement ; & c'en eſt une, dont les Rois ſont rarement en poſſeſſion (¶).

(†) Dans une autre édition, on lit : *Et je ne puis être plus.*

(¶) Shakeſpear ne laiſſe échapper aucune occaſion d'oppoſer la paix & le tranquille bonheur des ſujets à l'anxiété des Rois. Le monologue de Henri VI ſur la colline, pendant le combat, qu'on a lu dans l'acte précédent, a pour baſe cette idée. Ici en-

HUMPHREY.

Oh bien, ſi tu es un Roi couronné de contentement, il faut, ta Couronne, ton contentement & toi, que tu ſois content auſſi de nous ſuivre; car comme nous préſumons que tu es ce Roi qu'Édouard a dépoſé, nous qui ſommes ſes ſujets, & qui lui avons juré obéiſſance, nous allons t'arrêter comme ſon ennemi.

LE ROI.

Mais n'avez-vous jamais fait de ſetment que vous ayez enſuite violé?

HUMPHREY.

Non, jamais, & nous ne commencetons pas aujourd'hui.

LE ROI.

Où habitiez-vous, lorſque j'étois Roi d'Angletetre?

HUMPHREY.

Ici, dans ces campagnes, où nous demeurons aujourd'hui.

LE ROI.

Je fus conſacré Roi à l'âge de neuf mois. Mon père

---

core il humilie l'ambition, & déprime la grandeur. Il joue conſtamment le rôle de l'eſclave placé derrière le char de triomphe, non pas en montrant ſon envie, mais en rabaiſſant l'orgueil du Monarque. *Miſtriſſ. Griffith.*

& mon aïeul furent Rois, & vous avez juré d'être mes ſujets ſoumis & fidèles : répondez à préſent : n'avez-vous pas violé vos ſermens ?

SINKLO.

Non : car nous n'avons pu être tes ſujets, qu'autant de tems que tu étois Roi.

LE ROI.

Hé quoi, ſuis-je mort? Ne ſuis-je pas un homme qui reſpire ? Ah ! hommes ſimples, vous ne ſavez pas ce que vous jurez ! Voyez, comme d'un ſouffle j'écarte cette plume de mon viſage, & comme l'air me la renvoie : obéiſſant à mon haleine, tant que je ſouffle, cédant à celle d'un autre, tant qu'elle dure, & toujours maîtriſée par le vent le plus fort ; voilà l'image de votre légère mobilité, hommes vulgaires. Mais non, ne violez pas vos ſermens : vous ne me verrez point vous prier de vous rendre coupables de cette faute. Allez où vous voudrez, le Roi ſe laiſſera commander. Soyez Rois, vous : ordonnez, & moi, j'obéirai.

SINKLO.

Nous ſommes les fidèles ſujets du Roi, du Roi Édouard.

LE ROI.

Et vous redeviendriez de même les ſujets de Henri, ſi Henri étoit à la place où eſt le Roi Édouard.

SINKLO.

Nous te ſommons, au nom de Dieu & du Roi, de nous ſuivre au Château de nos ſupérieurs.

LE ROI.

Au nom de Dieu, conduiſez-moi, & que le nom de votre Roi ſoit obéi! Que votre Roi faſſe tout ce que Dieu permettra, & moi je me ſoumettrai humblement à tout ce que voudra votre Roi.

(*Ils ſortent tous*).

SCENE III.

La Scène eſt à Londres, & repréſente le Palais d'Édouard.

LE ROI ÉDOUARD, RICHARD, *Duc de Gloceſtre*, CLARENCE & *Lady* GRAY.

LE ROI ÉDOUARD.

Mon frère Gloceſtre, l'époux de cette Lady, Sir Jean Gray, a été tué à la bataille de Saint-Albans. Ses terres ont enſuite été confiſquées par le vainqueur. La demande de ſa veuve aujourd'hui, c'eſt de rentrer en

en poſſeſſion de ces terres. Nous ne pouvons guères les lui refuſer avec juſtice, ſur la raiſon que ce brave Gentilhomme a perdu la vie pour la querelle de la Maiſon de Lancaſtre.

GLOCESTRE.

Votre Majeſté ne peut mieux faire que de lui accorder ſa requête : il ſeroit honteux de la refuſer.

LE ROI ÉDOUARD.

Oui, honteux. — Mais cependant je veux différer encore un moment.

GLOCESTRE, *à part.*

Oui : en eſt-il ainſi ? Je vois que cette Lady aura des faveurs à accorder, avant que le Roi lui accorde ſon humble demande.

CLARENCE, *à part.*

Il n'eſt pas novice ; il ſait prendre le vent.

GLOCESTRE.

Silence !

LE ROI ÉDOUARD, *à la veuve.*

Veuve, nous examinerons votre requête. Revenez dans quelque tems ſavoir nos intentions.

Lady GRAY.

Roi juſte & généreux, je ne puis ſupporter de dé-

lais : plaiſe à Votre Majeſté de me donner à préſent ſa déciſion ; & quelle qu'elle puiſſe être, votre volonté me ſatisfera.

GLOCESTRE, *à part.*

Oui, belle veuve ? Oh ! je vous garantis la reſtitution de toutes vos terres, ſi tout ce qui lui plaira vous plait auſſi. — Combats ton adverſaire de plus près, ou, ſur ma parole, tu ſeras éconduite.

CLARENCE, *à part.*

Je ne crains d'elle qu'une choſe ; c'eſt qu'elle vienne par haſard à faire une chûte.

GLOCESTRE, *à part.*

Dieu nous en préſerve ! Car alors, lui, il prendroit ſon avantage.

LE ROI ÉDOUARD.

Belle veuve, combien avez-vous d'enfans ? Dites-le moi.

CLARENCE, *à part.*

Je crois qu'il a intention de lui demander un enfant d'elle.

GLOCESTRE.

Allons donc : je veux être damné, s'il ne lui en donne plutôt deux de lui.

Lady GRAY.

Trois, mon reſpectable Souverain.

GLOCESTRE, *à part.*

Vous en aurez bientôt quatre, ſi vous voulez vous laiſſer gouverner par lui.

LE ROI ÉDOUARD.

Ce ſeroit pitié, qu'ils perdiſſent le patrimoine de leur père.

Lady GRAY.

Laiſſez-vous donc attendrir, auguſte Souverain; & accordez cette grace.

LE ROI ÉDOUARD.

Lords, éloignez-vous à l'écart : je veux ſonder les ſentimens de cette veuve.

GLOCESTRE, *en s'éloignant.*

Oui, reſtez ſeul à votre gré : vous aimerez le tête à tête, juſqu'à ce que la jeuneſſe vous quitte (†), & que vos jambes chancèlent. (*Glocestre & Clarence ſe retirent à l'écart*).

LE ROI ÉDOUARD, *s'approchant de la veuve.*

A préſent, dites-moi, Madame, aimez-vous vos enfans ?

(†) Et vous abandonne à votre béquille.

Lady GRAY.

Oui; auſſi tendrement que je m'aime moi-même.

LE ROI ÉDOUARD.

Et ne feriez-vous pas beaucoup pour leur bien ?

Lady GRAY.

Pour leur faire du bien, il eſt bien des maux que je ſupporterois.

LE ROI ÉDOUARD.

Cherchez donc à regagner les terres de votre mari, pour faire du bien à vos enfans.

Lady GRAY.

C'eſt auſſi l'objet qui m'a amené aux pieds de Votre Majeſté.

LE ROI ÉDOUARD.

Je vous dirai le moyen de rentrer dans la poſſeſſion de ces biens.

Lady GRAY.

Ce ſera une grace qui m'attachera pour toujours au ſervice de Votre Majeſté.

LE ROI ÉDOUARD.

Quel ſervice me rendrez-vous, ſi je vous les donne ?

Lady GRAY.

Tout ce que vous commanderez, & qui ſera en mon pouvoir.

LE ROI ÉDOUARD.

Vous allez me faire des objections contre ce que je vais vous propoſer.

Lady GRAY.

Non, mon aimable Souverain, à moins que la choſe ne me fût impoſſible.

LE ROI ÉDOUARD.

Oh! il dépend de vous de me faire le plaiſir que j'ai envie de vous demander.

Lady GRAY.

En ce cas, il eſt bien sûr que je ferai ce que vous me commanderez (†).

GLOCESTRE, *à l'écart.*

Il la preſſe vivement; & la goutte de roſée uſe enfin le marbre le plus dur.

CLARENCE, *à l'écart.*

Elle eſt rouge comme le feu! Son cœur doit s'amollir & ſe fondre.

(†) Le dialogue de cette ſcène eſt vif & animé. *Johnſon.*

Lady GRAY, *à Édouard, qui eſt rêveur.*

Hé bien, qui arrête Votre Majeſté? Ne me fera-t-elle point connoître la tâche qu'elle exige de moi?

LE ROI ÉDOUARD.

Oh! une tâche des plus aiſées : il ne s'agit que d'aimer un Roi.

Lady GRAY.

Cela m'eſt bien facile, à moi qui ſuis une ſujette.

LE ROI ÉDOUARD.

Hé bien, je vous donne de grand cœur les terres de votre mari.

Lady GRAY.

Je prends congé de Votre Majeſté, en lui rendant mille humbles graces.

GLOCESTRE, *à l'écart.*

La marché eſt conclu ; elle le ratifie par une révérence.

LE ROI ÉDOUARD.

Non, demeurez donc : ce ſont les fruits de l'amour que j'entends vous demander.

Lady GRAY.

Ce ſont auſſi les fruits de l'amour que j'entends vous donner, mon bien-aimé Souverain.

LE ROI ÉDOUARD.

Oui ; mais je crains que votre ſens ne ſoit pas le mien. Quel amour croyez-vous que je ſollicite de vous avec tant d'empreſſement ?

Lady GRAY.

Hé mais, c'eſt mon amour juſqu'à la mort, mon humble reconnoiſſance, mes prières & mes vœux ; l'amour, en un mot, que peut demander la vertu, & que la vertu peut donner.

LE ROI ÉDOUARD.

Non certes, ce n'eſt pas là l'amour que j'entendois.

Lady GRAY.

Votre ſens n'eſt donc pas celui que je vous prêtois.

LE ROI ÉDOUARD.

Mais à préſent, vous devez entrevoir ma penſée.

Lady GRAY.

Jamais mon cœur n'accordera ce que j'entrevois dans votre intention, s'il eſt vrai que je la devine.

LE ROI ÉDOUARD.

Pour vous parler ſans détour, j'aſpire à vos faveurs.

Lady GRAY.

Pour vous répondre ſans détour, je préférerois plutôt les horreurs d'un cachot.

LE ROI ÉDOUARD.

En ce cas, vous n'aurez pas les terres de votre mari.

Lady GRAY.

Hé bien, mon honneur ſera mon douaire; car je ne les racheterai jamais à ce prix.

LE ROI ÉDOUARD.

Songez au tort affreux que vous faites à vos enfans par votre refus.

Lady GRAY.

Et Votre Majeſté, par ſes intentions, nous fait une bien plus grande injure, à eux & à moi. Mais, redoutable Monarque, cette idée folâtre ne s'accorde guères avec le ſérieux de ma triſte requête : daignez me congédier en me l'accordant, ou me la refuſant.

LE ROI ÉDOUARD.

Elle eſt accordée, ſi vous voulez m'accorder la mienne; refuſée, ſi vous me refuſez la mienne.

Lady GRAY.

En ce cas, non, mon Souverain; — & je n'ai plus rien à vous demander.

GLOCESTRE, *à l'écart.*

La veuve ne le goûte pas : ſon front s'attriſte,

CLARENCE, *à l'écart.*

C'eſt l'homme de l'Europe, qui ſait le moins faire ſa cour aux Dames.

LE ROI ÉDOUARD, *à part.*

Ses regards annoncent qu'elle eſt remplie d'honneur & de vertu : ſes diſcours décèlent un eſprit rare : toutes ſes qualités me diſent qu'elle eſt née pour être Souveraine. D'une façon ou d'une autre, elle eſt faite pour un Roi; & elle ſera, ou ma Maîtreſſe ou ma Reine. (*Haut*). Dites au Roi Édouard de vous choiſir pour ſa Reine.

Lady GRAY.

Cela eſt plus facile à dire qu'à faire, mon auguſte Souverain. Je ſuis une ſujette faite pour ſouffrir les plaiſanteries de ſon maître; mais je ne ſuis nullement propre à devenir une Souveraine.

LE ROI ÉDOUARD.

Chère veuve, je vous jure par ma Royauté, que mes paroles n'ajoûtent rien à mes intentions; je ſuis décidé à poſſéder en vous ma bien-aimée.

Lady GRAY.

Et c'eſt beaucoup plus que je ne puis conſentir : je ſai que je ne ſuis pas aſſez grande pour être votre Reine; & je le ſuis trop pour être votre concubine.

LE ROI ÉDOUARD.

Vous me faites une mauvaiſe querelle : j'entendois, ma Reine.

Lady GRAY.

Ce ſeroit une peine pour Votre Majeſté, d'entendre mes enfans vous appeller mon père.

LE ROI ÉDOUARD.

Pas plus que ce n'en ſeroit une d'entendre mes filles vous appeller leur mère. Vous êtes veuve, & vous avez quelques enfans : &, par la mère de Dieu! moi, qui ne ſuis qu'un bachelier, j'en ai quelques-uns auſſi (†). Quoi! c'eſt un bonheur d'être père de pluſieurs enfans. Ne me répliquez plus; car vous ſerez ma Reine.

GLOCESTRE, *à l'écart.*

Le ſaint père a achevé ſa confeſſion.

CLARENCE, *à l'écart.*

Il ne s'eſt fait confeſſeur, que pour ſéduire la pénitente.

LE ROI ÉDOUARD, *ſe rapprochant de ſes frères.*

Mes frères, vous rêvez là ſans doute à l'entretien que nous avons enſemble, cette veuve & moi.

(†) C'eſt la réponſe du Roi dans la Chronique de Stowe, « Par notre Dame, ſi vous avez des enfans, j'en ai auſſi, & chacun » de nous deux a la preuve, qu'il n'eſt pas ſtérile ». *Steevens.*

GLOCESTRE.

Cette veuve n'eſt pas d'accord avec vous, car elle paroît triſte.

LE ROI ÉDOUARD.

Vous ſeriez bien étonnés, ſi je la mariois.

CLARENCE.

Avec qui, Seigneur ?

LE ROI ÉDOUARD.

Hé mais, Clarence, avec moi.

GLOCESTRE.

On ſeroit dix jours, au moins, à revenir de ſa ſurpriſe.

CLARENCE.

Ce ſeroit un jour de plus, que ne dure un prodige (†).

GLOCESTRE.

Hé bien, le prodige n'en ſeroit que plus merveilleux.

LE ROI ÉDOUARD.

Fort bien, plaiſantez, mes frères. Moi, je puis vous aſſurer à tous deux, que ſa requête eſt accordée pour les biens de ſon époux.

(†) Alluſion à un proverbe Anglois : *A wonder laſts but nine days ;* une merveille ne dure que neuf jours.

SCENE IV.

Les mêmes. Arrive un OFFICIER.

L'OFFICIER.

MON auguſte Souverain, Henri, votre ennemi, eſt pris, & amené priſonnier à la porte de votre Palais.

LE ROI ÉDOUARD.

Faites-le conduire à la Tour. — Et allons interroger, mes frères, l'homme qui l'a pris : je ſuis curieux d'apprendre les circonſtances de cet événement. — (*A Lady Gray*). Aimable veuve, vous pouvez vous retirer. — Lords, traitez-la honorablement.

(*Le Roi, Lady Gray, Clarence & les autres Lords, ſortent*).

SCENE V.

RICHARD *de Gloceſtre, reſté ſeul.*

OUI, Édouard traitera les Dames honorablement. — Oh! qu'il conſumât dans le plaiſir toutes ſes forces, ſa ſubſtance & ſon être entier, & qu'il ne ſortît jamais de lui un rejetton durable, qui vienne traverſer mes eſpérances, & m'empêcher d'arriver au but brillant

où j'aſpire! Et cependant, quand même le titre du voluptueux Édouard ſeroit enſeveli ſous la terre, il reſte encore, entre le déſir de mon ame & moi, Clarence, Henri, & ſon jeune fils Édouard, & toute la race inconnue qui peut encore ſortir de leur ſein, pour ſe ſuccéder ſur le Trône, avant que je puiſſe m'y placer moi-même; fâcheuſe perſpective, pour les projets que j'ai dans l'ame! Ainſi, je ne fais encore qu'un vain rêve ſur la Souveraineté; comme un homme, qui, placé ſur le ſommet d'un promontoire, porte ſa vue ſur le rivage éloigné qu'il voudroit fouler ſous ſes pas, déſirant que ſon pied pût ſuivre ſes yeux, maudiſſant la mer qui l'en ſépare, & diſant qu'il la deſſéchera, pour s'ouvrir un paſſage. Voilà comme je déſire la Couronne, à une diſtance immenſe d'elle; & je me dis de même, je trancherai les obſtacles... en me flattant de choſes impoſſibles. Mon œil eſt trop perçant, mon cœur trop préſomptueux, ſi ma main & mes forces ne peuvent pas y répondre. —Mais, s'il eſt une fois dit qu'il n'y ait point de Royaume à eſpérer pour Gloceſtre, alors quel autre bien le monde peut-il m'offrir? Irai-je, pour me conſoler, placer mon ciel & ma félicité dans les bras d'une Lady, orner mon corps d'une parure élégante, & captiver le cœur des belles par de douces paroles & de tendres regards? O penſée déſeſpérante! reſſource plus impoſſible pour moi, que de me procurer vingt Couronnes brillantes! Quoi? l'amour m'a renoncé dans le ſein même de ma

mère; & pour m'exclure à jamais de ſon doux empire, il a ſuborné la fragile nature, & l'a engagée à retrécir mon bras amaigri comme un arbriſſeau deſſéché, à placer ſur mon dos une loupe odieuſe, trône où la difformité aſſiſe inſulte à mon corps ridicule; à former mes jambes d'une inégale longueur, à rompre les proportions dans toutes les parties de ma ſtructure, faiſant de moi une eſpèce de chaos irrégulier, ſemblable au fœtus informe de l'ourſe (†), qui n'apporte en naiſſant aucun trait de ſa mère, juſqu'à ce que ſa langue ait façonné, ait achevé l'ébauche de la Nature. Et ſuis-je un homme fait pour être aimé? O quelle abſurde penſée, de nourrir un pareil eſpoir! — Hé bien, puiſque ce monde ne m'offre aucun plaiſir, que celui de commander, de vexer, d'opprimer les hommes (¶) que la Nature a plus favoriſés que

(†) C'étoit une opinion du tems, & qui, malgré ſon abſurdité, a long-tems prévalu, que l'ourſe ne met au monde que des maſſes informes de chair animée, & qu'elle leur donne enſuite ſa forme à force de les lécher. *Johnſon.*

(¶) Richard parle ici le langage de la Nature. Quiconque eſt affligé d'une difformité, porte dans ſon ame une ſource intariſſable d'envie, & voudroit, par quelques autres avantages, contrebalancer ceux dont il ſe ſent privé. Bacon remarque, que les hommes contrefaits ſont ordinairement hardis & effrontés; & il eſt communément obſervé, qu'ils ont en général un aſſez mauvais naturel. En effet, ils ſont, comme les autres hommes, ennemis & humiliés de l'infériorité, & ils cherchent à regagner l'égalité par des

moi, je me ferai une félicité d'amuſer mes idées du ſonge de la Couronne, & de regarder, tant que je vivrai, ce monde comme un enfer pour moi, juſqu'à ce que ma tête, que porte ce tronc contrefait, ſoit ceinte d'une brillante Couronne... & cependant je ne ſais pas comment me procurer cette Couronne : tant de vies s'interpoſent entr'elle & moi !.. & moi, comme un voyageur perdu dans un bois rempli de buiſſons épineux qu'il arrache, & qui le déchirent, cherchant à s'ouvrir un chemin, & s'égarant de plus en plus, ne ſachant comment retrouver une iſſue vers la lumière, & ſe fatiguant avec déſeſpoir pour la rencontrer, je me tourmente ſans relâche pour ſaiſir la Couronne d'Angleterre. Oui, je m'affranchirai de ce tourment, je me frayerai un chemin avec une hache ſanglante. Je puis ſourire, & égorger en ſouriant ; je puis afficher la joie, lors même que le chagrin me ronge le cœur ; je peux mouiller mes joues de larmes artificieuſes, & plier les formes de mon viſage à toutes les circonſtances (†) ; je ferai le rôle d'Orateur auſſi bien que Neſtor ; je ſaurai tromper avec plus d'art qu'Ulyſſe ; & comme un autre Sinon (¶), je gagnerais une autre Troye ; je

moyens honnêtes ou malhonnêtes, ſelon qu'ils ſont vertueux ou corrompus. *Johnſon.*

(†) Je veux noyer plus de Nautonniers que n'en engloutit la Syrene de la Fable, tuer de mes regards plus d'hommes que n'en a tué le baſilic.

(¶) On connoît l'épiſode du fourbe Sinon, dans Virgile.

changerais de plus de couleurs, que le Caméléon, de plus de formes, que le Protée, pour ſervir mes intérêts; & le ſanguinaire Machiavel pourroit être mon écolier, en ruſes politiques. Je poſsède tous ces talens, & je ne pourrois me procurer une Couronne? Allons, fût-elle cent fois encore plus loin de ma portée, je ſaurai l'attirer à moi.

(*Il ſort*).

SCENE VI.

Le Théatre change, & repréſente le Palais du Roi de France.

On entend une fanfare. On voit entrer LOUIS, *Roi de France, la Princeſſe* BONNE, *l'Amiral* BOURBON, LA REINE MARGUERITE, ÉDOUARD, *Prince de Galles, ſon fils, & le Comte d'*OXFORD. LOUIS, *après s'être aſſis un moment, ſe lève.*

LE ROI LOUIS.

Belle Reine d'Angleterre, illuſtre Marguerite, aſſeyez-vous avec nous: il ne convient pas à votre rang ni à votre naiſſance, que vous ſoyez debout, tandis que Louis eſt aſſis.

LA

LA REINE MARGUERITE.

Non, puiſſant Roi de France; non. Marguerite doit s'humilier avec ſa fortune, & apprendre à obéir, quand un Roi commande. J'étois, je l'avoue, dans des jours plus heureux & qui ſont paſſés, la Reine illuſtre de l'Angleterre; mais à préſent l'adverſité a renverſé mon titre, & m'a précipitée avec ignominie dans la pouſſière, où il faut que je prenne une place conforme à ma fortune, & que je me plie moi-même à l'abaiſſement de mon ſort.

LE ROI LOUIS.

Que dites-vous, belle Reine? D'où provient ce profond déſeſpoir?

LA REINE MARGUERITE.

D'une cauſe qui remplit mes yeux de larmes, qui étouffe ma voix, & qui noïe mon cœur dans l'amertume & les chagrins.

LE ROI LOUIS.

Quels que ſoient vos revers, ſoyez toujours vous-même, & prenez place à nos côtés. (*Il la fait aſſeoir*). Ne pliez pas votre tête au joug de la fortune; & que votre ame invincible s'élève triomphante au-deſſus de tous les malheurs. Expliquez-vous, belle Marguerite, & confiez-nous vos peines: elles ſeront ſoulagées, ſi le remède eſt au pouvoir de la France.

LA REINE MARGUERITE.

Ces gracieuſes paroles raniment mon courage éteint, & rendent à ma voix la force de vous expoſer mes malheurs. Sachez donc, généreux Louis, que Henri, ſeul poſſeſſeur de ma tendreſſe, de Roi qu'il étoit, n'eſt plus qu'un homme banni, & forcé de vivre dans l'abandon ſur les frontières de l'Écoſſe, tandis que l'ambitieux Édouard, l'orgueilleux Duc d'York, uſurpe le titre Royal, & le Trône du Roi légitime & conſacré de l'Angleterre... Voilà, Seigneur, la cauſe de mes pleurs; voilà ce qui a forcé la malheureuſe Marguerite... avec ce Prince, mon fils Édouard, l'héritier d'Henri, à venir implorer votre juſtice & votre ſecours; & ſi vous nous abandonnez, il ne nous reſte plus d'eſpoir. L'Écoſſe, fidèle, eſt diſpoſée à nous appuyer; mais elle n'a qu'une volonté ſans pouvoir: notre Peuple & nos Pairs ſont égarés & ſéduits, nos tréſors ſont ſaiſis, nos ſoldats mis en fuite; & nous-mêmes, comme vous voyez, nous ſommes réduits à un ſort déplorable.

LE ROI LOUIS.

Célèbre Reine, conjurez l'orage à force de patience, tandis que nous allons ſonger aux moyens de le diſſiper.

LA REINE MARGUERITE.

Plus nous tardons, & plus notre ennemi accroît ſa force.

LE ROI LOUIS.

Plus je diffère, & plus mes ſecours & ma vengeance ſeront étendus & sûrs.

LA REINE MARGUERITE.

O Louis ! l'impatience accompagne toujours les malheureux. — Et voyez, voilà l'auteur de mes chagrins. (*Appercevant Warwick*).

SCENE VII.

Les mêmes. WARWICK.

LE ROI LOUIS.

QUEL eſt cet étranger qui s'avance vers nous avec tant d'audace ?

LA REINE MARGUERITE.

C'eſt le Comte de Warwick, l'ami dévoué d'Édouard.

LE ROI LOUIS, *en deſcendant de ſon Trône. Marguerite ſe lève.*

Soyez le bien-venu, brave Warwick ! Quel ſujet vous amène en France ?

LA REINE MARGUERITE.

Hélas ! un nouvel orage s'élève contre nous ;

car c'eſt-là l'homme qui gouverne les vents & les flots.

WARWICK.

Je viens, envoyé par le vertueux Édouard, Roi d'Albion, mon maître ſouverain, & votre ami déclaré. Chargé par lui d'un meſſage d'amitié & d'amour ſincère, j'apporte d'abord ſon ſalut à votre Royale perſonne; je demande enſuite, en ſon nom, un traité d'alliance & de paix durable: enfin, pour en reſſerrer les nœuds par le nœud de l'hymen, je vous demande la main de cette Princeſſe, votre belle & vertueuſe ſœur, & que vous l'accordiez pour légitime épouſe du Monarque de l'Angleterre.

LA REINE MARGUERITE.

Si ſa demande eſt écoutée, Henri perd toute eſpérance.

WARWICK, *à la Princeſſe Bonne.*

Et vous, aimable Princeſſe, je ſuis chargé, par mon Roi & en ſon nom, de vous demander la faveur & la permiſſion de vous baiſer humblement la main, & d'être auprès de vous l'interprète des ſentimens & de l'amour qu'a conçus pour vous le cœur de mon Souverain, un cœur où votre renommée, qui a frappé dernièrement ſes oreilles arrenrives, a gravé l'image de votre beauté & de vos vertus.

LA REINE MARGUERITE.

Roi Louis, & vous, Princeſſe, daignez m'entendre, avant que Warwick reçoive votre réponſe. Ne voyez point dans ſa demande pour Édouard, la déclaration ſincère d'un chaſte & pur amour : c'eſt la trompeuſe politique, fille de la néceſſité, qui lui inſpire cette démarche ! Car comment les tyrans peuvent-ils s'affermir ſur leur Trône uſurpé, s'ils ne s'appuyent chez l'étranger par des alliances puiſſantes ? Pour le prouver tyran, il ſuffit de ce mot : Henri vit encore, & quand il ſeroit mort, voilà devant vous le Prince Édouard, le fils de Henri. Songez donc, Louis, à ne pas attirer ſur vous, par cette ligue & ce mariage, les dangers & l'opprobre : les uſurpateurs peuvent bien proſpérer & régner un moment ; mais le Ciel eſt juſte, & le tems renverſe l'injuſtice & amène la vengeance.

WARWICK.

Outrageante Marguerite !

Le Prince ÉDOUARD.

Pourquoi pas, Reine ?

WARWICK.

Parce que ton père étoit un uſurpateur ; & tu n'es pas plus Prince, qu'elle n'eſt Reine.

OXFORD.

Ainſi Warwick anéantit l'illuſtre Jean de Gaunt ;

qui ſubjugua la plus grande partie de l'Eſpagne; & après Jean de Gaunt, Henri IV, dont la ſageſſe fut le modèle des Sages; & après ce Prince renommé, Henri V, dont la valeur conquit toute la France: voilà les Ancêtres dont deſcend en ligne directe notre Henri.

WARWICK.

Et comment ſe fait-il, Oxford, que dans ce diſcours flatteur, tu n'aies pas dit auſſi comment Henri VI a perdu tout ce qu'avoit conquis Henri V? J'imagine, que les Pairs de France qui t'entendent, doivent ſourire en ſecret, à cette réticence: mais paſſons. — Tu nous étales-là une généalogie de ſoixante-deux années. Cet eſpace ſi court te paroît-il un tems ſuffiſant pour preſcrire les droits d'un Trône?

OXFORD.

Quoi, Warwick! Peux-tu bien parler aujourd'hui contre ton Souverain, à qui tu as obéi pendant trente-ſix ans, ſans décéler le ſentiment de ta trahiſon par la rougeur de ton front?

WARWICK.

Et Oxford, qui a toujours tiré l'épée pour le bon droit, peut-il aujourd'hui lever le bouclier pour ſoutenir la fauſſeté d'une vaine généalogie? Au nom de la honte, laiſſe-là ton Henri, & reconnois Édouard pour ton Roi.

OXFORD.

Moi, je reconnoîtrois pour mon Roi, un homme dont l'inique jugement a fait périr mon frère aîné, le Lord Aubry de Vere? Et plus encore, un homme qui a arraché un reſte de vie à mon père, ſur le déclin de ſes derniers ans, déja penché vers ſa tombe, & conduit par la Nature aux portes mêmes du trépas (†)? Non, Warwick, non. Tant que la vie ſoutiendra ce bras, ce bras ſoutiendra la Maiſon de Lancaſtre.

WARWICK.

Et moi, celle d'York.

LE ROI LOUIS.

Reine Marguerite, Prince Édouard, & vous, Oxford, daignez, à notre prière, vous retirer un moment à l'écart, & me laiſſer m'entretenir librement avec Warwick. (*Ils s'écartent*).

LA REINE MARGUERITE.

Veuille le Ciel, que les paroles de Warwick ne le ſéduiſent pas!

(†) Ce paſſage retrace naturellement à l'eſprit cette belle image de la vieilleſſe dans Sackville.

His withered fist still knocking at death's doore;
Sa main flétrie & frappant à la porte de la mort. *Farmer.*

LE ROI LOUIS.

Maintenant, Warwick, répondez-moi, ſur la foi de votre conſcience. Édouard eſt-il votre véritable Roi? Car il me répugneroit de me lier avec un homme dont les droits à la Couronne ne ſeroient pas légitimes.

WARWICK.

Ils le ſont. J'y engage mon honneur & ma réputation.

LE ROI LOUIS.

Mais eſt-il agréable aux yeux de la Nation?

WARWICK.

D'autant plus agréable, que Henri eſt un Roi malheureux.

LE ROI LOUIS.

Paſſons à un autre article. Franchement & ſans détour, dites-moi avec vérité quel eſt ſon degré d'amour pour notre ſœur Bonne?

WARWICK.

Son amour paroît digne de la grandeur & de la nobleſſe d'un Monarque tel que lui. — Moi-même je lui ai ſouvent entendu dire, & proteſter, que cette paſſion qu'il avoit conçue étoit (†) un ſentiment im-

(†) Une plante éternelle. Alluſion aux plantes du Paradis terreſtre. *Warburton.*

mortel; qu'elle avoit ſes racines dans la vertu même; & que nourrie par l'aſtre de la beauté, elle ne pouvoit manquer de donner des fleurs & des fruits heureux; qu'il étoit au-deſſus du reſſentiment, mais qu'il n'étoit pas à l'abri du chagrin, ſi la Princeſſe Bonne ne payoit pas de retour les tourmens de ſon cœur.

LE ROI LOUIS, *à ſa ſœur.*

Et vous, ma ſœur, quelles ſont vos dernières réſolutions? Faites-nous-en l'aveu.

La Princeſſe BONNE.

Votre conſentement, ou votre refus, règleront mes ſentimens. — Cependant (*s'adreſſant à Warwick*) je l'avouerai, ſouvent avant ce jour, aux récits que la Renommée publioit du mérite de votre Roi, mon oreille enchantée a laiſſé entrer le déſir dans mon cœur.

LE ROI LOUIS.

Voici donc ma réponſe, Warwick. — Notre ſœur ſera l'épouſe d'Édouard, & à l'inſtant même on va dreſſer les articles, & ſtipuler le douaire que doit accorder votre Roi; il doit être proportionné à la dot qu'elle lui portera. — Approchez, Reine Marguerite, & ſoyez témoin que nous accordons la Princeſſe Bonne pour épouſe du Roi d'Angleterre.

Le Prince ÉDOUARD.

Dites, d'Édouard, & non pas du Roi d'Angleterre.

LA REINE MARGUERITE.

Artificieux Warwick, c'eſt toi dont la fraude a tiſſu cette alliance pour faire échouer ma demande : avant ton arrivée, Louis étoit l'ami d'Henri.

LE ROI LOUIS.

Et Louis eſt encore l'ami d'Henri & de Marguerite. Mais ſi votre titre à la Couronne eſt ſi vain & ſi foible, comme on a lieu de le croire d'après l'heureux ſuccès d'Édouard, il eſt juſte alors, que je ſois dégagé de la promeſſe que je venois de vous faire de vous appuyer de mes ſecours; mais vous recevrez à ma Cour, l'accueil & le traitement qui conviennent à votre rang, & qu'il ſera en mon pouvoir de vous procurer.

WARWICK.

Henri peut vivre maintenant en Écoſſe en pleine liberté : n'ayant rien, il ne peut rien perdre. — Et quant à vous, jadis notre Reine, vous avez un père en état de vous ſoutenir; il vous conviendroit mieux d'aller vous réunir à lui, que d'importuner ici la France.

LA REINE MARGUERITE.

Ceſſe tes mépris, impudent Warwick, toi que

nulle honte ne peut contenir, ſujet orgueilleux, qui te plais à élever & à précipiter les Rois! Je ne quitterai point ces lieux, que mes diſcours & mes larmes, fidèles à la vérité, n'aient ouvert les yeux du Roi Louis ſur tes frauduleuſes intrigues, & ſur le perfide amour de ton maître : car vous êtes tous deux des oiſeaux du même plumage. (*On entend le ſignal qui annonce l'arrivée d'un Courrier*).

LE ROI LOUIS.

Warwick, c'eſt quelque meſſage pour nous, ou pour vous peut-être.

SCENE VIII.

Les mêmes. Entre un COURRIER.

LE COURRIER, *à Warwick.*

Lord Ambaſſadeur, ces lettres ſont pour vous : elles vous ſont envoyées par votre frère, le Marquis de Montaigu. (*Au Roi de France*). Celles-ci s'adreſſent à Votre Majeſté de la part de notre Roi. (*A la Reine Marguerite*). Et en voilà pour vous, Madame : j'ignore de quelle part. (*Tous ouvrent leurs lettres, & les liſent*).

OXFORD, *au Prince Édouard.*

Je vois avec ſatisfaction, que notre belle Reine

ſourit aux nouvelles qu'elle lit, tandis que le front de Warwick annonce qu'il eſt mécontent des ſiennes.

Le Prince ÉDOUARD.

Voyez : Louis frappe du pïed, comme s'il étoit courroucé. — J'eſpère que tout eſt pour le mieux.

LE ROI LOUIS.

Warwick, quelles ſont vos nouvelles? Et les vôtres, belle Reine ?

LA REINE MARGUERITE.

Les miennes rempliſſent mon cœur d'une joie ineſpérée.

WARWICK.

Les miennes ont rempli le mien de triſteſſe & d'indignation.

LE ROI LOUIS.

Comment? Votre Roi a-t-il donc épouſé Lady Gray ? Et aujourd'hui, pour excuſer votre indigne fraude & la ſienne, il m'écrit pour m'exhorter à la patience! Eſt-ce là l'alliance qu'il cherche avec la France? Oſe-t-il ſe jouer de nous avec tant de mépris?

LA REINE MARGUERITE.

J'en avois averti Votre Majeſté. Voilà la preuve de l'amour d'Édouard, & de l'honnêteté de Warwick.

WARWICK.

Roi Louis, je proteſte ici, en face du Ciel, & ſur l'eſpérance que j'ai du bonheur de la vie future, que je ſuis innocent de cette lâche perfidie d'Édouard (1). Il n'eſt plus mon Roi; car il me déshonore. Il ſe déſhonore encore plus lui-même... s'il pouvoit voir la honte dont il ſe couvre. — Ai-je donc oublié, que c'eſt la Maiſon d'York qui a précipité mon père dans le tombeau, au milieu de ſa carrière? Ai-je fermé les yeux ſur l'outrage fait à ma nièce (†)? Ai-je ceint ſon front de la Couronne Royale? Ai-je dépouillé Henri des droits de ſa naiſſance, pour me voir payé par cet affront? Que l'affront retombe ſur lui-même; car ma récompenſe eſt l'honneur; & pour recouvrer l'honneur que j'ai perdu pour lui, je le renonce ici, & je me rattache à Henri. — Ma noble Reine, enſeveliſſons dans l'oubli les griefs du paſſé: déſormais je ſuis votre fidèle & dévoué ſerviteur. Je veux venger l'inſulte faite à la Princeſſe Bonne, & replacer Henri ſur ſon Trône & dans toute ſon autorité.

LA REINE MARGUERITE.

Warwick, ce diſcours a changé ma haine en

(†) Le Roi Édouard fit une tentative malhonnête dans la maiſon du Comte: on ne ſait ſi ce fut ſur la mère ou la fille. On garda le ſilence, pour ménager l'honneur de l'une & de l'autre. *Holinshed.*

amitié : je pardonne & j'oublie les fautes paſſées, & je ne ſens que la joie de vous revoir l'ami de Henri.

WARWICK.

Oui, ami d'Henri, & ſon ami ſincère & ſi zèlé, que ſi le Roi Louis veut nous accorder quelques troupes de ſoldats choiſis, je me charge de les débarquer ſur nos côtes, & de renverſer, à main armée, le tyran de ſon Trône. Ce ne ſera pas ſa nouvelle épouſe qui pourra le ſecourir : & pour Clarence.... d'après ce qu'on me mande ici, il eſt ſur le point d'abandonner ſon frère, indigné de le voir conſulter, dans le choix de ſon épouſe, ſes penchans déréglés, bien plus que l'honneur, l'intérêt, & la ſûreté de notre Patrie.

La Princeſſe BONNE, *à Louis.*

Mon frère, comment votre ſœur pourra-t-elle être vengée, ſi vous ne prêtez pas votre appui à cette malheureuſe Reine?

LA REINE MARGUERITE.

Illuſtre Prince, comment l'infortuné Henri pourra-t-il ſauver ſes jours, ſi vous ne le retirez pas de l'affreux déſeſpoir où il eſt tombé ?

La Princeſſe BONNE.

Ma querelle & celle de cette Reine d'Angleterre, n'en font qu'une.

WARWICK.

Et la mienne, belle Princeſſe, eſt liée avec la vôtre.

LE ROI LOUIS.

Et la mienne eſt la vôtre à tous : ainſi, mon parti eſt pris, & je ſuis irrévocablement décidé à vous ſeconder de mes forces.

LA REINE MARGUERITE.

Recevez tous mes humbles actions de grace.

LE ROI LOUIS, *au Courrier.*

Meſſager de l'Angleterre, retourne & vole annoncer au perfide Édouard, ton Roi ſuppoſé, que Louis de France ſe diſpoſe à lui envoyer des maſques, pour lui donner le bal à lui & à ſa nouvelle épouſe. Tu vois nos réſolutions : pars, & porte l'effroi dans la Cour de ton Roi.

La Princeſſe BONNE.

Dis-lui, que dans l'eſpérance où je ſuis qu'il ſera bientôt veuf, je porterai la guirlande de Saule en ſa conſidération.

LA REINE MARGUERITE.

Dis-lui de ma part, que j'ai dépouillé mes habits

de deuil, & que je vais me revêtir de l'armure des Guerriers (†).

WARWICK.

Annonce-lui de la mienne, qu'il m'a fait un affront, & que je l'en punirai avant peu en le détrônant. — Voilà pour ton ſalaire (¶) : pars.

(*Le Courrier ſort*).

SCÈNE IX.

Les mêmes.

LE ROI LOUIS.

ALLONS, Warwick, vous & Oxford, à la tête de cinq mille hommes, vous allez traverſer les mers, & livrer bataille au traître Édouard; & bientôt, à la première occaſion favorable, cette illuſtre Reine &

(†) Il n'étoit pas rare de voir les Reines vêtues d'une armure guerrière, marcher à la tête de leur armée. On voit encore dans la Tour l'habillement que portoit Éliſabeth, lorſqu'elle parcouroit, à cheval, les rangs à Tilbury, pour encourager ſes troupes. *Steevens.*

(¶) Suivant l'ancienne coutume, Warwick fait un préſent au Héraut ou Meſſager, appellé ici, *poſt*; nom qui eſt reſté en Normandie au Courrier qui porte les lettres, & qu'on appelle *le poſte.*

le

le Prince ſon fils, vous ſuivront avec un nouveau renfort. — Mais, avant votre départ, calmez un ſcrupule qui me reſte : quel garant nous laiſſez vous de la loyauté de votre foi ?

WARWICK.

Voici le gage qui vous répondra de mon inviolable fidélité. — Si notre Reine & ſon fils daignent l'agréer, je donnerai à ce jeune Prince ma plus jeune fille (†), l'objet chéri de ma tendreſſe, & à l'inſtant même le nœud d'un ſaint hymen va les unir enſemble.

LA REINE MARGUERITE.

Oui, j'y conſens de bon cœur, & je vous rends graces de cette offre. Édouard, mon fils, elle eſt belle & vertueuſe : ainſi n'héſitez point, & donnez votre main à ſon père ; & avec votre main, votre engagement irrévocable, que vous n'aurez d'autre épouſe que la fille de Warwick. (*Édouard donne ſa main à Warwick*).

LE ROI LOUIS.

Qu'attendons-nous à préſent ? On va hâter la levée

(†) Dans les anciens manuſcrits, on liſoit, *ma fille aînée ;* mais c'étoit une erreur de Copiſte. — Édouard, Prince de Galles, épouſa Anne, ſeconde fille du Comte de Warwick, depuis épouſe de Richard III ; & le Duc de Clarence faiſoit la cour à l'aînée, Lady Iſabelle, qu'il épouſa en effet cinq ans avant que le Prince Édouard fût marié à Anne. *Hall, Chronique d'Édouard IV.*

de ces troupes; & vous, Seigneur Bourbon, notre grand Amiral, vous les tranſporterez en Angleterre ſur nos vaiſſeaux. Il me tarde de voir Édouard tomber du Trône, renverſé par les haſards de la guerre, & puni d'avoir inſulté, par un meſſage dériſoire, une Princeſſe de France.

(*Ils ſortent tous, excepté Warwick*).

SCENE X.

WARWICK, *ſeul.*

L'ANGLETERRE m'a vu partir Ambaſſadeur d'Édouard : elle va me voir revenir ſon ennemi mortel & irréconciliable. La négociation d'un mariage étoit le miniſtère dont il m'avoit chargé : une guerre ſanglante ſera la réponſe à ſa demande. N'avoit-il donc d'autre homme que moi, qu'il pût choiſir pour ſon vil inſtrument ? Hé bien, je veux que ce ſoit moi qui lui faſſe expier ſon inſultante moquerie par le malheur & le déſeſpoir. C'eſt moi, qui plus que tout autre, l'ai élevé au Trône : ce ſera moi qui ſerai le premier à l'en précipiter : non pas que je ſente aucune pitié pour ce malheureux & foible Henri ; mais j'aſpire à me venger de l'inſulte d'Édouard.

(*Il ſort*).

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente le Palais d'Édouard.

GLOCESTRE, CLARENCE, SOMERSET & MONTAIGU.

GLOCESTRE.

HÉ BIEN, Clarence, parlez-moi : que penſez-vous de ce nouveau mariage avec Milady Gray ? Notre frère n'a-t-il pas fait là un digne choix ?

CLARENCE.

Ah ! vous ſavez qu'il y a bien loin d'ici en France. Comment eût-il pu ſe contenir juſqu'au retour de Warwick ?

SOMERSET.

Mes Lords, rompez cet entretien. Voici le Roi qui s'avance....

SCENE II.

Une fanfare. On voit entrer LE ROI ÉDOUARD, *avec Lady* GRAY, *vêtue en Reine : ils ſont ſuivis de* PEMBROKE, STAFFORD & HASTINGS.

GLOCESTRE, *ironiquement.*

AVEC le bel objet de ſon choix !

CLARENCE.

J'ai envie de lui déclarer ouvertement ce que j'en penſe.

LE ROI ÉDOUARD.

Hé bien, mon frère Clarence, comment trouvez-vous notre choix ? Vous reſtez penſif, vous avez un air à demi mécontent.

CLARENCE, *avec ironie.*

Comme le trouve Louis de France, ou le Comte de Warwick, qui ont ſi peu de ſentiment & de courage, qu'ils ne ſongeront pas à s'offenſer de notre procédé envers eux.

LE ROI ÉDOUARD.

Suppoſez qu'ils s'en offenſent ſans raiſon : ce ne ſont enfin que Louis & Warwick ; & je ſuis Édouard,

le Roi de Warwick & le vôtre, & il faut que ma volonté ſe faſſe.

GLOCESTRE.

Et votre volonté ſe fera, parce que vous êtes notre Roi : cependant un mariage précipité eſt rarement heureux.

LE ROI ÉDOUARD.

Oui, Richard? Vous en offenſez-vous auſſi?

GLOCESTRE.

Non pas moi. Non : à Dieu ne plaiſe, que je veuille déſunir ceux que Dieu a unis enſemble! non, certes. Et il y auroit de la dureté à vouloir ſéparer deux époux ſi bien aſſortis au même joug!

LE ROI ÉDOUARD.

Laiſſons-là vos dédains & vos dégoûts; & donnez-moi quelque raiſon pourquoi Lady Gray ne pourroit pas, avec bienſéance, être ma femme & la Reine d'Angleterre? Et vous auſſi, Somerſet & Montaigu, allons, déclarez librement vos ſentimens.

CLARENCE.

Voici donc mon opinion. — Que le Roi Louis devient votre ennemi, pour vous être joué de lui en entamant la négociation d'un mariage avec la Princeſſe Bonne.

GLOCESTRE.

Et Warwick, qui étoit occupé à remplir le miniſtère dont vous l'aviez chargé, eſt déshonoré aujourd'hui par cet autre mariage que vous venez de contracter.

LE ROI ÉDOUARD.

Et ſi je viens à bout de calmer Louis & Warwick, par quelque expédient que je pourrois imaginer ?...

MONTAIGU.

Il reſteroit toujours certain qu'une pareille alliance avec la France auroit fortifié l'État contre les orages étrangers, bien plus que n'auroit pu faire aucun parti choiſi dans le ſein du Royaume.

HASTINGS.

Quoi ! Montaigu ignore-t-il, que l'Angleterre eſt en ſûreté & aſſez forte d'elle-même, pourvu qu'elle ſoit fidèle & tranquille dans ſon ſein ?

MONTAIGU.

Sans doute ; mais elle ſeroit encore plus affermie, ſi elle étoit appuyée de la France.

HASTINGS.

Il vaut mieux uſer de la France, que de ſe fier à la France. Appuyons-nous de Dieu & des mers, qu'il

nous a données comme un rempart imprenable (†): avec leur ſecours défendons-nous nous-mêmes; c'eſt dans leur force & en nous ſeuls que réſide notre sûreté.

CLARENCE, *avec ironie.*

Pour ce diſcours ſeul, Haſtings mérite bien d'avoir l'héritière du Lord Hungreford.

LE ROI ÉDOUARD.

Et après tout, telle a été ma volonté, & tel eſt le privilége de mon Trône; & pour cette fois ma volonté fera loi.

GLOCESTRE.

Et pourtant, il me ſemble, que votre Grace a eu tort de donner l'héritière & la fille du Lord Scales au frère de votre tendre épouſe: elle m'auroit bien mieux convenu à moi, ou à Clarence; mais votre épouſe eſt tout pour vous, & vos frères, rien.

CLARENCE.

Comme encore vous n'auriez pas dû faire préſent de l'héritière du Lord Bonville (¶) au fils de votre

(†) Cet avis fut dans tous les âges celui du patriote qui entendit & aima véritablement les intérêts de l'Angleterre. *Johnſon.*

(¶) Il faut ſe ſouvenir que juſqu'au tems de la Reſtauration, les héritières des grandes fortunes étoient ſous la tutelle du Roi, qui pendant leur minorité diſſipoit leurs biens, & enſuite les marioit

nouvelle Reine, & laiſſer vos frères aller chercher fortune ailleurs.

LE ROI ÉDOUARD.

Hé quoi, mon pauvre Clarence, n'eſt ce que pour une épouſe, que tu me montres ſi mécontent? Va, je ſaurai te pourvoir.

CLARENCE.

En choiſiſſant pour vous-même, vous avez montré votre diſcernement : & comme il a fort mal rencontré, vous me permettrez de choiſir pour moi ; & c'eſt dans cette vue, que je ſonge à prendre bientôt congé de vous.

LE ROI ÉDOUARD.

Partez ou reſtez, peu m'importe : Édouard ſera Roi, & ne ſera pas l'eſclave de la volonté de ſon frère.

LA REINE.

Mes Lords, rendez-moi plus de juſtice : vous devez tous avouer, qu'avant qu'il eût plu à Sa Majeſté d'élever mon rang au titre de Reine, je n'étois pas d'une naiſſance ignoble ; & des femmes nées plus bas

a quelqu'un de ſes favoris. Je ne connois pas d'événement où la liberté ait plus gagné qu'à l'abolition de la *Cour des pupilles*. *Johnſon*.

que moi, ſont montées à la même fortune. Mais ſi ce nouveau titre m'honore moi & les miens, ces marques de mécontentement de votre part, vous à qui je voudrois être agréable, empoiſonnent ma joie d'amertume, & me font craindre mon bonheur.

LE ROI ÉDOUARD.

Ma bien-aimée, gardez-vous de chercher à flatter ces Lords mécontens. Quel danger pouvez-vous craindre, quel chagrin peut vous arriver, tant qu'Édouard eſt votre ami conſtant, & leur Souverain légitime, auquel il faut qu'ils obéiſſent? Oui, il faudra qu'ils m'obéiſſent, & qu'ils vous aiment auſſi, s'ils ne veulent encourir ma diſgrace & ma haine: & s'ils s'y expoſent, j'aurai ſoin de pourvoir à votre ſûreté, & je leur ferai ſentir ma colère & ma vengeance.

GLOCESTRE, *à part.*

J'écoute. Je garde aſſez bien le ſilence.... mais mes réflexions n'en ſont que plus profondes.

SCENE III.

Les mêmes. Entre un COURRIER.

LE ROI ÉDOUARD.

HE BIEN, Meſſager, quelles lettres, ou quelles nouvelles de France?

LE DÉPUTÉ.

Mon Souverain, je n'ai point de lettres : je n'apporte que quelques paroles, mais que je n'oſe vous rendre, qu'après votre aſſurance de me les pardonner.

LE ROI ÉDOUARD.

Va, je te les pardonne d'avance : allons, en peu de mots, rends-moi leurs paroles, le plus fidèlement que le pourra ta mémoire. Quelle eſt la réponſe du Roi Louis à nos lettres?

LE DÉPUTÉ.

Voici les termes mêmes dans leſquels il s'eſt exprimé, en me congédiant. « Va, dis au traître Édouard, ton prétendu Roi . . . que Louis de France ſe prépare à lui envoyer des maſques pour ouvrir le bal de ſes nôces avec ſa nouvelle épouſe ».

LE ROI ÉDOUARD.

Comment? Louis eſt-il ſi brave? Je crois qu'il me

prend pour Henri. Mais qu'a dit la Princeſſe Bonne à la nouvelle de mon mariage ?

LE DÉPUTÉ.

Voici ſes paroles, prononcées avec un calme dédaigneux : « Dites-lui, que dans l'eſpérance où je ſuis qu'il ſera bientôt veuf, je porterai la guirlande de Saule pour l'amour de lui ».

LE ROI ÉDOUARD.

Je ne la blâme point ; elle ne pouvoit guères en dire moins : c'eſt elle qui a été offenſée. Mais que dit la Reine d'Henri? car j'ai appris qu'elle s'étoit trouvée à cette Audience.

LE DÉPUTÉ.

Annonce-lui, m'a-t-elle dit, que j'ai quitté mes habits de deuil, & que je ſuis prête à revêtir l'armure des Guerriers.

LE ROI ÉDOUARD.

Apparemment qu'elle ſe propoſe de jouer le rôle d'Amazone. Et Warwick, qu'a-t-il répondu à cette inſulte ?

LE DÉPUTÉ.

Lui, s'eſt montré plus indigné que tous les autres, contre Votre Majeſté ; & il m'a congédié avec ces

mots : « Dis-lui de ma part, qu'il m'a fait un affront ; & qu'en revanche, je le détrônerai avant peu ».

LE ROI ÉDOUARD.

Ha ! le traître a osé s'exprimer avec tant d'audace ? Allons, puisque je suis si bien averti, je vais m'armer : ils auront la guerre, & me payeront leur présomption. Mais réponds-moi, Warwick & Marguerite sont-ils bien ensemble ?

LE DÉPUTÉ.

Oui, mon auguste Souverain : ils sont liés d'une si étroite amitié, que le jeune Prince Édouard épouse la fille de Warwick.

CLARENCE.

Sans doute, la cadette : Clarence aura l'aînée. Adieu, mon frère le Roi, & tenez-vous bien ; car en sortant d'ici, je vais demander l'autre fille de Warwick : afin, que s'il me manque un Royaume, mon mariage du moins ne soit pas inférieur au vôtre. — Vous, qui aimez Warwick & moi, suivez-moi (†).

(*Clarence sort, & Somerset le suit*).

(†) Lorsque le Comte d'Essex tenta d'exciter une révolte dans Londres, dans le dessein, à ce qu'on a supposé, d'attaquer à force ouverte le Palais de la Reine, il courut dans les rues l'épée nue, & criant : *Que ceux qui m'aiment, me suivent. Steevens.*

GLOCESTRE, *à part.*

Ce n'eſt pas moi; mes penſées vont plus loin : je reſte, moi, par amitié, non pas pour Édouard, mais pour la Couronne.

LE ROI ÉDOUARD.

Clarence & Somerſet, partis tous deux pour aller joindre Warwick! N'importe : je ſuis armé contre les événemens & le ſort, & la célérité eſt néceſſaire dans cette criſe déſeſpérée. — Pembroke & Stafford, allez faire en notre nom une levée de troupes, & hâtez tous les préparatifs pour la guerre. Nos ennemis ſont déja débarqués, ou ne tarderont pas à l'être : moi-même en perſonne je ne tarderai pas à vous ſuivre. (*Pembroke & Stafford ſortent*). Mais avant que je parte, Haſtings, & vous, Montaigu, levez un doute qui me reſte. Vous deux, entre tous les autres, vous tenez de près à Warwick par le ſang & par alliance. Dites-moi, ſi vous aimez plus Warwick que moi. Si cela eſt, allez tous deux le trouver. Je vous aime mieux pour ennemis, que pour des amis froids; mais ſi vous êtes réſolus de me conſerver votre obéiſſance, donnez-m'en pour garant un ſerment d'amitié, afin que je banniſſe pour toujours la défiance.

MONTAIGU.

Que Dieu protège Montaigu, comme il eſt vrai qu'il eſt fidèle !

HASTINGS.

Et Haſtings, comme il eſt certain qu'il préfère la cauſe d'Édouard!

LE ROI ÉDOUARD.

Et vous, Richard, mon frère, voulez-vous reſter de notre parti?

GLOCESTRE.

Oui, en dépit de tous ceux qui ſe révolteront contre vous.

LE ROI ÉDOUARD.

A préſent, je ſuis sûr de vaincre. Mettons-nous donc en campagne à l'inſtant, & ne perdons pas une heure, juſqu'à ce que nous ayons joint Warwick & ſon armée d'étrangers.

(*Ils ſortent*).

SCENE IV.

La Scène eſt dans le Comté de Warwick.

WARWICK & OXFORD *paroiſſent à la tête des Troupes Françoiſes.*

WARWICK.

CROYEZ-MOI, Milord; tout juſqu'ici va à merveille. Le Peuple vient par troupes ſe ranger ſous nos drapeaux. (*Il apperçoit Clarence & Somerſet*). Mais voyez! c'eſt Somerſet & Clarence qui s'avancent vers nous. (*Il leur adreſſe la parole*). Répondez ſur le champ, mes Lords: ſommes-nous tous amis?

CLARENCE.

N'en doutez pas, Milord.

WARWICK.

En ce cas, cher Clarence, Warwick vous accueille de grand cœur; & vous auſſi, Somerſet. — Je tiens pour lâcheté de conſerver la moindre défiance, lorſqu'un noble cœur a donné la main en ſigne d'amitié: autrement, je pourrois penſer que Clarence, frère d'Édouard, pourroit bien ne montrer qu'un zèle ſimulé pour nos projets: mais ſois l'ami de Warwick, Clarence: ma fille ſera ton épouſe. A préſent que

reſte-t-il? que de profiter des voiles de la nuit, tandis que ton frère eſt négligemment campé, que ſes ſoldats ſont à errer dans les Villes des environs, & qu'il n'eſt eſcorté que d'une ſimple garde : nous pouvons le ſurprendre & nous emparer de ſa perſonne, dès que nous le voudrons. Nos eſpions ont trouvé ce coup de main facile à exécuter. Comme jadis Ulyſſe & le robuſte Diomède, ſe gliſſerent avec audace & célérité dans la tente de Rhéſus, & ſurent en enmener les courſiers de Thrace, auxquels les Deſtins avoient attaché la victoire : nous auſſi, couverts du noir manteau de la nuit, nous pouvons fondre, à l'improviſte, ſur la garde d'Édouard, & la battre, & nous ſaiſir de lui ; je ne dis pas le tuer ; car je ne veux que le ſurprendre. Que ceux de vous qui voudront me ſuivre dans cette entrepriſe, prononcent avec acclamation le nom de Henri, en même tems que leur Général. (*Tous s'écrient*, Henri !). Allons, partons donc, & marchons en ſilence. Que Dieu & Saint George ſoient pour Warwick & ſes amis !

(*Ils ſortent*).

SCENE V.

SCENE V.

On voit le camp d'Édouard.

Les GARDES *qui doivent veiller près de ſa tente, viennent prendre leur poſte.*

I. GARDE.

ALLONS, mes amis, avancez: que chacun prenne ſon poſte. Le Roi eſt couché ſous cette tente, pour ſe repoſer.

II. GARDE.

Quoi! eſt ce qu'il n'ira pas prendre ſon lit?

I. GARDE.

Non: il fait un ſerment ſolemnel, de ne jamais y prendre ſon repos ordinaire, qu'après que Warwick ou lui, ſera anéanti.

II. GARDE.

En ce cas, c'eſt ce qui ſera vraiſemblablement décidé demain, ſi Warwick eſt auſſi près qu'on l'annonce.

III. GARDE.

Mais dites-moi, je vous prie, quel eſt ce Gentilhomme qui repoſe ici avec le Roi dans ſa tente?

I. GARDE.

C'eſt le Lord Haſtings, le plus intime ami du Roi.

III. GARDE.

Oui? — Mais pourquoi cet ordre du Roi, que ſes principaux Chefs logent dans les Villes des environs, tandis que lui tient la campagne dans ces froides nuits?

II. GARDE.

Plus il y a de péril, & plus il y a d'honneur!

III. GARDE.

Oh! pour moi, qu'on me donne les hommages & la tranquillité, je les préfère à un dangereux honneur. —Si Warwick ſavoit quelle eſt l'eſcorte d'Édouard, il y a tout à parier qu'il viendroit le réveiller.

I. GARDE.

Si nos hallebardes ne lui fermoient pas le paſſage.

II. GARDE.

Mais sûrement : car pourquoi ſommes-nous ici à garder ſa tente royale, ſi ce n'eſt pas pour défendre ſa perſonne contre les ennemis nocturnes?

SCENE VI.

Les mêmes. WARWICK, CLARENCE, SOMERSET, *& des Soldats François, approchant en ſilence.*

WARWICK, *à demi-voix.*

VOICI ſa tente : voyez, où ſont ſes gardes. Courage, mes amis : l'honneur en ce moment, ou jamais ! Suivez-moi ſeulement, & Édouard eſt à nous.

I. GARDE.

Qui vive ?

II. GARDE.

Arrête, ou tu es mort. (*Warwick & ſa troupe crient tous enſemble* : Warwick ! Warwick ! *en fondant ſur la garde, qui fuit en criant :* aux armes ! aux armes ! *Warwick les pourſuit. On entend le bruit des tambours & le ſon des trompettes*).

SCENE VII.

WARWICK *reparoît avec* SOMERSET *& ſes Soldats, enlevant* LE ROI ÉDOUARD *vêtu de ſa robe de nuit* (†) *& aſſis dans un fauteuil.* GLOCESTRE & HASTINGS *fuient par un coin du Théatre.*

SOMERSET.

Qui ſont ceux qui fuient-là ?

WARWICK.

Richard & Haſtings : laiſſons-les : nous tenons ici le Duc.

LE ROI ÉDOUARD.

Le *Duc !* Quoi, Warwick ! la dernière fois que tu m'as quitté, tu m'appellois *Roi.*

WARWICK.

Oui ; mais les tems ſont changés. Depuis que vous m'avez déshonoré dans mon ambaſſade ; moi, je vous ai dégradé du rang de Roi, & je viens aujourd'hui vous créer Duc d'York... Eh ! comment pourriez-vous gouverner un Royaume, vous, qui ne ſavez pas com-

(†) Ces faits ſont exactement conformes à l'Hiſtoire.

ment vous devez traiter vos Ambaſſadeurs, ni comment vous contenter d'une ſeule épouſe, ni traiter vos frères fraternellement, ni travailler au bonheur des peuples, ni enfin vous garantir vous-même de vos ennemis ?

LE ROI ÉDOUARD, *reconnoiſſant ſon frère.*

Quoi, mon frère Clarence, & vous auſſi ! — Ah ! je vois qu'il faut qu'Édouard ſuccombe. — Cependant, Warwick, en dépit du ſort & de ſes plus cruelles rigueurs, en dépit de toi & de tous tes complices, Édouard ſe conduira toujours en Roi : &, ſi la malice de la Fortune renverſe ma grandeur, mon ame immuable eſt placée au-deſſus du tourbillon de ſon inconſtance.

WARWICK.

Hé bien, c'eſt par ſon ame qu'Édouard continuera de régner ſur l'Angleterre (*lui ôtant ſa Couronne*); mais c'eſt Henri qui déſormais portera cette Couronne, & qui ſera le vrai Roi; tu n'en ſeras que le fantôme. — Milord Somerſet, chargez-vous, à ma recommandation, de faire conduire dès-à-préſent le Duc Édouard vers mon frère, l'Archevêque d'York. Quand j'aurai combattu Pembroke & ſes partiſans, je vous ſuivrai, & je porterai à Édouard la réponſe que lui envoyent Louis & la Princeſſe Bonne. — Juſques-là, adieu pour quelque tems, mon beau Duc d'York.

LE ROI ÉDOUARD.

Ce qu'impoſe la Deſtinée, il faut que l'homme le ſupporte. A quoi ſert de vouloir lutter contre une néceſſité inévitable ? (*On emmène le Roi Édouard*).

OXFORD.

Que nous reſte-t-il maintenant à faire, mes Lords, que de marcher droit à Londres avec nos ſoldats ?

WARWICK.

Oui, voilà quel doit être notre premier ſoin. Délivrons Henri de ſa priſon, & replaçons-le ſur le Trône des Rois. (*Ils ſortent*).

SCENE VIII.

Le Théatre repréſente le Palais des Rois, dans Londres.

LA REINE *d'Édouard*, RIVERS.

RIVERS.

MADAME, quel chagrin a donc ſi fort altéré les traits de votre viſage ?

LA REINE.

Quoi, mon frère, êtes-vous donc encore à

ſavoir l'affreux malheur qui vient d'arriver au Roi Édouard?

RIVERS.

Quoi donc? La perte de quelque bataille contre Warwick?

LA REINE.

Non : mais la perte de ſa propre perſonne.

RIVERS.

Mon Roi eſt donc tué?

LA REINE.

Oui : c'eſt comme s'il l'étoit; car il eſt priſonnier; ſoit qu'il ait été trahi par la perfidie de ſes gardes, ſoit qu'il ait été inopinément ſurpris par l'ennemi; &, comme je l'imagine, il eſt confié à la garde de l'Archevêque d'York, le frère du cruel Warwick, & par conſéquent notre ennemi.

RIVERS.

Ces nouvelles, je l'avoue, ſont bien déſaſtreuſes : cependant, Madame, armez-vous de courage, pour ſoutenir ce revers de votre mieux : Warwick, qui a l'avantage aujourd'hui, peut le perdre demain.

LA REINE.

Il faut donc, juſqu'à cet événement, que l'eſpé-

rance ſoutienne ma vie. Et je l'avoue, il m'en coûte moins de me ſévrer du déſeſpoir, par l'amour que j'ai pour l'enfant d'Édouard qui eſt dans mon ſein. C'eſt lui qui me fait combattre & contenir ma douleur, & ſupporter avec patience le poids de mon infortune : oui, c'eſt pour lui que j'étouffe mes larmes, & que je renferme avec effort dans mon ſein, les ſoupirs dont l'ardeur dévore mon ſang; je craindrois que mes pleurs & mes ſanglots, & les cris de ma douleur, ne détruiſiſſent le tendre fruit du Roi Édouard, le légitime héritier de la Couronne d'Angleterre.

RIVERS.

Mais, Madame, ſavez-vous où eſt allé Warwick?

LA REINE.

Je ſuis informée qu'il marche vers Londres, pour placer une ſeconde fois la Couronne ſur la tête de Henri : devinez le reſte. Il faut que les amis d'Édouard cèdent & ſe ſoumettent : mais pour prévenir la fureur du tyran (car ne vous fiez jamais à un homme qui a violé une fois ſa parole), je vais quitter ce Palais, & me réfugier dans le ſanctuaire, afin de ſauver du moins l'héritier des droits d'Édouard. Là, je ſerai en ſûreté contre la violence & la fraude. Venez donc; fuyons, tandis que nous le pouvons encore. Si Warwick nous ſurprend, notre mort eſt certaine.

(*Ils ſortent*).

SCENE IX.

On voit un grand parc ; près du Château de Middleham, dans la province d'York.

Paroiſſent GLOCESTRE, HASTINGS, *& Sir* WILLIAM STANLEY.

GLOCESTRE.

Lord Haſtings, & vous, Stanley, ne vous étonnez plus, ſi je vous ai conduits ici dans les plus ſombres retraites de ce parc. Voici ce que j'ai à vous confier. Vous ſavez que notre Roi, mon frère, eſt ici priſonnier de l'Archevêque, qui le traite généreuſement (†), & lui laiſſe une grande liberté. Souvent, accompagné ſeulement de quelques gardes, il vient chaſſer dans ce bois, pour ſe récréer. J'ai ſu trouver le moyen de le faire avertir en ſecret, que, s'il veut, vers ces heures, diriger ſes pas de ce côté, ſous prétexte de faire ſa partie de chaſſe ordinaire, il trouvera ici ſes amis, avec des chevaux & main-forte, pour le délivrer de ſa captivité.

(†) Édouard IV l'en récompenſa fort mal (1).

SCENE X.

Les mêmes. LE ROI ÉDOUARD *s'avance dans le parc, accompagné d'un* CHASSEUR.

LE CHASSEUR.

PAR ici, Milord ; c'eſt de ce côté qu'eſt la chaſſe.

LE ROI ÉDOUARD.

Oui, en effet, c'eſt par ici, mon ami : vois, voilà les Chaſſeurs là-bas. (*Il s'approche de Gloceſtre*, &c.). Hé bien, mon frère, & vous, Lord Haſtings, avec vos hommes, vous êtes donc ici à l'affut pour ſurprendre le cerf de l'Évêque ?

GLOCESTRE.

Mon frère, hâtez-vous de profiter du moment & de l'occaſion. Votre cheval eſt tout prêt, & vous attend au coin du parc.

LE ROI ÉDOUARD.

Mais où irons-nous après ?

HASTINGS.

A Lynn, Milord, & de-là nous nous embarquons pour la Flandre.

GLOCESTRE.

Bien penſé, je vous en aſſure : c'étoit auſſi mon idée.

LE ROI ÉDOUARD.

Stanley, je te récompenſerai de ton zèle & de ton courage.

GLOCESTRE.

Mais que tardons-nous ? Il n'eſt pas tems de s'amuſer à parler.

LE ROI ÉDOUARD.

Chaſſeur, qu'en dis-tu? Veux-tu nous ſuivre?

LE CHASSEUR.

Oui, ce parti vaut bien mieux, que de reſter pour être pendu.

GLOCESTRE.

Viens donc : partons : ne nous arrêtons plus.

LE ROI ÉDOUARD.

Adieu, Archevêque. Songe à te munir contre le courroux de Warwick, & fais des vœux pour que je puiſſe reſſaiſir la Couronne.

(*Ils ſortent du parc*).

SCENE XI.

Le Théatre repréſente la Tour de Londres.

LE ROI HENRI, CLARENCE, WARWICK, SOMERSET, *le jeune* RICHEMOND, OXFORD, MONTAIGU & *le Lieutenant de la Tour.*

LE ROI.

LIEUTENANT, à préſent que Dieu & mes amis ont renverſé Édouard du Trône d'Angleterre, & changé mon eſclavage en liberté, mes craintes en eſpérance, & mes chagrins en joie, quels honoraires vous devons-nous en ſortant de cette priſon ?

LE LIEUTENANT.

Les ſujets n'ont rien à exiger de leurs Souverains : mais ſi mon humble prière peut être exaucée, je demande mon patdon à Votre Majeſté.

LE ROI.

Comment, & de quoi donc, Lieutenant ? Eſt-ce de m'avoir ſi bien traité ; d'avoir adouci ma priſon au point de me la rendre un ſéjour agréable ; oui, de

m'y avoir fait trouver tout le plaiſir, dont jouit l'oiſeau enfermé dans la cage, lorſqu'après quelques jours de mélancolie, à la fin reprenant ſa chanſon mélodieuſe, il oublie tout-à-fait la perte de ſa liberté. Mais après Dieu, c'eſt toi, Warwick, à qui je dois la mienne; & après Dieu, c'eſt à toi que s'adreſſe ma plus grande reconnoiſſance. Dieu en a été l'auteur, & toi l'inſtrument. Auſſi, pour triompher déſormais de la malignité de ma Fortune, en vivant dans un état obſcur, où ſes traits ne puiſſent me bleſſer, & afin que le peuple de cette belle Iſle ne ſoit pas la victime de mon étoile ennemie, Warwick, quoique ma tête porte encore la Couronne, je te réſigne ici mon adminiſtration; car tu es heureux dans toutes tes entrepriſes.

WARWICK.

Votre Majeſté fut toujours renommée pour ſa vertu; & aujourd'hui ſa ſageſſe égale ſa vertu, en cherchant prudemment à ſe ſouſtraire à la malice de la Fortune. Il eſt ſi peu d'hommes, qui ſachent s'arranger paiſiblement avec leur deſtinée! Cependant il eſt un point, où vous me permettrez de ne pas vous approuver: c'eſt de me choiſir, lorſque Clarence a des droits.

CLARENCE.

Non, Warwick, tu es digne de l'Empire: toi à qui le Ciel, dès ta naiſſance, adjugea un rameau d'olivier

& une couronne de laurier, comme un ſigne que tu ſerois également fortuné dans la paix & dans la guerre: ainſi je te donne mon libre & plein conſentement.

WARWICK.

Et je choiſis Clarence ſeul, pour Protecteur.

LE ROI.

Warwick, & vous, Clarence, donnez-moi tous deux la main. A préſent, uniſſez vos mains, & avec elles vos cœurs, & que nulle diſſenſion ne trouble le gouvernement. Je vous fais tous deux Protecteurs de ce Royaume; & moi, je mènerai une vie paiſible & retirée, & je conſacrerai mes derniers jours à la piété, au ſoin de mon ſalut, & aux louanges de mon Créateur.

WARWICK.

Que répond Clarence à la volonté de ſon Souverain?

CLARENCE.

Qu'il donne ſon conſentement, ſi Warwick donne le ſien; car je me repoſe entièrement ſur ta fortune.

WARWICK.

Allons, c'eſt à regret; mais enfin j'y ſouſcris: tous deux attachés au même joug, nous ſerons comme la double image du Roi Henri, & nous le remplacerons; je veux dire, que nous nous chargerons, à ſa

place, du fardeau du Gouvernement, tandis qu'il jouira des honneurs & d'un parfait repos. A préſent, Clarence, il n'eſt rien de plus preſſant, que de faire déclarer, ſans délai, Édouard traître, & de confiſquer tous ſes domaines & tous ſes biens.

CLARENCE.

Et quoi encore? Que ſa ſucceſſion ſoit réglée?

WARWICK.

Oui, & Clarence ne ſera pas fruſtré de la portion de ſon héritage.

LE ROI.

Mais, pour premier objet de nos ſoins, ſouffrez que je vous prie (car je ne commande plus), que Marguerite, votre Reine, & mon fils, Édouard, ſoient avertis de revenir promptement de France; car, juſqu'à ce que je les voie, le ſentiment de joie que me donne ma liberté, eſt à moitié troublé par de pénibles inquiétudes.

CLARENCE.

Vos déſirs, mon Souverain, ſeront remplis avec la plus grande célérité.

LE ROI.

Milord de Somerſet, quel eſt ce jeune homme à qui vous paroiſſez prendre un ſi tendre intérêt?

SOMERSET.

Mon Prince, c'eſt le jeune Henri, Comte de Richemond.

LE ROI.

Approchez, vous, l'eſpoir de l'Angleterre. (*Il poſe ſa main ſur la tête du jeune homme*). Si c'eſt une inſpiration céleſte qui ſuggère la vérité à mes penſées prophétiques, ce joli enfant (†) fera le bonheur de notre Patrie. Ses regards ſont pleins d'une douce majeſté; la Nature forma ſon front pour porter une couronne, ſa main pour tenir un ſceptre, & lui, pour aſſeoir un jour avec lui le bonheur ſur un Trône Royal. Veillez avec ſoin ſur cet enfant précieux,

(†) Cet enfant fut enſuite Roi, ſous le nom d'Henri VII: il n'eut pas des vertus bien remarquables; ſeulement il eut l'avantage de mettre fin aux guerres civiles des deux Maiſons de Lancaſtre & d'York. Shakeſpear entendoit ſes intérêts. Henri VII étoit le grand-père d'Éliſabeth, & le Roi dont Jacques fut l'héritier. — Henri, après avoir long-tems conſidéré cet enfant, dit Holinshed, dit aux Princes qui l'accompagnoient: «Sûrement voilà celui qui réunira dans ſa perſonne la poſſeſſion de tous nos biens, & de ceux de nos adverſaires, & auquel il faudra tous nous ſoumettre». *Steevens.*

Shakeſpear ne manque pas de ſaiſir ici l'occaſion, en prophétiſant d'après le paſſé, de faire un compliment flatteur à la Reine Éliſabeth, aſſez ſemblable au *tu Marcellus eris* de Virgile à Livie. *Miſtriſſ. Griffith.*

mes

mes Lords ; car il eſt deſtiné à vous faire plus de biens, que je ne vous ai cauſé de maux.

SCENE XII.

Les mêmes. Arrive un COURRIER.

WARWICK.

QUELLES nouvelles, ami ?

LE COURRIER.

Qu'Édouard eſt échappé du Château de votre frère, & qu'il a cherché un aſyle, ſuivant ce qu'on a ſu depuis, en Bourgogne.

WARWICK.

Fâcheuſe nouvelle ! Mais comment s'eſt-il échappé ?

LE COURRIER.

Il a été ſecondé par Richard, Duc de Gloceſtre, & le Lord Haſtings, qui l'ont attiré dans un lieu écarté de ce bois, & l'ont enlevé des mains des Chaſſeurs ; car la chaſſe étoit ſon exercice journalier.

WARWICK.

Mon frère a mis trop de négligence dans le ſoin dont il étoit chargé. Mais quittons ce lieu, mon

Souverain, & cherchons à nous prémunir contre tous les revers qui peuvent arriver.

(*Ils ſortent*).

SCENE XIII.

SOMERSET, RICHEMOND & OXFORD.

SOMERSET.

MILORD, je n'aime point cette évaſion d'Édouard; car, il n'en faut pas douter, la Bourgogne lui donnera des ſecours, & nous aurons des guerres plus ſanglantes encore, avant peu de tems. Si la prophétie que nous avons tout-à-l'heure entendue dans la bouche d'Henri, a rempli mon cœur de joie & d'eſpérances dans ce jeune Richemond, mon cœur eſt agité de noirs preſſentimens, en ſongeant aux accidens dont le menace, ainſi que nous, le choc de ces combats divers. Ainſi, Lord Oxford, pour prévenir le plus affreux des malheurs, nous allons l'envoyer, ſans tarder, en Bretagne, juſqu'à ce que les orages de cette guerre civile ſoient diſſipés.

OXFORD.

Votre avis eſt ſage; car ſi Édouard remonte ſur le Trône, il y a tout lieu de craindre que Richemond ne tombe avec le reſte.

SOMERSET.

Je tiens à mon idée ; il ira en Bretagne : venez, & hâtons-nous de le mettre en sûreté.

(*Ils sortent*).

SCENE XIV.

On voit la ville d'York.

LE ROI ÉDOUARD, GLOCESTRE ; HASTINGS, *Soldats.*

LE ROI ÉDOUARD.

Ainsi donc, Richard, mon frère, Haſtings, & vous tous, mes amis, la Fortune répare de bonne grace ſes torts envers nous ; elle m'annonce déja, que j'échangerai encore notre état d'abaiſſement & d'infortune contre la Couronne royale d'Henri. Nous avons heureuſement paſſé & repaſſé les mers, & ramené de Bourgogne le ſecours déſiré. Maintenant que nous voilà arrivés du port de Ravenſpurg devant les portes d'York, entrons dans cette Ville, comme dans la Capitale de notre Duché.

GLOCESTRE.

Quoi, les portes fermées ! — Mon frère, j'en

augure mal. Bien des hommes, qui bronchent au ſeuil de leur demeure, ſont avertis par-là, que s'ils paſſent outre, le danger les attend.

LE ROI ÉDOUARD.

Point de ces vaines idées, homme ! De frivoles préſages ne doivent point nous effrayer : de gré ou de force, il faut que nous entrions ; car ce ſera ici l'aſyle où nos amis viendront nous joindre.

HASTINGS.

Mon Souverain, je veux frapper encore une fois, pour les ſommer d'ouvrir.

SCENE XV.

Les mêmes. On voit paroître ſur les murs, LE MAIRE *d'York & ſes collégues.*

LE MAIRE.

MES Lords, nous avons été avertis d'avance de votre arrivée, & nous avons fermé nos portes, pour notre propre ſûreté ; car maintenant c'eſt à Henri que nous devons l'obéiſſance.

LE ROI ÉDOUARD.

Mais, digne Maire, ſi Henri eſt votre Roi, Édouard eſt au moins Duc d'York.

LE MAIRE.

Il eſt vrai, Milord ; je vous reconnois avec ce titre.

LE ROI ÉDOUARD.

Hé bien, je ne réclame que mon Duché, & je me contente de ſa poſſeſſion.

GLOCESTRE, *à part.*

Mais quand une fois le renard aura pu gliſſer ſa tête, il trouvera bientôt le moyen de faire ſuivre tout le corps.

HASTINGS.

Hé bien, Maire, pourquoi héſitez-vous ſi long-tems? Ouvrez vos portes ; nous ſommes les amis d'Henri.

LE MAIRE.

Eſt-il vrai? Allons, les portes vont s'ouvrir. (*Il deſcend des remparts*).

GLOCESTRE, *avec ironie.*

Voilà un digne Maire, bien prudent : il eſt bientôt perſuadé!

HASTINGS.

Le bon vieillard voudroit bien nous ouvrir l'entrée, & auſſi n'avoir pas à craindre les ſuites : mais une

fois entrés, je ne doute pas que nous ne lui faſſions bientôt entendre raiſon, & à lui & à ſes collégues.

SCENE XVI.

Les mêmes. LE MAIRE, *accompagné de deux Aldermans, reparoît au bas des murs, aux portes qu'il ouvre.*

LE ROI ÉDOUARD.

Fort bien, Maire : les portes ne doivent jamais être fermées que la nuit, ou en tems de guerre. Allons, raſſurez-vous, n'ayez aucune inquiétude ; & remettez-moi ces clefs. (*Il lui prend les clefs*). Édouard défendra la Ville & vous, avec le ſecours de tous ces amis qui veulent bien me ſuivre.

SCENE XVII.

On entend une marche. MONTGOMERY *entre au ſon du tambour, & ſuivi d'un détachement de Soldats.*

GLOCESTRE.

Mon frère, c'eſt Sir Jean Montgomery, notre ami fidèle ; ou je ſuis bien trompé.

LE ROI ÉDOUARD.

Soyez le bien-venu, Sir Jean ! Mais pourquoi venez-vous les armes à la main ?

MONTGOMERY.

Pour ſecourir le Roi Édouard dans ces tems orageux, comme doit faire tout bon & loyal ſujet.

LE ROI ÉDOUARD.

Je vous rends grace, Montgomery : mais en ce moment nous oublions nos droits à la Couronne, & nous ne réclamons que notre Duché, juſqu'à ce qu'il plaiſe à Dieu de nous rendre le reſte.

MONTGOMERY.

En ce cas, je vous fais mes adieux, & je vais repartir. Je ſuis venu ſervir un Roi, & non pas un Duc. — Battez, tambours, & remettons-nous en marche. (*Les tambours battent au champ*).

LE ROI ÉDOUARD.

Eh ! arrêtez un moment, Sir Jean, & nous allons débattre par quels sûrs moyens on pourroit recouvrer la Couronne.

MONTGOMERY.

Que parlez-vous de débats ? En deux mots, ſi vous

ne voulez pas vous proclamet ici notre Roi, je vous abandonne à votre fortune, & je pars, pour faire retourner ſur leurs pas ceux qui viennent à votre ſecours : car pourquoi combattrions-nous, ſi vous ne prétendez rien?

GLOCESTRE.

Allons, mon frère, pourquoi vous arrêteriez-vous à de vaines ſubtilités?

LE ROI ÉDOUARD.

Quand nous ſerons plus en force, nous ferons valoir nos droits. Juſques-là, c'eſt prudence que de cacher nos projets.

HASTINGS.

Eh! laiſſez-là vos ſcrupules : c'eſt aux armes à décider aujourd'hui.

GLOCESTRE.

Les ames intrépides ſont celles qui montent le plus rapidement aux Trônes. Mon frère, nous allons vous proclamer d'abord ſans délai, & le bruit de cette proclamation vous amènera une foule d'amis.

LE ROI ÉDOUARD.

Allons, je cède; faites à votre gré : car après tout, mon droit eſt certain, & Henri n'eſt qu'un uſurpateur de ma Couronne.

MONTGOMERY.

Enfin je reconnois mon Souverain à ce langage : & maintenant voyez en moi le champion d'Édouard.

HASTINGS.

Que la trompette ſonne. Édouard va être proclamé Roi à l'inſtant. (*A un ſoldat*). Allons, ſoldat; avance, ami; fais la proclamation.

LE SOLDAT, *lit à haute voix.*

Édouard IV, par la grace de Dieu, Roi d'Angleterre & de France, & Lord d'Irlande, &c.

MONTGOMERY.

Et quiconque oſera conteſter le droit du Roi Édouard, je le provoque, par ce défi, à un combat ſingulier. (*Il jette à terre ſon gantelet*).

TOUS.

Vive Édouard IV !

LE ROI ÉDOUARD.

Je te rends graces, brave Montgomery. — Et à vous tous, mes amis. Si la Fortune me ſeconde, je vous récompenſerai de cet attachement pour moi. — Paſſons cette nuit dans cette ville d'York, & demain, dès que le char du Soleil s'élèvera au bord de l'horiſon, nous marcherons à la rencontre de Warwick

& de ſes partiſans; car je ſais que Henri n'eſt pas guerrier. — Ah! rebelle Clarence, qu'il te ſied mal de flatter Henri & d'abandonner ton frère! Mais nous eſpérons te joindre, toi & Warwick. — Allons, braves ſoldats, ne doutez pas de la victoire; & la victoire une fois gagnée, ne doutez pas non plus d'une ample ſolde & de mes largeſſes.

(*Ils ſortent*)

SCENE XVIII.

La ſcène ſe paſſe à Londres.

LE ROI HENRI, WARWICK, CLARENCE, MONTAIGU, EXETER & OXFORD.

WARWICK.

Lords, quel parti conſeillez-vous? Édouard revient de la Flandre avec une armée compoſée d'Allemands impétueux, & de lourds Hollandois. Il a paſſé ſans obſtacle le détroit de nos mers, & il marche avec ſes troupes droit vers Londres; & la multitude inconſtante court par troupeaux ſe ranger de ſon parti (†).

(†) Il ſe trouve ici une réponſe d'Henri en un vers, qui a été inſérée mal-à-propos, & qui n'eſt nullement dans ſon caractère.

CLARENCE.

Le pied foule & éteint ſans peine une légère étincelle ; mais ſi on la néglige, un fleuve d'eau n'éteindra plus l'incendie.

WARWICK.

J'ai dans mon Comté des amis conſtans & fidèles ; qui, ſans être ſéditieux dans la paix, n'en ſont pas moins courageux dans la guerre. Je me charge de les raſſembler. — Et vous, Clarence, mon fils, vous irez dans les provinces de Suffolk, de Norfolk & de Kent, appeller ſous vos drapeaux les Chevaliers & les Gentilshommes. — Toi, mon frère Montaigu, tu trouveras dans les cantons de Buckingham, de Northampton & de Léiceſter, des hommes tout prêts à ſuivre tes ordres. — Et toi, brave Oxford, que tes vaſſaux idolâtrent, charge-toi de raſſembler tes amis dans ta Province. — Mon Souverain reſtera dans Londres au milieu des habitans qui le chériſſent, & environné de leurs cœurs, comme cette belle Iſle l'eſt de la ceinture de l'Océan, ou la chaſte Diane du cercle de ſes Nymphes : il attendra là que nous venions le rejoindre. — Braves Lords, prenons congé les uns

C'eſt : « Levons des troupes, & repouſſons-les par les armes ». Auſſi ce vers ne ſe trouve point dans l'ancienne édition *in*-4°. *Johnſon.*

des autres, ſans autres réflexions. — Adieu, mon Souverain.

LE ROI.

Adieu, mon Héros libérateur, & l'eſpoir de mon Royaume.

CLARENCE.

En ſigne de ma loyauté, je baiſe les mains de Votre Alteſſe.

LE ROI.

Généreux Clarence, puiſſes-tu être fortuné !

MONTAIGU.

Prenez courage, mon Prince, & recevez mes adieux.

OXFORD, *baiſant la main d'Henri.*

Ce baiſer eſt le ſceau de mon attachement, & je vous fais mon ſalut.

LE ROI.

Cher Oxford, & vous, noble Montaigu, & vous tous, braves Lords, je vous répete encore mes adieux & mes vœux.

WARWICK.

Adieu, chers Lords. — Réuniſſons-nous à Coventry.

(*Warwick, Clarence & Montaigu ſortent*).

SCENE XIX.

LE ROI HENRI, EXETER.

LE ROI.

JE veux me repoſer un moment dans ce Palais. — Couſin Exeter, que penſez-vous de l'iſſue de tout ceci ? Il me ſemble que les forces d'Édouard ne ſont pas en état de livrer bataille à mon armée.

EXETER.

Mais il eſt à craindre, qu'il n'attire les autres dans ſon parti.

LE ROI.

Oh ! je n'ai point cette crainte. La douceur de mon adminiſtration m'a acquis une renommée avantageuſe. Je n'ai point fermé l'oreille aux demandes de mes peuples, ni fatigué leur attente de ma juſtice par des longueurs & des délais ; ma pitié verſa toujours un baume bienfaiſant ſur leurs plaies, & ma bonté s'empreſſa d'adoucir leurs peines : leurs maux m'ont attendri, & j'ai eſſuyé leurs larmes : je n'ai point convoité leurs richeſſes ; je ne les ai jamais foulés de ſubſides accablans, & jamais ils n'ont éprouvé mon reſſentiment, quoiqu'ils m'aient ſouvent offenſé : ainſi, pourquoi aimeroient-ils plus Édouard, que

moi ? Non, Exeter, ces bienfaits me garantiſſent leur reconnoiſſance & leur amour. Et tant que le lion daignera careſſer l'agneau, l'agneau ne ceſſera de le ſuivre.

(*On entend à l'entrée du Palais ce cri :* York! York!) (†).

SCENE XX.

ÉDOUARD *entre bruſquement avec* GLOCESTRE, *ſuivi d'une troupe de Soldats.*

ÉDOUARD.

Saisissez-vous du timide Henri ; emmenez-le de ce Palais, & proclamez-nous une ſeconde fois Roi d'Angleterre. (*A Henri*). Vous êtes devant moi comme la fontaine devant l'Océan : elle fournit à quelques petits ruiſſeaux ; mais bientôt ſa foible ſource eſt tarie : l'Océan engloutit ſes ruiſſeaux, & leur réſiſtance paſſagère ne fait qu'enfler davantage ſes flots triomphans. — Conduiſez-le à la Tour, & ne lui donnez pas le tems de répliquer. (*Quelques*

(†) Il y a, *Lancaſtre !* dans l'original : mais c'eſt évidemment une bévue des Comédiens, qui écrivoient les inſtructions de la ſcène, & qui confondoient tout : il y en a mille exemples dans Shakeſpear. *Johnſon.*

Soldats ſortent emmenant le Roi Henri). Allons, Lords, dirigeons notre marche vers Coventry, où eſt actuellement le préſomptueux Warwick. Le ſoleil eſt dans l'inſtant de ſa plus grande ardeur : ſi nous différons, le froid mordant de l'hiver viendra flêtrir la jeune moiſſon, qui fait l'eſpoir de notre récolte.

GLOCESTRE.

Partons, ſans perdre de tems, avant que leurs forces ſe joignent, & ſurprenons le traître déja devenu ſi grand ! Braves guerriers, marchons à Coventry.

(*Ils ſortent*).

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

On voit la ville de Coventry.

WARWICK, *avec le Maire de la Ville, deux eſpions d'armée, & autres Citoyens, paroît ſur les remparts.*

WARWICK.

OU eſt le Courrier qui nous eſt envoyé par le vaillant Oxford? — (*Au Courrier*). A quelle diſtance de cette Ville eſt ton maître, mon ami?

Ier COURRIER.

En-deçà de Dunſmore, & il marche vers ces lieux.

WARWICK.

Et notre frère Montaigu? — Où eſt l'homme arrivé de la part de Montaigu?

LE IIme COURRIER.

En-deçà de Daintry; il amène un nombreux détachement.

SCENE II.

SCENE II.

Les mêmes. Arrive Sir John SOMERVILLE.

WARWICK.

HÉ BIEN, Somerville, quelles nouvelles de notre cher gendre? Et à ton avis, où peut être actuellement Clarence?

SOMERVILLE.

Je l'ai laiſſé à Southam avec ſa troupe, & je l'attends ici dans deux heures environ.

WARWICK.

C'eſt donc Clarence qui s'approche? J'entends ſes tambours.

SOMERVILLE.

Ce n'eſt pas lui, Milord. Southam eſt là, & les tambours que vous entendez, s'éloignent de vous.

WARWICK.

Qui donc ſeroit-ce? Apparemment des amis que nous n'attendions pas.

SOMERVILLE.

Ils ſont tout près, & vous allez bientôt les reconnoître.

SCENE III.

On entend une marche. Paroiſſent LE ROI ÉDOUARD, GLOCESTRE, *ſuivis de leur armée. Ils s'avancent près des murs de la Ville.*

LE ROI ÉDOUARD.

TROMPETTE, avance vers les murs, & ſonne un pour-parler.

GLOCESTRE.

Voyez comme le ſombre Warwick garnit les remparts de ſoldats !

WARWICK.

O ſurpriſe fâcheuſe ! Quoi, le voluptueux Édouard eſt déja arrivé ! Qui donc a endormi nos eſpions, ou qui les a ſéduits, que nous n'ayons eu aucunes nouvelles du lieu de ſon ſéjour.

LE ROI ÉDOUARD.

Ouvre tes portes, Warwick. Porte-nous enfin des paroles de paix, & laiſſe fléchir ton genou ſuperbe : reconnois Édouard pour Roi ; implore ton pardon de ſa clémence, & il te pardonnera l'outrage de ta révolte.

WARWICK.

Songe plutôt à retirer ton armée & à t'éloigner de ces murs. —Toi, reconnois celui qui te donna la couronne, & qui te l'a repriſe : appelle Warwick ton protecteur ; repens-toi, & tu reſteras encore Duc d'York.

GLOCESTRE, *à Édouard.*

Je croyois, qu'au moins il vous auroit donné le titre de Roi ; ou, cette mépriſe lui a-t-elle échappé, ſans l'aveu de ſa volonté ?

WARWICK.

Quoi donc, eſt-ce qu'un Duché n'eſt pas un beau préſent ?

GLOCESTRE.

Oui vraiment, de la main d'un petit Comte qui le donne. Je te récompenſerai de ce beau don.

WARWICK.

Ce fut moi qui fis don du Royaume à ton frère.

LE ROI ÉDOUARD.

S'il eſt don de Warwick, il eſt donc à moi.

WARWICK.

Tu es trop foible, pour ſoutenir un ſi lourd fardeau ;

& voyant ton inſuffiſance, Warwick te reprend ſes dons. Henri eſt mon Roi, & Warwick eſt ſon ſujet.

LE ROI ÉDOUARD.

Mais le Roi de Warwick eſt le priſonnier d'Édouard. Réponds à ceci, mon cher Warwick : Que devient le corps, quand la tête eſt ôtée ?

GLOCESTRE.

Hélas, il vous dira que Warwick a été trompé dans ſon calcul : lorſqu'il s'attendoit à gagner la partie, le Roi a été ſubtilement eſcamoté du jeu.—Tu as laiſſé le pauvre Henri dans le palais de l'Évêque ; & dix contre un, que tu iras bientôt lui faire compagnie dans la Tour.

LE ROI ÉDOUARD.

C'eſt la vérité : & cependant Warwick eſt toujours Warwick.

GLOCESTRE.

Allons, Warwick, profite du moment, tombe à genoux, humilie-toi. — Ne veux-tu pas ? Hé bien, combats donc : que diffères-tu, tandis que le fer eſt brûlant ?

WARWICK.

J'aimerois mieux de cette main me couper l'autre, & te la jetter ſanglante au viſage, que d'être aſſez bas pour baiſſer pavillon devant toi.

LE ROI ÉDOUARD.

Déploie toutes tes voiles : aie les vents & la marée pour amis. En dépit de tous tes efforts, compte que cette main que tu cites, bientôt liée à la noire chevelure de ta tête, toute fumante & nouvellement tranchée, écrira avec ton ſang ſur la pouſſière : *Enfin l'inconſtant & volage Warwick ne changera plus.*

SCENE IV.

Les mêmes. On entend une marche. WARWICK *reconnoît les drapeaux d'*OXFORD.

WARWICK.

O couleurs dont la vue me réjouit ! Voyez, c'eſt Oxford qui s'avance !

OXFORD, *aux portes.*

Oxford, Oxford. Vive Lancaſtre !

GLOCESTRE.

Les portes ſont ouvertes : entrons avec eux.

LE ROI ÉDOUARD.

Non; d'autres ennemis peuvent nous attaquer par-derrière. Tenons-nous en bon ordre; car, n'en dou-

tons pas, ils vont faire une ſortie, & nous offrir la bataille. S'ils reſtent enfermés, la Ville eſt foible & ne tiendra pas long-tems, & nous aurons bientôt atteint les traîtres dans ſon ſein.

WARWICK.

Oh, tu es le bien-venu, Oxford! Nous avons grand beſoin de ton ſecours.

SCENE V.

Les mêmes. MONTAIGU *arrive auſſi avec ſa troupe.*

MONTAIGU, *au pied des murs.*

MONTAIGU, Montaigu. Vive Lancaſtre!

GLOCESTRE.

Ton frère & toi, vous payerez cette trahiſon du plus pur ſang de vos cœurs.

LE ROI ÉDOUARD.

Plus l'ennemi ſera fort, plus la victoire ſera glorieuſe: un ſecret preſſentiment me préſage le ſuccès & la conquête.

SCENE VI.

SOMERSET *arrive avec ſon détachement.*

SOMERSET.

SOMERSET, Somerſet. Vive Lancaſtre !

GLOCESTRE.

Déja deux Ducs de ton nom ſont tombés ſous les coups de la Maiſon d'York. Tu ſeras le troiſième, ſi cette épée m'eſt fidèle.

SCENE VII.

CLARENCE *s'approche auſſi des murs, avec une armée.*

WARWICK.

ET voyez encore ! Clarence fait voler la pouſſière ſous les pas de ſa nombreuſe armée ; & ſeul il pourroit livrer bataille à ſon frère. Un zèle ſublime pour la bonne cauſe, l'emporte dans ſon cœur, ſur la nature & l'amour fraternel. — Viens, Clarence, viens : tu ſeras docile à la voix de Warwick.

(*Tandis que Warwick appelle Clarence, & ſe flatte de le voir bientôt entrer dans la Ville, Cla-*

rence eſt arrêté par ſon frère Édouard, qui lui a demandé un pour-parler. Les deux frères s'entretiennent quelque tems enſemble à demi-voix : enfin Clarence arrache la roſe rouge de ſon caſque, & la jette à Warwick, ſon beau-père, en lui adreſſant ce diſcours).

Beau-père Warwick, comprends-tu ce que cela t'annonce ? Vois, je rejette ſur toi toute mon infamie. (*Avec ironie*). Non ſans doute, je n'aiderai pas à la ruine de la Maiſon de mon père, qui m'a donné ſa fille pour cimenter les fondemens de l'élévation de Lancaſtre. — As-tu pu le croire, Warwick, que Clarence fût aſſez ſauvage, aſſez ſtupide, aſſez dénaturé, pour tourner les armes de la guerre fatale contre ſon frère & ſon Roi légitime ? Peut-être m'objecteras-tu mon ſerment : mais le tenir, ce ſerment, ſeroit un acte plus impie, que ne fut celui de Jephté ſacrifiant ſa fille. J'ai tant de douleur de mon égarement, que pour mériter le pardon de mon frère, je me déclare ici ſolemnellement ton ennemi mortel ; déterminé, en quelque lieu que je te joigne, comme j'eſpère bien te joindre, ſi tu oſes ſortir de tes murs, à te punir ſévèrement de m'avoir entraîné dans ce honteux écart. — Oui, préſomptueux Warwick, je te défie, & je tourne vers mon frère mes joues chargées de confuſion. (*Il embraſſe Édouard*). — Pardonne-moi, Édouard ; j'expierai ma faute : & toi, Richard, adoucis ce regard

ſévère; déſormais, tu ne te plaindras plus de mon inconſtance.

LE ROI ÉDOUARD.

Je t'embraſſe avec tranſport, Clarence, & tu m'es dix fois plus cher, que ſi tu n'avois jamais mérité ma haine.

GLOCESTRE.

Reçois auſſi mon ſalut, Clarence : c'eſt ſe conduire en frère.

WARWICK.

O inſigne traître ! ô parjure & rebelle Clarence !

LE ROI ÉDOUARD.

Hé bien, Warwick, veux-tu quitter tes murs & combattre? ou nous allons faire pleuvoir ſur ta tête une grêle de pierres.

WARWICK.

Tu ſais trop, que je ne ſuis pas ici en état de me défendre. J'en vais ſortir tout-à-l'heure, pour marcher vers Barnet, & te livrer combat, Édouard, ſi tu oſes l'accepter.

LE ROI ÉDOUARD.

Oui, Warwick : Édouard l'oſera, & il va te montrer le chemin. — Lords, en plaine. St. George & victoire ! (*Ils ſortent tous, & diſparoiſſent*).

(*On entend une marche. L'armée du Roi défile, & Warwick ſuit avec la ſienne*).

SCENE VIII.

Le Théatre repréſente un champ de bataille, près de Barnet.

On entend des alarmes, des combats... Enfin paroît LE ROI ÉDOUARD, *traînant* WARWICK *bleſſé à mort.*

LE ROI ÉDOUARD.

RESTE-LA giſſant : meurs, & que ta mort termine nos alarmes. *Warwick* étoit un nom fatal qui nous épouvantoit tous : & toi, Montaigu, tiens-toi bien ſur tes gardes ; car je te cherche, & je veux que ton cadavre tienne compagnie à celui de Warwick.

(*Il ſort*).

SCENE IX.

WARWICK, *reprenant ſes ſens.*

AH ! qui eſt près de moi ? Ami ou ennemi, approche & apprends-moi qui d'York ou de Warwick eſt le vainqueur ? Mais que demandai-je là ? Mon corps ſanglant & mutilé, mon ſang qui ſe perd, mes forces qui m'abandonnent, mon cœur défaillant, tout

m'inſtruit aſſez qu'il faut que je réſigne ce corps à la terre, & me fait voir dans ma chûte, le triomphe de mon ennemi. Ainſi tombe ſous le tranchant de la cognée, le cèdre, dont les vaſtes rameaux prêtoient un abri à l'aigle, roi des airs; dont l'immenſe feuillage ombrageoit le lion repoſant à ſes pieds. Sa cime s'élevoit dans les nues, au-deſſus de l'arbre touffu de Jupiter, & défendoit les foibles arbriſſeaux contre la fureur de l'hiver & de ſes tempêtes.— Ces yeux, qu'obſcurciſſent en ce moment les noires ombres de la mort, étoient perçans comme le ſoleil du midi, pour ſcruter & découvrir les ſecrettes trahiſons des pervers. Ce front redouté, dont les rides menaçantes annoncèrent la chûte des Rois (†), eſt maintenant effacé & couvert de ſang : car quel Roi reſpire aujourd'hui, dont je n'aie pu creuſer le tombeau ? Et quel Monarque oſoit ſourire, quand Warwick abaiſſoit ſon ſourcil? Hélas! à préſent toute ma gloire eſt éteinte dans le ſang & la pouſſière. Adieu ma puiſſance & ma richeſſe : mes parcs ſuperbes, mes vaſtes domaines (¶), tous mes biens abandonnent leur maître : de toutes ces poſſeſſions, il ne reſte à Warwick que l'eſpace qu'occupe ſon corps. Que ſont la pompe des gran-

(†) Tels ſont le ſens & l'idée de l'original, dont voici le mot à mot : « Et ces rides, qui ſont maintenant remplies de ſang, furent ſouvent comparées à des tombeaux de Rois ».

(¶) *Cedes coemptis ſaltibus, & domo villâque.* Hor.

deurs, l'orgueil de l'empire & du ſceptre, qu'argile & pouſſière ? Quel que ſoit le faſte de notre vie, tout va ſe perdre dans la mort.

SCENE X.

WARWICK, *le Comte d'*OXFORD, *le Comte de* SOMERSET, *qui le reconnoiſſent.*

SOMERSET.

AH ! Warwick, Warwick ! Si tu étois encore ce que nous ſommes, nous pourrions encore réparer toutes nos pertes. La Reine vient d'amener de France un puiſſant ſecours : nous venons d'en recevoir la nouvelle. Ah ! que tu puſſes te relever & fuir avec nous !

WARWICK.

Et alors même, je ne fuirois pas. — Ah, Montaigu, ſi c'eſt toi que j'entends, mon frère, prends ma main, & d'un baiſer de tes lèvres, retiens encore un moment mon ame fugitive. — Non, tu ne m'aimes pas ; car, ſi tu m'aimois, mon frère, tes larmes laveroient ce ſang froid & glacé qui colle mes lèvres, & m'empêche de parler. Hâte-toi, Montaigu ; approche, ou je meurs.

SOMERSET.

Ah, Warwick ! Montaigu n'eſt plus ; & à ſon

dernier ſoupir, appellant Warwick, il a dit : *Recommandez-moi à mon vaillant frère.* Il vouloit parler encore ; mais ſes paroles n'étoient plus qu'un murmure ſourd & confus ſous une voûte profonde, dont on ne pouvoit rien diſtinguer : mais à la fin j'ai bien entendu, dans ſon dernier gémiſſement, ces mots : *Adieu, Warwick.*

WARWICK.

Que ſon ame repoſe en paix ! — Fuyez, chers Lords, & ſauvez-vous. Warwick vous dit adieu, pour ne vous revoir que dans les Cieux. (*Il expire*).

OXFORD.

Allons, partons : courons joindre l'armée de la Reine.

(*Ils ſortent, en faiſant emporter le corps de Warwick*).

SCENE XI.

Le Théatre repréſente un autre champ de bataille.

LE ROI ÉDOUARD *arrive triomphant au bruit des fanfares : il eſt ſuivi de* GLOCESTRE, *de* CLARENCE, *& des autres Lords.*

LE ROI ÉDOUARD.

AINSI notre fortune pourſuit ſa courſe brillante, & ceint nos fronts des lauriers de la victoire. Mais au milieu de l'éclat de ce jour glorieux, j'apperçois un nuage noir, redoutable & menaçant, qui viendra couvrir & éclipſer l'aſtre de notre gloire, avant qu'il ait pu deſcendre en paix dans ſa couche d'occident. Vous m'entendez, mes Lords. — Cette armée, que la Reine a levée dans la France, eſt déja débarquée ſur nos côtes; &, ſuivant l'avis que nous recevons, elle marche pour nous combattre.

CLARENCE.

Un léger ſouffle aura bientôt diſſipé ce grain, & le renverra vers les régions d'où il eſt parti : l'éclat de votre victoire aura bientôt éclairci ſes ombres; & tout nuage n'apporte pas une tempête.

GLOCESTRE.

On fait monter à trente mille hommes l'armée de la Reine; & Somerſet & Oxford ont fui vers elle. Si on lui donne le tems de ſe reconnoître & de s'établir, ſoyez bien sûr que ſa faction deviendra auſſi puiſſante, que notre parti.

LE ROI ÉDOUARD.

Nous ſommes informés par des amis fidèles, qu'ils dirigent leur marche vers Tewksbury. Vainqueurs dans les champs de Barnet, il faut les joindre ſans délai. L'audace & le courage applaniſſent les obſtacles, & ſur notre route, nous verrons nos forces croître en traverſant chaque Province. — Allons, qu'on ſonne la marche : criez : *courage !* & partons.

(*Édouard part avec ſon armée*).

SCENE XII.

Le Théatre repréſente le camp de Tewksbury.

LA REINE MARGUERITE *paroît à la tête de ſon armée, avec le Prince de* GALLES, SOMERSET, OXFORD.

LA REINE MARGUERITE.

NOBLES Lords, les hommes ſages ne reſtent point oiſifs à gémir ſur leurs diſgraces; mais ranimant leur courage, ils cherchent à les réparer. Il eſt vrai, le mât de notre vaiſſeau eſt emporté, nos cables ſont rompus, la plus forte de nos ancres eſt perdue, & la moitié de nos matelots eſt engloutie dans les flots. Mais le pilote vit encore. Convient-il qu'il abandonne le gouvernail, & que, comme un enfant timide, il perde ſes larmes dans l'océan, & pouſſe de vains gémiſſemens, tandis que le vaiſſeau, que ſon courage & ſon induſtrie auroient pu ſauver encore, ſe briſe ſur l'écueil? Ah! quelle honte pour lui! quelle faute funeſte! Oui, Warwick étoit l'ancre de notre vaiſſeau, qu'importe? Montaigu en étoit le mât, qu'importe encore? Tant de nos amis égorgés en étoient les cordages, qu'importe? Ne retrouvons-nous pas une ſeconde ancre dans Oxford, un mât robuſte dans Somerſet;

Somerſet, des cables & des voiles tout neufs dans ces guerriers de la France? Et malgré notre inexpérience, ce jeune Prince & moi, ne pouvons-nous remplir une fois l'emploi de pilote? Ne craignez pas que nous quittions le gouvernail, pour aller gémir & pleurer: nous lutterons, malgré la tempête & les vents; & nous vous ſauverons des écueils qui nous menacent du naufrage. Autant vaut-il s'indigner contre les vagues ennemies, que de leur adreſſer d'inutiles plaintes. Car que ſont pour nous Édouard, Clarence, qu'une mer impitoyable & des ſables perfides, & Richard, qu'un écueil informe & monſtrueux? tous ennemis conjurés contre notre barque infortunée! En l'abandonnant, éviterez-vous votre perte? Si vous tentez de fuir à la nage, vous ſerez bientôt épuiſés; ſi vous vous confiez aux ſables trompeurs, ils s'abîmeront ſous vos pas; ſi vous graviſſez l'écueil, le flot vous en précipitera; ou vous y reſterez affamé, mort doublement cruelle! Vous m'entendez, mes Lords, & vous concevez, que, ſi quelqu'un de vous vouloit abandonner le vaiſſeau & vos pilotes, vous n'avez pas plus de merci à eſpérer de nos barbares frères, que des vagues impitoyables, desſables & des rochers: ainſi, ne cherchons point d'autre aſyle que dans notre courage. Quand le péril eſt inévitable, c'eſt une foibleſſe puérile & honteuſe de s'arrêter à le craindre, & à déplorer ſon ſort, au lieu de le braver.

Le Prince ÉDOUARD.

Oui, une femme d'une ame auſſi intrépide, ſi un lâche l'eût entendu parler, verſeroit le courage dans ſon cœur, & lui feroit affronter nud, un ennemi armé. Ce n'eſt pas que je ſoupçonne qu'il y en ait aucun parmi nous; car ſi je croyois qu'il y en eût quelqu'un qui tremblât, je l'exhorterois à nous quitter à préſent, de crainte qu'au moment du danger, ſa lâcheté ne devînt contagieuſe, & ne ſe communiquât au cœur de ſon voiſin. S'il en eſt un ici, ce qu'à Dieu ne plaiſe, qu'il ſe hâte de partir, avant que nous ayons beſoin de ſon ſecours.

OXFORD.

Une femme, un enfant montrent tant de fermeté & de vieux guerriers auroient peur! Ce ſeroit un opprobre éternel. O jeune & brave Prince, ton illuſtre aïeul revit en toi! Puiſſes-tu voir de longs jours, pour nous retracer ſa brillante image, & renouveller ſa gloire!

SOMERSET.

Que le lâche, qui refuſeroit de combattre pour conſerver à ſa patrie cet illuſtre rejetton, aille s'endormir dans un honteux repos; & qu'il ſoit comme l'oiſeau hideux des ténèbres, le jouet de l'affront & de la raillerie, s'il ſe réveille & ſe produit au jour.

LA REINE MARGUERITE.

Cher Somerſet, & vous, Oxford, recevez nos actions de graces.

Le Prince ÉDOUARD.

Et daignez agréer le ſentiment de ma reconnoiſſance ; je n'ai rien de plus à vous offrir à préſent.

SCENE XIII.

Les mêmes. Un COURIER *ſe préſente.*

LE COURIER.

PRÉPAREZ-VOUS, Lords. Édouard eſt à deux pas, & vient vous livrer bataille : armez-vous de réſolution.

OXFORD.

Je m'y attendois. C'eſt ſa politique de forcer ſes marches, pour tâcher de nous ſurprendre.

SOMERSET.

Il ſe ſera trompé : nous ſommes prêts à le recevoir.

LA REINE MARGUERITE.

Ah! mes Lords, votre ardeur remplit mon cœur de confiance & de joie.

OXFORD.

Nous ne reculerons pas. Plantons ici nos étendards.

SCENE XIV.

Les mêmes. On entend une marche. LE ROI ÉDOUARD *paroît de l'autre côté avec* GLOCESTRE, CLARENCE, *& ſon armée* (†).

LE ROI ÉDOUARD, *à ſes Soldats.*

BRAVES compagnons, vous voyez là-bas cette épaiſſe forêt (*montrant l'armée de Marguerite*), dont, avec le ſecours du Ciel & de vos bras, nous eſpérons détruire les arbres juſques dans leurs racines, avant que la nuit ſoit venue. Je n'ai pas beſoin de jetter de nouvelles étincelles ſur le feu de votre valeur; je la vois éclater dans vos yeux, & préſager l'incendie. Lords, donnez le ſignal du combat, & marchons à l'attaque.

LA REINE MARGUERITE, *de l'autre côté, à ſes Soldats.*

Lords, Chevaliers, ſujets fidèles qui me ſuivez...

(†) Il eût été facile au Poëte de faire retirer l'une des deux armées, avant que l'autre entrât. *Johnſon.*

en vain je veux vous parler ; mes ſanglots étouffent ma voix... Vous le voyez, à chaque parole que je veux prononcer, des flots de larmes coulent de mes yeux... Je ne vous dirai donc qu'un mot. — Henri, votre Souverain, eſt priſonnier de l'ennemi ; ſon trône eſt uſurpé, ſon Royaume eſt devenu un champ de carnage, ſes ſujets ſont maſſacrés, ſes édits effacés, ſes tréſors pillés, & vous voyez là-bas le monſtre féroce (*montrant Édouard*), auteur de tant de maux! Vous combattez pour la juſtice : ainſi, au nom du Dieu de juſtice, Lords, déployez votre valeur, & donnez le ſignal du combat.

SCENE XV.

Les deux armées s'ébranlent & disparoissent de la vue. Une alarme. La mêlée commence. Après un combat, on entend sonner la retraite, & l'on voit divers partis se disperser. — Peu de tems après, LE ROI ÉDOUARD *revient sur la scène avec* GLOCESTRE, CLARENCE, *& autres Lords, conduisant la* REINE MARGUERITE, OXFORD *&* SOMERSET, *prisonniers.*

LE ROI ÉDOUARD.

Enfin nous voilà au terme des horreurs de ces guerres civiles. Qu'Oxford soit conduit sur le champ au Château de Hammes. Pour Somerset, qu'on tranche sa tête criminelle. Allez (*aux gardes*), qu'on les entraîne : je ne veux rien entendre.

OXFORD.

Pour moi, je ne t'importunerai pas de mes paroles.

SOMERSET.

Ni moi; & je sais me soumettre à mon sort. (*Les gardes emmènent Oxford & Somerset*).

LA REINE MARGUERITE.

Nous nous quittons triſtement dans ce monde orageux, pour nous rejoindre plus heureux dans le ſéjour éternel.

LE ROI ÉDOUARD.

A-t-on publié, que celui qui trouvera Édouard, ſera richement récompenſé, & que je fais grace de la vie au jeune Prince ?

GLOCESTRE.

Oui, mon frère... Et voyez, le voilà qui s'avance.

SCENE XVI.

Les mêmes. Le Prince ÉDOUARD, *conduit par des Soldats.*

LE ROI ÉDOUARD.

Qu'on faſſe approcher ce jeune brave : je veux l'entendre. — Quoi ! qui auroit penſé qu'une ſi jeune épine voulût déja piquer ? Édouard, quelle ſatisfaction peux-tu m'offrir, pour avoir pris les armes contre ton Roi, pour avoir excité mes ſujets à la révolte, & m'avoir ſuſcité tous les maux que tu m'as faits ?

Le Prince ÉDOUARD.

Parle en ſujet, ambitieux York! Imagine-toi entendre dans ma bouche la voix de mon père : deſcends du Trône, & quand j'y ſerai aſſis, tombe à mes pieds, pour répondre toi-même, traître, aux queſtions que tu viens d'oſer me faire.

LA REINE MARGUERITE.

Ah! mon fils, ſi ton père avoit eu ton courage!....

GLOCESTRE.

Tu ſerois reſtée alors dans la dépendance qui convient à ton ſexe, & tu n'aurois pas uſurpé l'autorité ſur Lancaſtre, pour régner à ſa place.

Le Prince ÉDOUARD.

Qu'Éſope (†) garde ſes contes pour une veillée d'hiver : ſes fades apologues ne ſont point de ſaiſon ici.

GLOCESTRE.

Par le Ciel, enfant mutin, je te ferai cruellement expier cette inſulte.

(†) Le Prince appelle Richard, Éſope, à cauſe de la difformité de ſon corps : & le Poëte, ſuivant la nature, peint Richard furieux de ce reproche. *Johnſon.*

LA REINE MARGUERITE.

Oh oui ; tu ne nâquis, que pour être le fléau de l'Univers.

GLOCESTRE, *à Édouard.*

Pour Dieu, délivrez-moi de cette captive insolente.

Le Prince ÉDOUARD, *au* ROI ÉDOUARD.

Délivre-nous plutôt de ce monstre contre-fait & insolent.

LE ROI ÉDOUARD.

Présomptueux jeune-homme, contenez votre langue, ou je saurai l'enchaîner.

CLARENCE.

Enfant mal discipliné, ton insolence va trop loin.

Le Prince ÉDOUARD.

Je connois mon devoir : c'est vous tous qui foulez aux pieds les vôtres. Lascif Édouard, & toi, parjure Clarence, & toi, odieux & difforme avorton de la nature, je vous déclare à tous, que je suis votre supérieur, traîtres que vous êtes. — Vous usurpez les droits de mon père & les miens.

LE ROI ÉDOUARD, *lui portant un coup de poignard.*

Reçois cette réponſe (†), image trop reſſemblante de cette femme inſolente. (*Déſignant la Reine*).

GLOCESTRE, *excité par l'exemple de ſon frère, lui porte auſſi un coup de poignard.*

Tu ſouffres trop : que ce coup abrége ton agonie.

CLARENCE, *lui donne un troiſième coup de poignard.*

Et voilà pour m'avoir appellé parjure.

LA REINE MARGUERITE.

Oh ! poignardez-moi auſſi.

GLOCESTRE, *allant pour la tuer.*

Oui, attends....

LE ROI ÉDOUARD.

Arrête, Richard, arrête ; nous n'en avons que trop fait.

GLOCESTRE.

Pourquoi la laiſſer vivre ? Elle fera retentir l'Univers de ſes clameurs. (*La Reine Marguerite s'évanouit*).

(†) Ce fut en effet le Roi Edouard qui lui porta le premier coup, d'après l'Hiſtoire (1).

LE ROI ÉDOUARD.

Ciel ! elle tombe : rappellez ſes eſprits.

GLOCESTRE, *bas à Clarence.*

Clarence, excuſe mon abſence auprès du Roi ; je cours à Londres pour une affaire importante : avant que tu y ſois rentré, compte que tu apprendras d'autres nouvelles.

CLARENCE.

Quoi donc ? quoi donc ?

GLOCESTRE.

La tour, ami, la tour ! (*Il ſort*).

LA REINE MARGUERITE *revenue à elle-même, & conſidérant le corps de ſon fils.*

O mon fils, mon cher Édouard ! réponds à la voix de ta mère, mon fils. — Hélas ! n'as-tu plus de voix ? — O traîtres ! ô aſſaſſins ! Non, les meurtriers de Céſar n'ont pas verſé le ſang ; ils n'ont pas commis un crime ; ils n'ont mérité aucun blâme, auprès de cet affreux forfait. Céſar du moins étoit un homme ; mon fils n'étoit qu'un enfant ! & jamais homme n'exerça ſa furie ſur un foible enfant. Quel nom plus odieux, que le nom de meurtrier, pourrois-je vous donner dans ma douleur ? Mais non, je ne puis parler : mon cœur ſe briſeroit de déſeſpoir. — Hélas ! qu'il ſe briſe,

& que je meure! Barbares Cannibales! quel précieux rejetton votre main cruelle a tranché dans ſa fleur! Bouchers affreux, vous n'avez point d'enfans : ſi vous en aviez, leur ſouvenir eût éveillé la pitié & arrêté votre bras. Ah! ſi jamais vous avez un fils, puiſſiez-vous le voir ainſi périr ſous vos yeux dans ſa jeuneſſe! Ah, miniſtres de mort, qui avez immolé cet aimable & jeune Prince!...

LE ROI ÉDOUARD.

Gardes, qu'on l'emmène : ſi elle réſiſte, qu'on l'entraîne.

LA REINE MARGUERITE, *au Roi, ſe débattant contre les Gardes.*

Non, que je ne ſorte jamais de ces lieux : égorge-moi. Allons, où eſt le poignard? Je te pardonne ma mort... Quoi? tu me refuſes... A toi, donc, Clarence; charge-toi...

CLARENCE.

Par le Ciel, je ne veux pas te rendre un ſi grand ſervice.

LA REINE MARGUERITE.

Cher Clarence, de grace; achève : je t'en conjure.

CLARENCE.

Ne viens-tu pas d'entendre mon ſerment, que je ne voulois pas le faire?

LA REINE MARGUERITE.

Qu'importe ? Tu crains ſi peu de te parjurer. Ton premier parjure (†) étoit un crime ; celui-ci ſeroit un bienfait de ta pitié (¶). Quoi ! tu me refuſes auſſi ? Où eſt cet aſſaſſin infernal, le farouche Richard ? Richard, où es-tu donc ? — Je ne te vois point ici. Le meurtre eſt pour toi une œuvre de clémence. Tu ne refuſas jamais le ſuppliant qui te demanda de verſer ſon ſang.

LE ROI ÉDOUARD.

Qu'on l'entraîne, vous dis-je ! Je vous l'ordonne. Qu'elle diſparoiſſe de ma préſence.

LA REINE MARGUERITE.

Puiſſiez-vous, vous & les vôtres, avoir le ſort de ce jeune & malheureux Prince !

(*On entraîne la Reine Marguerite*).

(†) Alluſion à la déſertion de Clarence.

(¶) La déplorable ſituation de cette Reine guerrière exciteroit la compaſſion, ſi l'on pouvoit oublier que c'eſt elle qui préſenta à York, pour eſſuyer ſes larmes, le mouchoir trempé dans le ſang de ſon jeune fils. *Johnſon.*

SCENE XVII.

Les mêmes.

LE ROI ÉDOUARD.

OU donc eſt allé Richard ?

CLARENCE.

A Londres, ſans s'arrêter : & je conjecture qu'il eſt allé faire un ſouper ſanglant à la Tour.

LE ROI ÉDOUARD.

Il faut qu'elle s'exécute ſur le champ, l'idée qui lui vient en tête. — Allons, quittons cette plaine. Licentiez le gros des ſoldats, en les félicitant ; récompenſez-les bien ; & prenons le chemin de Londres. Il me tarde de revoir notre belle Reine ; j'eſpère que pendant cet intervalle, elle porte un fils d'Édouard.

SCENE XVIII.

Le Théatre repréſente la Tour de Londres.

LE ROI HENRI, *tenant un livre ſur lequel il médite ;* GLOCESTRE, *accompagné du Lieutenant, paroiſſent ſur les remparts de la Tour.*

GLOCESTRE.

SALUT, Milord. Comment, ſi profondément abſorbé dans votre livre !

LE ROI.

Oui, mon *bon* Lord, ou plutôt, Milord; car c'eſt pécher que de flatter : le titre de *bon* ne valoit guères mieux : *bon Gloceſtre*, ou *bon démon*, ſeroient ſynonimes, & tous les deux ſeroient déplacés & faux; ainſi ne diſons pas, *mon bon Lord.*

GLOCESTRE, *au Lieutenant.*

Ami, laiſſez-nous ſeuls : nous avons à conférer enſemble. (*Le Lieutenant ſort*).

LE ROI.

Ainſi le berger négligent fuit devant le loup; ainſi

l'innocent troupeau cède d'abord ſa toiſon, & bientôt après, ſa vie, au couteau du boucher. Quelle ſcène de mort l'Acteur de Tragédies (†) a-t-il à jouer en ce moment?

GLOCESTRE.

Le ſoupçon décèle toujours une ame coupable : le brigand croit par-tout voir le Prévôt dans chaque ombre.

LE ROI.

L'oiſeau qui eſt reſté pris au piége, agite ſes aîles de crainte, & ſe défie de chaque buiſſon : & moi, père malheureux d'un ſeul fils, j'ai maintenant devant mes yeux l'objet fatal qui a tendu le piége, où mon jeune & malheureux fils a été ſurpris & tué.

GLOCESTRE.

Qu'il étoit inſenſé & imbécille, ce père de Crère, qui voulut enſeigner à ſon fils le rôle d'un oiſeau ! Le malheureux, malgré ſes aîles factices, fut noyé dans les eaux (¶).

(†) Le mot original eſt *Roſcius*. Shakeſpear ayant occaſion de comparer Richard à un Acteur qui ſe prépare à jouer une ſcène de meurtre, prend le premier nom de l'antiquité qui ſe préſente à ſa mémoire. *Steevens*.

(¶) Gloceſtre aime toujours les apologues. Il lui cherche querelle de ſang-froid, pour avoir un prétexte de le tuer.

Le Roi. Moi, je ſuis Dédale ; mon pauvre fils, Icare ; & ton père, Minos, qui traverſa notre courſe : le ſoleil qui fondit les aîles de

LE ROI.

LE ROI.

Ah! aſſaſſine-moi de ton poignard, & non pas de tes paroles. Mon ſein ſupportera mieux la pointe de ton fer, que mon oreille ce tragique ſouvenir... Mais pour quel ſujet viens-tu? Eſt-ce ma vie que tu viens chercher?

GLOCESTRE.

Me prends-tu donc pour un bourreau?

LE ROI.

Il eſt sûr, que tu es un perſécuteur barbare; & ſi le meurtrier d'enfans innocens eſt un bourreau, tu en es un.

GLOCESTRE.

J'ai tué ton fils, étant provoqué par ſon inſolent orgueil.

LE ROI.

Si tu avois été tué la première fois que le tien s'eſt manifeſté, tu n'aurais pas vêcu pour aſſaſſiner mon fils; & j'annonce à l'avenir, le malheur de milliers d'hommes, qui ne ſoupçonnent rien encore de ce que prévoient mes craintes; oui, les ſoupirs de plus d'un vieillard, les larmes de plus d'une veuve, de plus d'un orphelin, pleurant, les pères leurs enfans, les

mon cher enfant, ton frère Edouard; & toi, la mer dont le gouffre fatal engloutit ſa vie.

femmes, leurs époux, & les orphelins, la mort prématurée de leurs parens, maudiront l'heure où tu nâquis. Le funeſte hibou fit entendre à ta naiſſance ſon cri ſiniſtre; le corbeau nocturne croaſſa dans les ténèbres, en préſageant ces tems déſaſtreux; les dogues heurlèrent, & une horrible tempête dépeupla les forêts (†). Ta mère reſſentit des douleurs plus cruelles que les douleurs de la nature, & cela pour mettre au monde un être qui trompa ſon eſpérance maternelle, une maſſe informe & hideuſe, qui ne devoit pas être le fruit d'une tige ſi belle. Tu nâquis la bouche déja armée de dents; c'étoit un ſigne que tu venois déchirer & dévorer le genre-humain; & ſi tout ce qu'on m'a raconté eſt vrai, tu entras dans le monde dans une poſition contre nature.

GLOCESTRE.

Je n'en entendrai pas davantage. Meurs, prophête; expire au milieu de ton diſcours. (*Il le poignarde*). Voilà ſur-tout pourquoi je ſuis né.

LE ROI.

Oui, & pour commettre bien d'autres aſſaſſinats après le mien. — O Dieu, pardonne-moi mes fautes... & qu'il te pardonne auſſi! (*Il expire*).

(†) La corneille ſe percha ſur la cîme des cheminées, & les pies babillardes offenſèrent l'oreille de leurs ſons diſcords.

GLOCESTRE, *regardant couler ſon ſang, que boit la terre.*

Comment! eſt-ce que le ſang de Lancaſtre, qui aſpire toujours à monter, s'enfonce dans la terre? — Mon épée pleure des larmes de ſang ſur la mort du pauvre Roi! Oh! puiſſe-t-elle verſer de pareilles larmes aux dépens du ſang de tous ceux qui déſirent la chûte de notre Maiſon! — S'il reſte encore ici quelque étincelle de vie, qu'elle aille en enfer; & dis aux démons, que c'eſt moi qui t'ai envoyé avec eux (*il lui donne un nouveau coup de poignard*); moi, qui ne connois, ni la pitié, ni l'amour, ni la crainte. — En effet, ce que m'a dit-là Henri, eſt vrai. J'ai ſouvent oui-dire à ma mère, que je ſuis venu au monde (†) dans une poſition contre nature. Hé bien? qu'en penſez-vous? N'ai-je pas eu raiſon de me hâter de chercher la ruine de ceux qui ont uſurpé nos droits? La Sage-Femme reſta immobile d'étonnement, & les femmes s'écrièrent: *O Jéſus, ayez pitié de nous, il eſt né avec des dents!* Et c'étoit la vérité; c'étoit un ſigne évident, que j'aurois les penchans, la fureur & tout le caractère d'un dogue. Hé bien, puiſqu'il a plû au Ciel de conſtruire ainſi ma perſonne, que l'enfer moule mon ame ſur ſa forme, & la rende tortueuſe comme mon corps! Je n'ai point eu de père; je ne

(†) Les pieds devant.

reſſemble point à mon père ; — je n'ai point de frère ; je n'ai aucuns traits de mon frère ; & que ce mot, *amour*, que les vieillards appellent divin, aille ſe loger dans les hommes qui ſe reſſemblent les uns aux autres, & non pas en moi : je ſuis un être à part, ſeul de mon eſpèce. — Clarence, veille ſur toi : tu me dérobes la lumière ; mais je choiſirai un jour ténébreux qui te ſera fatal ; car je ſèmerai dans le monde des prédictions ſi terribles, que le Roi Édouard tremblera pour ſes jours ; & pour diſſiper ſes craintes, c'eſt moi qui ſerai la Mort pour toi. Voilà le Roi Henri, & le Prince, ſon fils, expédiés (†) : Clarence, ton tour n'eſt pas loin... & ainſi de ſuite... & je veux continuer d'être fatal & méchant, juſqu'à ce que je ſois le premier. — Je vais jetter ton cadavre dans une autre chambre : ta mort, Henri, eſt pour moi un jour de triomphe !

(*Il ſort*).

(†) Ce ſanglant début annonce de quels forfaits cet horrible Richard va ſe ſouiller dans la pièce qui va ſuivre. (*Dans Richard III*).

SCENE XIX.

Le Théatre repréſente le palais d'Édouard.

LE ROI ÉDOUARD *paroît avec* CLARENCE, GLOCESTRE, HASTINGS, LA REINE, *& une nourrice, qui tient dans ſes bras l'enfant dont la Reine eſt accouchée. Suite.*

LE ROI ÉDOUARD.

Enfin nous voilà une ſeconde fois aſſis ſur le Trône Royal d'Angleterre, racheté au prix du ſang de nos ennemis ! Que de vaillans adverſaires nous avons fait tomber, comme les épis de l'automne, au milieu de leur orgueil ! Trois Ducs de Somerſet, champions fameux & renommés par leur indomptable intrépidité ; deux Clifford, le père & le fils, & deux Northumberland : jamais plus braves guerriers ne piquèrent les flancs de leurs courſiers au ſignal du combat : & avec eux, ces deux ſangliers indomptables, Warwick & Montaigu, qui avoient enchaîné le lion couronné, & fait trembler les forêts de leurs effrayans rugiſſemens. Ainſi nous avons écarté de notre Palais la défiance & le danger, & fondé notre Trône ſur une baſe ſolide. (*A la Reine*). Approche, ma

bien-aimée ; & que je baiſe mon enfant. Petit Édouard, c'eſt pour toi que tes oncles & moi, ont, ſous le poids de leur armure, paſſé les froides nuits de l'hiver ; qu'ils ont fait des marches forcées dans les ardeurs de l'été, afin que tu puſſes poſſéder en paix la Couronne qu'on t'avoit ravie; c'eſt toi qui recueilleras le fruit de nos travaux.

GLOCESTRE, *à part.*

J'empoiſonnerois ſa moiſſon, ſi ta tête étoit couchée ſous la terre ; car enfin on ne fait pas encore attention à moi dans l'Univers. Ces épaules, d'une ſtructure ſi groſſière & ſi forte, ſont deſtinées à porter ; & elles porteront tôt ou tard quelque fardeau d'honneur, ou bien je ſuccomberai dans l'effort. (*Mettant ſa main ſur ſon front*). Toi, commence par ouvrir la route (*enſuite regardant ſa main*) ; & celle-ci exécutera.

LE ROI ÉDOUARD.

Clarence, & toi, Gloceſtre, aimez mon aimable Reine, & donnez un baiſer careſſant au petit Prince votre neveu, mes frères.

CLARENCE.

Que ce baiſer que j'imprime ſur les lèvres de cet enfant, ſoit le gage de l'obéiſſance que je dois & veux rendre à Votre Majeſté !

LA REINE.

Je ſuis pénétrée de joie, noble Clarence : digne frère, je vous rends graces.

GLOCESTRE.

En témoignage de l'amour que je porte à la tige d'où tu es ſorti, je donne ce tendre baiſer à ſon jeune rejetton. (*A part*). La vérité eſt que mon baiſer eſt celui dont Judas trahit ſon maître. Il lui crioit : bonheur ! tandis que dans ſon ame il méditoit, ruine.

LE ROI ÉDOUARD.

Maintenant, je ſuis établi dans le bonheur que déſiroit mon ame ; je poſsède la paix de mon Royaume, & la tendreſſe de mes frères.

CLARENCE.

Qu'ordonne Votre Majeſté ſur le ſort de Marguerite ? René, ſon père, a engagé dans les mains du Roi de France, les deux Siciles & Jéruſalem, & ils ont tous deux envoyé vers vous ſolliciter ſa rançon.

LE ROI ÉDOUARD.

Qu'elle parte : faites-la conduire en France. — Que nous reſte-t-il maintenant, que de conſacrer nos loiſirs à célébrer nos triomphes, à donner des ſpectacles & des fêtes publiques, & à réunir tous les plaiſirs que doit

procurer une Cour galante & fortunée ? — Que les tambours & les trompettes retentiſſent de ſons d'allégreſſe! — Adieu, triſtes alarmes, cruels ſoucis ! car ce jour, je l'eſpère du moins, commence le cours d'une proſpérité durable.

(*Tous ſortent, & la ſcène ſe ferme*).

Fin du cinquième & dernier Acte.

NOTES.

ACTE PREMIER.

(1) CE Drame fut remis au Théatre en 1680, avec des changemens par Crowne, ſous ce titre : *Les malheurs de la guerre civile.* Crowne oſe déclarer dans ſon prologue, que la pièce eſt en entier de lui.

C'eſt ſon foible talent qui en a ſeul élevé la ſtructure,
Et le divin Shakeſpear n'y a pas fourni une ſeule pierre.

Et cependant, pour prouver la bonne-foi de cet Auteur, on ſaura que la première ſcène de ſon Drame eſt celle de Jacques Cade, copiée mot à mot de celle qu'on a lue dans la ſeconde partie d'Henri VI, & beaucoup d'autres également pillées, ſans preſque aucun changement. *Steevens.*

Scène VI, page 290.

(2) Steevens croit qu'il faut lire *couſin*, au lieu de *frère*, à moins que *frère* ne ſoit employé par Shakeſpear comme un terme expreſſif de tendreſſe, ou parce qu'ils étoient, comme des frères, engagés dans la même cauſe. Montaigu n'étoit que couſin d'York. Shakeſpear a employé l'expreſſion de *frère de guerre*, dans le Roi Léar.

Johnſon lit : mes enfans, frères l'un de l'autre.

Tollet obſerve, que dans les deux pages ſuivantes, York appelle Montaigu, ſon frère, & que cela peut venir de ce qu'ils étoient frères de guerre, ou du même Conſeil, comme le dit Henri VIII à Cranmer : « Vous êtes notre frère ». — Montaigu étoit frère de

Warwick. La fille de Warwick avoit épouſé un fils d'York : ainſi York & Montaigu étoient frères. Comme cette alliance n'eut pas lieu du vivant d'York, Tollet adopte l'explication de Steevens, plutôt que de ſuppoſer que Shakeſpear ſe ſoit mépris ſur l'époque du mariage.

Scène IX, page 300.

(3) Le jeune Comte de Rutland, fils du Duc d'York, après la bataille donnée ſur les prés de Wakefield, où le Duc fut tué lui-même en 1460, n'avoit alors que douze ans, & prit la fuite avec ſon Gouverneur; mais il fut atteint par le Lord Clifford, qui le poignarda, pour venger la mort de ſon père, tué à la bataille de Saint-Albans. Ce Lord en tua beaucoup d'autres de ſa propre main & de ſang-froid; ce qui lui fit donner le ſurnom de *boucher*. Il coupa la tête du Duc d'York, & la fixant au bout d'une lance, il la couronna d'une couronne de papier, & la préſenta à la Reine, qui ordonna qu'elle fût placée ſur les murailles d'York. *Holinshed. Ubi (à Pomfret) per concilium dominorum decollaverunt corpora mortua Ducis eborum*, &c. *poſueruntque capita eorum ſuper diverſus partes Eboraci. Caput quoque Ducis Eboraci in deſpectu coronaverunt cartâ.* Willhelmi Wyrceſter. Annal. Regum Angliæ, pag. 185.

ACTE II.

Scène II, page 316.

(1) L'ancien *in*-4°. applique cette deſcription à la mort de Salisbury, père de Warwick; mais c'étoit s'écarter de la vérité hiſtorique : car ce fut à la bataille de Wakefield, où Richard, Duc d'York, perdit la vie, que le Comte de Salisbury fut pris & décapité à Pomfret, & ſa tête, avec celle du Duc d'York, fut plantée ſur les portes d'York. Ainſi le frère unique de Warwick, introduit dans cette pièce, eſt le Marquis de Montacute ou Montague : mais

celui-ci ne mourut que dix ans après, à la bataille de Barnet, où Warwick fut auſſi tué. La vérité eſt, que le frère dont il eſt ici fait mention, n'eſt aucun des perſonnages du Drame, & que ſa mort n'eſt qu'un récit hiſtorique épiſodique. En conſultant les Chroniques ſur cette bataille de Ferrybridge, je trouve qu'il étoit un fils naturel de Salisbury; & ſous ce rapport, un frère de Warwick; & qu'il avoit la réputation d'un jeune homme vaillant & très-conſidéré. *Théobald.*

Scène II, page 317.

(2) Les Naturaliſtes ont obſervé, que l'aigle porte ſes petits, dès qu'ils ſont éclos, aux rayons du ſoleil, pour diſtinguer ceux qui ſont dignes de vivre.

Haliaetus tantum implumes etiamnum pullos ſuos percutiens, ſubindè cogit adversùs intueri ſolis radios, & ſi conniventem, humectantemque animadvertit, præcipitat è nido, velut adulterinum atque degenerens; illum, cujus acies firma contrà ſteterit, educat. Pline, Hiſt. Nat.

Le Père Ange, Jéſuite, explique pourquoi l'aigle peut enviſager le ſoleil & ſoutenir ſes rayons les plus vifs. Il dit que cet oiſeau a deux rangs de paupières, l'une épaiſſe & ſerrée, l'autre plus déliée & plus fine: elle abaiſſe celle-ci devant ſes yeux, lorſqu'elle regarde un corps lumineux; ce qui briſe & émouſſe la vivacité des rayons. *Voyez* Dictionnaire de Chambers.

Scène XI, page 340.

(3) Le grand air a été, en quelques occaſions, d'un grand ſecours pour arrêter l'hémoragie. On en cite deux exemples remarquables, arrivés après la bataille de Edge-Hell. Sir Gervais Scroop, brave Gentilhomme, & déja vieux, tomba, dans cette bataille, avec ſeize bleſſures, tant à la tête qu'au corps, & reſta parmi les

morts, depuis le Dimanche après-midi jusqu'au mardi soir, qu'il fut trouvé & reconnu par M. Scroop, son fils, qui s'empressa de le porter dans un logement chaud, & il guérit miraculeusement, par les soins & la science de l'immortel Harvey.

Le Mercredi suivant, M. Bellingham fut trouvé parmi les morts, & emporté par ses amis : il avoit vingt blessures; il mourut dix jours après, à Oxford, pour avoir négligé une petite plaie, tandis que celles qu'on avoit crues mortelles étoient hors de danger.

Ces deux Officiers, dit M. Echard, durent la conservation de leur vie à l'inhumanité de ceux qui les laissèrent nuds pendant des nuits froides, qui avoient arrêté le sang; & ils auroient infailliblement péri, si on les avoit transportés après la fin de la bataille. *Gray.*

ACTE III.

Scène VIII, page 397.

(1) La cause du mécontentement de Warwick ne fut pas tant la rupture du mariage d'Édouard avec la Princesse Bonne, que la nouvelle qu'Édouard avoit ôté les sceaux à l'Archevêque d'York, son frère, pour les donner à l'Evêque de Bath, favori de la Reine; & qu'il avoit fait grand Connétable le Comte de Rivers, oncle de la Reine. *Salmon.*

ACTE IV.

Scène IX, page 425.

(1) L'Archevêque d'York ayant été surpris & fait prisonnier par Edouard, ils furent conduits à la Tour de Londres, où le bon Roi Henri fut ensuite odieusement massacré. L'Archevêque fut mis en liberté. Un an après son élargissement, il se trouva par hasard à la chasse avec le Roi, dans la forêt de Windsor; & en causant avec lui, il eut occasion de lui faire la description d'une chasse extraordinaire, dont il avoit coutume de se donner le passe-temps

dans un Château qu'il avoit fait bâtir, & qu'il avoit richement meublé, appellé *le Moore*, dans la Province de Hartford. Le Roi montra l'envie de partager le plaiſir de cette chaſſe curieuſe, & prit jour. L'Archevêque part ; & pour bien traiter ſon Roi, il envoie raſſembler une quantité de vaiſſelle d'argent qu'il avoit cachée pendant les guerres entre le Roi & ſes frères. Tout étoit préparé, lorſque la veille du jour convenu, le Roi lui envoie ordre de ſe rendre ſur le champ, & ſans aucune excuſe, près de lui, à Windſor. Dès que l'Archevêque fut arrivé, il fut arrêté pour crime de haute trahiſon : toute ſon argenterie, ſon argent, ſes meubles, montant à plus de 20000 livres ſterling, furent ſaiſis par le Roi, qui le fit détenir long-tems priſonnier, à Calais, & qui pendant ſa captivité, s'appliqua les revenus de ſon Evêché. Parmi les effets précieux qu'il lui enleva, on cite une mître d'une valeur ineſtimable, par la quantité de pierres précieuſes dont elle étoit enrichie. Le Roi la mit en pièces, & s'en fit faire une Couronne pour lui-même. Enfin le malheureux Archevêque obtint, à grande peine, ſa liberté, en 1476; mais il mourut peu de tems après, ſans doute de chagrin de cet inique traitement, & de cette odieuſe ingratitude. *Gray.*

(2) Pour répondre aux objections contre l'authenticité des trois parties d'Henri VI, on cite encore un paſſage d'un Écrivain contemporain, lequel indique aſſez que Shakeſpear en eſt l'Auteur, & prouve que, ſi nous mettons aujourd'hui ces trois pièces au-deſſous de ſes autres productions de l'âge mur, on en penſoit plus avantageuſement dans le tems où elles parurent ſur la ſcène, & que leur ſuccès alarma la jalouſie des anciens faiſeurs de Drames. Ce paſſage ſe trouve dans un pamphlet, intitulé : *Greene's Groatſworth of witte*, qu'on croit être de ce volumineux Auteur, Robert Greene, vers 1592. Cette feuille eſt terminée par une exhortation aux Poëtes, ſes confrères, de ne plus écrire pour le Théâtre, d'après les mauvais traitemens qu'ils avoient éprouvés

de la part des Comédiens. Après les avoir avertis de ne pas ſe repoſer ſur un auſſi déplorable & mobile appui que le ſont les Comédiens, il ajoute : « Non, ne vous fiez point à eux; car il y a un corbeau nouvellement éclos de terre, qui s'embellit de nos plumes, & qui avec ſa *tygre's head wrapt in a players hyde*, c'eſt-à-dire, *ſa tête de tigre enveloppée d'une peau de Comédien*, s'imagine qu'il eſt auſſi en état de faire ronfler des vers blancs, que le plus habile d'entre vous ; & qui étant un Jean *fac-totum*, eſt dans ſon opinion, le ſeul *shake-ſcène* (†) du pays ». Il n'y a aucun doute que ſous ce *shake-ſcène* on déſigne Shakeſpear, & que *his tygre's head wrapt in a players hyde*, eſt une parodie du vers qu'on a lu dans le diſcours d'York à Marguerite, troiſième partie d'Henri VI, acte premier, ſcène dernière, pag. 308.

ACTE V.

Scène XVI, page 474.

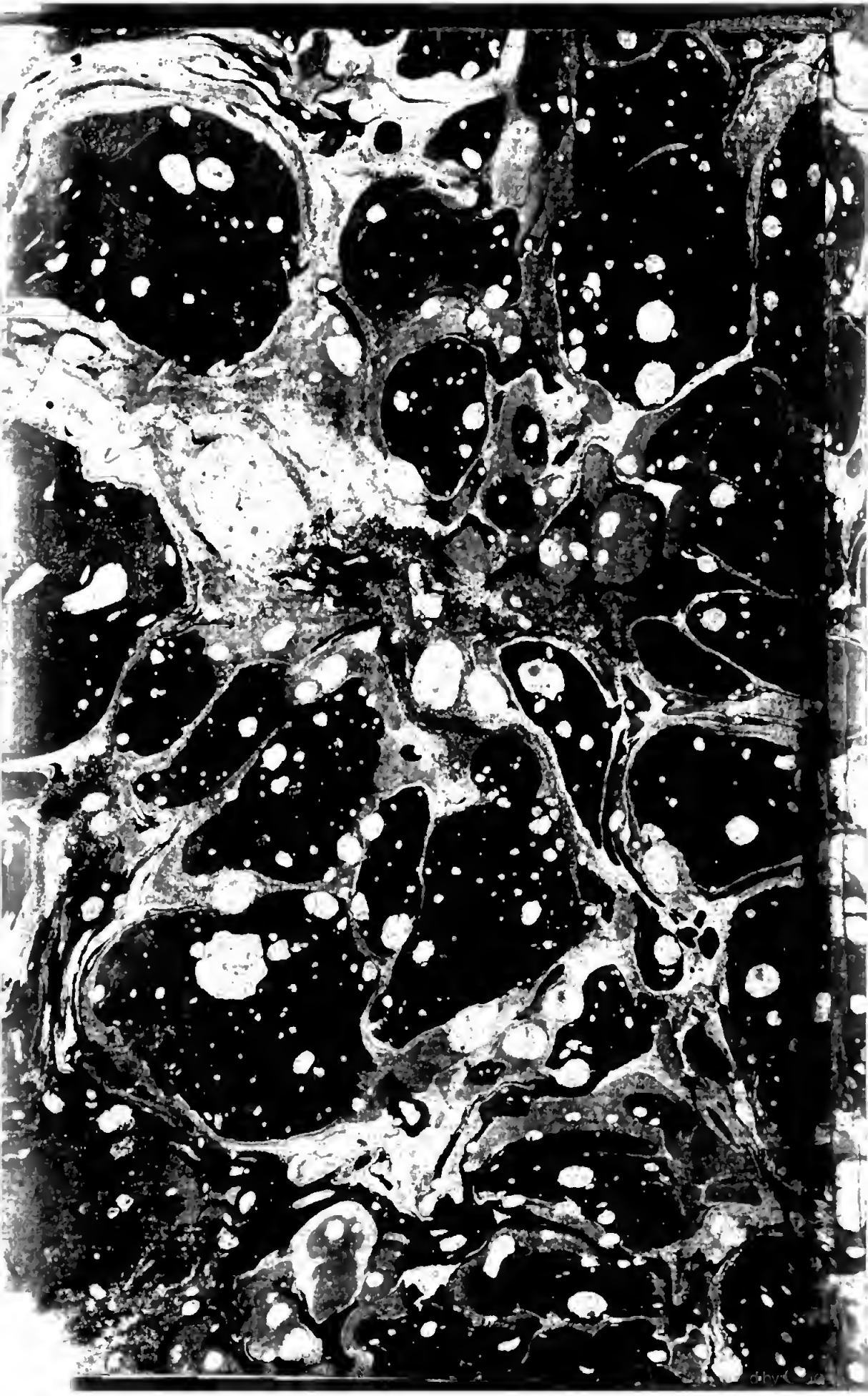
(1) La plus grande partie de cette ſcène eſt conforme à la vérité hiſtorique. Lorſque le Prince Édouard fut amené en préſence du Roi Édouard, le Roi, frappé de ſa jeuneſſe & de la douceur de ſon air aimable, lui demanda comment il avoit oſé entrer dans ſon Royaume enſeignes déployées, & ſoulever ſes ſujets? Le jeune Prince répondit avec courage : « J'y ſuis venu, pour reconquérir le Royaume de mon père, mon héritage légitime & naturel, tranſmis juſqu'à moi de génération en génération ». Le Roi Edouard, choqué de cette réponſe, le frappa, avec mépris, de ſon gantelet au viſage. Ce coup enhardit les Ducs de Clarence & de Gloceſtre, & le Marquis de Dorſet & le Lord Haſtings, qui tous tombèrent auſſi-tôt ſur le jeune Prince, & lui donnèrent pluſieurs coups de poignard, par une barbarie contraire aux loix de Dieu, de la

(†) *Shake*, ſignifie, *ébranler*, *émouvoir*.

Nature & des Nations. Son ſang fut dans la ſuite vengé ſur chacun de ſes meurtriers. *Echard.*

Scène pénultième.

Et in brevi Dominum ſuum Regem Edowardum quintum, actù regem, ſed non coronatum, cum fratre ſuo Ricardo, a Weſtmonaſterio, ſub promiſſione ſecuritatis ſuſcepto, incarceravit, ità quod ex poſt pauciſſimis notum fuit quà Marturizati ſunt. Thronum Regium tum aſcendit occiſorum, quorum protector in minori ætate fuiſſet ipſe, tyrannus Rex Ricardus, qui natus eſt apud Fodringiay, in Comitatu Northamptoniæ, biennio matris utero tentus, exiens cum dentibus & capillis ad humeros, natus feſto undecim millium Virginum. John Roſſ de Warwick, Hiſt. Reg. Angl. pag. 214, &c. Edit. 1745.

Fin des Notes.

De l'Imprimerie de VALADE, rue des Noyers.